A SZEGEDI ÉS SUMENI EGYETEM BÖLCSÉSZOKTATÓINAK KÖZÖS KIADVÁNYA

СЪВМЕСТНО ИЗДАНИЕ НА СТАТИИ НА ПРЕПОДАВАТЕЛИТЕ ПО ХУМАНИТАРНИ НАУКИ КЪМ СЕГЕДСКИЯ И ШУМЕНСКИЯ УНИВЕРСИТЕТИ

STUDIA HUNGARO - BULGARICA

Tomus 2

SUMEN - SZEGED
2008

A SUMENI ÉS SZEGEDI EGYETEM BÖLCSÉSZOKTATÓINAK
KÖZÖS KIADVÁNYA

СЪВМЕСТНО ИЗДАНИЕ НА СТАТИИ НА ПРЕПОДАВАТЕЛИТЕ
ПО ХУМАНИТАРНИ НАУКИ КЪМ ШУМЕНСКИЯ И СЕГЕДСКИЯ
УНИВЕРСИТЕТИ

STUDIA HUNGARO-BULGARICA

Tomus 2

SUMEN - SZEGED

2008

Университетско издателство
"Епископ Константин Преславски"

A SUMENI ÉS SZEGEDI EGYETEM BÖLCSÉSZOKTATÓINAK KÖZÖS KIADVÁNYA

СЪВМЕСТНО ИЗДАНИЕ НА СТАТИИ НА ПРЕПОДАВАТЕЛИТЕ ПО ХУМАНИТАРНИ НАУКИ КЪМ ШУМЕНСКИЯ И СЕГЕДСКИЯ УНИВЕРСИТЕТИ

Socii Redigendi:

DR. STOYAN VITLYANOV

DR. TIBOR ALMÁSI

Redegerunt:

DR. PLAMEN PANAJOTOV

DR. ISTVÁN FERINCZ

Seriem publicationum edendam curant:

DR. PLAMEN PANAJOTOV

DANKO GEORGIEV

ISSN 1789–1353

CONTENTS / TARTALOM

Slavistic / Szlavisztika

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 7-21.

LE MONNAYAGE D'ARGENT D'APOLLONIA PONTICA AUX V^{E} – IVE S. AV. J.-C.

Ivan Karayotov

(Иван Карайотов, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

Les deux cités, Apollonia et Messambria, situées des deux côtés du Golfe de Burgas, commencent à frapper des monnaies d'argent presque simultanément dans la première moitié du Ve s. av. J.-C. Dès cette époque, leurs ateliers de monnaies émettent des types de monnaies complètement différents, mais devenus par la suite principaux pour ces cités.

Les hémioboles d'Apollonia du type "Ancre dressée – Croix gammée" doivent être datés, selon moi, de la première moitié du Ve s. av. J.-C. Sur ces monnaies sont absents deux éléments typiques des émissions postérieures, la lettre A et l'écrevisse flanquant l'ancre dressée. La croix gammée sur le revers n'a pas de lettres entre les branches, et sur d'autres pièces sont gravés des dauphins minuscules. Les hémioboles sans inscription sont rares. Dans une collection privée de Burgas, il y a trois pièces, découvertes à la plage de Sozopol :

Avers : Ancre dressée.

Revers : Croix gammée avec des dauphins géométriques entre les branches

1. AR 0,34 g ; 2. AR 0,33 g ; 3. AR 0.39 g ; 4. AR 0.38 (avec la lettre A).

Il y a également un hémiobole dans la collection du British Museum, et selon le Sylloge de Martin Price, il pèse 0,33 g et a été frappé selon le système de Rhodes[1]. Il y a une différence entre cette pièce et les hémioboles décrits de la plage de Sozopol. La monnaie du British Museum porte l'inscription "ΑΠΟ" et elle est datée très exactement de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

Les drachmes anciennes sont extrêmement intéressantes. Elles sont du type "Ancre dressée – Croix gammée dans un carré creux". Sur certains exemplaires rares, entre les branches de la croix gammée sont gravés des dauphins (***Fig. 1A et R***). D'après Martin Price, ces émissions ont été frappées selon le système pondéral de Rhodes. La drachme du British Museum pèse 3,74 g[2]. Les drachmes de la collection personnelle de D. Dimitrov pèsent : 4.30, 4,37, 4.30, 3.30 et 3,40 g. Le poids moyen des monnaies citées est 3.90 g. Price date la monnaie de British Museum de "la fin du Ve s. av. J.-C.", mais je pense qu'elle et l'exemplaire ici illustré remontent à la première moitié du siècle, parce qu'ils ne portent pas de lettres. Dans le champ droit, on voit une écrevisse. Nous pouvons avancer un argument archéologique en faveur d'une datation plus

[1] SNG, IX, 1, 149.
[2] SNG, IX, 1, 148.

ancienne de ces hémioboles et de ces drachmes. Les ancres sur l'avers des monnaies ont non pas un jas de plomb, mais un jas de pierre parfaitement distinct, et les spécialistes de la navigation s'en servent pour procéder à des reconstructions. Cela soutient la thèse d'une datation plus ancienne de ces hémioboles et de ces drachmes. Si les jas de pierre sont datés, assez témérairement, de l'an 600 environ, une date peu après l'an 500 av. J.-C. semble parfaitement plausible pour les monnaies sur lesquelles les spécialistes d'histoire de la navigation distinguent les jas de pierre typiques du VIe s. av. J.-C.[3] L'ancre, qui est le symbole d'Apollonia, doit aussi avoir influencé fortement les Thraces de la région. Ainsi, nous retrouvons l'image primitive d'une ancre sur un fragment de vase façonné à la main (***Fig 2***), découvert dans les couches anciennes des VIe – Ve s. av. J.-C. dans la forteresse thrace de Malkoto kalé, située à 14,5 km au sud-ouest de Sozopol[4].

La présence de dauphins sur les drachmes anciennes d'Apollonia peut naturellement être associée au culte du dieu éponyme de la cité. Cependant, elle est encore plus proche des lingots prémonétaires : les dauphins de bronze. Un exemplaire en a été récemment découvert à Nessébar, un autre à Sozopol et un dans les ruines de la ville romaine de Deultum. Les musées de Varna et de Balchik possèdent encore plus de "dauphins". La collection du Musée archéologique de Balchik, selon Ivan Jordanov, contient environ 150 exemplaires de "documents prémonétaires", notion englobant les lingots-flèches et les lingots-dauphins[5]. Ces trouvailles témoignent clairement que les lingots de bronze en forme de dauphins n'étaient pas le seul attribut d'Olbia. Ils étaient visiblement en circulation également dans les territoires des cités ouest-pontiques, situées le long de l'actuelle côte bulgare.

Le dauphin en tant que créature marine et symbole d'Apollon est tout naturellement entré aussi dans le monnayage proprement dit d'Olbia et d'Apollonia. Les dauphins sur les revers des drachmes d'Apollonia sont la preuve que, dans cette colonie milésienne, Apollon était également vénéré comme *Delphinios*. Si les flèches-monnaies peuvent être rattachées à son *hypostase* de *Iatros*, les dauphins évoquent directement son épiclèse de *Delphinios*. Il serait incorrect de traiter la divinité seulement comme un guérisseur, en nous fondant sur l'épithète de *"Iatros"*. En l'occurrence, ce terme a un sens plus général, et *"Iatros"* doit être interprété non seulement dans le sens de "guérisseur" de maladies, mais aussi de protecteur des colons qui ont fondé la cité d'Apollonia.

Au cours de la première moitié du Vème siècle ont été frappes et des séries de drachmes sans dauphins du type Ancre dressé – croix gammée ou bien *quadratum incusum*".

---

[3] Kapitän 1982, 290-299.
[4] Домарадски, Карайотов 1982, p. 366, Fig. 788.
[5] Йорданов 1990, p. 51.

Dans le troisième quart du Ve s. av. J.-C., Apollonia commence à battre aussi des drachmes avec une ancre sur l'avers et la Gorgone Méduse sur le revers (***Fig. 3 A et R***). Le symbole principal d'Apollonia, l'ancre, continue à marquer ces nouvelles émissions en argent, mais parallèlement, on voit apparaître la Gorgone Méduse apotropéique. Cette nouvelle complication du type monétaire d'argent est probablement due à des changements politiques, et avant tout à l'influence d'Athènes à Apollonia[6]. Tout comme la chouette athénienne apparaît dans le monnayage de la ville pontique du sud Amysos[7], la Méduse apotropéique de l'armure et de l'égide de la déesse Athéna passe peut-être sur les drachmes d'argent d'Apollonia.

Au début de cette transition, les magistrats monétaires et les graveurs d'Apollonia restent fidèles au symbole principal de la ville et continuent à placer l'ancre sur l'avers des drachmes. Les pièces les plus anciennes présentent une écrevisse, gravée à droite de l'ancre, sans la lettre A à gauche. En commentant une drachme de ce type, Todor Gerassimov a inversé les places de l'avers et du revers[8]. Récemment, une monnaie du même type (sans A) est apparue dans une vente aux enchères aux États-Unis[9]. Ces deux drachmes pèsent respectivement 3,40 et 3,41 g. Gerassimov date l'émission entre 480 et 440 av. J.-C., et les éditeurs de Auction 58 repoussent la limite chronologique à 450-400, ce qui est probablement plus exact, parce que l'introduction du type Gorgone Méduse par Apollonia, comme nous l'avons vu, présente un lien, bien qu'indirect, avec le renforcement de l'influence d'Athènes dans les régions du Pont après l'expédition pontique de Périclès vers 437 av. J.-C.[10] Les drachmes de Lanz, Auktion 72 (29 mai 1995), n° 136 et Auktion 50 (27 novembre 1989), n° 117, présentent les mêmes caractéristiques. Elles pèsent 3,32 g et 3,36 g, leur poids est donc approximativement le même que celui des deux pièces décrites plus haut.

Lors de l'analyse de 112 drachmes d'Apollonia (des tétroboles, selon Gerassimov), l'auteur de la publication a remarqué une anomalie dans l'utilisation des coins d'avers et de revers. Dans les groupes I, II et III selon son classement, il constate que la tête de la Gorgone Méduse est imprimée avec un coin de revers, c'est-à-dire mobile. Selon lui, il s'agit d'une "anomalie"[11]. Après la publication du trésor de Partisani (ancien Ganchevo) par A. Stephanova,[12] il devient clair que la disposition de l'ancre sur l'avers des drachmes est un phénomène tout à fait naturel, justement parce qu'elle est le symbole d'Apollonia. L'ancre dressée apparaît comme un type d'avers dès le début du monnayage d'argent d'Apollonia, et même sur les monnaies-flèches de bronze, que nous faisons remonter à la première moitié du Ve s. av. J.-C. Lorsque la

---

[6] Erxleben 1970, S. 123.
[7] SNG, IX, 1, 1053-1126.
[8] Герасимов 1975, p. 26 n° 19.
[9] Auction 58, CNG 2001, n° 349.
[10] Брашинский 1958, 110-121.
[11] Герасимов 1948, p. 146.
[12] Стефанова 1985, 19-28.

Gorgone Méduse apparaît sur les drachmes, elle est gravée sur le revers des drachmes présentant une ancre dressée sur l'avers, qui ne portent pas encore la lettre A. Après l'introduction du marquage par une lettre, l'ancre reste une image de l'avers, et il y a probablement un moment de transition, quand la Méduse et l'ancre échangent souvent leurs places. Voilà pourquoi dans le trésor de la région de Shoumen et celui de Partisani (ancien Ganchevo) apparaît ce que l'on croyait être une anomalie, et la Méduse apparaît tour à tour sur le revers et sur l'avers. Cependant, dans le trésor du sanctuaire d'Apollon *Karsénos* de la colline Shiloto près de Burgas, les 120 pièces portent toutes sur l'avers la Méduse et sur le revers une ancre dressée[13]. Nous pouvons à juste titre admettre que les émissions dans lesquelles l'ancre apparaît sur l'avers sont antérieures à celles présentant sur l'avers la Gorgone Méduse. En l'occurrence, nous sommes simplement en présence de deux types monétaires d'Apollonia. L'un, "Ancre dressée – Méduse", et l'autre "Méduse – Ancre dressée". Une certaine contemporanéité de ces deux types est possible, mais nous devons admettre que cette contemporanéité ne peut être appelée "anomalie" et qu'il s'agit simplement d'une période de transition entre les deux types. Seul l'examen de l'ensemble du matériel monétaire nous permettrait de fixer la durée relative de la transition entre ces deux types monétaires homogènes. Les données métrologiques nous permettraient également de résoudre ce problème essentiel, mais pour l'instant insoluble. Car tout porte à croire que les monnaies d'argent d'Apollonia présentant la Méduse et l'ancre auraient été battues pendant une longue période entre le milieu du troisième quart du Ve et le milieu du troisième quart du IVe s. av. J.-C., soit une période de près de 100 ans.

Ces réflexions sont corroborées dans une large mesure par le contenu des trésors dans lesquels nous retrouvons des drachmes d'Apollonia. Les émissions les plus anciennes du type "Ancre dressée – Méduse" sont présentes dans les trésors de Roza et de Ténévo, région de Yambol[14]. Il est clair qu'ils comprennent des émissions d'argent d'Apollonia datant de la période chronologique 440-400 av. J.-C. La plupart des drachmes présentent des flans irréguliers, 8 pièces de Ténévo portent une ancre dressée sur l'avers, 7 autres – la Gorgone Méduse. Dans le trésor de Roza, seuls 3 exemplaires portent une Méduse sur l'avers, 6 autres présentent sur l'avers une ancre dressée. Chacune de ces monnaies pèse plus de 3 g, le poids maximal des 15 monnaies d'Apollonia dans le trésor de Ténévo étant de 3,31 g, et le poids minimal de 3,02 g. Chez les 9 exemplaires du trésor de Roza, ce poids est respectivement de 3,37 et de 3,18 g. Le poids moyen des monnaies de Ténévo est de 3.24 g, et de celles de Roza – de 3.25 g.

Les autres trésors de drachmes d'Apollonia contiennent des émissions plus tardives. Pour elles, le poids de moins de 3 g peut être considéré comme étant un signe distinctif. Dans le trésor de Partisani (Ganchevo), il y a six pièces

---

[13] Кияшкина 2000, 106-116.
[14] Драганов 1981, 29-39.

dont le poids est inférieur à 3 g, la plus légère ne pesant que 2,45 g,[15] et dans le trésor de la région de Shumen, seules 10 des 112 monnaies pèsent moins de 3 g, la plus légère pesant 2,25 g. Cependant, le trésor de Shumen est homogène et il serait risqué de dater son enfouissement en nous appuyant uniquement sur des caractéristiques métrologiques. Le fait qu'ils contiennent surtout des émissions du Ve s. av. J.-C. me fait penser que leur enfouissement pourrait plutôt remonter à la première moitié du IVe s. av. J.-C. Sur une drachme du type « Méduse – Ancre dressée" a été gravé le nom du magistra: ΖΩΠΥΡΟΣ (***Fig. 4A et R***).

Il est parfaitement clair que le trésor du sanctuaire d'Apollon *Karsénos* de la colline Shiloto près de Burgas, mis au jour en 1996, a été enfoui le dernier. Chacune des 120 monnaies de ce trésor porte la Gorgone Méduse sur l'avers et une ancre dressée sur le revers. Elles ont été frappées avec 50 coins d'avers et 68 coins de revers. Aucune d'entre elles ne pèse plus de 3 g, la limite pondérale que j'ai adoptée. Leur poids moyen est de 2,86 g, la drachme la plus lourde pesant 2,96 g, et la plus légère respectivement 2,74 g[16]. Tous ces signes témoignent que le trésor de Burgas ne contient que des émissions tardives de drachmes d'Apollonia, et qu'il a probablement été enfoui le dernier. L'auteur de la publication propose une date parfaitement crédible pour son enfouissement en admettant que la thésaurisation dans le sanctuaire s'est produite lors de l'une des campagnes de Philippe II en Thrace, vers 339 av. J.-C.

Vers la fin du Ve s. av. J.-C., Apollonia et Messambria ont commencé à battre des dioboles en grande quantité. Avant l'apparition des émissions qui remontent à la première moitié du IVe s., Apollonia aurait dû frapper une émission de dioboles d'un type rare, "Hermès coiffé du pétase de face – Ancre dressée"[17]. Une autre raison de ne pas accepter la datation proposée par Gerassimov (IVe s. av. J.-C.) et de proposer une autre date, plus ancienne, au Ve s. av. J.-C., pour cette émission, est le fait que le revers du diobole publié n'est pas marqué de la lettre A, et l'ancre reproduit les modèles que nous voyons sur les plus anciennes monnaies d'Apollonia.

Au IVe s. av. J.-C., le diobole devient le module le plus répandu des deux colonies ouest-pontiques. Le poids moyen des dioboles de Messambria que nous connaissons du trésor de Vratarite est de 1.25 g (le plus légère – 0.93, le plus lourd – 1.55 g), pour celles d'Apollonia nous n'avons pas information exacte mais d'après nos observations sporadiques il est presque le même. Pour ce module, nous avons un rapprochement des poids ; en outre, les monnaies des deux cités sont présentes dans tous les trésors ensemble.

Le plus important de ces trésors est celui du village de Vratarité, région de Dobrich (1985). Il ne contient que des dioboles de Messambria et d'Apollonia. Il s'agit d'un total de 132 pièces, partagées également – 66 appartiennent à Messambria, et 66 à Apollonia (***Fig. 5 A et R***). Seules celles de Messambria ont

---

[15] Стефанова 1985, 19-28.
[16] Кияшкина 2000, 107-108, Fig. 1 et 112-113.
[17] Герасимов 1975, p. 29, n° 22.

déjà été étudiées et publiées[18]. La plupart des dioboles d'Apollonia sont marquées par les premières deux jusqu'à quatre lettres des noms des monétaires tandis que de Messambria nous ne connaisson que deux inscriptions. Dans la région de la Stara planina orientale a été mis au jour un second trésor de dioboles de Messambria et d'Apollonia. La proportion en est pratiquement la même que dans celui de Vratarité. Ce trésor a été découvert sur les terres du village de Medovets, région de Varna. Il contenait plus de 36 dioboles des deux cités pontiques. De ce trésor, 16 dioboles de Messambria et 20 d'Apollonia sont arrivés dans la collection du Musée archéologique de Varna[19].

Le troisième trésor a été découvert à la frontière bulgaro-turque, dans la région de l'ancien village de Trakiitzi, commune de Sredets, en 1991. De ce trésor, la collection du Musée archéologique de Burgas a reçu deux drachmes d'Apollonia (numéros d'inventaire A856 et A857) et deux dioboles de Messambria (numéros d'inventaire A858 et A859)[20]. À la différence de la plupart des trésors enregistrés ici, celui-ci contient des pièces de modules différents. Cependant, les exemplaires dont nous disposons sont trop peu nombreux pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions significatives.

Des drachmes d'Apollonia et des dioboles de Messambria ont également été découverts dans les trésors du village de Kladentsi, région de Varna, et de Kuzgun (Kalaraşi), IGCH 734 (Roumanie, Dobroudja du nord), non loin de Tomi. Selon Margaret Thompson, ce trésor aurait été enfoui vers 330-320 av. J.-C.

Ces données complexes sont une raison suffisante pour que nous puissions conclure que les dioboles d'argent de Messambria étaient en circulation, avec les dioboles et les drachmes plus tardives d'Apollonia, jusqu'à la fin du troisième quart du IVe s. av. J.-C. Cependant, leur monnayage doit, selon moi, être daté de la première moitié de ce même siècle. Le périmètre de leur circulation est très vaste. Dans l'ensemble, cependant, les trésors ne s'éloignent pas beaucoup de la rive gauche du Pont-Euxin. La proportion égale des dioboles des deux cités dans les trésors de Vratarité et de Medovets est significative. Cela est probablement dû au fait que dans la seconde moitié du Ve s. av. J.-C., Messambria et Apollonia se retrouvent toutes les deux dans l'orbite de l'influence d'Athènes. On considère qu'elles figurent sur les listes tributaires de la Ligue athénienne de 425[21]. Sous l'égide commune d'Athènes, elles se sont probablement rapprochées économiquement. L'importation d'Attique aux Ve – IVe s. av. J.-C., qui est beaucoup plus visible dans les nécropoles d'Apollonia[22].

Messambria et Apollonia avaient des intérêts communs dans la vaste vallée de la rivière Hadjiika, dans la région de la Stara planina orientale et dans les régions au nord de la montagne. La plus grande partie de la Stara planina

---

[18] Karayotov 1994, 24-26 et 79-81, n°s 13(1)-78(66), Pl. II – III.
[19] Karayotov 1994, 26-27 et p. 81, n°s 79(1)-94(16), Pl. III.
[20] Karayotov 1994, p. 82, n°s 115 et 126.
[21] Mihailov-IGBR, I(2), p. 256 ; Athenian Trib. Lists 1939, pp. 116, 157, 207 fr. 38.
[22] Иванов 1962, 65-274.

orientale est sur le territoire de Messambria. De par son emplacement, elle est devenue une charnière pour la diffusion des drachmes apolloniennes dans un premier temps, et ensuite des dioboles qui, réunis aux dioboles messambriens dans les trésors de Vratarité et de Kuzgun (Kalaraşi), avaient apparemment servi à l'acquisition d'une quantité importante de blé, destiné à l'exportation vers Athènes.

Dans la *hôra* même de Messambria, les drachmes apolloniennes sont parmi les monnaies les plus répandues au Ve et dans la première moitié du IVe s. av. J.-C. Cette circulation témoigne du libre accès des monnaies d'argent d'Apollonia sur des territoires contrôlés par les "sentinelles de jour et de nuit" messambriens[23]. Il s'agit d'une nouvelle preuve indirecte de l'influence bénéfique de la Ligue maritime athénienne sur les relations entre les deux cités à l'époque classique et à l'époque classique tardive.

À l'appui de ces réflexions, nous pouvons citer le trésor de drachmes apolloniennes, découvert près du village de Sredna Mahala, enfoui au IVe s. av. J.-C. La datation repose sur le poids moyen des quatre exemplaires de la collection du Musée archéologique de Burgas, qui est de 2,79 g[24]. Ce poids présente une baisse considérable par rapport au poids des drachmes du Ve s. av. J.-C. Cette datation tardive de l'enfouissement est aussi étayée par l'effigie de la Gorgone Méduse sur l'avers. Or, comme nous l'avons vu, ce phénomène est caractéristique des émissions plus tardives d'Apollonia. C'est aussi de la Stara planina orientale que proviennent une drachme du IVe s. et six des dernières décennies du Ve s. av. J.-C.[25] Outre les trouvailles mentionnées, dans la région proche de Messambria ont été également trouvés trois dioboles apolloniens du IVe s. av. J.-C., dont le premier porte l'inscription de magistrat ΣΩ[26]. Nous sommes en présence d'une situation contrastée. Les monnaies d'argent d'Apollonia, trouvées dans la Stara planina orientale, proche de Messambria, sont beaucoup plus nombreuses que les monnaies d'argent de l'*apoikia* dorienne, battues aux Ve – IVe s. av. J.-C.

Au nord de la Stara planina orientale, à part le trésor de Vratarité, on connaît plusieurs trouvailles isolées de la vallée de la rivière de Batovo, qui se jette dans le Pont non loin de l'actuelle station balnéaire Albéna, au sud de Dionysopolis. Outre les monnaies, on trouve le long de son cours des instruments d'échange prémonétaires : des dauphins et des fléchettes. Certaines fléchettes sont marquées de la lettre A, deux d'entre elles portent une ancre et un A. Une grande partie des "près de 150 documents prémonétaires" de la collection du musée de Balchik proviennent de la vallée de la rivière de Batovo[27]. On y a également trouvé plusieurs drachmes et dioboles d'Apollonia. Nous pouvons

---

[23] Mihailov-IGBR, I(2), 324 ; IGBR, V, 5103.
[24] Karayotov 1995, 405-406, n°s 6-9.
[25] Karayotov 1995, 406-407, n°s 11 et 12-17.
[26] Karayotov 1995, p. 408, n°s 21-23.
[27] Йорданов1990, p. 51.

admettre que les points de distribution des documents prémonétaires et des monnaies d'argent apolloniennes étaient Odessos et Dionysopolis.

Au IVe s. av. J.-C., Apollonia émet des tétradrachmes en introduisant un nouveau type monétaire.

Le nouveau type de tétradrachmes d'Apollonia se présente comme suit :

Avers : Tête d'Apollon lauré à droite ou à gauche.

Revers : Ancre dressée flanquée par la lettre A et une écrevisse, ainsi que le nom en toutes lettres d'un magistrat monétaire au nominatif.

Les sources que j'ai pu consulter en utilisant les inscriptions de magistrats sur des dioboles, m'ont permis de tirer 14 noms de magistrats monétaires d'Apollonia. Espérons que certains d'entre eux (n°s 2, 3, 9 et 14) seront complétés lors de futures trouvailles de tétradrachmes. Il est possible que certaines de ces trouvailles complètent les lacunes dans les inscriptions incomplètes que je trouve.

1. ΕΓΗΝΩΡ[28]
2. ...ΒΑΤΑΚ...[29]
3. ...ΙΜΟΞΟΥ...[30]
4. ΑΠΥΡΟ[31]
5. ΑΘΗΝΑΓ...[32]
6. ΑΛΚΙΟΣ[33]
7. ΚΛΕΟΚΡΑΤΗΣ[34]
8. ΛΙΧΗΣ[35]
9. ...{Ε}ΣΙΑΣ[36]
10. [Σ]ΩΛΩΤΗΣ[37].

Sur les dioboles : ΣΩ

11. ΚΛΕΙΝΙΟ[38]
12. ΔΗΜΟΥΧΟΣ[39]
13. [ΑΘΗ]ΝΑΙΣ[40]
14. [.Σ?]ΟΧΟ[Λ..][41].
15. 15. ΚΛΕΙΝΙΟ[42]

---

[28] Мушмов1912, 3140, Pl. XVI, 2.
[29] Мушмов 1912, XVI, 1.
[30] Мушмов, XVI, 3.
[31] Мушмов 1912, 3148.
[32] Мушмов 1912, 3151, SNG, IX(1), Pl. VI, 164.
[33] Мушмов 1912, 3152.
[34] Karayotov 1995, p. 400, n° 2, p. 399, fig. 3a et b.
[35] Lanz, Auktion, 68, 6 juin, 1994, p. 12, n° 80.
[36] SNG, IX, 1, 165.
[37] Lanz, Auktion 74, 20 novembre 1975, n° 115.
[38] SNG, Copenhagen 1942, n° 454 ; Stephanova 1980, p. 8.
[39] Lanz, Auktion 58, Mail bid sale, 19 septembre 2001, n° 347.
[40] Lanz, Auktion 58, Mail bid sale, 19 septembre 2001, n° 348; Plovdiv, AM, n° 747
[41] Димитров 2001, p. 4.
[42] Lanz, Auktion 135, No.106.

Selon la liste des trésors de monnaies apolloniennes que je connais, publiée ici, seule la trouvaille de la région de Varna comprend quatre tétradrachmes apolloniens, mais le trésor de Varna a été dispersé et nous ne sommes actuellement pas en mesure de tirer des conclusions pertinentes en nous fondant sur ce trésor.

La collection du British Museum renferme deux tétradrachmes apolloniens. Sur l'avers, ils présentent Apollon à droite, respectivement à gauche[43]. Le premier porte le nom du magistrat ΑΘΗΝΑΓ[ΟΡΑ], et le deuxième : ..ΣΙΛΑΣ. Ils ont été datés par Martin Price du milieu du IVe s. av. J.-C., mais je pense qu'ils pourraient remonter à la première moitié du siècle.

Au cours de ces dernières années, nous avons trouvé des renseignements sur quelques tétradrachmes d'Apollonia nouvellement découverts :

Tétradrachme d'Apollonia du magistrat Lihès

Avers : Tête d'Apollon lauré, à droite.

Revers : ΛΙΧΗΣ à gauche d'une ancre dressée, dans le champ droit : une écrevisse, dans le champ gauche : un A renversé.

1. AR, 16,91 g. Vers 420. Lanz, Auktion 68, 6 juin 1994, n° 80.

2. AR, non pesée. Trouvée aux environs de la ville d'Aytos. Collection privée.

Les deux exemplaires présentent la même liaison de coins monétaires et se caractérisent par la disposition de la lettre A, qui est inversée par rapport à sa disposition habituelle sur les autres tétradrachmes et dioboles d'Apollonia.

Magistrat Kléokratès

Avers : Tête d'Apollon lauré, à gauche.

Revers : ΚΛΕΟΚΡΑΤΗΣ à gauche d'une ancre dressée, dans le champ gauche : un A, dans le champ droit : une écrevisse.

AR 24 mm. Non pesée. Trouvée à Sozopol. Collection privée. Aytos[44].

Magistrat Solotès

Avers : Apollon lauré, à gauche.

Revers : [Σ]ΩΛΩΤΗΣ à gauche d'une ancre dressée. Sous le bras gauche de l'ancre, un A, sous le bras droit, une écrevisse.

AR 17,15 g (***Fig. 6***)[45].

En 2001, lors de la vente aux enchères Auction 58 du CNG (A Mail Bid Sale), sont apparus deux nouveaux tétradrachmes d'Apollonia, datés des environs de 380 av. J.-C. :

Magistrat Demouhos

Avers : Apollon lauré, à gauche.

Revers : ΔΗΜΟΥΧΟΣ à droite d'une ancre dressée, dans le champ gauche une écrevisse, dans le champ droit un A.

---

[43] SNG, IX, 1, 164 et 165.

[44] Karayotov 1995, p. 405, n° 2, Fig. 2.

[45] Lanz, Auktion 74, 20 novembre 1975, n° 115.

AR, 16,59 g.[46]

Magistrat Athenais

Avers : Apollon lauré, à droite.

Revers : [AΘH]NAIΣ à gauche d'une ancre dressée. Dans le champ gauche, un A, dans le champ droit – une écrevisse.

1. AR 16,69 g.[47]

2. AΘHNAI[Σ].

AR 21/23 mm. 17,30 g. Musée archéologique de Plovdiv, numéro d'inventaire 767[48].

Ce nom est connu comme étant le patronyme d'un polémarque dans une inscription funéraire apollonienne avec le relief d'un festin funèbre (coena funebris)[49].

En même temps que les tétradrachmes, Apollonia frappe aussi des dioboles du même type "Apollon – Ancre dressée". Ils sont extrêmement rares. Dans la collection du British Museum, il y a un exemplaire[50], auquel s'ajoute un deuxième (1,19 g) de la collection de Stancomb, marqué de la lettre "Π" en exergue[51].

L'interruption du monnayage d'argent d'Apollonia et Messambria pourrait s'expliquer par la chute des terres thraces sous dépendance macédonienne et les événements orageux qui s'en sont ensuivis au dernier quart du IVe s. av. J.-C. Après cette tension dans l'histoire des deux cités pontiques, Apollonia a définitivement interrompu ses émissions d'argent originales. (Il existe une seule exception. Dans les années 80 du XXe s., sur les terres du village de Marinka, commune de Burgas, a été découvert un tétradrachme d'Apollonia qui pourrait être daté de la fin du IIIe ou du tout début du IIe s. av. J.-C. (**Fig. 7**). Sa frappe a probablement un caractère festif ou sacré. En 1991, cette monnaie est apparue dans une vente aux enchères à Zurich. Elle est du type "Apollon à droite – ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ/ΙΑΤΡΟΥ, Apollon nu en pied, de face, tenant de la main gauche un arc et une flèche, s'appuyant de la droite à un laurier, dans les branches duquel s'est posé un oiseau". Apollon se tient sur un socle: il s'agit probablement de la fameuse statue de la divinité, œuvre du sculpteur athénien Calamis. Des deux côtés de sa figure, on lit les premières lettres du nom de magistrat AΘ/H[52].

Le monnayage d'argent puissant des souverains macédoniens a certainement joué un rôle essentiel pour l'interruption de la frappe des monnaies d'argent originales d'Apollonia. Après les conquêtes de Philippe II et surtout d'Alexandre III, le monde hellénistique a commencé à s'unifier. Les marchés

---

[46] Auction 58, CNG, 19 septembre 2001, n° 347.
[47] Auction 58, CNG, 19 septembre 2001, n° 347
[48] Kisiov, Prokopov, Dotchev 1998, p. 17, n° 31.
[49] Mihailov-IGBR, I², 463bis.
[50] SNG, IX, 1, 166.
[51] SNG, XI, 40.
[52] Auction Sternberg 1991, 82 ; Karayotov 1995, p. 408, n° 29, fig. 24.

étendus ont vite adopté les tétradrachmes au nom d'Alexandre III. Ils ont commencé à être frappés également par les cités sur le littoral ouest du Pont. Parmi elles, Apollonia est la seule exception. Messambria a repris son monnayage d'argent en mettant en circulation des tétradrachmes posthumes d'Alexandre III de Macédoine vers 275 av. J.-C. Mais, dorénavant, son partenaire dans ce monnayage et dans sa diffusion ne sera plus sa voisine Apollonia, mais deux cités plus éloignées : Odessos et Dionysopolis.

Fig. 1A

Fig. 1R

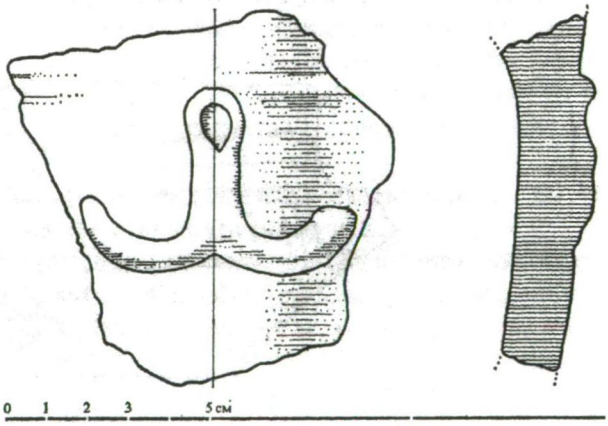


Fig. 2

Fig. 3A (3.23)

Fig. 3R (3.23)

Fig. 4A

Fig. 4R

Fig. 5A

Fig. 5R

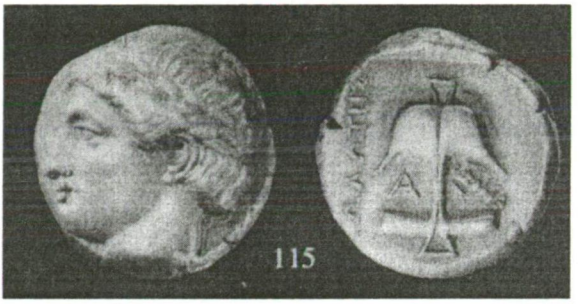


Fig. 6

Fig. 7

Illustrations:

Fig. 1 A et R. Drachme d'Apollonia.
Fig. 2. Ancre sur un fragment de vase façonné à la main.
Fig. 3. A et R. Drachmes avec une ancre sur l'avers et la Gorgone Méduse sur le revers.
Fig. 4. A et R. Drachme du type « Méduse – Ancre dressée" a été gravé le nom du magistra: ΖΩΠΥΡΟΣ.
Fig. 5. A et R. Dioboles d'Apollonia du trésor de Vratarite.
Fig. 6. Tetradrachme d'Apollonia.
Fig. 7. Le tetradrachme du type "Apollon à droite – ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ/ΙΑΤΡΟΥ statue d d'Apollon ».

Bibliography

Брашински. Й. 1958. Йосиф Брашински, Понтийская экспедиция Перикла. – ВДИ, 3(65), 1958, 110-121.

Герасимов Т., 1948. Тодор Герасимов, Находка със сребърни монети на Аполония на Черно море . –РП, I, 138-149 (IGCH 769)

Герасимов, Т. 1973. Тодор Герасимов, Изкуството в гръцките колонии в Тракия. – В: Иван Венедиков, Тодор Герасимов, Тракийското изкуство. София, 50-59.

Герасимов, Т. 1975. Тодор Герасимов, Антични и средновековни монети от България. София, 160 стр.

Димитров, Б. 2001. Божидар Димитров, Аполония – Созопол (Вечният град),Созопол, 24 р.

Домарадски. М. Ив. Карайотов 1982. Мечислав Домарадски и Иван Карайотов, Археологически проучвания на "Малкото кале". – В: Мегалити в Тракия, София, 360-378.

Драганов, Д. 1981. Димитър Драганов, Две монетни съкровища от V в. пр. н. е. от Ямболско. – ИМЮИБ, IV, 29-39.

Иванов, Т. 1962. Теофил Иванов, Антична керамика от некропола на Аполония. – В: Аполония, София, 65-274.

Йорданов, Ив. 1990. Иван Йорданов, Нумизматичната колекция на археологическия музей Балчик – исторически извор за историята на града и околностите му. – В: Балчик – древност и съвремие, Балчик, 49-55.

Кияшкина, П. 2000. Петя Кияшкина, За един неизследван археологически обект от територията на Бургас. –(Studia in memoriam Ivani Galabov, ИМЮИБ 3, 106-116.

Мушмов, Н. 1912. Никола Мушмов, Антични монети на Балканския полуостров и монетите на българските царе. София 510 р. LXX Табл.

Стефанова, Ан. 1985. Анастасия Стефанова, Колективна находка със сребърни монети на Аполония Понтика от с. Ганчево (Партизани), Шуменски окръг. – В: Нумизматика (Сборник от доклади по проблемите на античната и средновековната нумизматика и медалистика, I Част, София, 19-28.

Auction 58, CNG 2001. A Mail bid sale, Classical Numismatic Groupe, Inc. September 19, Lancaster (USA), London (UC).

Auktion, Lanz. Numismatik Lanz München, Auktion, Münzen der Antike, München, Deutschland.

Auktion, Sternberg 1991. Auktion XXV, am 25 und 26 november 1991 in Zürich, Frank Sternberg AG – Zürich.

Erxleben, Eb. 1970. Еберхард Erxleben, Die Münzgesetz des Delisch-Attischenseebundes. APF, Berlin, XX, 66-132.

IGCH. M. Thompson, O. Markholm, C. M. Kraay, An Inventory of Greek Coin Hoard, New York, 1973.

Kapitän, G. 1982. Gerhard Kapitän,On stone-stocked Greek anchors as found in Thracia Pontica : suggested reconstruction of their wooden parts. – Thracia Pontica, I, 290-299.

Karayotov, Iv. 1994. Ivan Karayotov, The Coinage of Mesambria, I, Silver and gold coins of Mesambria, Sozopol, Center of underwater Archaeology, 135 p. XLVIII Pl.

Karayotov, Iv. 1995. Ivan Karayotov, Le monnayage d'Apollonia à la lumiere des decouvertes les plus recentes.- Thracia. 11: Studia in honorem Alexandri Fol. Serdicae, 397-408.

Mihailov-IGBR. Georgi Mihailow, Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae, Vol. I-V, Serdicae,1958-1970, Vol. I-IV; 1997, vol. V.

SNG - Syloge numorum graecorum

SNG, IX – SNG, Vol. IX, the British Museum, 1 the Black Sea, London, 1993.

SNG, XI – Siloge numorum Graecorum, The William Stancomb collection of coins of the Black Sea region, Oxford, New York, 2000.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 23-28.

ИСПАНСКИЙ ВОЕННЫЙ ПОХОД ВЕНГРОВ 942 ГОДА

Ференц Макк

(Makk Ferenc, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Történeti Segédtudományok Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

После расселения венгров в бассейне Карпат (895–896), они как и прежде продолжали совершать военные походы на богатые регионы Европы. Во время этих вооруженных акций, которые предпринимались или по просьбе союзников, или по собственной инициативе, венгры стремились в первую очередь к захвату добычи. Конница венгров добиралась до всех континентальных государств Западной Европы, а в Юго-восточной Европе в первую очередь стремилась на территории Болгарии и Византии. В числе около полусотни произведенных с 899 по 970 год венграми набегов был и испанских поход 942 года.[1]

Кремонский епископ Лиутпранд, современник событий, в 19 главе V книги своего „Антаподосиса" („Antapodosis") рассказывает следующую историю в связи с венграми. *„Hoc in tempore rex Hugo datis decem nummorum madiis pacem cum Hungariis fecit, quos ab Italia acceptis obsidibus expulit atque in Hispaniam dato eis praeduce direxit. Ouod vero ad Hispaniam et ad civitatem ipsam, in qua rex vester moratur, Cordobam non venerunt, haec causa fuit, quoniam triduo per inaquosam et siti vastam regionem transierunt; putantes itaque equos seseque siti perituros praeduce sibi ab Hugone concesso mortetenus verberato celeriori quam abirent impetu reverentur."*[2] В русском переводе это звучит следующим образом: „В это время король Гуго, дав 10 модиев монет, заключил мир с венграми; взяв заложников, он удалил их из Италии, после чего дал проводника и отправил в Испанию. Если же они так и не дошли до Испании, до того города, где пребывает король ваш [то есть арабский халиф - Ф.М.], то есть до Кордовы, то причина этого в том, что три дня им пришлось идти по безводной и пустынной местности; полагая, что их кони, да и сами они погибнут от жажды, они убили уступленного им королём Гуго проводника и вернулись домой гораздо быстрее, нежели уходили."

Дата упомянутого здесь **испанского**, а также итальянского похода венгров долгое время вызывала споры, и в специальной литературе можно найти различную датировку этих событий. Существует мнение, что венгры вторглись на Иберийский полуостров уже в 924 году, но тогда набег коснулся только небольшой каталанской территории на южной стороне

---

[1] Из богатой литературы о военных походах венгров, см., например, Kristó, Gyula: Histoire de la Hongrie médiévale. Tome I. Le temps des Árpáds. Presses Universitaires de Rennes. 2000. 15–25.; Makk, Ferenc: Ungarische Außenpolitik (896–1196). Herne 1999. 7–21.

[2] Becker, Joseph: Die Werke Liudprands von Cremona. Hannover Leipzig 1915.[2] (далее: Becker 1915.) 141.

Пиренеев. В качестве доказательства этой версии обычно ссылаются на латинскую надпись на камне в расположенной у моря церкви св. Мартина в Ампуриасе, согласно которой церковь была заново построена в 926 году в честь победы графа Гаусберта. Однако невозможно установить, над кем одержал победу граф прежде чем восстановить разрушенный храм. Учитывая историческую обстановку, можно предположить, что это были нормандские викинги или арабы, однако нельзя полностью исключить и венгров.[3] Другие исследователи, до открытия произведений Ибн Хайяна на основании сведений Лиутпранда и Аль-Масуди относят большой (может быть совершенно независимый от набега 924 г.) испанский поход венгров к 940, 943 или 943-944 году.[4] Современник событий Лиутпранд (ссылаясь на посланника арабского халифа епископа города Эльвиры Ресемундо, с которым лично встречался при дворе немецкого короля в 956 году) записывает упомянутый выше рассказ после событий 941 и 943 годов, но перед историей 944 года. Арабский историк Аль-Масуди в своей работе, написанной после 943 года, в связи с большой византийской экспедицией венгров 934 года упоминает, что с тех пор *„их набеги распространились на земли славян и Рима [т.е. Италию - Ф.М.], а затем их нападения достигли границ Аль-Андалузии [т.е. арабской Испании - Ф.М.], Каталонии и Галисии“*.[5] На этом основании ясно, что имея достоверную информацию от мозарабского епископа Ресемундо, Лиутпранд имел все основания утверждать, что венгры не добрались до арабской Испании, то есть до центра Аль-Андалузии и до столицы Кордовы. Поэтому является необоснованной появившаяся как раз вследствие опубликования

---

[3] Подробно этим вопросом занимается с привлечением богатой литературы Elter István: Ибн Хайян как источник написанный во время венгерского набега (*Ibn Hayyan mint a magyar kalandozáskor írott forrása.*) Budapest 2001. (далее: Elter 2001.) 88–91. (Приносим благодарность автору за возможность воспользоваться рукописью доктроской диссертации.) Szántó Richárd: Испанские источники о набеге венгров 942 года. (*Spanyolországi források a kalandozó magyarok 942. évi hadjáratáról.*) In: Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica (703) 1996. (далее: Szántó 1996.) 43–47.

[4] О различной датировке см., напр., Giesbrecht, Wilhelm: Geschichte der deutschen Kaiserzeit. I. Braunschweig 1873. 368.; Pauler Gyula: История венгерского народа до Св. Иштвана (*A magyar nemzet története Szent Istvánig.*) Budapest 1900. 73–74.; Средневековые хронисты. (*Középkori krónikások.*) VI–VII. Исторические труды Лиутпранда. (*Liudprand történeti munkái.*) Ред. Gombos F. Albin. Budapest 1908. (далее: Gombos 1908.) 69.; Brachfeld Oliver: Венгерские реляции в старой каталанской литературе. (*Magyar vonatkozások a régi katalán irodalomban.*) Budapest 1930. 9.; Hóman Bálint – Szegfű Gyula: История Венгрии I. (*Magyar történet. I.*) Budapest 1939. (далее: Hóman 1939.) 141.; Kristó Gyula: От союза племен Леведии до государства Святого Иштвана (*Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig.*) Budapest 1980. 279–280.

[5] Хронологию рассказов Лиутпранда см., Gombos 1908. 69.; Becker 1915. 138–141. К данным Аль-Масуди см. Elter István: Арабские источники о венгерских набегах. (*A magyar kalandozáskor arab forrásai.*) In: Письменные источники об обретении родины. (*A honfoglaláskor írott forrásai.*) Ред.: Kovács László – Veszprémy László. Budapest 1996. (далее: Elter 1996.) 173–180.; Elter 2001. 85–86.

цитированного сообщения Лиутпранда точка зрения о том, что в 943 году венгры не выполнили поручения короля Гуго (926-948), потому что так и не достигли границ исторической Испании.[6] Переворот в датировке испанского, а также итальянского походов совершился после находки и опубликования относящегося сюда отрывка из произведения Ибн Хайяна.

Ибн Хайян (997/98–1076) самый выдающийся историк средневековой Испании (арабской и христианской). В его «Книге заимствующего сведения о людях Андалусии» *(Kitab al-Muqtabis)* описывается история мусульманской Аль-Андалузии с 711 до 976 года, а пятая книга охватывает 23 года (919–942) правления одного из самых выдающихся арабских правителей халифа Абд ар-Рахмана III (912–961). Арабский историк при составлении своей книги пользовался произведениями ранних и современных писателей, официальными документами двора халифа (письмами и докладами послов), а также христианскими источниками (на современной латыни).[7] Толчком к изучению венгерской части V книги этого масштабного произведения в Венгрии послужило опубликование профессором P. Chalmeta в 1976 году французского перевода относящейся к венграм части. Мадридский профессор вскоре любезно предоставил венгерским коллегам фотокопию соответствующей части рукописи, а опубликование в 1979 году в Мадриде критического издания V книги *Muqtabis* дало новый импульс венгерским исследованиям.[8] Произведение Ибн Хайяна с самого начала попало в фокус интереса венгерский исследователей, текстом занимался целый ряд известных венгерских специалистов (арабистов, историков, археологов), мы также воспользуемся результатами их исследований. По многим вопросам текст нового арабского источника вызвал серьезные споры, но это доказывает, что *Muqtabis* является чрезвычайно важным и ценным источником ранней истории Венгрии, особенно X века. Испанская информация хорошо дополняется другими источниками, такими как Лиутпранд, Аль-Масуди, Мукаддаси, Узри, а также соответствующие сообщения латинских церковных записей христианской Каталонии (каталанских графств).[9]

---

[6] Fasoli, Gina: Le incursioni Ungare in Europa nel secolo X. Firenze 1945. (далее: Fasoli 1945.) 177.

[7] К трудам Ибн Хайяна см. Elter 1996. 173-176.; Elter 2001. 274.; Chalmeta, P. – Corriente, F. – Subh, M. (ed.): Ibn Hayyān: Al Muqtabas V. Madrid 1979. (далее: Chalmeta 1979.) 9–19.

[8] Chalmeta, Pedro: La Méditerranée occidentale et Al-Andalus de 934 á 943: les données d'Ibn Hayyán. In: Rivista degli Studi Orientali (50) 1979/III–IV. sz. Roma 1976. 337–351; Chalmeta 1979.

[9] Об этом см. Benet I Clará, Albert: La incursio d'hongaresos a Catalunya l'any 942. In: Quaderns d'estudis medievals (3) 1982/9. sz. 568–574.; Szántó 1996. 43–49.; Elter 1996. 173–180.; Elter István: Вновь открытые арабские источники о венгерских отношениях времен обретения родины. (*Újabban fellelt arab források a honfoglaláskori magyarság viszonyairól.*) In: Életünk (25) 1997/1. sz. (далее: Elter 1997.) 84–93.; Elter 2001. 82–87., 88–94.

На основании этих источников совершенно точно (иногда с точностью до дня) определяется время большого испанского похода венгров. Больше всего помогает в этом Ибн Хайян. Во-первых, на основании книги *Muqtabis* однозначно выясняется, что испанский поход венгров состоялся в 942 году.[10] Следовательно время предшествующего набега на Италию соответственно переносится на 942 год. Описания иберийских событий в книге *Muqtabis* часто сопровождается не только указанием года, но месяца и дня (вместе с числом и названием). Несмотря на это точная датировка похода в венгерской специальной литературе не совпадает. Некоторые исследователи относят набег вообще к лету 942 года,[11] многие без дальнейшего уточнения к июню-июлю 942 года,[12] а другие говорят о периоде с начала июня до конца июля 942 года.[13] В последнее время также серьезно заговорили о сроке с 7 июля по 15 сентября 942 года.[14] Различия датировки можно объяснить тем, что в арабском тексте даты часто указаны неточно, ошибочно и противоречиво. Учитывая, что Ибн Хайян был чрезвычайно точным и надежным автором, по мнению специалистов хронологические ошибки вероятно объясняются тем, что позднейшие переписчики (которых было не меньше двух) в процессе переписки исказили и ошибочно переписали достоверные и точные данные. Этим объясняется, например, тот факт, что в одном месте сообщается, что венгры разбили лагерь у испанского города Лерида 7 июля, а затем восемь дней осаждали этот город, а согласно другому сообщению венгры, которых Ибн Хайян последовательно называет тороками (тюрками – Ф.М.), уже 11 июля бежали оттуда сломя голову. Или освобождение за выкуп захваченного венграми мавританского губернатора Барбастро в одном месте источник датирует 15 сентября, а в другом 27-ым.[15]

---

[10] Об этом см., напр., Czeglédy Károly: Новый венгерский источник об испанском набеге венгров 942 г. (*Új arab forrása magyarok 942. évi spanyolországi kalandozásáról.*) In: Magyar Nyelv (75) 1979. (далее: Czeglédy 1979.) 274., 277.; История Венгрии. Предыстория и история Венгрии до 1242 г. (*Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig.*) Гл. ред.: Székely György. Budapest 1984. (Соответстсвующая часть работы Györffy György; далее: Györffy 1984.) 675–676.; Kristó Gyula: Войны времен Арпада. (*Az Árpád-kor háborúi.*) Budapest 1986. 38.; Bóna István: Венгры и Европа в IX – X веках. (*A magyarok és Európa a 9-10. században.*) Budapest 2000. (далее: Bóna 2000.) 49–50.; Kristó Gyula – Makk Ferenc: История девятого и десятого века. (*A kilencedik és a tizedik század története.*) Budapest 2001. (Относящаяся сюда работа Makk Ferenc, далее: Makk 2001.) 124–125.

[11] Györffy György: К вопросу о именах вождей венгров в 942 г. (*A 942. évi magyar vezérnévsor kérdéséhez.*) In: Magyar Nyelv (76) 1980. 308.

[12] Так, напр., Bóna 2000. 50.; Makk 2001. 125.

[13] Czeglédy 1979. 277.

[14] Elter 2001. 89.

[15] Elter 2001. 50., 51., 53., 83. – Венгерские переводы текстов Ибн Хайяна (а также Аль-Масуди, Мукаддаси и Узри) можно также найти в: Elter 1996. 173–179., Elter 1997. 85., 88–91.; Elter 2001. 51–53., 84., 85–87. К этому см. также: Письменный источники времени обретения родины. (*A honfoglalás korának írott forrásai.*) Ред.: Kristó Gyula. Szeged 1995. (Переводы Czeglédy Károly, Kmoskó Mihály и Elter István) 52–68.

По нашему мнению венгерское войско вторглось на каталанскую территорию Пиренейского полуострова около 10 июня 942 года. Это подтверждается следующими данными. Ибн Хайян сообщает, что осада города Лерида началась 7 июля и продолжалась восемь дней. После этого венгры отступили, а затем 27 июля правитель города Барбастро за выкуп был освобожден из венгерского плена.[16] Нет сомнений, что освобождение произошло еще на каталанской территории Испании, на границе. Эта дата может считаться достоверной также и потому, что Ибн Хайян сообщает, что губернатор провел в плену всего 33 дня.[17] Это означает, что он попал в плен 25 июня, что в свою очередь однозначно подтверждается другим арабским источником. Арабский автор XI века Узри, который, кстати, единственный их всех современных источников называет венгров *madjūs*,[18] сообщает в своем произведении: венгры захватили в плен 25 июня губернатора Ибн Яхья, которого затем один торговец освободил из плена за тысячу миткалей.[19] Таким образом, с 15 июля, считая по одному дню через четыре на отдых, до 27 июля вместе с 2-3 днями отдыха за 12-13 дней венгры отошли от Лерида примерно на 300 километров к пограничной территории на севере Каталонии. Это значит, что конные венгры, если исключить дни отдыха, двигались со скоростью примерно 30 километров в день. Из этого следует, что во время других набегов они также могли в среднем за день преодолевать расстояние около 30 километров.[20] Исходя из этого, они прошли расстояние от города Лерида до находящегося от него в 70 километрах к западу Барбастро за два дня, и прибыли к Барбастро 25 июня. От границы до Барбастро венгры прошли примерно 15-тидневный путь, то есть они отправились от северной границы около 10 июня, а к 25 июня достигли города Барбастро. На основании наших данных можно предположить, что на арабских границах недалеко от Лерины венгры пробовали осаждать и грабить другие важные города. Ведь если

---

[16] Elter 1996. 178-179.; Elter 2001.51., 52., 53.

[17] Elter 1996. 179.; Elter 2001. 53.

[18] Elter István: Названия венгров в арабских источниках (*A magyarok elnevezései arab forrásokban.*) In: Обретение родины и языкознание (*Honfoglalás és nyelvészet.*) Ред.: Kovács László – Veszprémy László. Budapest 1997. 101–103.

[19] Elter 1996. 179.; Elter 2001. 84. – Дата в тексте Узри – по последнему устному заявлению Elter István – означает 25 июня.

[20] Сходные данные о скорости передвижения легкой конницы венгров в рассматриваемое и близкое к нему время можно найти в следующих работах. Breit József: Военная истрия венгерской нации. (*A magyar nemzet hadtörténelme.*) IV. Budapest 1929. 16.; Erdélyi Gyula: Венгерский солдат. Развитие венгерской военной организаций и военного искусства). (*A magyar katona. (A magyar hadszervezet és hadművészet fejlődése.)* Budapest 1929. 150.; Vörös István: Боевые кони и гужевой транспорт венгров на основании письменных источников и археологических данныхю (*A magyarok hadi ménjei és igavonói az írott források és a régészeti leletek alapján.*) In: Honfoglaló őseink. Ред.: Veszprémy László. Budapest 1996. 133.; Torma Béla: Размышления о достоверности источников о битве при Прессбурге 907 года. (*Gondolatok a 907. évi pozsonyi csatát megörökítő források hitelességéről.*) In: Felderítő Szemle (5) 2006/3. sz. 141.

предположить, что 25 июня они уже удалились из-под Барбастро и переместились к Туеска, а оттуда к 7 июля вернулись к Лериде, то это расстояние примерно в 170 километров, считая один день или два дня на отдых, они могли преодолеть максимум за 6-7 дней. Таким образом с начала июля до седьмого числа остается свободными по крайней мере пять дней. Вероятно это время было потрачено венгерскими воинами на безуспешные попытки захватить сначала Барбастро, затем Хуеска и другие три города. Нападение на эти города кратко упоминает и Ибн Хайян.[21] Серия военных неудач вероятно сильно подорвала боевой дух венгров. Они были в столь рассержены, что по свидетельству Лиутпранда на обратном пути на смерть забили полученных от короля Гуго проводников.[22]

В пути войско сопровождали подводы, сменные лошади и пленники, так как и при прибытии, и при отступлении они захватывали добычу и пленных. Латинские местные источники сообщают, что по пути венгры разграбили и разрушили многие деревни и города, монастыри, церкви и хутора. На это опустошение указывает и Ибн Хайян: набег венгров *„пришел из Каталонии. Везде, где они там прошли, они поработили всех."*[23] Из сообщения арабского автора Мукаддаси также выясняется, что *„Конная часть турков [венгров] вторглась на границу Андалузии [арабский халифат], там захватила пленных и угнала скот с пастбищ."*[24]

На основании приведенных выше данных мы считаем, что *большой испанский поход венгров продолжался примерно с 10 июня до самого конца июля 942 года,* а на рубеже июля и августа участники набега вернулись прежней дорогой за пределы Испании в расположенную на севере Пиреней также каталанскую область, где им пришлось столкнуться с нападением объединенных каталанов и они потерпели тяжелое поражение.[25] На основании этого можно установить: поход 942 года продолжался не один месяц, а более полутора месяцев. В другой работе мы хотели бы заняться точной датировкой предшествующего этому итальянского похода.

---

[21] Elter 1996. 178.; Elter 2001. 52.
[22] Becker 1915. 141.
[23] Elter 1996. 178.; Elter 2001. 52.
[24] Elter 1996. 174.; Elter 2001. 86.
[25] Elter 1996. 178.; Elter 2001. 53. – Масштабы поражения подтверждает тот факт, что среди археологических находок X века в бассейне Карпат до сих пор не обнаружено ни одной монеты арабской Испании или Каталании, то есть была потеряна и добыча. Kovács László: Что осталось от добычи. (*Ami a zsákmányból megmaradt.*) In: Honfoglaló őseink. Ред.: Veszprémy László. Budapest 1996. 119.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 29-38.

SOME NOTES ABOUT THE ISLAMIZATION OF THE VOLGA BULGHARS

Gergő Makó

(Makó Gergő, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Középkori Egyetemes Történeti Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

By the second decade of the Xth century Almiş, ruler of the Volga Bulghars felt his realm strong enough, and estimated the Khazar Khaqanate's power duly weak to accomplish a political maneuver which greatly affected the history of the East-European steppe for the next centuries. This maneuver was the adoption of the Islam, pursuant to which, he sent a legation, lead by Abdallah ibn Bastu to caliph al-Muqtadir (908–932) to Baghdad in 920 to ask missionaries and experts for himself, and for his country[1].

Almiş bulghar leader sent the legation to the caliph in an undoubtedly favorable geopolitical situation. One of the most important elements was that the Khazar Khaqanate's power, which was the dominant authority of the East-European steppe, and which ruled the Bulghars for over 250 years[2], largely decreased by the turn of the IXth–X[th] centuries. One of the reasons was that the migration of the Pecheneg to the West[3], in consequence the position of the Khazars in the East-European steppe significantly shrunk; furthermore the Hungarians pushed into the Carpatian-basin,[4] thus the Khazars lost control of the Pontus-steppe trade too. The Pecheneg migration also rendered the trade in the neighborhood of the northern shoes of the Black Sea[5] more difficult. On the other hand, the increasingly stronger Rus attacks directly endangered the commerce on the Fur-pass, which trade route granted the main source of revenue of Khazaria, and the Rus also menaced the Khazar homeland[6]. Additionally the Rus conquered many people who earlier paid tax to the Khazars, which also weakened the Khazar Khaqanate. As a consequence of these, the Khazar Khaqanate, which dominated the East-European steppe since the middle of the

---

[1] Fjodorov-Davidov 1983. 7.

[2] As it is well known, the Khazar state attacked Kuvrat's realm, which was most likely located in the Dneper region in the 670's (Róna-Tas 2001. 68.). One part of the defeated Bulghar tribes fled to the West, whereas the other group surrendered to the Khazars (Czeglédy 1983. 57.; Zimonyi 1996, 944.).

[3] Vásáry 2003, 151.

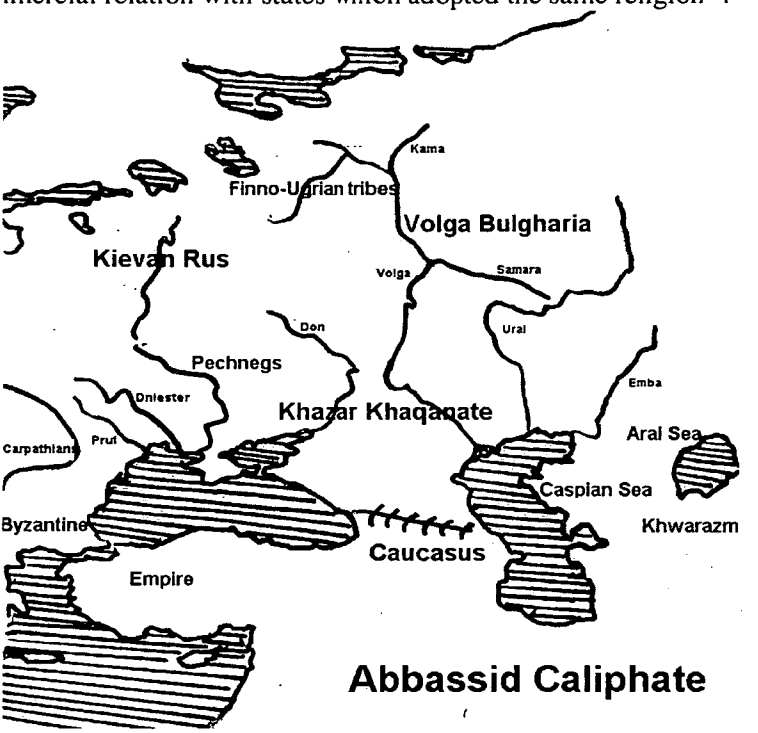
[4] Most of the researchers think that the direct cause of the Settlement of the Magyars was most likely the attack of the Hungarian hinterland in Etelköz, by the Pechenegs in 895. In 894, the Hungarians allied with the Byzantine Empire attacked the Danube Bulgarian state, which however leagued with the Pechenegs, who carried out a great destruction in the hinterland, which was without notable military force. Because this, without any other opportunity, the Hungarians migrated into the Carpathian-basin, which could be well defended (Róna-Tas 1996, 260–262.).

[5] Zimonyi 1994, 239.

[6] Vernadsky 1973, 33.

VIIth century, became a decaying power by the Xth century, not able to stop the independence efforts of the oppressed folks, for example the Volga Bulghars[7].

The decision that the Bulghar ruler wanted to replace the previous tribal religions with a world religion was most probably merely a political, and not an ideological matter[8]. Joining a certain religion could cause numerous advantages since it obviously increased the ruler's power, prestige, and made it possible to unite his country too[9]. Furthermore he could develop a more favorable diplomatic and commercial relation with states which adopted the same religion[10].



East-Europe in the beginning of the Tenth Century

---

[7] The detachment aspiration of the Volga Bulghars was likely to get stronger after the overthrow of the Khazars by the Arabs in 767. At this time, taking advantage of the temporal vulnerability of Khazaria, the Bulghars draw to the East along the Volga, and they arrived to the strategically favorable Samara-curve around 750. Later the Volga Bulghars migrated along the right side of the Volga to the North, until they reached the territory bound by the Svijaga, the Kiljana, and the Volga. To the North, the Bulghars arrived to the Kama in the beginning of the IXth century (Róna-Tas 1996, 183–185.).

[8] Zimonyi 1994, 234.

[9] There were several other ethnical groups which belonged to the state of the Volga Bulghars, apart from the Bulghars, for example Sabirs, Slavs, and different Finno-Ugrian tribes (Czeglédy 1944, 179–186). In which case the cohesion power of the common religion surely could moderate the strains inside the state (Golden 1990, 235–236.).

[10] Golden 1990, 237.

In the beginning of the Xth century in the East-European steppe there were three big monotheist religions: the orthodox Christianity, the Islam, and the Judaism. These religions were unequivocally connected to different states, such as to the Byzantine Empire, the Baghdad Caliphate, and the Khazar Khaqanate.

Theoretically the Bulghar king could have chosen either religion, and could have made it the state religion or at least that of the ruling segment. However Almiş chose the Islam instead of the Christianity, or the Judaism. In this paper I want to present the factors which influenced the Volga Bulghar ruler to choose the Islam as official religion for his state.

The Bulghar state wanted to detach from the Khazar Khaqanate, which took the Judaism as state religion.[11], and which country was an ally of the Byzantine Empire since the end of the VIth, the beginning of the VIIth centrury[12]. The Khazars, who ruled the Volga Bulghars for centuries, in spite of their feebleness, still maintained their supremacy over the Bulghars. In this manner, the chance of the enrollment of the Judaism couldn't play a role in the decision of the Bulghars. The substantive possibilities were the Islam, and the Christianity. However the adoption of the Christianity was principally a theoretical possibility.

The Christian world power which remarkably influenced both culturally and politically the East-European steppe, was Byzantium. The East Roman and the Byzantine Empire with altering results put up a vigorous proselytization on the Pontus-steppe, and in the Caucasus region. On one hand, adopting the Christianity symbolized that that population accepted the superiority of Byzantium, whereat we can see many examples[13], on the other hand the conversion improved and enlarged the interrelations. The Byzantine Empire, starting from Crimea also tried proselytization among the Khazars[14]. Because of this and due to the commercial relations, Christianity must have appeared among the Volga Bulghars.

Notwithstanding the interior erosion of the ᶜAbbassid Caliphate, individual realms which were principally under the authority of the caliph, were engaged in considerable missionary work on the steppe[15]. This is why in spite of the fact that the public level of proselytization was blocked at the feet of the Caucasus in the middle of the VIIIth century[16], merchants[17] principally from Khwārazm[18] and from the Samanids achieved a considerable level of proselytization among the nomad tribes[19]. It is very likely that the Bulghars, who

---

[11] To the proselytization of the khazars to Judaism see Golden 1983.
[12] Dobrovits 2004.; Ludwig 1982, 62–58.
[13] Fejős 2001, 36–44.
[14] Pletnëva 1976, 59.
[15] Frye 1975, 144–161.
[16] Artomonov 1962, 224.
[17] Vásáry 2003, 125.
[18] Ibn Hauqal writes down, that the merchants from Khwārazm purchase beaver skins, and other valuable furs (Kmoskó 2000, 77.).
[19] Sinor 1969, 154.

were already in good relation with the Muslims in the period of the Arab-Khazar wars, became acquainted with the Islam very early[20] and it spread widely among them by the IXth century[21]. This factor must have seriously influenced the decision, which meant that the Volga Bulghars favored the Islam as the state religion.

The conversion to Islam was made easier by the fact that the favorable geographical position turned the Bulghar realm[22] into a commercial center. In the discussed period, the Volga Bulghars already practiced a huge commercial activity[23], to the West, to the South, and to the East[24] as well. They made use of the different river transportation possibilities, especially that of the Volga. The trade of different furs was very important, and thanks to this, huge amount of dirhams streamed into Volga Bulgharia[25]. From the dirhams, which they gained in this way, the Bulghars could buy additional commodities from the Rus[26], or for example from the Slavic tribes of the North, and they could dispose of these also with a large benefit[27]. To impose a levy on the transit commerce also resulted with good profitability, as Ibn Fādlan described it: "*When a boat comes from the country of the Khazars into the country of the Saqaliba, the king rides there, evaluates all that can be found on it, and takes the one tenth of everything. If Russians or other folk come here with slaves, the king has the right to choose one from every ten*"[28]. One of the most important commercial partners of the Bulghars was the Samanid Emirate whose merchants surely made a significant cultural and religious effect on the Volga Bulghar governing elite[29]. Moreover the bulghar merchants themselves could become acquainted with the Christianity in the Byzantine Empire, or tradeing with Christian merchants, and with the Islam, in the Muslim states. This must have affected the later proselyzation of the Volga Bulghars, because by means of the merchants, the Islam also could spread in Volga Bulgharia.

However the spreading of the Islam among the Volga Bulghars was not even. Ibn Fādlan informs that some 5000 Bulghars chose the Islam, and for them

---

[20] Marwān Arabic general, the later caliph, in his campaign in 737, successfully defeated the main armies of the Khazar Khaganate, and forced the khāqān to adopt the Islam. Together with the khāqān, and his close escort, it is most likely that some Volga Bulghars also converted to Islam, but they kept their religion even after the Khazar leading parties changed to Judaism in the turn of the VIIIth–IXth centuries (Golden 1983, 149.; Zimonyi 1990, 73.).

[21] Sinor 1969, 154.

[22] Zimonyi 1994, 238.

[23] Vásáry 2003, 125.; Kmoskó 1997, 206.

[24] The Volga Bulghar commerce connections expanded widely: from Khazaria to each point of the Muslim world, across the Byzantine Empire to China, and to India (Golden 1990, 238.; Polgár 2008, 57–59.).

[25] Noonan 1984, 154.; Polgár 2008, 47.

[26] Polgár 2008, 61.

[27] According to Al-Muqaddasī, for one marten-skin the buyers usually paid 2.4 dirhams (De Goeje 1906, 142.; Sinor 1969, 154.).

[28] Simon 2007, 82.

[29] Zimonyi 1994, 238.

a mosque was built where they can pray[30]. Later, some elements of the Ǧayhānī-tradition reports the same: the Bulghars are Muslims, and they have mosque and an imam[31]. Ibn Fādlan reports that when he came to Bulgharia, there were already Muslims from the Caliphate. However we don't have information about the fact from when, and how many foreign Muslims lived on the lands of the Volga Bulghars, and what was their role in the life of the state. Among the tribes, the *Bulġār* is likely to have accepted the Islam, because their chieftain, who was at the same time the king of the Bulghars, adopted the Muslim religion[32]. But that was hardly general. Ibn Fadlān also notes, that for example the leader of the *Askal* tribe didn't accept the Islam, and he turned against the Bulghar king. Ibn Fadlān, when he reports us about the land of the Volga Bulghars points out; that even those Bulghars who already adopted the Islam don't know the correct religious instructions and rituals, in fact, in many questions even the muezzin's knowledge was very much incomplete[33]. These examples show clearly that although by the first decades the Islam stably put down roots among the Volga Bulghars, its permeation varied from tribe to tribe, and the common peoples' knowledge about the Islam was on an extremely low level.

Beyond that, as it could be seen in case of several other nations as well, Islamization among the Volga Bulghars at an early stage did not separate from the tribal religions, but it existed together with their beliefs and habits.

Christianity as an alternative however suffered a political defeat irrespectively from the spreading of the two religions. As far as the foreign relations were concerned, there were two main arguments supporting the Islam: the relations between Byzantium and Khazaria, and the internal affairs of the Byzantine Empire and the ᶜAbbasid Caliphate.

By the beginning of the Xth century, the power of the ᶜAbbasid Caliphate largely decreased; the frontiers, which were nominally under the rule of the caliph liberated themselves from the central government[34], so the territories which were indeed under the caliph, shrunk considerably. On the other side, during the period between the IXth from the XIth century, the Byzantine Empire got stronger[35], its foreign policy became more active, among others, in the region of the Pontus-steppe too. However it was against the interests of the Bulghar king to join a religion, leading authority of which could interfere with the life of those countries which were formally under his rule. From this aspect, the caliph, who had an extraordinary prestige, but who was gradually loosing control over his empire[36], and whose state was far enough from Volga Bulgharia seemed a perfect

[30] Simon 2007, 83.; Zimonyi 1990, 130.
[31] Göckenjan – Zimonyi 2001.
[32] Zimonyi 1994, 236.
[33] Simon 2007, 52.
[34] Cahen 1989, 240–280.
[35] Ostrogorsky 2001, 203–251.
[36] Hitti 1960, 450–473.

choice. According to Ibn Fādlan[37], the Bulghar king was perfectly aware of this: "*what do you think, if the caliph –Allah lengthen his existence- will send an army against me, could he defeat me*" "*No*" *I said*[38]. Beyond the physical distance, the king found the reason for this in the many, sometimes hostile tribes, who lived between the two empires[39]. However the distance, which made the caliph's authority formal, at the same time excluded the chance of any support from the new allies in case the Volga Bulghars entered into an armed conflict with their neighbors[40]. Because of these geographical reasons, the caliphates' political and cultural influence also could not prevail in the country of the Bulghars.

In the discussed period, because of their strained relations with the Khazar Khaqanate, the Volga Bulghars would have rather needed an ally, which could have given them an effective support. It shows their subjugation, that they had to pay a sable as a tribute after every house in the realm to the Kazar khāqān[41]. Ibn Fādlan notes that the khāqān kept the son of the Bulghar king as a hostage[42], furthermore the king had to give his daughter to the khāqān, and the girl died there[43]. In spite of Almiş's reluctance, Ibn Fādlan explains the reason why the Volga Bulghars established diplomatic relations with the caliph: "*It was the fear from the Khazar king that motivated* the *king of the Saqaliba to write to the sultan, and ask him to build a fortress to the king*" [44].

The Bulghars were unambiguously devoted to the fortress as the cornerstone of the defense against the Khazars. Whereas Ibn Fādlan also reports that after they presented to the Volga Bulghar king, that the delegates asked a sum from the caliph[45], he did not take the 4000 dinars, and later the king explained it as follows: "*If I wished to build a fortress from my own sources let that be gold, or silver, it would not have caused me any difficulty.*"[46] Later the king added that principally he didn't want the money, but he wanted the blessing from the caliph to reach him[47]. After all it is evident, that the Volga Bulghar king needed the experts from the Baghdad Caliphate to build the fortress.

---

[37]As a member of al-Muqtadir caliph's delegation, Ibn Fādlan left Baghdad on the 21st June 921, and after almost one year of journey, he arrived to the Volga Bulghar capital, Bolğar. During the mission, he gave a detailed description about the road into the land of the Bulghars, and about the life of the neighboring folks. The description about the road back wasn't found yet. See the translation of his work in Hungarian: R. Simon: *Ibn Fadlán - Beszámoló a volgai bolgárok földjén tett utazásról.* Budapest 2007. In German: A. Z. V. Togan: *Ibn Fadlan's Reisebericht.* Leipzig 1939. The Russian : A. P. Kovalevskij: *Kniga Axmeda ibn Fadlana o ergo putešestvii na Volgu v 921-922 gg.* Xar'kov 1956.

[38] Simon 2007, 53.

[39] Simon 2007, 53.

[40] Zimonyi 1994, 237.

[41] Simon 2007, 82.

[42] Simon 2007, 82.

[43] Simon 2007, 83.

[44] Simon 2007, 83.

[45] Simon 2007, 50–51.

[46] Simon 2007, 83.

[47] Simon 2007, 83.

It's seems likely, that the orientation of the Bulghar politics towards the Baghdad Caliphate, was influenced by the approach of the Rus towards the Byzantine Empire. The Rus state, established in the IXth century, changed its earlier hostile politics against Byzantium[48] by the first half of the Xth century. Commercial relationships played a just as important role as Byzantine proselytization attempts among the Rus. The trade contract, signed in Constantinople on the 2nd of September, 911[49], most probably came to the knowledge of the Volga Bulghar ruler, because the Bulghars were on a large scale commercial contact with some Rus groups. As for a time the Byzantine-Rus relations normalized in this way, the political latitude of the Bulghars largely decreased, since both from the East, and from the West their country was surrounded by states which where in the allurement range of the Byzantine Empire. The only outbreak chance was the adoption of the Islam, and the formal recognition of the caliph's rule.

The conversion to the Islam demanded a certain level of development. In the beginning of the Xth century, the Volga Bulghars were nomads[50], and their economy was dominated by husbandry. According to Ibn Fādlan, the Bulghar king not only lived in yurts with his family[51], but he lived in different places in the summer, and different in the winter, which was an established custom among the nomadic peoples[52].

It also shows the level of development, that the king collected the tax in natural goods instead of cash as inland cash circulation was very poor[53]. The Bulghars ruled the surrounding Slavic tribes, in connection with which Ibn Fādlan mentions four kings, who serve the Bulghar king[54]. However these kings are most likely four Bulghar chieftains[55].

We can summarize that the proselytization of the Volga Bulghars was a remarkable event both politically and religiously at the beginning of the Xth century. During the next centuries, until their state was destroyed by the Mongols in the first part of the XIIth century[56], the Bulghars significantly influenced the history of the East-European steppe. It is undoubtedly true, that both the Volga Bulghar king and the ᶜAbbassid Caliph benefited from the enrollment of the Islam. In this way, the Bulghar monarch, acknowledging the formal rule of the caliph, could break out from that political isolation which marked his country, under the rule of the Khazar Kaganate. Taking the Muslim faith as the state-

---

[48] Obolensky 1999, 225–226.
[49] Obolensky 1999, 230.
[50] Zimonyi 1990, 176.
[51] Simon 2007, 62.
[52] Zimonyi 1990, 176.
[53] Of course it is not just the poorly developed inside money circulation that played a role, but as mentioned, the Volga Bulgars could sell the furs at a good price (Golden 1990, 238.).
[54] Simon 2007, 45.
[55] Zimonyi 1994, 236.
[56] Vásáry 2003.

religion allowed the Volga Bulghars, to detach themselves from Khazaria. The Islam also proved very useful for the inside consolidation and unification of the state. Apart from the aboves, Almiş's decision had a good affect on the economical and political connections with the nearby Muslim states, especially the Samanids. It was also quite important, that since the Khazars were in vain in a good commerce relation with the caliphate, the Khazars were still allies to the enemy of the ᶜAbbassid's; the Byzantine Empire.

As far as the ᶜAbbassid caliph and the Muslim countries which were close to Volga Bulgaria were concerned, the Bulghars' proselytization meant that they finally achieved what they tried in vain during the Arab-Khazar wars: a Muslim state appeared in the East-European steppe.

Literature

Artamonov 1962 – Artamonov, M. I.: Istoriâ hazar. Leningrad 1962.

Cahen 1989 – Cahen, Claude: Az iszlám – a kezdetektől az Oszmán Birodalom létrejöttéig. Budapest 1989.

Czeglédy 1944 – Egy bolgár-török yiltavār méltóságnév. (A volgai bolgárok és a szlávok X. századi kapcsolatainak kérdéséhez.) (A Bulgarian-Turkish yiltavār dignitary name. To the questions of the relations of the Volga Bulghars and the Slavs in the Xth century) // *Magyar Nyelv* XL (1944) 179–186.

Czeglédy 1983 – Czeglédy K.: Ogurok és türkök Kazáriában. (Ogurs and Türks in Khazaria) // *Tanulmányok a bolgár-magyar kapcsolatok köréből.* Ed: Dobrev Cs. – Juhász P. – Mitjatev P. Budapest 1983.

De Goeje 1906 – De Goeje, M. J.: Al-Muqaddasī: Ahsān at-Taqāsīm fī Ma'rifat al-Āqālīm. Bibliotheca Geographicum Arabicorum, III. Leiden 1906.

Dobrovits 2004 – Dobrovits M.: Herakleios nomád szövetségeseiről. (About Herakleios's nomadic allies.) // *Fegyveres nomádok, nomád fegyverek.* Ed. Balogh L. – Keller L. Magyar Őstörténeti Könyvtár (Hungarian Prehistoric Library) 21. Budapest 2004. 38–52.

Fejős 2001 – Fejős B.: Az alánok és a kereszténység. (The Alans and the Christianity.) // *Nomád népvándorlások, magyar honfoglalás.* Ed. Felföldi Sz. – Sinkovits B. Magyar Őstörténeti Könyvtár 15. Budapest 2001. 36–44.

Fjodorov-Davidov 1983 – Fjodorov-Davidov, G. A.: Az Aranyhorda földjén. Budapest 1983.

Frye 1975 – Frye, R. N.: The Samanids. // *The Cambridge History of Iran* Vol. IV. Ed. Frye, R. N. Cambridge 1975. 136–161.

Golden 1983 – Golden, Peter B.: Khazaria and Judaism. // *Archivum Eurasiae Medii Aevi* 3 (1980) 127–156.

Golden 1990 – Golden, Peter B.: The peoples of the Russian forest belt. // The Cambridge History of Early Inner Asia. Ed. D. Sinor. Cambridge–New York etc. 1990. 229–253.

Göckenjan – Zimonyi 2001 – Göckenjan, H. – Zimonyi István: Orientalische Berichte über die Völker Osteuropas und Zentralasiens im Mittelalter. Die Ǧayhānī-Tradition (Ibn Rusta, Gardīzī, Ḥudūd al-ʿĀlam, al-Bakrī und al-Marwazī). Veröffentlichung der Societas Uralo-Altaica Band 54. Wiesbaden 2001.

Hitti 1960 – Hitti, Ph. K.: History of the Arabs from the Earliest Times to the Present. London 1960. (7th edition)

Kmoskó 2000 – Kmoskó Mihály: Mohamedán írók a steppe népeiről. Földrajzi irodalom. (Mohammedan authors for the peoples of the steppe. Geographical literature.) I/2. Ed. Zimonyi I. Budapest 2000.

Ludwig 1982 – Ludwig, D.: Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reiches im Licht der scriftlichen Quellen. Münster 1982.

Noonan 1984 – Noonan, T .S.: Why dirhams first reached Russia: The role of arab-khazar relations in the development of the earliest islamic trade with Eastern Europe. // *Archivum Eurasiae Medii Aevi* IV. Wiesbaden 1984. 151–272.

Novoselcev 1990 – Novoselcev: Hazarskoe gosudarstvo i ego rol' v istorii Vostočnoj Evropy i Kavkaza. Moskva 1990.

Obolensky 1999 – Obolensky, Dimitr: A Bizánci Nemzetközösség. Budapest 1999.

Ostrogorsky 2001 – Ostogorsky, Georg: A bizánci állam története. Budapest 2001.

Pletnëva 1976 – Pletnëva, S. A.: Hazary. Moskva 1976.

Polgár 2008 – Polgár Szabolcs: Kelet-Európa kereskedelmi kapcsolatai a 8-10. században. (Az írott források tükrében.) (East-Europe's commercial connections in the 8–10th century's.) (In the view of the written sources.) Szeged 2008.

Róna-Tas 1996 – Róna-Tas András: A honfoglaló magyar nép. Bevezetés a korai magyar történelem ismeretébe. (The settlementing Hungarian people. Introduction to the knowledge of the early Hungarian history.) Budapest 1996.

Róna-Tas 2001 – Róna-Tas András: Hol volt Kuvrat Bulgáriája? (Where was Kuvrat's Bulgharia?) // *Nomád népvándorlások, magyar honfoglalás*. Ed. Felföldi Sz. – Sinkovits B. Magyar Őstörténeti Könyvtár 15. Budapest 2001, 67–87.

Simon 2007 – Simon Róbert: Ibn Fadlán - Beszámoló a volgai bolgárok földjén tett utazásról. (Ibn Fadlán – Report from the journey in the land of the Volga Bulghars.) Ed. Puskás I. Budapest 2007.

Sinor 1969 – Sinor, Denis: Inner Asia. History-Civilization-Languages. Bloomington 1969.

Vásáry 2003 – Vásáry István: A régi Belső-Ázsia története. (The history of the ancient Inner-Asia.) Magyar Őstörténeti Könyvtár 19. Budapest 2003.

Vernadsky 1973 – Vernadsky, G.: Kievan Russia. New Heaven 1973.

Zimonyi 1990 – Zimonyi I.: The Origins of the Volga Bulghars. Studia Uralo-Altaica 32. Szeged 1990.

Zimonyi 1994 – Volgha Bulghars and Islam. // *Bamberger Zentralasienstudien.* Hrsg. I. Baldauf – M. Friedrich. Konferenzakten ESCAS IV Bamberg 8–12. Oktober 1991. Berlin 1994. 235–240.

Zimonyi 1996 – Zimonyi István: A kazárok szerepe Kelet-Európában. (The role of the Khazars in East-Europe.) // *Magyar Tudomány* 8 (1996) 952–957.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 39-45.

ЗАМЕТКИ К ХРОНОЛОГИИ ВТОРЖЕНИЯ РАННИХ СЛАВЯН В ВИЗАНТИЮ

Терезия Олайош

(Olajos Terézia, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Bizantinológia és Középlatin Filológia Tanszéki Csoport, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

1. Нашествию славян в Византийскую империю, и внутри нее в Элладу, посвящено такое количество специальной литературы, что из нее можно было бы составить целую библиотеку.[1] Наряду со стремлением к строго научному анализу, явные или скрытые национальные мотивы способствовали появлению огромного количества полемических книг и статей по спорным вопросам. В первой половине XIX века воодушевленные прямым происхождением от классических эллинов грекофилы противостояли пренебрежительному мнению Й. Ф. Фаллмерайер (J. Ph. Fallmerayer) о том, что борющиеся против турецкого ига греки имеют сходство с обладавшими уникальной культурой античными эллинами в лучшем случае лишь в языке, а на самом деле являются не чем иным, как примитивной смесью пришлых славян-варваров. Это противостояние взглядов до сих пор тлеет в подходах к интерпретации источников.

Как бы ни были распространены исследования по истории заселения Эллады славянами, в данной области исследований все еще встречаются пункты, по которым не существует общепринятого мнения. Ниже мы предпримем попытку найти решение одной из таких проблем.

2. Титулярный епископ Эфеса, Иоанн Эфесский родился около 507 года в восточной части Малой Азии в городе Амида, и там же получил воспитание. С 535 года жил большей частью в Константинополе, где был предводителем и епископом монофизитов. Затем по поручению императора Юстиниана вел евангелизацию в

---

[1] Некоторое представление об обилии специальной литературы по вопросу дает M. W. WEITH-MANN: Interdisziplinäre Diskrepanzen in der „Slavenfrage" Griechenlands. Zeitschrift für Balkanologie 1994. 65-101. Обозрение литературы по археологии дали Th. BAZAIOU-BARABAS – AI. NIKOLAOU: Hellēnikos choros kai prodromoi Slaboi, Boulgaroi, Serboi (6-15. ai.). Analytikē bibliographia (1945-1991). Athēnai 1992 и A. AVRAMÉA: Le Péloponnèse du IVe au VIIIe siècle. Changements et persistances. (Byzantina Sorbonensia 15.) Paris 1997 (в дальнейшем: AVRAMEA) 17-27. См. также Л. А. ГИНДИН–С. А. ИВАНОВ–Г. Г. ЛИТАВРИН–В. К. РОНИН: Свод древнейших письменных известий о славян (Corpus testimoniorum vetustissimorum ad historiam slavicam pertinentium) (в дальнейшем: ГИНДИН) I. Москва 1994. 276-310, II. Москва 1995. 91-211. Источники на греческом и латинском языке по ранней истории славян даются: J. FERLUGA–M. HELLMAN–H. LUDAT–F. KÄMPFER–R.STICHEL–K. ZERNACK (Herausg.): Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa. Beiheft Nr. 5. Das Ethnikon Sklabenoi, Sklaboi in den griechischen Quellen bis 1025. Bearbeitung G. WEISS., Redaktion A. KATSANAKIS. Wiesbaden 1988.; Beiheft Nr. 6. Das Ethikon Sclavi in den lateinischen Quellen bis zum Jahr 900. Bearbeitung: J. REISINGER, G. SOWA. Satz und Layout M. SCHMITZ. Stuttgart 1990.

Малой Азии, в провинциях Асия, Кария, Фригия и Лидия, после чего примерно в 558 году был поставлен епископом Эфеса. В последних двух десятилетиях жизни во время начавшихся при императоре Юстине II (565-578) гонений на монофизитов пережил тяжелые испытания. В 586 году или немного позднее Иоанн умер в Халкедоне находясь под стражей.[2] Из написанной им на сирийском языке «Церковной истории» сохранилась третья часть, посвященная событиям 571-586 годов. В ней выделяется часть, описывающая славянское вторжение в балканские провинции Византийской империи в 581-584 годах. Согласно составителю эталонного на сегодняшний день критического издания и перевода сирийского текста на латинский язык Е. В. Брукса при перечислении затронутых вторжением территорий Иоанн Эфесский упоминает и Фессалоники.[3] Он пишет: *„Anno 3° mortis Iustini regis et regni victoris Tiberii populus maledictus Sclavinorum egressi Hellada totam et regiones Thessalonicae et totius Thraciae percurrerunt. ... Et usque adhuc etiam, quod est annus 895*[4] *se collocant ac considunt, et in regionibus Romanorum securi et impavidi otiantur".*[5]

В *apparatus criticus* на слово *Thessalonicae* Brooks делает примечание: «Legendum fortasse 'Thessalonicensium'»[6]. Однако, это замечание касается только лингвистической и стилистической стороны оформления текста: он считает в данном контексте более корректным

---

[2] S. H. GRIFFITH: John of Ephesus: A. P. KAZHDAN (ed.): The Oxford Dictionary of Byzantium. New York--Oxford 1991.1064; А. ДЬЯКОНОВ: Иоанн Ефесский и его церковно-исторические труды. Санкт-Петербург. 1908; A. BAUMSTARK: Geschichte der syrischen Literatur. Bonn 1922. (Nachdruck: Berlin 1968; в дальнейшем: BAUMSTARK) 181-182; C. BROCKELMANN–F. N. FINCK–J. LEIPOLDT–E. LITTMANN: Geschichtc der christlichen Litteraturen des Orients. Leipzig 1972[2] 36-37; Die Kirchen-Geschichtc des Johannes von Ephesus. Aus dem Syrischen übersetzt von J.M. SCHÖNFELDER. München 1862 (в дальнейшем: SCHÖNFELDER) p. VI-XVI; Iohannis Ephesini Historiae ecclesiasticae pars tertia. Interpretatus est E. W. BROOKS (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. Scriptores Syri. Series tertia. Tomus III. Versio) Lovanii 1936 (в дальнейшем: BROOKS) p. I-V. Ср. прим. 8.

[3] Iohannes Ephesinus: Historia ecclesiastica. III. 6,25; BROOKS 248-249; ГИНДИН I. 278-283 (работа Н. И. СЕРИКОВА).

[4] День смерти императора Юстина II: 5 окт. 578 г. Третий год царствования императора Тиверия: 6 окт. 580 - 5 окт. 581 г. Иоанн Эфесский считал годы по эре Селевкидов, или греческого господства. Таким образом 895 году соответствуют период с сент./окт. 583 по авг./сент. 584 года по РХ. См., напр., V. GRUMEL: La Chronologie. (Traité d'Études Byzantines I.) Paris 1958. 209-210, 246.

[5] На это вторжение славян в Грецию могут указывать следующие источники: *Менандр Протектор* fr. 21 (R. C. BLOCKLEY: The History of Menander the Guardsman. Introductory Essay, Text, Translation and Historiographical Notes. Liverpool 1985.192); *Евагрий*: Hist. eccl. VI. 10 (The Ecclesiastical History of Evagrius. Ed. J. BIDEZ and L. PARMENTIER. London 1898. 228); *Михаил Сириец*: Chronica X. 18. (Chronique de Michel le Syrien patriarche jacobite d'Antioche. Éditée ... et traduite en français par J.-B.CHABOT.Tome II. Paris 1901. (в дальнейшем: J.-B. CHABOT) 347). С этим периодом AVRAMÉA 72-79 связывает часть найденных монет.

[6] Ср. прим. 16.

употребление название жителей, вместо названия города (прилагательное вместо существительного). При этом содержание остается неизменным: славяне находятся в районе Фессалоник в 581-584 годах. Вполне объяснимо, что многие исследователи (например, H. Ditten, M. W. Weithmann, A. Avenarius, Н.В, Пигулевская, Р.А. Наследова, Ф. Баришић) после этого считают, что в указанные годы жители города св. Димитрия видели на родной земле грабящие и разоряющие все на своем пути отряды славян.[7]

На первый взгляд точка зрения упомянутых выше прекрасных специалистов безупречна. Последние главы своей церковной истории Иоанн мог писать будучи старцем в 584-586 годах.[8] Историк в праве считать достоверным свидетельство в самом прямом значении этого слова современника событий. Конечно, находящийся под домашним арестом монофизитский «еретик» вряд ли мог иметь доступ к официальным документам, он также не мог видеть или слышать содержащие точное описание событий отчеты гражданских или военных чиновников. В Халкедоне, на азиатской стороне Босфора он мог знать то, что было у всех на устах в императорском городе на европейском берегу .

3. Другой Иоанн, впоследствии епископ Фессалоник, который всю жизнь прожил в этом городе, в молодости лично принимал участие вместе с жителями в отражении осады, которой в течение недели подвергали город славяне и авары. Непосредственно знакомый с самыми мелкими подробностями городской жизни Иоанн позднее, в качестве епископа Фессалоник, описал эти события в сказаниях о чудесах небесного покровителя города Святого Димитрия. Согласно Иоанну войско варваров начало осаду города 22 сентября 586 (или 597)[9] года.

---

[7] H. DITTEN: Zur Bedeutung der Einwanderung der Slawen: Byzanz im 7. Jahrhundert. Untersuchungen zur Herausbildung des Feudalismus von F. WINKELMANN, H. KÖPSTEIN, H. DITTEN, I. ROCHOW. (Berliner byzantinische Arbeiten. Band 48.) Berlin 1978. 92; M. W. WEITHMANN: Die slavische Bevölkerung auf der griechischen Halbinsel. München 1978. 86-88; A. AVENARIUS: Die Awaren in Europa. Amsterdam-Bratislava 1974. 89-98, 242-245; N. V. PIGULEVSKAJA: Une chronique syrienne du VIe siècle sur les tribus slaves. Folia Orientalia 1970. 212-213; P. A. НАСЛЕДОВА: История Византии. (Ред. С. Д. СКАЗКИН) I. Москва 1967 (в дальнейшем: НАСЛЕДОВА) 345; Ф. БАРИШИЋ: Чуда Димитрия Солунског као историски извори. Miracles de St. Démétrius comme source historique (Résumé). Београд 1953. 54-55, 147.

[8] В соответствии с P. ALLEN: A new date for the last recordered events in John of Ephesus' Historia Ecclesiastica: Orientalia Lovaniensia Periodica 1979. 251-254 самое позднее упомянутое Иоанном Эфесским событие может быть датировано примерно 588 годом. Ср. прим. 2.

[9] Ср. прим. 12.

Испуг жителей Фессалоник в момент, когда они впервые увидели врага, свидетель событий, а затем епископ описывает следующим образом:[10] «Один лишь вид варварской фаланги вызвал в городе несказанный страх, ибо никогда так близко [горожане] не видели осаждающих врагов, и многим был незнаком даже вид их, кроме тех, кто был зачислен в воинские отряды, и тех, кто привык как-либо другим образом выступать против них с оружием далеко от города».[11]

Начало осады, которая продолжалась одну неделю, пришлось на воскресенье 22 сентября и она угрожала городу в правление императора Маврикия (582-602). Однако, по юлианскому календарю в указанные два десятилетия воскресенье приходилось на 22 сентября два раза: в 586 и 597 году.[12] Кроме этих данных о времени события автор «Чудес Святого Димитрия» (Miracula Sancti Demetrii) особо подчеркивает, что жители Фессалоник никогда до тех пор не видели именно этого врага вблизи. Исключение составляют только те, кто могли встречаться с нападавшими на военной службе вдали от родного города.

Большинство специалистов считает эти сведения достоверными. К ним относится и составитель прекрасного издания и комментариев к книге «Miracula Sancti Demetrii» Paul Lemerle.[13]

---

[10] P. LEMERLE: Les plus anciens recueils des miracles de Saint Démétrius I. Le texte. II. Commentaire. Paris 1979, 1981 (в дальнейшем: LEMERLE) везде оставляет открытым вопрос о том, объединил ли епископ Фессалоник Иоанн, как создатель первой книги „Miracula Sancti Demetrii" (1-15. caput, 1-175. §), более ранние записи и гомилии, или он заново описал пережитые во времена императора Гераклия (610-641) чудеса. Однако ценность источника от этого не зависит, в любом случае он представляет себя потомкам, в том числе и нынешним историкам, очевидцем и ушеслышцем славянско-аварского нападения. Особенно это подтверждается параграфами 101, 139, 145, 149, 156.

[11] LEMERLE I. 136, 17-21. (13. *caput*, 124. §)

[12] Опираясь на основательную и убедительную аргументацию, исторический контекст, другие письменные источники, а также археологические данные LEMERLE II. 46-69, 80 датирует упомянутую осаду Фессалоник 586 годом. 586 год принимает также, напр. В.Поповић (Aux origines de la slavisation des Balkans: la constitution des premières sklavinies macédoniennes vers la fin du VIe siècle: Académies des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris 1980. 239-240). В то же время приводит доказательства в пользу 597 года, напр., SP. VRYONIS: The Evolution of the Slavic Society and the Slavic Invasion in Greece. The First Major Slavic Attack on Thessaloniki, A. D. 597. Hesperia 1981. 378-390.

[13] XII главу первой книги „Miracula Sancti Demetrii" Иоанн написал будучи епископом или раньше (LEMERLE I.101-115. §). В ней описывается неожиданное ночное появление под стенами Фессалоник пяти тысяч отборных славянских воинов. Это событие произошло в день святого Димитрия, ночью 26 октября. Если во время датируемого самое раннее сентябрем 586 года первого нападения поведение аваров и славян было совершенно незнакомо („Miracula Sancti Demetrii" 13. глава; LEMERLE I. 124. §, 136, 17-21. – перевод см. выше), на этот раз („Miracula Sancti Demetrii" 112. §) жители Фессалоник «отчетливо услышали звук боя и узнали некоторые привычные уху значения варварских кличей» (LEMERLE I.128. 1-2.). То, что в первой книге чудес св. Димитрия не соблюдается последовательность событий, хорошо иллюстрируется на примере описаний явлений святого в главах 5, 6 и 7. В главе 5 Евсевий упоминается как архиепископ Фессалоник, а в главе 7 как *лектор*. Таким образом, совершенно необоснованно предположение многих современных историков о том, что

4. Если современный исследователь не имеет намерения играть словами, чтобы найти в тексте подтверждающий готовую концепцию смысл, а хочет получить из источника только то, что содержится в тексте, следует признать, что сообщения, приведенные в п. 2 и в п. 3 диаметрально противоречат друг другу. Если одно из них истинно, то второе ложно.

Так как мы вынуждены решить, свидетельство какого из источников считать достоверным по данному вопросу, следует принять во внимания обстоятельства, при которых каждый из них мог получить сведения о нападении аваров и славян на Фессалоники. Заточенный в Халкедоне монофизитский епископ жил в 500 километрах от Фессалоник и мог слышать только новости, о которых говорили в Константинополе, или пользоваться слухами. Напротив, молодой человек, будущий епископом Фессалоник, находился в осажденном городе, своими глазами наблюдал за передвижениями варварского войска, своими ушами слышал шум битвы и наблюдал испуг жителей, которые впервые столкнулись с угрожающим им на их собственной земле под стенами их города врагом. На основании изложенного выше можно с уверенностью констатировать, что достоверным является сведение, согласно которому вооруженные орды аваров и славян появились первый раз в прямой видимости города Святого Димитрия в 586 (597?) году, а сообщение о том, что это случилось раньше, между 581 и 584 гг., следует считать недостоверным.

До сих пор мы исходили из того, что рукописная традиция упоминаемых двух авторов дошла до нас по сути неповрежденной, что сохранившийся текст содержит то, что в свое время написал автор, и что текст не искажен ошибками переписчика (или переписчиков). Рассмотрим теперь вопрос о том, насколько вероятна возможность того, что сохранившие произведения того или другого автора манускрипты содержат искаженный в результате переписки текст. Часть текста из «Чудес Святого Димитрия», в котором говорится о том, что до 586 (или 597) года этот враг не появлялся на земле Фессалоник встречается по крайней мере в семи списках X-XIII века. Только в одной рукописи X века этот отрывок пропущен. Но и здесь нельзя достоверно утверждать, что речь идет об ошибке переписчика. Писец сознательно сокращал текст повествования, пропуская и другие места, чтобы уместить его в ограниченные по объему сентябрьские-ноябрьские минеи.[14] В любом случае, полное совпадение текста других семи кодексов с большой долей вероятности позволяет предположить, что текст

известное из главы 12 нападение пяти тысяч славянских воинов по времени предшествовало описанной в главах 13-15 осаде города ста тысячами аваров и славян. Ср. LEMERLE II. 37, 79-80.

[14] Семь кодексов, содержащих среднюю часть текста „Miracula Sancti Demetrii" 124. § (LEMERLE I. 136, 17-21), выступают в описании рукописи по литерами E, F G, L, N, P Г LEMERLE 1.15-24, 27-28. Манускрипт под литерой U - единственный, в котором данный отрывок пропущен (LEMERLE I. 25).

епископа Иоанна дошел до нас неискаженным.

Третья часть церковной истории на сирийском языке дошла до нас в единственном списке, который хранится в настоящее время в Британском музее. Это рукопись VII века,[15] вероятно была списана после того, как арабские завоеватели уже оторвали Сирию от Восточной Римской империи. Для сирийского переписчика, который мог иметь весьма общее представление о Византийской империи, название провинции Фессалия могло быть незнакомо. В то же время название важного порта международной торговли Фессалоники могло быть известно и на населенных сирийцами яковитами землях. Таким образом вполне возможно, что говоря об славянско-аварском вооруженном нападении 581-584 годов сам Иоанн Эфесский наряду с провинциями Эллада и Фракия упомянул Фессалию, а названия города Фессалоники попало в рукопись позднее из-за ошибки переписчика.[16] Во всяком случае в экземпляре церковной истории Иоанна Эфесского, которым пользовался при составление своей «Хроники» Антиохийский яковитский патриарх Михаил Сириец (1166-1199), вероятно было также название города Фессалоники.[17]

Поэтому, если замена названия произошла действительно из-за ошибки переписчика,[18] Фессалоники попали на место указанной в первоисточнике провинции Фессалия еще на ранней стадии существования текста.

5. Можно сделать следующие выводы в связи с историей вторжением славян на Балканы. Многосторонний анализ источников указывает на то, что массы авар и славян не могли показаться вблизи Фессалоник в 581-584 году, это могло произойти не раньше осени 586 (или 597?) года. Относящийся сюда отрывок из церковной истории Иоанна Эфесского („Historia ecclesiastica." III. 6, 25.) появился или в результате плохой осведомленности находившегося далеко от места событий автора, или, что более вероятно, в результате искажения при переписи текста

---

[15] BAUMSTARK182; E. HONIGMANN: L'histoire ecclésiastique de Jean d'Éphésc. Byzantion 1939. 616.

[16] H. GRÉGOIRE (Byzantion 1944. 109.) переводит как провинция Фессалия („la province Thessalic"). A. BON (Le Péloponnèse byzantin. Paris 1951. 31.) и НАСЛЕДОВА 345. колеблются между названиями Фессалия и Фессалоники: „les provinces de Thessalie (ou Thessalonique?) et de Thrace", а также „в области Фессалоник (Фессалии?)". Так как они не приводят никаких комментариев к переводу, вероятно они колебались между переводом Brooks'а «Фессалоники» и Schönfelder'а «Фессалия» и не предполагали, что текст испорчен. (Ср. прим. 19); L. még I. NESTOR: La pénétration des Slaves dans la péninsule balkanique et la Grèce continentale. Revue des Etudes du Sud-Est Européennes 1963. 50.

[17] Michael Syrus: Chronica X. 18. (J.-B. CHABOT 347): „la région des Thcssaloniens".

[18] Пример замены Фессалия > Фессалоники находим у Михаила Сирийца (Chronica II. 8.), где, как установил J .-B. CHABOT I. 31, в сирийском тексте вместо „жители Фессалоник" наверняка было «жители Фессалии».

единственного дошедшего до нас списка.[19] Достоверным при этом является свидетельство очевидца событий епископа Фессалоник Иоанна („Miracula Sancti Demetrii." I. 13., 124. §), согласно которому до 586 года авары и славяне не показывались вблизи города Святого Димитрия, и совпадение текста упомянутого отрывка в семи дошедших до нас списков указывает на то, что он свободен от ошибок переписчика.

[19] Некоторые данные об изданиях и переводах «Церковной истории» Иоанна Эфесского уже сообщались выше. Целесообразно было бы здесь сослаться на результаты новейшего научного исследования, относящегося к интересующей нас главе III. 6,25 Н. И. СЕРИКОВ (ГИНДИН I.276-283); Editio princeps: The third part of the Ecclesiastical History of John, bishop of Ephesus. Ed. W. CURETON. Oxford 1853. 402-403; P. SMYTH: Ecclesiastical History of John of Ephesus. Oxford 1860. 432-433; SCHÖNFELDER 255: „die thessalischen und thracischen Provinzen". Эталонное на сегодняшний день сирийское издание и латинский перевод: Iohannis Ephesini Historiae ecclesiasticae. Pars tertia. Textus. Ed. E. W. BROOKS. Lovanii 1935. 327-328; BROOKS 248-249: *„regiones Thessalonicae et totius Thraciae"*; в транслитерации СЕРИКОВА 282: *„ṯslwnyq"*, также *„ṯslwnqy"*.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 47-54.

HUNGARY, DALMATIA AND THE MONGOLS IN 1340

Ferenc Piti

(Piti Ferenc, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Magyar Medievisztikai Kutatócsoport, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Dalmatia was under the supremacy of Byzantium until the first millennium, then of Venice. In 1105 Koloman, king of Hungary (1195–1116) occupied a part of Dalmatia, that is why conflicts between Venice and Hungary became frequent from that time onwards.[1] In 1340 Charles I, king of Hungary (1301–1342) was planning to carry out a campaign to Dalmatia in order to reconquer those Dalmatian cities and territories which had belonged to Hungary previously, but which had been fallen under the influence of Venice and the Croatian barons some decades ago.[2] In the end the campaign was not carried out, but through the charters of the year 1340 I try to analize and explain probably why this undertaking did not occure, obtain an insight into the diplomatic activity of Venice, and show how the problem of the Dalmatian campaign was connected with the Mongols.

The first record of Charles I's arrival to Dalmatia is a decision of the Venetian State on 9 February 1340 by which the *comites* of Nona, Arbe and Zara[3] were ordered to find out informations about the king's coming and make a report to Venice.[4] It needs to be pointed here, this data preceeds that record of the pope's – Benedict XII (1335–1342) – collector from 20 February 1340 that the Mongols attacked Poland and that this disturbed Charles I and his kingdom.[5] The Mongols played an important role later but it seems sure that the Hungarian king's prime aim in the foreign affairs in 1340 was the Dalmatian campaign.

The Venetian doge, Bartolomeo Gradonico (1339–1342) and the Venetian Council ordered[6] the *comites* of Arbe, Nona and Zara to find out the intensions of other *comites* of *Sclauonia* (as the charters name Dalmatia). This order was repeated many times, which can mean that Venice possibly feared that Venetian deputies (*comites*) who controlled the Dalmatian cities under Venetian domination, would be unable to handle the conflict and the Dalmatian citizens would support the Hungarian king.

The primary interest of Venice was to prevent the Hungarian attack, so diplomatical steps were taken, beacause though Venice could have mobilized soldiers and galleys, could not have had too much confidence in the cities and

---

[1] For the relations between Hungary, Venice and Dalmatia in XI–XIII. centuries cf. the relevant parts of Kristó–Makk; Makk; Kristó; Engel.
[2] Zs. Teke: Dalmácia. [Dalmatia] KMTL 159–160.
[3] Today Nin, Rab and Zadar in Croatia.
[4] Ljub. II. 59.; Anjou-oklt. XXIV. no. 74.
[5] Mon. Vat. I/1. 433.; Anjou-oklt. XXIV. no. 91.
[6] Wenzel, Dipl. eml. I. 380–382.; Ljub. II. 63–64.; Anjou-oklt. XXIV. no. 136. and 137.

citizens of Dalmatia. Venice hindered the trade of these cities, imposed taxes on them and controlled them politically, too. In these cities the Venetian domination and loyalty was represented only by the local *comes* and his soldiers, not by the citizens, that is why the Venetian army in the Dalmatian cities needed to be strenghtened.

Venice could also have feared that these cities under his domination (e. g. Nona, Trau, Spalato, Sebenico, Zara)[7] would open their gates one after the other to Charles I preferring the Hungarian rule which could have supported the trade of these cities rather than merely drawing profit from them. (The situation was same in the case of the ransomed cities under the domination of the Croatian barons.) That is why Venice wanted to keep Charles I far from these cities, and to avoid military confrontation, and against the power of the Hungarian army Venice primarily tried to use diplomatical means in addition to military preparations.

Venice needed to clarify the intensions of Croatian barons, too. Among them the Frangepans: Duym and Bartholomew,[8] *comites* of Veglia and Modrus[9] were particulary important,[10] beacuse their terriories lay in those parts of Dalmatia nearest to Hungary.By supporting Charles I militarily and politically, the Frangepans could have made the king's way to Dalmatia much easier. What is more, they had functions in Hungary, too: Duym was *comes* of county Posega, Bartholomew of county Somogy,[11] so they could bring news to Venice about King Charles I's plans.

The croatian barons (of whom apart from the Frangepans the Subić, lords of Klissa and Scardona,[12] Nelipić, and the Kurjaković ought to be highlighted) were often at war with each other, and their loyalty to Venice seemed to be doubtful. But as their military power was potentially useful against Charles I, the negotiations with the barons took an important role in Venice's diplomacy.

One of the charters dating from 10 March illustrates Venice's strategy in Dalmatia in the case of the Hungarian attack: Venice wanted to cut the Hungarians' route from the cities and places providing food, and at the same time to leave them a free way to retire.

On March 28 the Venetian Council promoted three constables to Dalmatia who had many tasks: to exhort the citizens to guarantee Venetian domination, to get to know the intensions of the cities and the barons, to establish a coalition among the barons against Charles I, essentially to organize the defence, to secure the territories and to obtain more news on the movements of

---

[7] Today Nin, Trogir, Split, Sibenik, Zadar in Croatia.

[8] On the situation of the Frangepans between Hungary and Venice, and the expectations of both sides towards them cf. Wenzel 1890. 210., 214.

[9] Today Krk and Modruš in Croatia.

[10] The role of Duym and Bartholomew is accurately discussed by Wenzel 1890. 211–214.

[11] Engel 1996. I. 164.

[12] Today Klis and Scradin in Croatia.

the Hungarian king.[13] Venice took the possibility of the Hungarian attack seriously, because this attack could have led to Hungarian repossession of the Dalmatian cities.

Anyway, it is not only Venetian data which can be related to the plan of the Dalmatian campaign but also a charter of Charles I dated from 28 March 1340 by which the king delayed the discussion of the trial between the bishop of Zagreb, Leslie and the bishop's dependants to the day when the king would arrive in Zagreb.[14]

It is quite sure that the king wouldn't have not left for Zagreb beacause of the trial – this reference was in connection with the Dalmatian campaign. After Zagreb the road went in the direction of the coast, to the territory of the Frangepans. So all these data show that Charles I still wanted to leave for Dalmatia in the end of March, not as yet disturbed in this sense by the Mongols, whose activity close to Hungary is also highlighted by the data of the pope's collector mentioned above.

Venice started the military fortification of Dalmatia, too: by a command dated from 10 April two pedestrial *banderia* were sent to defend Nona.[15] The Venetian Council ordered the *consul* of Zengg[16] and local traders to send emissaries to Hungary for news.

So Venice was not satisfied with the news from the Frangepans only, wanted the trasers to spy on the king's plans, and the Council even wrote a letter to the Venetians being at Charles I's court to obtain information and send it to Venice by messenger as to (as the source says) „why the king wants to come to Dalmatia and on whose demand".[17] Perhaps Venice was afraid that Charles I would come not only of his own decision but also by invitation of the Dalmatian citizens. The sources do not answer this question but it is not impossible that some of the cities had somehow asked the king to liquidate the domination of Venice or that of Croatian barons over them.

As it is shown, Venice did not have exact information at this time (and for a long time) despite its widespreaded diplomatic activity, about how far the king wanted to go, what his aim was, how strong his army was, by whom he was supported, and, if so, when he would start. Venice was alarmed at this lack of clearness, because the arrival of the king and his army could be more and more likely as the end of spring approached.

On 13 May the Council of Venice ordered ten galleys for the constables in order to defend Dalmatia in the case of the king's arrival.[18] It is known from a decision of the Council dated from 20 May that on 13 May the constables negotiated with the Kuriaković, namely *comites* Budislav, Paul and Gregory,

[13] Wenzel, Dipl. eml. I. 382–383.; Ljub. II. 64–65.; Anjou-oklt. XXIV. no. 182.
[14] CD Croaciae X. 533.; Anjou-oklt. XXIV. no. 181.
[15] Ljub. II. 66.; Anjou-oklt. XXIV. no. 223.
[16] Today Senj in Croatia.
[17] Wenzel, Dipl. eml. I. 67–68.; Ljub. II. 66–68.; Anjou-oklt. XXIV. no. 235. and 236.
[18] Wenzel, Dipl. eml. I. 386–387.; Ljub. II. 69–70. ; Anjou-oklt. XXIV. no. 307.

who proposed a coalition against Charles I between the Kuriaković, the Frangepans and Nelipić, to deter the king from setting off.

In this matter the constables sent envoys to these barons, and the Venetian Council decided that if this coalition could be brought about, Venice would give military support. The Council also ordered that if the Frangepans would not enter the coalition, the constables should go ahead it with other barons.[19]

In the end, however, the envoy of Nelipić did not go to the constables, the Frangepans were considered by Venice as an uncertain element, *comes* Gregory Kuriaković expected extreme claims for the coalition and Mladen Subić was not asked to join the league – so the coalition of the barons seemed to be failed by this time. What is more, the seriousness of the situation is shown by the fact that the constables asked Venice to let them return to Venice, because their stay in Dalmatia was unsuccessful and local loyalty towards Venice was diminishing.[20]

Of course, Venice did not let the constables return, but ordered them to continue their work, and moreover nominated three envoys to negotiate with the representatives of the king of Serbia,[21] Stephen Dušan (1331–1355). Venice and Serbia, as opponents of Hungary found each other.[22]

The Serbian king assured Venice of his friendship, moreover he suggested a military and commercial alliance[23] which was accepted by the Venetian Council on 8 June, when they recieved the king as „citizen of Venice".[24] What Stephen Dušan probably had in mind was, that a Hungarian attack on Dalmatia could be linked with an attack on Serbia as well, possibly with aid from Bosnia, as there were close and friendly ties between Hungary and Bosnia.

The constables reported on 30 May that they had negotiated with the Frangepans who said that Charles I would not go to Dalmatia that year. On the other hand, the constables were informed on 5 June by *comes* Gregory Kuriaković that the king would start. The basis for this information was (says the source) a letter sent by the Hungarian king to *comes* Gregory, and information from people close to the king.[25]

There is no more information about this letter of Charles I, so I cannot say what it contained and why the king wrote to *comes* Gregory. Possibly I can

---

[19] Wenzel, Dipl. eml. I. 387–392.; Ljub. II. 71–74. ; Anjou-oklt. XXIV. no. 323.
[20] Wenzel, Dipl. eml. I. 392–393.; Ljub. II. 74–75. ; Anjou-oklt. XXIV. no. 355.
[21] Ibidem.
[22] Stephen Dušan made Serbia a powerful state and he titled himself firstly in Serbia as czar. In the fourteenth century there were conflicts between Serbia and Hungary because of boundary problems. Cf. P. Rokay–M. Takács: Szerbek, Szerb-magyar kapcsolatok. [Serbs, Serbian-Hungarian connections] KMTL 638–641.
[23] Wenzel, Dipl. eml. I. 394–395.; Ljub. II. 75–76. ; Anjou-oklt. XXIV. no. 364.
[24] Wenzel, Dipl. eml. I. 396–397.; Ljub. II. 76–77. ; Anjou-oklt. XXIV. no. 366.
[25] Wenzel, Dipl. eml. I. 397–398.; Ljub. II. 77–78.; Anjou-oklt. XXIV. no. 369.

interpret apparently these those two inconsistent pieces of information, that the kings's primary aim by this time was not the Dalmatian campaign, but he did not abandon the plan finally, and tried to find a convenient way out to carry out the campaign in the situation created by the Mongol problem.

This can be confirmed by the letter of the Council from 12 June which clearly says that Charles I will definitely not go to Dalmatia that year, because of his weakness of his physical weakness and the attack of the Mongols (*propter sui corporis infirmitatem et propter invasionem quam fecerunt Tartari versus partes suas*).[26]

Though the attack of the Mongols against Hungary surely was not as powerful as those against Poland, Charles I was careful, that is why he decided in the interest of security of Hungary that he would not start the Dalmatian campaign. The exact date of this Mongol attack is not known but the data and relations mentioned above suggest that it could have happened in April, or at the the beginning of May. So, the Mongols surely influenced the king's plans after the beginning of May.

On 17 July the doge wrote to the *comes* of Arbe that he had recieved letters from the *consul* of Zengg and the *comes* of Zara, and these letters had contained reliable news on the king's arrival. That is why the doge ordered the *comes* of Arbe to remain prepared and obtain news on the king's movements.[27]

It cannot be known what this „reliable information" was, anyhow the doge himself wrote a letter in this affair and this shows that Venice still did not ignore the possibility of a Hungarian attack. On 3 and 12 August the Council ordered the constables to continue their work as previously, with especial regard again to reach agreement among the barons against Charles I.[28] However, there are no further news in the sources on the king's coming in 1340 to Dalmatia, so the Venetian precaution was addressed to the future – Charles I by this time had finally cancelled the idea of the Dalmatian campaign.[29]

Glancing over the relevant Venetian sources, let us see those events that influenced and changed the king's original plans.

In Hungarian charters of the year 1340 there are data (mainly for the first half of May) which show that some trials were postponed to the fifteenth or twenty second day after disbanding of the royal army *(residencia exercitus regis)*,[30] i.e. to 1341. This means that military preparations were made in the first half of May in Hungary. These postponing charters do not mention Dalmatia, but name an other target: one of the charters says that some litigants were to set off in

[26] Wenzel, Dipl. eml. I. 400.; Ljub. II. 79.; Anjou-oklt. XXIV. no. 380.
[27] Wenzel, Dipl. eml. I. 401.; Ljub. II. 82.; Anjou-oklt. XXIV. no. 449.
[28] Wenzel, Dipl. eml. I. 402., 403; Ljub. II. 83–84.; Anjou-oklt. XXIV. no. 476. and 483.
[29] The plan of the campaing is very briefly mentioned by Dobos 34. and Domanovszky–Vértes 786.
[30] Anjou-oklt. XXIV. no. 289., 291., 292., 299., 311.

the campaign of the kingdom with palatine[31] William Drugeth (*...in quadam expedicione regni ... in Ruteniam unacum Wyllermo palatino ... profecturos fore...*).[32]

In my opinion this is a very important point because it directs the discussion towards the conflicts between Poland and Mongols (the Golden Horde).[33] The palatine's military task would have been to lead a Hungarian army to Ruthenia, which was under the Mongols not so far from the Hungarian border, and make a side movement against the Mongols who attacked Poland and made an inroad into Hungary in Spring 1340.[34]

The palatine's military movement would have served either the security of Hungary or the friendship between Hungary and Poland. Though the sources mention „royal army" or „army of the kingdom", the task would not have been carried out by the whole Hungarian army. It seems that in 1340 it was not called together solely for this task, mainly because of the problem of Dalmatia. In this case „army of the kingdom" only means the so called *honor*-army[35] of the palatine, i.e. the soldiers of the castles and possessions controlled by him as a palatine. William Drugeth would have been the leader of this operation, not the king – sources do not mention the king's intentions to lead any army to Ruthenia by himself.

So at the beginning of May Charles I put the Dalmatian campaign aside to concentrate on the defense of Hungary beacause of the Mongol attack. However, Venice, as I pointed, despite its diplomatic activity did not recieve notice until Summer 1340 that Hungarian foreign policy was primarily focused on the Mongols since May. Though in May Charles I did not totally abandon the idea of the Dalmatian campaign, but tried to decide if the Hungarian army could be devided to carry out both tasks. Another attack of the Mongols could have been expected (not to mention the great fear for the Mongols among the Hungarians since 1241/42, when the Mongols occupied almost the whole Hungarian Kingdom).[36] In this situation the problem of Mongols pushed the carrying out of Dalmatian campaign into the background.

---

[31] The palatine was the highest ranked secular judge and political person (after the king) in medieval Hungarian Kingdom, who had military tasks, too. Cf. I. Petrovics: Nádor. [Palatine] KMTL 473.

[32] Anjou IV. 26.; Anjou-oklt. XXIV. no. 286. The campaign was thought as a fact by Wertner 436. and Pór 947–948.

[33] On the Golden Horde see Spuler; Vásáry.

[34] One can suggest that the real aim of the Hungarian army (beside helping Poland and repulsing the Mongol attack) would have been to acquire the princedom of Halich which was in the interest of Hungary for long time, and whose throne became empty in Spring 1340. I think that is just a theory without any base in the sources: no Hungarian army seems to have fought in Halich in 1340, which anyway was conquered by Poland that year. On Halich cf. M. Font: Halics. [Halich] KMTL 252.

[35] For the honor-system in fourteenth century Hungary and the military organization see Engel 1981.; Engel 2001.

[36] Cf. T. Almási: Tatárjárás. [Mongol Raid] KMTL 664–665.

The campaign against Dalmatia was finally abandoned in July 1340. The reasons were the activity of Venice, the illness of Charles I and above all the the Mongols. Charles I thought that he could not divide the military forces to fight in Dalmatia and in Ruthenia at the same time. So military preparations began in May 1340, but it was not connencted with Dalmatia or Halich, but with the Mongols.

Procrastination and discussions certainly characterised the planned campaign against the Mongols, too. Charles I had to make a decision: which was more secure for Hungary. He chose defense, though fortunately no more Mongol actions affected Hungary in 1340. So there were plans to both directions, but no Hungarian army set off in 1340 either against Dalmatia or against Ruthenia – no exact data from charters or narrative sources which support movements of Hungarian forces abroad in 1340.[37] The armies stayed in Hungary and did not attack foreign territories. However, Dalmatia remained a target of Hungarian foreign policy, and finally Louis I (1342–1382), son of Charles I reconquered it later on.[38]

Literature

Anjou IV. – Anjoukori okmánytár. [Charterbook of the Angevin era] IV. Ed. I. Nagy. Budapest 1884.

Anjou-oklt. XXIV. – Anjou-kori oklevéltár. [Charters of the Angevin era] Documenta res Hungaricas tempore regum Andegavensium illustrantia. Vol. XXIV. (1340) Ed. F. Piti. Budapest–Szeged 2001.

CD Croaciae X. – T. Smičiklas: Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae ac Slavoniae. Vol. X. Zagrabiae 1912.

Dobos – F. Dobos: Az Ádria uralmának kérdése a XIV.-ik században. [On the domination of the Adriatic in the fourteenth century] Kolozsvár 1905.

Domanovszky–Vértes – S. Domanovszky–J. Vértes: Nagy Lajos első hadjárata Velence ellen. [The first campaign of Louis the Great against Venice.] // *Századok 35 (1900)*

Engel – P. Engel: The Realm of St. Stephen. History of Medieval Hungary 895–1526. London 2001.

Engel 1981. – P. Engel: A honor. [The Honor]. // *Történelmi Szemle 25 (1981)*

Engel 1996. I. – P. Engel: Magyarország világi archontológiája. [Secular archontology of Hungary] 1301–1457. Vol. I. Budapest 1996.

[37] Anyway, the standard Polish historical literature places the origin of conflicts between Poland and the Golden Horde in the possession of Halich, which was finally conquered by Casimir III, king of Poland (1333–1370). As far as I know, no Hungarian military help or presence in 1340 is mentioned by Polish historians or narrative sources. Cf. for example Mantauffel 450.; Wyrozumski 79.; Grodecki 42.; MPH II. (I owe Dániel Bagi for interpreting the scholarly literature written in Polish.)

[38] On the military connections in the Anjou era between Hungary and the territories mentioned in this article see Kristó 1988.

Engel 2001. – P. Engel: Adatok az Anjou-kori magyar hadseregről. [Data on the Hungarian army in the Anjou era] // *Analecta mediaevalia.* Vol. I. Ed. T. Neumann. Budapest 2001.

Grodecki – R. Grodecki–S. Zachorowski–J. Dąbrowski: Dzieje Polski średniowiecznej. I. Kraków 1995.

KMTL – Korai Magyar Történeti Lexikon. [Lexicon of Early Hungarian History] Editor in chief Gy. Kristó, eds. P. Engel and F. Makk. Budapest 1994.

Kristó – Gy. Kristó: Histoire de la Hongrie médievale. I. Le temps des Arpads. Rennes 2000.

Kristó 1988. – Gy. Kristó: Az Anjou-kor háborúi. [Wars of the Anjou era.] Budapest 1988.

Kristó–Makk – Gy. Kristó–F. Makk: Die erste Könige Ungarns. Herne 1999.

Ljub. II. – S. Ljubić: Listine o odnosajih izmediju južnoga slavenstva i mletačke republike. Vol. II. Zagreb, 1870.

Mantauffel – Red. T. Manteuffel: Historia Polski. Vol. I. Warszawa 1958.

Makk – F. Makk: Ungarische Aussenpolitik (896–1196). Herne 1999.

Mon. Vat. I/1. – Monumenta Vaticana historiam regni Hungariae illustrantia. Series I. Tomus I. Budapest 1885.

MPH II. – Kronika Jana z Czarnkowa and Rocznik Traski. Monumenta Poloniae Historica. II. Ed. A. Bielowski. Lwów 1872.

Pór – A. Pór: Magyar-ruthén érintkezések a XIV-ik században. [Hungarian-Ruthenian connections in the fourteenth century] // *Századok 38 (1904)*

Spuler – B. Spuler: Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland 1223–1502. Leipzig 1943.

Vásáry – I. Vásáry: Az Arany Horda. [The Golden Horde] Budapest 1986.

Wenzel, Dipl. eml. I. – G. Wenzel: Magyar diplomácziai emlékek az Anjou-korból. [Memories of Hungarian Diplomacy from the Anjou era] Vol. I. Budapest 1874.

Wenzel 1890. – G. Wenzel: A Frangepánok Magyarország történetében. [The Frangepans in Hungarian history] // *Századok 24 (1890)*

Wertner – M. Wertner: Magyar hadjáratok a XIV. században. [Hungarian campaigns in the fourteenth century] // *Századok 39 (1905)*

Wyrozumski – J. Wyrozumski: Kazimierz Wielki. Kraków 1982.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 55-59.

GEDANKEN ÜBER DIE SOG. 'ORANS'-HANDHALTUNG

Éva Révész

(Révész Éva, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Középkori és Kora Újkori Magyar Történeti Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Bis zum heutigen Tag haben sich mehrere Forscher mehrmals mit der Forschung der Handhaltungen als Grabritus beschäftigt. Sie haben beruhigend bewiesen, dass diese Handhaltung mit der Orthodoxie zusammenhängt.[1] Takács Miklós hat in seiner letzteren Arbeit, in der er das Vorkommen der Handhaltungen in bulgarischen Bestattungen geforscht hat, die ‚Orans'-Handhaltung[2] problematisch gefunden, und er hat auf den Mangel des ideologisch-theologischen Hintergrundes gewiesen.[3]

Unter den orthodoxen Bestattungsriten bedeutet die sogenannte ‚Orans'-Handhaltung ein Problem: jede Variante der gekreuzten Armen entspricht nämlich den schriftlichen Quellen.[4] Daneben entspricht es auch den zum Gebet gefalteten Händen.[5]

Nach der Meinung einiger Forscher entstand diese ‚Orans'-Handhaltung durch die Verschiebung der Arme der Toten. In diesem Fall wurde der Tote entweder mit auf dem Brust gekreuzten Arme begrabt – in diesem Fall können wir nicht über ‚Orans'-Handhaltung reden – oder die Bestattung hat nichts mit der Orthodoxie zu tun. Es steht aber mit vielen Darstellungen in Widerspruch. Nach Takács Miklós stehen diese Bilddarstellungen im Hintergrund des Ritus, und nicht eine orthodoxe Kirchenvorschrift; oder er setzt einen anderen ideologisch-theologischen Ursprung im Hintergrund des Ritus voraus.

An vielen in Ost-Mittel-Europa gefundene Pektoralkreuzen und Enkolpion kommen die Darstellungen mit zurückgebeugten Armen vor.

Radmilo Petrovič hat 817 Pektoralkreuze durchgeforscht, die in Ost-Mittel-Europa gefunden wurden. Petrovič hat an 145 Pektoralkreunze die obén genannte Darstellung gefunden. Diese Kreuze stammen aus den IV–XIV. Jahrhunderten, aus Serbien, Mazedonien, Kroatien, Albanien, Bulgarien, Ungarn, Rumänien, Böhmen, aus der Slowakei, aus Polen und aus dam Gebiet der

---

[1] Die ersten Beobachtungen stammen von Živka Važarova und Dimităr I. Dimitrov. Važarova 1976.; Szabó 1976.; Szabó 1983.; Takács 2003.; Takács 2005.; Révész 2006.; Révész 2007.

[2] = orante manu (Lat.)

[3] „...den Ursprung des Ritus soll man nicht in den Vorschriften der Orthodoxen Kirche suchen. Die bildlichen Darstellungen könnten aber in der Herausbildung der Sitte eine Rolle spielen... Meiner Meinung nach... soll man die mit den zum Schulter gehobenen Händen betenden Gottesmutter-Darstellungen an den Rückseiten der Pektoralkreuzen (Enkolpion) (Theotokos orans) in Betracht ziehen...." Takács 2005. 92.

[4] „40. (Querel) Als die Römer einen Tote begraben, legen sie seine Armen nicht ins Kreuz, sondern sie strecken die Armen neben dem Körper entlang, und füllen seine Sinnesorgane mit Wachs aus..." Darrouzes 1963. 71.; Szabó 1983. 84.

[5] Szabó 1976. 17–89.; Szabó 1983. 84.; Takács 2005. 92.

ehemaligen Sowjetunion. Diese Darstellung kommt unter den Jerusalemer-Typen der Pektoralkreuzen oft vor, unter den Kiewer-Typen habe ich nur zweimal diese Darstellung gefunden; aber unter den Pilgerkreuzen kommt sie auch sehr oft vor.[6]

Die durch mich geprüfte Pektoralkreuze aus dem Karpatenbecken (= mittelalterliche Ungarn) haben neuere Beispiele gegeben[7]: Csanádpalota,[8] Hódmezővásárhely,[9] Tiszafüred-Nagykenderföldek,[10] Sárrétudvari-Hízóföld,[11] Nagylak,[12] Felsőjattó (Tornóc),[13] Gyulavarsánd,[14] Velem-Szentvid,[15] Eger.[16]

Die ideologisch-theologische Grundlage ist auf die Bibel zurückzuführen. In Zusammenhang mit der 'Orans'-Handhaltung soll ich Moses Gebet während des Kampfes gegen die Amalekiten erwähnen. In dieser Geschichte steht, dass Mose *'seine Arme ausgebreitet'* gebetet hat.

In der Bibel kann man im Exodus 17,11 die Folgenden lesen: *„...Mose seine **Hand** erhoben hielt...".*[17] Ich habe die hebräische,[18] die griechische,[19] die lateinische[20] und die ungarische[21] Parallel-Texte geprüft, in jeder Stelle ist das Wort *'Hand'* zu finden. Jede Sprache benutzt verschiedene Ausdrücke für *'Hand'* und *'Arm'*, so ist es nicht wahrscheinlich, dass der Autor des Bibeltextes das Wort *'Arm'* als Sinndeutung gebraucht hätte. Sowohl die Darstellungen der Kreuze als auch die Handhaltungen der Bestattungen können sich also auf Moses Gebet in der Bibel zurückzuführen, es ist die ideologisch-theologische Grundlage.

Da diese Handhaltung seltener vorkommt, als die Anderen, es erhebt sich die Möglichkeit, dass dieser Ritustyp etwas mehr über die bestattete Person bedeuten kann (Kleriker-, Mönch-Stand oder als Heiliger verehrter Person). Es braucht aber weitere Forschungen.

---

[6] Petrovič 2001.
[7] Révész 2006. 46-71. Tafel I-IX.
[8] Komitat Csongrád, Ungarn.
[9] Komitat Csongrád, Ungarn.
[10] Komitat Szabolcs-Szatmár, Unrgarn.
[11] Komitat Hajdú-Bihar, Ungarn.
[12] Komitat Csongrád, Ungarn.
[13] = Horny Jatov (Tornovec nad Vahom), Slowakei.
[14] = Varşand, Rumänien.
[15] Komitat Vas, Ungarn.
[16] Komitat Heves, Ungarn.
[17] Die Bibel 70.
[18] והיה כאשר ירים משה ידו
וגבד ישראל וכאשר יניח
ידו וגבר עמלק:
Biblia Hebraica
[19] „kaí ḡíneto Ótan ḡÁren MwusÁj ceŕraj, katj́scuen Israhl: Ótan dḡ kaqÁken t¦j ceŕraj, katískuen Amalhk." Biblia Greaca
[20] *„...cumque levaret Mose manus vincebat Israhel sin autem paululum remisesset superbat Amalech...".* Biblia Latina
[21] *„...Mózes a kezét kitárva tartotta...".* Biblia 82.

Als Zusammenfassung kann ich sagen, dass die ‚Orans'-Handhaltung einen biblischen Ursprung hat, weil das Gebet des Moses ein Gebet mit ausgebreiteten *'Händen'* gewesen ist. Dieses Gebet ist das Grund des klassischen Gebetes mit 'Orans' Handhaltung. Das steht im Hintergrund der 'Theotokos orans'-Darstellung und darauf kann man die Ausbildung des Bestattungsritus zurückleiten.

BILDER

1. Csanádpalota. // Szatmári 1995. 263. Bild 7/2.
2.a–b Dunapentele. // Lovag 1999. 130. Abb. 5.a–b
3. Eger. // Oberschall 1953. 215. fig. 63.d
4. Eger. // Oberschall 1953. 216. fig. 64.
5. Gyulavarsánd. // Medgyesi 1995. 118.
6. Hódmezővásárhely. // Szatmári 1995. 262. Bild 6/1.a
7. Orosháza. // Szatmári 1995. 236. Bild 7/1.
8. Nagylak. // Bálint 1991. 240. Taf. LXII.a.8.
9. Tornóc. // Točik 1971. 252. XXXVIII. Tafel 5.a

LITERATUR

Bálint 1991 – Bálint Csanád: Sünungarn in 10. Jahrhundert. Studia Archaeologica XI. Budapest 1991.

Biblia Greaca – Biblia Greaca. // *Biblia Téka.* CD-ROM. Arcanum Adatbázis Kft. 1999.

Biblia Hebraica – Biblia Hebraica. // *Biblia Téka.* CD-ROM. Arcanum Adatbázis Kft. 1999.

Biblia Latina – Biblia Latina (Vulgata editions). // *Biblia Téka.* CD-ROM. Arcanum Adatbázis Kft. 1999.

Biblia – Biblia. Ószövetségi és Újszövetségi Szentírás. (Alttestamentliche und Neutestamentliche Heilige Schrift.) Szent István Társulat: Budapest 1987.

Darrouzes 1963 – Darrouzes, Jean: Le mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins. // *Revue Études Byzantines* 21 (1963) 50–100.

Die Bibel – Die Bibel. Altes und Neues Testament. Herder: Freiburg – Basel – Wien 1980.

Lovag 1999 – Lovag Zsuzsa: Mittelalterliche Bronzegegenstände des Ungarisches Nationalmuseums. Studia Archaeologica III. Budapest 1999.

Medgyesi 1995 – Medgyesi Pál: Avar kori sírlelet (?) és 10–11. századi magyar köznépi temető részletei Gyulavarsánd-Lapos halomról. (Awarenzeitliche Grabfunde (?) und Teilen des 10–11. jahrhundertliche ungariche Friedhof von Gyulavarsánd-Lapos Hügel.) // *Altum Castrum* IV (1995) 98–118.

Oberschall 1953 – Bárány-Oberschall Magda: Byzantinische Pektoralkreuze aus ungharischen Funden. // *Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie* II. Baden-Baden 1953. 207–251.

Petrovič 2001 – Petrovič, Radmilo: Recsnik vizantinszkih krsztova. Beograd 2001.

Révész 2006 – Révész Éva: A keleti kereszténység emlékei a 10–11. századi kárpát-medencei sírleletekben. (Die Andenken des Ortodoxie in den 10–11. jahrhundertliche Grabfunden aus dem Karpatenbecken.) Szakdolgozat. Szeged 2006. Kézirat.

Révész 2007 – Révész Éva: A keleti keresztény rítus X. századi temetkezéseinkben. (Der ortodoxischen Ritus in den 10. jahrhundertlichen Bestattungen) // *Középkortörténeti tanulmányok 5.* Az V. Medievisztikai PhD-konferencia (Szeged, 2007. június 7–8.) előadásai. Szerk. Révész Éva – Halmágyi Miklós. Szeged 2007. 141–150.

Szabó 1976 – Szabó János Győző: Árpád-kori telep és temetője Sarud határában III. A temető leírása és rendellenes temetkezéseink párhuzamai. (Árpádenzeitliche Siedlung und ihres Friedhof aus Umgebung Sarud III. Die Beschreibung und die Paralellen der unregelmäßigen Begrabungen.) // *Egri Múzeum Évkönyve* 14 (1976) 17–89.

Szabó 1983 – Szabó János Győző: A keleti kereszténység egyik ismertetőjegye temetkezéseinkben. (Eines Charakteristikum des Orthodoxie in unseren Bestattungen) // *Janus Pannonius Múzeum Évkönyve* 23 (1983) 83–97.

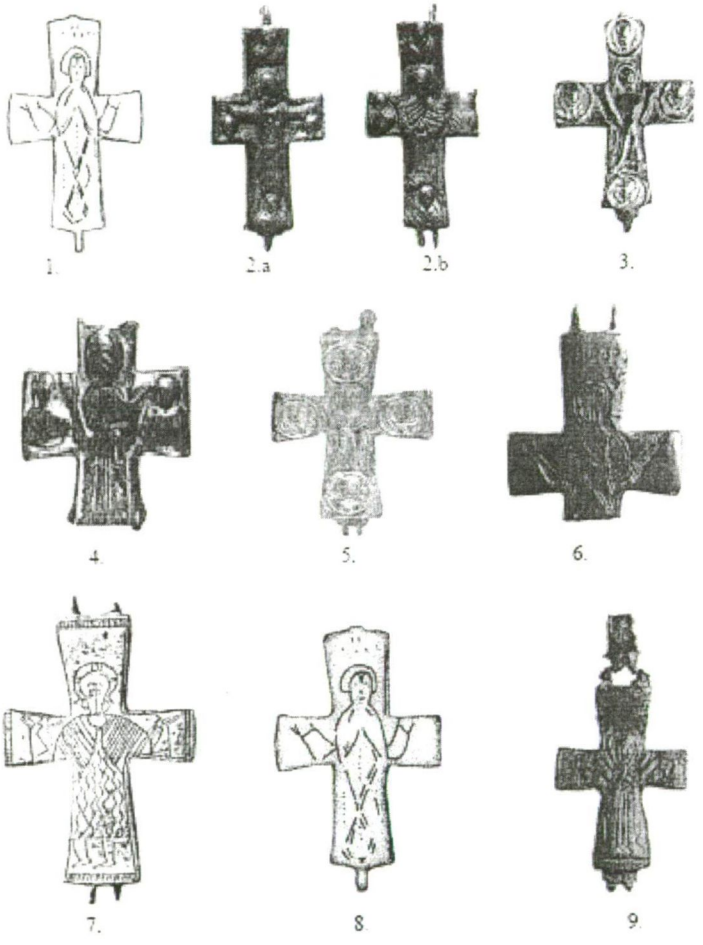
Szatmári 1995 – Szatmári Imre: Bizánci típusú ereklyetartó mellkeresztek Békés és Csongrád megyében. (Byzantinischetyp Pektoralkreuze aus Komitat Békés und Csongrád.) // *Móra Ferenc Múzeum Évkönyve. Studia Archaeologia* 1 (1995) 219–264.

Takács 2003 – Takács Miklós: Az ún. orans kéztartásról. (Über die sog. Orans-Handhaltung.) // *„A halál árnyékának völgyében járok..."A középkori templom körüli temetők kutatása.* MNM 2003. május 13–16. Budapest 2003. 1–25.

Takács 2005 – Takács Miklós: Egy vitatott kéztartásról. (Über eine umstrittene Handhaltung.) // *„A halál árnyékának völgyében járok..."A középkori templom körüli temetők kutatása.* Opuscula Hungarica VI. MNM: Budapest 2005. 85–101.

Točik 1971 – Točik, Anton: Flachgräberfelder aus dem IX. und X. Jahrhundert in der Südwestslowakei. I. // *Slovenska Archaeologia* XIX–1 (1971) 135–276.

Važarova 1976 – Važarova, Živka: Szlavjani i prabalgari po danni na nekropolite ot I–XI. v. na territorijata na Balgarija. Szofia 1976.



1. Csanádpalota, 2.a–b Dunapentele, 3. Eger, 4. Eger, 5. Gyulavarsand, 6. Hódmezővásárhely, 7. Orosháza, 8. Nagylak, 9. Tornóc, Grab 382.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 61-68.

ЧУВСТВО ВИНЫ И ПОБЕДНОЕ ПРЕВОСХОДСТВО: ВЕНГРИЯ И ЮГОСЛАВИЯ 1945-1947

Еникё Шайти

(Sajti Enikő, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Újkori Egyetemes Történeti és Mediterrán Tanulmányok Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Министр иностранных дел Австро-Венгерской монархии Густав Калноки (Kálnoky Gusztáv) однажды сделал в связи с сутью внешней политики замечание, которое остается актуальным и поныне. Он писал: *"свобода внешнеполитических решений зависит от силы внутренней власти."* [1]

В конце 1944 года Венгрия и Югославия не были в одинаковом положении ни в отношении „внутренней власти", ни в отношении свободы внешнеполитических решений. Военный крах означал для Венгрии не только банкротство пути „великой Венгрии" и крушение успехов ревизии, но также тяжело отразился на отношениях с соседними странами, в том числе и с Югославией. Пользуясь словами министра иностранных дел Яноша Дёндёши (Gyöngyösi János): Венгрия в глазах соседей все больше становилась *„шипом в теле восточно-европейских демократий"*, который можно было удалить только *„ведя последовательную борьбу с реакцией."*[2]

В то время как побежденную Венгрию усадили на скамью подсудимых и великие державы вновь сформулировали для нее существующую с 1918 года проблему дисгармонии между интересами нации и государства (около 3-х миллионов представителей венгерской нации снова оказались за пределами страны), Югославия триумфально заняла свое место на стороне победителей и успешно объединила раздробленную в 1941 году страну. Это признанное международным сообществом восстановление государства эффективно служило легитимации внутренней власти новой коммунистической элиты и к тому времени уже несомненное коммунистического общественного устройства.

Лучшим подтверждением различий международного статуса двух государств служит тот факт, что с 1945 по 1947 год Венгрия являлась оккупированным государством, находилась под международным контролем, который осуществляла Союзная Контрольная Комиссия (СКК). Наряду с СССР, Великобританией и США, Югославия и Чехословакия как

---

[1] Diószegi István: Внешняя политика Австо-Венгерской монархии 1867-1918. (*Az Osztrák-Magyar Monarchia külpolitikája*) 1867-1918. Vince Kiadó, Budapest, 2001. 9.

[2] Венгерский государственный архив (*Magyar Országos Levéltár*) (MOL) Документы министра и замминиста иностранных дел 1945-1989. (*KÜM Miniszteri és miniszterhelyettesi iratok 1945-1989.*) . XIX-J-1-n-Gyöngyösi János -1947-25.d., XIX-J-1-Z- Rejtjeltáviratok 1949-1964. Белград. Входящие. Телеграмма Золтана Санто от 9 октября 1947 г (*Belgrád. . Bejövő. Szántó Zoltán 1947. október 9-ei távirata.*)

члены подкомиссии по репарациям при СКК официально могли посылать свои миссии в Венгрию. СКК полностью контролировала внутреннюю и внешнюю политику Венгрии, ее железные дороги, воздушное пространство и экономику. В этой ситуации подчинения-управления. проигравшего-победителя начали складываться послевоенные венгерско-югославские отношения.

Первые члены югославской делегации прибыли в Будапешт 10 марта 1945 года, вскоре состав делегации дошел до 20 членов. (Для сравнения: в состав советской делегации входило 800 человек, британской – 300, США – 130, а состав чехословацкой делегации в конце был доведен до 90 членов. Расходы как по содержанию советских оккупационных войск, так и делегаций СКК ложились на венгерское государство.[3]) Как известно, руководил югославской делегацией полковник Обрад Цицмил, среди членов можно было найти Лазара Бранкова, который позднее сыграл важную роль в процессе Райка. В отсутствие официальных дипломатических отношений, помимо своих основных функций югославская миссия СКК обеспечивала связь между Будапештом и Белградом, и через сложившиеся отношения между двумя коммунистическими партиями она играла важную роль в обеспечении потока информации между двумя странами. Однако эти отношения были достаточно односторонними, хотя бы потому, что у Венгрии не было никакого представительства в Белграде.

На отношения между двумя странами, как известно, с самого начала накладывали свой отпечаток события недавнего прошлого и в первую очередь присоединение к Венгрии части сербской Воеводины. После расправ в южной части района Бачка и Воеводине 1942 года отношения между двумя странами окончательно обострились, влияние на венгров в Югославии было просто трагическим. Поступало все больше сообщений о репрессиях в отношении венгров в Воеводине, о казнях, выселениях, лишении их имущества и трудовых лагерях. На известия о репрессиях, полученные летом 1946 года министерством иностранных дел через администрацию премьер-министра (речь идет об анонимных сообщениях „Судьба венгров на южных территориях", и „Истинное освещение положения живущих в Югославии венгров", в которых говорилось о казни 50 тысяч и депортации 30 тысяч венгров, отдельно о казнях венгров в Бездане, депортации венгерского населения из сел Чурог и Забалйя, о трагической судьбе бывшего губернатора Суботицы Андора Реёк (Reök Andor), о венграх, приговоренных к смерти за саботаж в шахте Врднике, о пресловутом „невольничьем рынке" и других репрессиях по отношению к

---

[3] Подробно деятельностью СКК в Венгрии занимается Маргит Фёлдеши (Földesi Margit) в книге: Свобода оккупантов: о военной добыче, о контрибуции, Союзная Контрольная Комиссия в Венгрии. (*A megszállók szabadsága: a hadizsákmányról, a jóvátételről, a Szövetséges Ellenőrző Bizottságról Magyarországon).* KAIROSZ Kiadó, Budapest, 2002.

венграм), министерство иностранных дел в общем реагировало так, что сообщения содержат „огромное количество ошибочных данных", говорить о казни 40-50 тысяч и депортации 30 тысяч „полный абсурд". „Подводя итог, – завершает свое письмо премьер-министру в связи с этим южнославянский референт министерства иностранных дел Йожеф Рекс (Rex József), ставший затем секретарем посольства в Белграде, – положение венгров в Югославии не блестящее, но надо учитывать, что могло быть гораздо хуже."[4] Мои новые исследования не изменили мое прежние выводы о том, что венгерское правительство не выражало в связи с казнями протесты ни СКК, ни югославской делегации. Появились однако источники, свидетельствующие о том, что казнями интересовались англичане и американцы. В ходе этих бесед представители министерства иностранных дел в первую очередь подчеркивали, что не существует „официальных данных" о казнях, хотя им об этом известно, однако известия об этом весьма недостоверны и не проверены. В июне 1945 года руководитель по вопросам экономики югославской делегации Гаврилович в ходе беседы, проходившей в „дружеской обстановке", прямо заверил венгерское правительство в том, что „никакого преследования венгров в области Бачка нет и никогда не было. Всего в двух селах Чурог и Жабйя было массовое выселение венгров, однако в их же интересах, в связи с известными событиями в Воеводине. Венгров направили в оставленные швабами Западную-Бачка, Ходшаг и т.п. В Обиче действительно были заседания народных судов и выносились смертные приговоры, но только в случаях, когда было доказано участие в грабежах, убийствах или в событиях в Воеводине." Гаврилович также добавил: „венграм сильно повезло, что к власти пришел Тито, иначе последствия и месть за события в Воеводине были бы ужасны. Судьба венгров в общем достаточно хороша..."[5] Наши источники этом доказывают, что венгерское правительство через СКК во многих случаях выражало протест правительству Югославии в связи с *нечеловеческим способом* проведения кодифицированных соглашением о перемирии депортаций, которые затрагивали часть так называемых коренных жителей, а также в связи с нелегальным переселением немцев из Воеводины на венгерскую территорию.[6] И в этом случае также претензии предъявлялись из-за *жестокого* обращения. Приведем несколько цитат. Например, в июне 1945 года примерно 3000 человек, в основном немцы, были вывезены в сопровождении 400 вооруженных партизан к границе в районе Келебиа. Командир партизан грозился, что если венгры их не пропустят, „*их*

---

[4] MOL KÜM XIX-J-1-k-Jugoszlávia-16/b-1874/1946. 22.d.

[5] Там же.

[6] О протестах против депортации см. A. Sajti Enikő: Смена империй, ревизия, меньшинство. Венгры в Воеводине 1918-1947. (*Impériumváltások, revízió, kisebbség. Magyarok a Délvidéken 1918-1947.*) Napvilág Kiadó, Budapest, 2004. 334-335.

построят вдоль границе и расстреляют"."[7] 30 января 1946 года уездный начальник г. Надьканижа сообщал в министерство внутренних дел, что 16 дней назад югославы перевезли через венгерскую границу в вагонах в нечеловеческих условиях 4000 немцев, однако австрийские власти часть из них не приняли. Эти люди остались на пограничном пункте, *„среди перемещенных осталось уже только 1800 человек, многие из которых больны тифом и дизентерией. Дальнейшее их пребывание здесь грозит эпидемией всей стране."* [8] Согласно официальному протоколу, составленному на пограничном пункте недалеко от Надьсекшош 2 августа 1945 года, *„группа из примерно 150 партизан наставили на патруль автоматы и на обеих сторонах моста установили пулеметы. Находящиеся за спинами швабов партизаны угрожая оружием выгнали на венгерскую территорию группу из 157 швабов."* Когда командир роты венгерских пограничников потребовал их возвращения в соответствии с приказом СКК, командир сербского отряда на это ответил, *„если потребуется, он вступит в бой, чтобы не допустить возвращения швабов, что русские ему не указ, потому что русские никто, ему приказывает только Тито, и если надо, они и русских прогонят за Тису."* А в конце добавил: *„если много будете говорить, через полчаса мы будем в Рёске и через два часа граница (с боем) будет установлена по линии Сегед и Дунай-Тиса."* [9]

Желание пересмотреть установленные трианонским договором границы, в которых, естественно под контролем СКК, можно было в соответствии с соглашением о перемирии восстановить венгерскую гражданскую администрацию, высказывалось не только цитированным воинственным югославским командиром роты. В области Бараня, Ваш, в Мохаче и Байе, практически по всей трианонской границе Венгрии, югославские партизаны ставили под сомнение легитимность венгерской администрации. Например, в районе Летенье вооруженные югославские лица *„с оружием ходили по домам и собирали подписи"* за присоединение территории к Югославии. Вице-губернатор области Зала обращается за помощью прямо к министру обороны, из-за того, что, как он пишет в письме от 11 мая 1945 года, в течение нескольких дней в районе нефтяных промыслов „бесчинствует" группа партизан в 68 человек, *„целыми днями занимаются грабежом, выпрягают лошадей из повозок..."* а венгерских полицейских *„связали и увезли с собой"."*[10] В Байа, Чикерия, Томпа и Бачалмаше русские солдаты с оружием сдерживали „беспокойных" партизан и *„твердо возражали против того, чтобы югославы занимали территории внутри трианонских границ страны"* – читаем в одном из

---

[7] MOL KÜM XIX-J-k-Jugoszlávia-17/d-31.390-1945. 22.d.
[8] MOL KÜM XIX-J-1-k-Jugoszlávia-16/d-225/pol.-1946. 22.d.
[9] MOL KÜM XIX-J-1-k-Jug.-16/f-32.338/pol.-1945. 22. d.
[10] MOL KÜM XIX-J-1-k-16/b.-30.013/pol.-1945. 22. d.

сообщений находящегося еще в Дебрецене временного правительства в январе 1945 .[11]

Официальная югославская пропаганда территориальных претензий начала действовать сразу же после освобождения Суботицы. Ораторы на праздновании освобождения югославами Суботицы 5 ноября 1944 года выразили поддержку созданию треугольника Байа, и в письме Тито выразили *„приверженность буневацев треугольника Байи общей родине"*. Вместе с тем была выражена надежда на то, что *„в отличие от исчезнувших преступных югославских правительств, Тито и его соратники не упустят возможность присоединить треугольник Байа."* [12]

Югославские официальные круги еще долго угрожали территориальными претензиями в связи с треугольником Байа, и наряду с чувством вины за расправы в южной части района Бачка и Воеводине 1942 года, это также способствовало тому, что процессе подготовки мирного договора венгерское правительство не высказало в отношении Югославии никаких пожеланий. Вопрос территориальных претензий был снят с повестки дня во время последнего визита Тио в Москву 28 мая 1946 года. Во время переговоров Тито последовательно торопил советскую экономическую помощь и заверил Сталина в том, что *„югославское правительство не намерено допускать в свою экономику капитал других государств"*. В конце, как бы мимоходом, он проинформировал Сталина о венгерско-югославских отношениях. *„Тито заявил о том, что югославское правительство не будет ставить вопрос о территориальных претензиях (*в связи с треугольником Байа*) на совете министров."* В связи с чем Сталин одобрительно заметил, *„если Венгрия стремится установить мирные отношения с Югославией, Югославии следует поощрять это стремление"*, тем более, напомнил Тито, что Югославия *„испытывает трудности в первую очередь в отношениях с Грецией и Италией."*[13]

Если мы хотим найти ответ на законный, но далеко не простой вопрос о том, почему Венгрия, несмотря на упомянутые выше проблемы, из всех своих соседей именно с Югославией установила после войны самые лучшие отношения, а также почему Югославия приняла, более того инициировала дружеское сближение, нам придется учитывать следующие факторы. Во-первых, среди венгерских коалиционных партий сближение с Югославией считали важным в первую очередь коммунисты, так как они видели в этом внешнюю поддержку своих внутриполитических позиций. Они считали внутренний порядок в Югославии примером для подражания, доходило до того, что государственный секретарь Министерства обороны

---

[11] MOL KÜM XIX-J-1-n-Gyöngyösi János – 1945. 23. d.

[12] Uo.

[13] Mezei Géza (ред.): Распад Европы надвое и образование двухполярной международной системы (1945-1949). (*Európa kettészakítása és a kétpólusú nemzetközi rend születése (1945-1949).*) Új Mandátum Könyvkiadó, Budapest, 2001. 175-178.

весной 1946 года просил югославскую делегацию СКК прислать ему военный устав югославской армии, так как *„он может послужить основой для составления военного устава венгерской армии."*[14] А 10 – 15 октября 1947 года Югославию с целью изучения местных институтов государственной безопасности посетила делегация полицейских под руководством прославившегося во главе госбезопасности генерал-лейтенанта Габора Петера (Péter Gábor) и государственного секретаря внутренних дел Эндре Себени (Szebenyi Endre).[15] (Имеет смысл в дальнейшем систематически рассмотреть также отношения по линии внутренних дел и обороны.)

В период соглашения о перемирии как страна с ограниченным суверенитетом Венгрия не могла инициировать официальное установление отношений ни с одной страной. За нее это сделали другие страны, в их числе Югославия. Югославская делегация СКК уже осенью 1945 года дала министру иностранных дел от Партии мелких хозяев Дёндёши (Gyöngyösi) твердое обещание, что если Венгрия поддержит требования Югославии по Триесту, югославское правительство будет поддерживать ее с одной стороны на мирных переговорах, с другой стороны в процессе подготовки мирного договора *„во всех вопросах, которые не противоречат интересам Югославии"*. Формирующееся в то время венгерское правительство несмотря на *„позорные и трагические события недавнего прошлого" не получало таких заверений ни от кого другого"*.[16] Казалось, что обещание югославов не было пустыми словами. Уже летом 1945 года, когда Ракоши (Rákosi) и Райк (Rajk) были в Белграде, они достигли соглашения о том, что югославское правительство будет оказывать умеренное давление на Прагу в связи с грубыми и нечеловеческими преследованиями венгров в Словакии, что оно во многих случаях и делало. Можно также указать на поддержку, оказанную Югославией в вопросе о принятии Венгрии в ООН. [17]

Очевидно, что Белграду не было безразлично, что на северных границах будет располагаться дружественное государство со сходным общественным строем, которое взамен будет поддерживать югославский наднациональный балканский проект.

Коммунистический поворот Венгрии с нарастанием холодной войны также становился все важнее для Югославии. Печатный орган ЮКП газета „Борба" освещала прорыв венгерских коммунистов на выборах 1947 года

---

[14] MOL KÜM XIX-J-1-k-16/f.-1012/pol.-1946. 22.d. Устав они так и не получили, со ссылкой на то, что он как раз разрабатывается.

[15] MOL KÜM XIX-J-4/a.-Belgrád TÜK 85/biz. -1947.

[16] MOL KÜM J-1-n-Gyöngyösi János-1947-25.d. Речь Дёндёши (Gyöngyösi) в парламенте в прениях о бюджете министерства иностранных дел, 20 марта 1947 г. (*Gyöngyösi beszéde a parlamentben, a külügyi tárca költségvetési vitájában, 1947. március 20.*)

[17] MOL KÜM J-1-Z-Rejtjeltáviratok 1949-1964. Белград. Входящие. Телеграммы Золтана Санто (. Szántó Zoltán) от 19 марта и 29 сентября 1947 г. (*Belgrád. Bejövő. Szántó Zoltán 1947. március 19-ei és szeptember 29-ei távirata.*)

уже в этом ключе с применением полного арсенала риторики холодной войны: с усилением коммунистов Венгрия уже *„достаточно сильна для того, чтобы противостоять планом тех западных кругов, которые открыто поддерживают и реанимируют фашизм, чтобы таким образом загнать европейские народы в колониальную тюрьму очень напоминающую пресловутый гитлеровский 'новый порядок'"*.[18]

Вопрос об установлении дипломатических отношений югославская сторона поднимала уже осенью 1945 года, однако они видели препятствия к этому в отчасти искусственно драматизированном культурном и образовательном положении югославов в Венгрии, а также *„чрезвычайно бюрократичной"* позиции, занятой Венгрией в вопросе о выдаче военных преступников.[19] Министр иностранных дел Югославии Станойе Шимич 25 сентября 1946 года на мирных переговорах в Париже адресовал венгерскому правительству ноту, в которой заявлялось, что в связи с достижением принципиальных договоренностей по вопросам водного сообщения и перемещения населения, Югославия *„готова установить дипломатические отношения с Венгрией"*. Правительство сразу же обратилось в СКК, чтобы получить необходимое для установления отношений согласие. 4 октября начальник генштаба СКК майор Иван Иванович Левушкин сообщил министерству иностранных дел, что СКК *„не имеет возражений"* против восстановления дипломатических отношений между двумя странами, и вопрос был включен в повестку дня заседания совета министров.[20] В середине октября 1946 года, еще до подписания Венгрией мирного договора, началась техническая и политическая подготовительная работа по созданию венгерского посольства в Белграде (прежнее здание посольства было разрушено в ходе бомбежки). Первым послом в Белграде после войны был назначен вернувшийся из московской эмиграции и принадлежащий к ближнему окружению Ракоши коммунист Золтан Санто (Szántó Zoltán), который благодаря этому был желанным гостем в Белграде. Верительные грамоты он вручил президенту Союзной Республики Югославия Ивану Рибару 4 февраля 1947 года, за несколько дней до подписания парижского мирного договора.[21]

---

[18] Borba, 1947. szeptember 4. ; MOL KÜM XIX-J-4-a-Belgrád TÜK - 79/biz.- 1947.

[19] MOL KÜM J-1-k-16/c-32. 728/pol.-1945. 22.d.

[20] MOL KÜM XIX-J-1-k-1/a.-27845/pol-1946. ; 2591/pol.-1946. ; 2681/pol.-1946. 1.d. Маршал Ворошилов до конца оставался председателем СКК в Венгрии, однако в феврале 1946 года он покинул страну, а его заместителем в ранге заместителя председателя стал генерал-лейтенант Свиридов.

[21] MOL XIX-J-1-k-Jugoszlávia-1/a-1.d. Телеграмма Золтана Санто (Szántó Zoltán) от 4 февраля 1947 г. (*Szántó Zoltán 1947. február 4-ei távirata.*) Об установлении Венгрией дипломатических оношений после 1945 годв см. Vida Isván: Международное положение Венгрии в годы после Второй мировой войны. (*Magyarország nemzetközi helyzete a második világháborút követő esztendőkben.*) In.: Место Венгрии в Европе XX века (*Magyarország helye a 20. századi Európában.*) Редактор: Sipos Balázs и Zeidler Miklós с участием Pritz Pál. Magyar Történelmi Társulat, Budapest, 2002. 107-121. Венгрия в период перемирия установила дипломатические отношения с 15 странами.

Выражая главный принцип отношений венгерской внешней политики к Югославии, Санто построил свою речь на дихотомии чувства вины и победного превосходства. Он говорил о *„возрожденной в героической освободительной войне под руководством маршала Тито"* Югославии и резко отмежевался от *„преступной политики чуждого венгерскому народу режима"*. Также было подчеркнуто, что *„возрождение Венгрии и борьба с фашистской реакцией"* позволило утвердить отношения между двумя странами на новом фундаменте. Тогда еще они не предполагали, на каком шатком грунте строится этот фундамент.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 69-77.

ON THE TOPOGRAPHY OF THE PRODUCTION STRUCTURES IN THE CAPITAL CENTERS OF THE FIRST BULGARIAN KINGDOM

Stoyan Vitlyanov

(Стоян Витлянов, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

One of the major topics in the contemporary studies of the Middle Ages has always been and still is the problem of the development of the medieval town. In the middle of the XX century a new, particular branch appeared in the general studies of the Middle Ages – the study of urbanization; that sets the beginning of a new tendency in studying the town, mainly as a historic and economic phenomenon. In that respect, the interest focused on the town structures of medieval Bulgaria is hardly arbitrary. Almost all main problems in the Bulgarian history are connected with the town: the whole administrative and clerical life in the country was concentrated in the towns; the problems concerning the fortified buildings, the army organization, the making of armaments were closely connected with the town; the cultural and political life of the country; the development of trade and crafts, were also unbreakable part of the town life.

A major part in the urban structure of the first capital centers of the Bulgarian Kingdom takes the spatial localization of the production structures, which are part of the conceptual model of the early-medieval Bulgarian town. As a town and production structure, the territorial-spatial characteristics of the town, have a certain influence on all spheres of its foundation and development. Thus, the problems connected with the architectural structure in the urban settlements, the status of the citizens and the organization of the economic and production work in the Bulgarian early-medieval capitals, have many times been discussed and still take up a central place in the present scientific research discussions. In that aspect, the history of the Bulgarian early-medieval town with its topographic and social-economic characteristics has driven the attention of the researchers, and especially the attention of the archeologists in the recent years. On that level of studying and research work, however, there is a certain lack of thorough general studies on questions that concern not only the structuring of the occupied town space, but also the spatial localization of the production and economic structures of the Bulgarian medieval town.

The aim of the present announcement is to follow and discuss the spatial localization and the chronology of the production structures on the basis of the archeological data, as they were once part of the urban building and construction of the first capitals Pliska and Preslav.

Using the data from the archeological research work, as a main source of information in studying the problems of the Bulgarian medieval town, was

grounded in the 60s of the XX century[1]. Some interesting attempts were made indeed in recent years so that the results on the history of the Bulgarian town and all its forms be summarized. Though, considering the importance of that problem some research works, based on different materials, at present have a rather common nature[2] (due to the gained facts and materials).

The interest in the spatial structure of the first capitals of the Bulgarian Kingdom, Pliska and Veliki Preslav, which are the most significant town centers in all Middle Ages at all, is based on the circumstance that during all that period these towns were main centers of the administrative, political, economical and cultural life. The localization of the production centers in both capital towns of the Bulgarian state and in the nearby surroundings, could be viewed in two different dimensions – geographic and topographic, that is with respect to their place in the local settlement systems.

The geographical localization of the production centers is determined by certain circumstances, and basically: the main ore deposits of the raw materials /iron-ore deposits, clay and stone quarries, woods and others/, the markets, the position of the road system, the presence of constant water resources, the workers and other elements connected with the production and realization of the ready production. In that respect, the first two capital centers of the Bulgarian state took the lead. That is so because these two towns have been extensively researched.

Since ancient times our lands had been famous for their ore deposits and exploitation. The mine exploitation did not stop its progress even in the Middle Ages. In VIII-X century a number of regions were integrated within the borders of the First Bulgarian Kingdom, which had rich ore-deposits earlier exploited by

---

[1] **Angelov, D. Kum vaprosa za srednovekovnija bulgarski grad.- Archeology, II, book 3, 1960.**

[2] **Kr. Miyatev**..Славянской город в древней Болгарии. - Byzantinoslavica, 10, 1949, N 2; **V. Tupkova-Zaimova**. Kreposti I ukrepeni gradove prez Parvoto bulgarsko tsarstvo. – VISb. 1956, book 3, pp.40-60;S. Géorgiéva. Études archéologiques des cites du Bas moyen âge en Bulgarie. – Actes du Premier congrés international des études balkaniques sud-est européennes, II, S., 1969, pp. 625-642; **Lishev, Str.** Bulgarskijat srednovekoven grad. S., 1970; **Srednovekovnijat grad.** S. 1981; **Polivjanin, D. I**. Srednovekovnijat bulgarski grad prez XIII-XIV century. S., 1989; **Ovcharov, D.**. Arheologicheski aspekti na srednovekovnata bulgarska durzhava. – VIZb. XI, 2, 1973, pp. 65-68; **Changova, Y.** Kum vaprosa za ustrojstvoto na srednovekovnija bulgarski grad /IX-XIV c./ - In: The Architecture of the First and Second Bulgarian State. S., 1975, p. 79 and next. **The same author**. Bulgarskijat srednovekoven grad I gradovete v Yugoiztochna Europa. – In: Bulgaria in the world from ancient times to present days. P. I, S., 1979, pp.233-238.; **Angelov, N.** Srednovekovnijat grad Turnovo spored izvorite ot XII-Xiv century I dosegashnite razkopki. – IOMVT, II, 1964, p. 4 and next.; **Georgieva, S.** Srednovekovnijat grad Cherven. Problemi I prouchvanija. – IAI, XXXIII, 1972, p.306 and next; **Georgieva, S. – V. Dimova**. Zamakut v srednovekovnijat grad Cherven. – IAI, XXX, 1967, p.5 and; **Koledarov, P.** Kum vaprosa za razvitieto na selishtnata mrezha I na nejnite elementi v sredishnata I iztochnata chast na Balkanskija poluostrov ot VII century to XVIII century – III, 18, 1967. **Ovcharov, D.** Kontinuitet I priemstvenost v bulgarskata rannosrednovekovna kultura. – In: Seminarium Tracicum.1,S., 1985,19-27.

the Thracians[3]. The Balkan raw material province was famous for its deposits of gold, copper, lead, zinc and iron[4]. Such deposits were situated in Stara planina, The Rodopes, Rila and some mountains in Macedonia. The raw-material production, in different ways, in the form of ore or semi-manufactured goods, clay, animal or vegetal production had reached the main centers of craft trade in VII-X century. According to the archeological data from Pliska and Preslav various crafts had been practiced: blacksmith's trade, goldsmith's trade, coppersmith's trade, stone-cutting trade, masonry, pottery-making trade, brick-making trade, bone-processing, glass-making trade, carpentry trade, leather-working trade, weaving trade, tailoring trade, jewellery-making trade and some others[5]. There is some kind of specificity in their development and mainly in their spreading: the territorial position was often determined not by the closeness to the raw material sources but by the conditions of the production work – the presence of the needed workshops and structures in the given region which had their priorities in manipulation of the raw material and the ready-to-use products; the presence of qualified workers. Probably the sale conditions of the ready production were of great importance.

In a situation of domination of small-ware market and weak commodity-money relations, the sale of the ready production determined the existence of a certain kind of production. That's the reason why the most developed metal-working centers in Pliska and Preslav were settled far from the raw-material sources /Stara planina and the Karpathians/. It was the same situation in the most highly-developed regions of textile trade, Tuskan and Flandria, which relied basically on the transport wave, and the highly developed metallurgic centers were situated far from the raw material sources (Paris).

The general state of the engineering infrastructure was of great importance for the geographical and topographical spreading of the crafts – the presence and the good repair of the roads, bridges, water catchment, water canals. The main continental trade roads cross the eastern part of Balkan peninsula – from the Baltic to Constantinopole and Asia, from Caucasus to Adriatic and from Central and Western Europe through the Straits to the Near East and Lesser Asia. Three roads of great importance cross Dobrudja region: Krajdunavski (along the river Danube), Krajmorski (along the seaside) and Noviodunum-Marcianopolis-Deultum[6]. The foundation of the state centers in Pliska field changes the purpose

---

[3] **Konjarov, G.** Prinos kum istorijata na rudarstvoto I metalurgijata v Bulgaira. S.,1953; **The same author.** Imalo li e zheleznu\i rudi I zhelezodobiv prez srednite vekove v Severoiztochna Bulgaira. – Nature, 1958, pp. 79-84. **Mamzer, H.** Studia nad metalurgia żelaza na terenie Północno-wschodniej bułgarii we wczesnym Sredniowieczu. Wydawnictwo Polskiej akademii nauk 1988, 204 s.

[4] **Yovchev, Y.** Polezni izkopaemi na NRB. S. 1963.

[5] **Vitlyanov, St.** Zanajati I proizvodstva v Pliska I Preslav prez IX-X century. – In: Collection of presentations in honour of 65-anniversary of prof. doctor of arts Dimitar Ignatovski. Shumen 2005, pp. 24-32

[6] Shkorpil, K. Некоторые из дорог Восточной Болгарии. – In: Aboba-Pliska, IRAIK, 1905, 443-502; **Velkov, V.** Gradat v Trakija I Dakija prez kasnata antichnost IV-VI century. S., 1959, 168-

and destination of the old Roman roads. Some of these roads turn from main to roads of secondary importance and vice versa. Some others gradually lose their economic and trade status. The main road which connects the Danube and the regions in the south through Pliska with the coastal line in the area of Odesos-Varna has a great influence over the economical development of the capital centers of the Bulgarian state. An important place in that transport corridor takes the famous "Great Northern road" from IX century, which was known as "Из варяг в греки"- "Iz varjag v greki". It started from the coasts of the Baltic Sea, went along the River Neva and the Lake Ladoj, the river Volohova, the lake Ilmen, the river Lovata, downstream the river Dnepar and reached the Black sea. People travelling at sea reached the Byzantine capital and most probably the Bulgarian ports.

There are interesting facts about the trade business between Russia in the region of Kiev and Byzantine empire in the first half of X century in the literary work "Za upravlenieto na imperijata" (De administrando imperio) of the Byzantine writer Konstantin Bagrenorodni[7]. That gives evidence that the merchants from Kiev had to cross Bulgarian lands on their way to Tsarigrad. In that case, undoubtedly, the merchants from Kiev stopped for a while in the settlements situated along the coastline of the Black Sea, and made contacts with the local people or with the merchants from Pliska and Veliki Preslav, exchanging goods.

The most specific physic-geographic characteristic which had a strong effect on the construction and development of the production centers in the regions of the capitals of the First Bulgarian Kingdom was their natural fortification. The Danube, The Black Sea and Stara Planina acted like natural barriers and protected the territorial core of the state and its capitals in moments of crisis. That guaranteed the economical development and prosperity of the capitals[8]. Along with the old town centers with the course of time, new towns had been founded which became part of the economic life of the Bulgarian state. There were eighty towns[9] only in the downstream area of the Danube according to an announcement from "Повесть временных лет". Among them as an important center in IX-X century was the town of Preslavets (Little Preslavets), which took an essential part in the transit trade of the capitals of Pliska and Veliki Preslav.

The extremely favorable and diverse natural and weather conditions undoubtedly furthered the quick and effective adaptation of the Slavs and ProtoBulgarians to the environment in the region of Bulgaria of the Danube (North Bulgaria). The two ethnos settled separately and that resulted in

---

170; **Vulpe, R**. Din istoria Dobrodgei. Bucuresti. 1968. II; **Torbatov, S**. Ukrepitelnata sistema v provincija Skitija (at the end of III-VII century). S., 2002, p.72 and next.

[7] **Constntinne** Porphyrogenitus de administrando imperio. Ed. G.Moravcsik-R. Jenkins. Budapest, 1948, III, 9, p.62.

[8] **Rashev, R.**. Starobulgarski ukreplenija na Dolnija Dunav /VII-XI century/. Varna, 1982, p.235.

[9] Повесть временных лет. I, M., 1950, p. 47.

establishing town structures and organization and development of a production process in the early medieval Bulgarian state. In other words there were preconditions for the laying of the foundations of the social-economic structure and organization of the Bulgarian state.

The great potential of the natural resources within the boundaries of the First Bulgarian Kingdom, provided the production centers in Pliska and Veliki Preslav with the needed raw-materials. That did not only further the development of the craft production trade, but predetermined the high demographic capacity and mobility in the capital centers. A compact net of stationary settlements, production and trade structures were gradually formed and developed around the capital towns from the end of VIII to the beginning of the XI century. There are still many archeological traces to announce that fact. But the importance should be focused on the settlement landscape, that is the settlements themselves, where the very relationships among the people concentrated – social status, trade and production contacts and others. By its character, the town systems like Pliska and Veliki Preslav undoubtedly interacted with the agrarian forms of living; that becomes obvious from the numerous farming implements found during the archeological excavations[10]. Agriculture, along with the crafts, was an important, if not a main occupation in the economical life of the Bulgarian capitals. That circumstance had a certain effect on the town-demographic model of the capital centers.

In spatial-architectural aspect, the production complexes /quarters/ were almost always situated outside the living quarters, that is in the "External town". The "External town", by its nature, was a center of economical life. The ordinary people lived there; the fields, gardens and the various workshops were concentrated in the External town. It was obligatory that all hazardous crafts and working processes connected with high temperature and risk of pollution and fire be situated outside the town walls. Spatially, the sacred buildings had the domineering part in the External town. The impressive clerical buildings, the domes and the monasteries most of which were centers of craft trade, were also situated there; the open markets where the peasants from the nearby villages gathered. The developing crafts and various trades turned Pliska and Veliki Preslav into main trading towns contrary to the villages.

Along with other town settlements in the First Bulgarian Kingdom Pliska and Veliki Preslav were given the name "poleis"[11] that is, they came as a product of a more developed economical kind of life with strong division of labor. Though the two capitals had different degree of urbanization they were indeed a unique anglomeration of productive people (mainly farmers and craftsmen) and

---

[10] **Henning, J.** Südosteuropa zwischen Antike und Mittelalter. – schriften zur ü Furhgechicte. 42. Berlin, 1987.

[11] Za terminologijata na vizantijskite izvor pri oznachavane na selishtata ot gradski tip v srednovekovna Bulgaria, com. **Tupkova-Zaimova, V.**, In: Strongholds and fortified towns in the First Bulgarian Kingdom. VIS, XXV, 1956, 3, p.40.

people who were not engaged in agricultural and handicraft work (boyars, soldiers, clerks, clergymen). Gradually that anglomeration that came as a result of economic, demographic and social-political processes, turned in the following centuries a number of settlements into important town centers with a considerable number of people at the time.

A series of factors of different character had some effect on the production architecture and area planning, for example: the type of production, the nature of the products, the sources and the type of the raw material, the general state of the energy resources and other elements connected with the organization and realization of the production processes.

An essential point for the spatial localization of the production structures is their architectural aspect – the plan, size and the construction, the type, number and parameters of the economic buildings and structures. The available research data about the production architecture in Bulgaria in the early Middle Ages are still limited and a detailed analysis is hard to carry out. The smallest production forms are the already settled workshops. They are the smallest production units with permanent servicing and maintaining substructure. Most frequently these production units, spatially and functionally, were a separate part of a town form, part of the household of the particular citizen, respectively. That issue corresponds directly to the structure of the town forms. The combination of several similar units was the beginning of the production center of each settlement or production quarter. Indeed, that smallest production form of the town structure was part of the village or bigger town structure.

The production quarters, along with the grand building of ground defense ramparts, stone fortifying systems, churches and monasteries, changed to a certain extent the general outlook of the "internal" and "external town" of the capital centers, as the whole construction of the infrastructure of Pliska and Veliki Preslav. That progress in building in both capitals as well as the need of new production relations in IX-X century, strongly influenced on the economic specialization, the territorial topography of the building economic systems, and last but not least the professional deeds of the people in the capital. The topographic analysis of the settlements near the capitals shows that the public works and the production activities, the hydrosystems, the road communications and other elements of the urbanization caused a strong effect not only on the economic specialization and nature of the production activities of the inhabitants, but also on the special-typical grouping of the craft structures. For example all types of production work which needed water and water energy were situated near water sources or water basins. A good example in that respect is the region of the present dryland Asar dere which occupies the western half of the so called External town of Pliska. Due the presence of natural water in that region part of the living buildings and production quarters of the capital were established there. Other part of the production work was concentrated near the roads that crossed the border regions on the territory of the town. In general, the available information from the archeological research work concerns mainly a later period

of the existence of the town – IX-XI century. The geophysical research carried out in the region of Asar dere in the years after 1996 undoubtedly testify to an earlier period of life dated back from VIII – the beginning of the IX century[12]. These are mainly mounds of remnants from the production work – burned timber mixed with great amount of ceramic objects. The grey ceramics was typical for the production process – ceramic objects with polished edges, ceramic objects with engraved decoration, and some fragments of ceramic objects made of red and brown painted yellow ceramics, typical for the lands south of the Danube. The local people lived in dug buildings with walls constructed of stones and clay cement. The houses were piled with waste products, consisted mainly fragment iron objects and processed colour metals. The craft objects found in that period testify to a certain kind of production work that required high-qualified specialization for the making of glass objects and window pane. We must also mention the workshops that specialized in making fine blacksmith objects and color metal decorations. There are some working tools which confirm that fact: the clay pots for founding and melting-pots for processing bronze as well as some traces of semi-manufactured goods and production waste of colour metal. Probably in the craftsmen's quarter near Asar dere ordinary kitchen and polished cooking ceramic works were made. Undoubtedly, in VIII-IX century there were many craftsmen's quarters along Asar dere with highly-specialized production work.

Later this highly-specialized production work decentralized, that probably came as a result of the needs of the ruler and the court center. Outside the walls of the Internal town there was a glass workshop with many melting stoves dated back to IX-X century[13]. The ceramic workshop for pottery firing dated back to the same time. It was placed under a shed set against the west wall of the fortress[14].

There were other workshops for making metal objects situated along the fortified walls[15] and other places in the Internal town of Pliska[16].

The production center situated in Asar dere was covered with thick layers of earth, one meter in thickness that came as a result of the erosion and the agricultural work in the External town of Pliska. In X-XI century on the

---

[12] The geological research work was carried out by a Bulgarian-German archeological expedition in the years after 1996. The results are not published.

[13] **Doncheva-Petkova, L., Zh. Zlatinova,** Stuklarska rabotilnitsa kraj zapadnata krepostna stena v Pliska. – Archology, XX, 1978, 4, pp.37-48. **Balabanov, T.** Za nachaloto na stakloobrabotvaneto I stakloproizvodstvoto v Srednovekovna Bulgaria. – In: Preslav, p.3, V. 1983, pp.228-240.

[14] **Antonova, V. and St. Vitlyanov.** Pliska. Zapadna krepostna stena – sector sever. – In: Pliska-Preslav, 4, S., 1985, pp.63-64.

[15] **Balabanov, T.** Zhelezarska i mednikarska rabotilnitsa v Pliska. – MPK, 1981, 4, pp.34-39; **Antonova, V., St. Vitlyanov.** Cited literature p. 64; **Doncheva-Petkova, L.** Za metalodobiva I metaloobrabotvaneto v Pliska. – Archeology, 1980, 4, pp. 27-36.

[16] **Vitlyanov, St.** Danni za obrabotka na zheljazo v tsentrovete na Parvoto bulgarski tsarstvo. – In: The medieval Bulgarian town. S., 1980, p. 140 and next.

completely transformed area many dug in houses were placed, mainly abodes of people who were engaged in agricultural work. Some researchers consider that in that late period of the development of Pliska, the big earth rampart was made which aim was to protect the people living in the region and at the same time to secure peace in the numerous mansions.

It is the same situation with the second capital center of the First Bulgarian Kingdom Veliki Preslav. The archeological research work presents, in general, the outlines of the topography of the production constructions that were connected with the various craft works in the town and the surroundings. The main production structures in IX-X century were concentrated on the either banks of Rumska reka and along the river Ticha[17]. There are archeological data in other places in Veliki Preslav which give evidence for production constructions connected with different kinds of production work in IX-X century. There are profound research data announcing the development of craft trade in the monasteries around Preslav. In that respect it is worth mentioning the problem concerning the territorial localization of the monasteries around Preslav. Some of them were established beyond the boundaries of the town, some others were situated in the town itself. The monasteries outside the town are: "Saint Pantelimon", the monastery in the region of Pod Vulkashina, Avradaka, Tuzlaluka. In the town itself: the monastery in the region of Cheresheto, in the "Selishte" quarter and around "Kruglata tsarkva".

The different topographic approach in the building of the monasteries in Veliki Preslav was determined not by the nature of the monastery collective farm work, but mostly by their effect on the medieval Bulgarian society. On one hand it was the ideal for living an ascetic kind of life that led to the building of monasteries outside the towns and villages so that the monks and nuns could have the freedom to pray in peace and seclusion, far from the laity. On the other hand there were monasteries in the town center itself for a stronger effect on the believers. The archeological research data on some monasteries record that they were not only places for prayers and literary work, but also centers of different craft trades and basically centers of artistically-made ceramic works and painted icons. An important part in the production work in the monasteries takes a number of other production activities. Undoubtedly, the monastery clergy ran the various production metal works. Most probably in the discovered jewellery workshops, the monks-craftsmen made small metal objects and ornaments as a souvenir from the monastery. There were more data on that topic in the monasteries in Patlejna, Tuzlaluka, Pod Zabuite and some others. Obviously as in the other medieval monasteries the greater part of the craft trade was concentrated in the hands of the monks. That is a great moment which develops to a great extent our knowledge and concepts of the role of the medieval

---

[17] **Vuzharova, Zh.** Zhelezarska rabotilnitsa "Selishte" – Preslav. - Slavia antique, +VII, 1960, pp.393-415. **Totev, T., St. Stanilov.** Grajdanski postrojki na levija brjag na reka Tlcha v Preslav. INMIII, V, pp. 56-76.

Bulgarian black clergy[18]. Separate monasteries turn not only into religious centers but also centers for social activities so that the ordinary people could gain moral and material values. In that respect the establishment of the monasteries as an element of the urban and social structure of the capital centers contribute to the further formation of Pliska and Veliki Preslav as religious, production and cultural centers.

From the already mentioned facts and data it could be concluded that the territorial-spatial characteristics were of great importance for the urban outlook of the medieval Bulgarian town. There was also a strong connection between the territorial characteristics of the town and the social-economic processes. There are other crucial factors which stimulated the economic development of the town and its urbanization: the concentration in the town space of military-administrative, economic, cultural, religious, trade and cultural activities. We should also mention here the central place of the two capitals and highly developed transport system north of the Danube, east to the Black sea ports and south to the narrows of Stara planina.

Practically, a number of essential changes are carried out in the town area and the surroundings concerning the extending, building and differentiation of the urban structures – these are important urban factors always in constant dynamic processes of developing. Undoubtedly, along with the architectural-urban renovation of the fortified town cores of the two capitals of the First Bulgarian Kingdom, production and economic structures of the urban economy are established and expended territorially. Practically that led not only to the absorption but also to the establishment of separate units in the urban space which gradually acquired different functions: political, economic, cultural and some others. The dynamics in their building and development, points the internal-political and economical state of the Bulgarian state and mainly of the first capital centers in the early period of their existence.

---

[18] **Vitlyanov, St.** Za proizvodstvenija harakter na bulgarskite srednovekovni manastiri. – In: Medieval Christian Europe: East and West. Sofia 2002, pp. 713-719.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 79-84.

A LEAD SEAL OF THE ARCHBISHOP GEORGE OF PLISKA (886-889) FOUND IN THE CAPITAL OF KOTSEL

Ivan Yordanov

(Иван Йорданов, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

First I will mention what the seal is about. There are two groups of seals known as the seals of archbishop George of Bulgaria.

In the first group on the obverse of the seals there is a half-length figure of the Virgin facing, with the Child before her; she wears nimbus of dots, chiton and maphorion; her hands are placed on the Infant's nimbus. Christ wears cross behind head, chiton and himation. On either sides of the image there is an engraved cross instead of titles; and there is an inscription in Greek over the image: + ΘΚЄROHΘ'TWCWΔȣΛW.

On the revers of the seals there is a five-line inscription: + ΓЄW | PΓIWAPX | IЄΠICKOΠ | WROVΛΓA | PIAC

When we connect the texts from both sides of the seal we could read the following:

+ Θεοτόκε βοήθ(ει) τῷ σῷ δούλῳ Γεωργίῳ ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

In translation: "Holy Mother, help your slave George, archbishop of Bulgaria."

There are 11 copies of the first group which attest that fact. They were found in different settlements in Bulgaria of today, Istanbul, Athens and some others[1].

In the second group of seals on the obverse is presented the Virgin Hodeghetria, standing, three-quarter right, holding the Infant Christ on her l. arm, her r.hand touches His feet; she wears nimbus, chiton and maphorion, whose hem hangs down from her l. arm; her r. knee is bent slightly forward. Chris wears nimbus cross, chiton and himation; r. hand extended in benediction; attitude of l., indistinct. There is an inscription over the image: + ΘЄTOKЄROHΘЄITWCWΔȣΛW

On the reveres of the seal there is the same five-line inscription, as it is above: +ΓЄW | PΓIWAPX | HЄΠICKO | ΠWROVΛ | ΓAPIAC

+ Θεοτόκε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Γεωργίῳ ἀρχηεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

In translation: "Holy Mother, help your slave George, archbishop of Bulgaria."

[1] Jordanov 2001, nos. 133-140; Jordanov 2003, nos.140a-c.

There are two copies that attest that fact, found in Pliska and the village of Ovcharovo, the region of Turgovishte[2].

In the published corpus of presentations on the medieval Bulgarian seals I took it for granted that: the archbishop of Bulgaria who represents these seals could be identified with the Bulgarian bishop George, who was mentioned several times in the letters of pope John VIII. The Bulgarian bishop George was ordained as bishop of Beograd – one Sergius. These seals dated back as follows: the first group of seals dated back from 877 to 886, the second group of seals – 886-889.

A seal from the second group of the Bulgarian archbishop George of Pliska was found in Zalavar (Blatnograd) or in German Mosaburg (Mosapurc), the capital of Blatna principality few years ago.

The finding of the lead seal of that superior Bulgarian prelate in Prince Kotsel's capital which is undoubtedly connected with the mission of St. Metodius and his students, quite naturally stimulates our interest.

We could find the original publication of that monument published in 2001. In the collection of presentations Paradisum plantavit with a subtitle Benedict monasteries in medieval Hungary[3]. The molivdovul was found during the so called versiget excavations and is now preserved in Balaton museum in the town of Kesthej, inventory no. 2000.24.1.

The author of the original publication, who is an unknown researcher for me, Kish Etele, didn't have the full set of data and information about that kind of seals and especially the data from the last finds, but generally speaking the father V. Laurent's opinion prevails – the identification of George, archbishop of Bulgaria known from the seals as George monk and synkellos of Bulgaira, whose seals were in Cyrillic.

The finds from Zalalvar were discussed in detail by the outstanding Hungarian professor Imre Tot who specialized Bulgarian studies. He carefully examined the find, its parallels and dating and quite naturally asked himself the question when the seal first appeared in Zalavar and whom it was addressed to /concerning the correspondence/[4].

He agreed with me about the dating and identification with bishop George mentioned in the letter of pope John VII but in his attempt to make a connection with the seal and the possible receiver in the monastery St. Adorjan in Zalavar he got into difficult position and suggested that the dating of the seal should be corrected – before the year 874.

His considerations are the following: Metodius lived in the court of Kotsel from 869 to 871, as bishop of Panonia and archbishop of Sirmium. After 871 he was a captive of the Frank clergy. In 873 he was set free and left for Moravia. At the same time we should bear in mind that in 873-874 the Germans

---

[2] Jordanov 2001, nos. 141-142.
[3] Takacs 2000, 61.
[4] Tot 2002, 10.

dethroned Kotsel and that was the end of the independent Blatna principality. Panonia was set again under Zaltzburg domination and the liturgies in Slavonic in Kotsel's capital were forbidden.

As prof. Tot dated the seal of Archbishop George before 874, he accepted the fact that the letter of the Bulgarian prelate reached its destination during Metodius's absence and it was kept in the archpresbiterian archive. It did not make any sense, stated prof. Tot after 874 the archbishop of Bulgaira to send a letter to Kotsel's court.

Without being absolutely sure of his hypothesis, prof. Tot ends its presentation with the following words: "the mystery connected with the seal from Zalavar, is still unrevealed."

Within the framework of the present announcement I will try to clarify some aspects about that important find.

First I learned about the seal of Zalavar in the beginning of November, 2001 at a symposium in Athens "Byzantium as oikumene". Among the participants in the symposium there was a young Hungarian colleague who told me a seal of a Bulgarian archbishop was found in Hungary. My efforts to get some information from my colleagues from Budapest and the Hungarian cultural institute in Sofia were in vain. Again, at the beginning of November but in 2002 I visited the Institute of Slav studies in Moscow and gave my book on the Bulgaian seals to the library of the institute. Among the associates in the institute I met Anna Kuznetsova, who immediately identified the seal of archbishop George of Bulgaria in my book and said that as a student she had taken part in the excavation works in Zalavar, the place where the other copy of the same kind was found.

It was also an interesting fact the coincidence that after I came back from Moscow I found a copy of Prof. Tot's paper, which was unknown for me until that moment. It was left for me by ILiya Pehlivanov – editor-in-chief in "Za bukvite" newspaper.

I have come to the conclusion from my experience that the events just happen no matter what our wishes and interests are and we simply have to wait for a while.

Soon after I came back from Moscow, I received two letters from Anna Kuznetsova. From the second letter (November, 10, 2002) I learned that she was in touch with Agnes Ritok, an archeologist, who was a head in the excavations in Zalavar and she wrote in return that nobody really knew in what circumstances the seal was found. The story, due to Anna's words, turned into a detective one. A certain peasant who brought the seal had said that he had found the seal in his corn field. That person didn't appear again; perhaps he might have been a treasure-hunter or maybe he might have had some other concerns. Soon after that my Hungarian colleagues sent me an illustration and I am deeply grateful for that. I can summarize from the illustration that the molibdovul is part of the second group of seals (that was constituted neither by the publisher nor by professor Tot) and is printed with one and the same bulloterion in our two copies.

In order to answer professor Tot's questions – what is the relation between the seal and the medieval Zalavar (Blatnograd) we must be certain in its authenticity and that it was really found in Zalavar. From the illustration I could hardly say if it is authentic or fake; but if it is a copy that means the original has not been found yet.

If you admit that the seal is authentic, really found in the region of Zalavar how we could really explain its presence there and come over prof. Imre Tot's concerns.

I will start with the fact that group of seals dated after 886. St. Cyril and Metodius's students came to Pliska most probably in the spring of 886. They were kindly welcomed and started their educational work in the boundaries of the Bulgarian state[5].

What was the connection between their arrival in Bulgaria and the letter that the Bulgarian archbishop sent to Zalavar.

There are different speculations on that. But the most probable is that after the arrival of the students and their cordial welcome in Pliska, they could have informed the Bulgarian ruler that in Zalavar monastery a fellow-companion of theirs was imprisoned there. Logically, the Bulgarian ruler Boris-Michael I (856-889) could have asked the Bulgarian archbishop George to write a letter to his spiritual brother, the abbot of Zalavar monastery. Offering a ransom, some kind of exchange or of something of the kind.

Another hypothesis was developed by Dr. P. Georgiev, who connects the seal of Zalavar with the work of the Bulgarian church and state which tried to gain the support of the main figures in the Slavonic enlightenment in Bulgaria.

Practically everything is possible. The more hypotheses the greater possibility of finding the truth. Unfortunately we could not be absolutely certain how it was found.

---

[5] KBE, 1998, 632-650

Pliska

Ovcharov

I.1

I.1

ZALAVAR

Bibliography

Jordanov 2001 – Jordanov, I. *Korpus na pechatite na Srednovekovna Bulgaria.* Sofia.
Jordanov 2003 – Jordanov, I. *Corpus of Byzantine Seals from Bulgaria*, vol.1. *Byzantine Seals with Geographical Names.* Sofia.
Jordanov 2003 – Jordanov, I. *Korpus na pechatite na Srednovekovna Bulgaria.* Addenda et corrigenda. In: *Numismatika, sfragistika I epigrafika*, 1, 95-115.
Kirilo-Metodievska Encilkopedija, 1985, tom I, Sofia.
Kirilo-Metodievska Encilkopedija, 1998, tom II, Sofia.
Laurent 1965 – Laurent, V. *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin.* Tome V: *L'eglise*, partie 2, Paris.
Takacs 2001 – Takacs, I. *Paradisum plantavit. Benedectine Monasteries in Medieval Hungary. Exhibition at the Benedictine Archabbey of Pannonhalma 21 March - 11 November 2001.*Pannonhalma.
Tot 2002 - Tot, I. Pismo do Metodii. Zalavarski oloven pechat na Georgi arhiepiskop na Bulgaria. In: Balgarski pisatel, 18.09.2002, book 27, p. 10.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 85-93.

CATCH 22 UND ANDERE FALLEN

Plamen Panajotov

(Пламен Панайотов, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

Wenn die Welt verbunden ist, wenn ich überhaupt grundsätzlich recht habe mit dem, was ich sage, dann muss das Denken mit Hilfe von Geschichten vielmehr allem Geist oder allen Geistern gemeinsam sein, ob es sich nun um uns oder die Rotholz-Wälder und Seeanemonen handelt.

Gregory Bateson. *Geist und Natur*

Mitte der 60er Jahre ist in Palo Alto (Kalifornien) im Rahmen eines Programms für Schizophrenieforschung das folgende Experiment durchgeführt worden. Paul Watzlawick, der berühmte Kommunikationswissenschaftler, bittet den Begründer des Mental Research Institute, den Psychiater Don D. Jackson, um Erlaubnis, ihn bei einem Erstinterview mit einem paranoiden Patienten zu filmen, dessen Wahnvorstellung darin besteht, ein klinischer Psychologe zu sein. Watzlawick bekommt die Zustimmung des Psychiaters und macht den nächsten Schritt. Er wendet sich an einen klinischen Psychologen, der sich mit der Psychotherapie von Psychosen befasst und fragt ihn, ob er willens sei, sich in einem Erstinterview mit einem paranoiden Patienten filmen zu lassen, der glaubt, ein Psychiater zu sein. Auch er ist einverstanden. Die Ärzte treffen sich und jeder bemüht sich die „Wahnvorstellung" des anderen zu behandeln. „Dank ihres Zustands von Desinformation – schreibt Watzlawick – verhielten sich beide zwar individuell durchaus richtig und „wirklichkeitsangepasst" – bloss dass eben dieses richtige und wirklichkeitsangepasste Verhalten in der Sicht des anderen ein Beweis von Geistesstörung war. Oder anders ausgedrückt: Je normaler sich beide verhielten, desto verrückter schienen sie in den Augen des Partners."[1]

Diese Geschichte zeigt, dass die Idee einer vom Beobachter unabhängigen Realität illusionär ist. Aber wenn es keine objektive Erfahrung gibt, was ermöglicht die „Wirklichkeitsanpassung"? Woher nimmt die Betrachtung ihre Wichtigkeit?

Vom Standpunkt der Assoziationslehre aus gesehen kann man folgendes sagen: „Was mit einander innig assoziert ist, assoziert wurde, das scheint zueinander zu passen.."“Aber – fragt Wittgenstein – wie scheint es das? Wie äußert sich's, dass es zu passen scheint?"[2]

---

[1] Watzlawick 1976, 114-115.
[2] Wittgenstein 1967, 183.

Das, was in die Realität eingreift, „wie ein Zahnrad“[3], ist die Vorstellung. Als Grundkomponente des Sprachspiels „Definition der Bedeutung“ ist die Vorstelung nicht nur eine Beschreibung der Wahrnehmung. Sie ist auch Interpretation, die weder „richtig“, noch „falsch“ (im Sinne klassischer Wahrheitstheorien) ist. Ernst von Glasersfeld schreibt: „Statt einer ikonischen Beziehung der Übereinstimmung oder Widerspiegelung können wir hier die Beziehung des Passens einsetzen.”[4]

Wenn wir sagen, dass ein Verhalten „richtig und wirklichkeitsangepasst“ ist, stellen wir uns vor, eine fortlaufende Geordnetheit der Elemente eines Systems, die voraussetzt, dass sich dessen internen und externen Kräfte in ausreichenden Gleichgewichtszustand befinden. Ganz allgemein lässt sich die „Wirklichkeitsanpassung“ als homöostatische Reaktion verstehen. Um im Gleichgewicht zu bleiben, muss jedes System die energetischen Unterschiede in Richtung höherer Entropie ausgleichen. Eine homöostatische Reaktion ist somit eine konditionierte Reaktion. Die Hauptfrage ist also: Wie ist das jeweilige System hinsichtlich der Regelungen überhaupt möglich?

Die Regelung eines Systems geschieht vor allem durch negative Rückkopplung (feedback). Mit dieser Bezeichnung weisen wir darauf hin, dass die Rückkopplung in diesen Fällen in einer dem Prozess entgegengesetzten Richtung verläuft. Welche Wirkung eine Rückkopplung haben kann, soll an folgendem Beispiel gezeigt werden. Dr. Don D. Jackson erzählt, wie er einen besonders schwierigen Fall behandelt hat. Das war ein Mann, der angenommen hat, dass er ein Gott ist, daher mit niemandem spricht. Der Patient kommt, setzt sich auf einen Stuhl und starrt schweigend vor sich hin. Jackson beginnt zunächst die typischen Möglichkeiten anzuwenden, die man in solchen Fällen anwenden muss. Der Patient reagiert allerdings gar nicht. Nach einigen Minuten steht der Psychiater auf, geht zum kranken Mann und kniet vor ihm auf dem Boden, zieht den Schlüssel der geschlossenen Abteilung heraus und sagt: „Wenn Sie Gott sind, haben sie mehr Recht zu diesem Schlüssel als ich. Wenn sie nicht Gott sind, würde ich Ihnen raten sehr, sehr vorsichtig zu sein!“ Danach geht Dr. Jackson zurück. Der Patient steht auf, setzt sich vor ihm hin und sagt: : „Mensch, einer von uns beiden ist verrückt!”[5]

Der Therapeut, wie wir sehen, hält seinen Patienten in einem therapeutischen double bind.[6] Der kranke Mann schweigt, aber sein Schweigen hat ebenfalls Mitteilungscharakter.[7] Der Kranke möchte sein weiteres Leben in völliger Isolation verbringen. Mit seiner paradoxen Handlung stellt Dr. Jackson den Patienten vor die Wahl: Entweder ist der Kranke Gott und kann ihm den Schlüssel wegnehmen, oder er muss gestehen, dass er kein Gott ist und damit

---

[3] Wittgenstein 1967, 32.
[4] Glasersfeld 2006, 30.
[5] Watzlawick 1967, 228.
[6] Bateson 1956, 255-258
[7] Das Schweigen ist auch Stellungnahme. Rubaschows Schweigen ist für einen Kommissaren „Geständnis“. Sieh: Koestler 1991, 119.

ebenfalls seine Verstrickung zugeben. Das paradoxe Element in der Kommunikationsform dieser therapeutischen Strategie liegt in der Verschreibung eines bestimmten Verhaltens, das sich dadurch nicht mehr spontan äußern kann und so in der zwischenmenschlichen Situation eine andere Qualität bekommt.[8]

In dieser Geschichte offenbart sich am deutlichsten, dass wir gemeinsam unsere Realität erzeugen. „Wirklichkeitsanpassung" ist daher zu verstehen als Rückkopplug und Verhaltensänderung im Akt des Kommunizierens. Dabei muss man beachten, dass die Interaktion eine komplizierte Wechselbeziehung ist. Der Kranke muss behandelt werden, aber er kann auch Therapeut seines Analytikers sein.[9] In diesem Kontext ist die Frage „Konditioniert der Experimentator mit seinem Füttern das Verhalten der Laborratten oder steuern die Ratten durch ihr Verhalten seine Fütterungen?" nicht so abwegig, wie es scheint. „Mit dem Wechsel der Referenzebene – schreibt Theodor M. Bardmann – geraten die für die Steuerung wesentlichen Kausalschleifen und Wechselwirkungen in den Blick."[10] Deshalb kann Montaigne nicht sicher sein, ob die Katze, mit der er spielt, sich nicht noch mehr mit ihm die Zeit vertreibt als er sich mit ihr.[11]

Die Ratten und die Katzen haben keine Sprache, d.h. sie haben keine Welt. Hier handelt es sich um eine rein theoretische Interpunktion der Ereignisse. Aber wenn es um menschliche Kommunikation geht, dann ist es anders. Die Interaktion zwischen Personen beruht auf interdependente Entscheidung. Thomas Schelling schreibt: „Wenn ein Mann seine Frau in einem Kaufhaus aus den Augen verliert und die beiden keine Vereinbarung darüber getroffen haben, wo sie in diesem Fall aufeinander warten werden, sind ihre Chancen, sich wiederzufinden, trotzdem gut."[12] Die Entscheidung wird in diesem Fall weitgehend davon bestimmt sein, was A. (der Mann) denkt, dass B. denkt, dass er (A.) macht und umgekehrt – B. (die Frau) wird denken, was A. denkt, dass sie (B.) macht (wo sie ist).

Es ist wichtig zu unterstreichen, dass das Verhalten anderer Menschen uns immer nur vermittelt durch unsere Wahrnehmung erreicht und dass diese Wahrnehmung wiederum durch das Gebäude unserer Perspektiven bestimmt ist. Ronald D. Laing schreibt in seinen „Knoten":

Es muss etwas mit ihm los sein
denn so würde er sich nicht verhalten
wenn nichts wäre
also verhält er sich so
weil etwas mit ihm los ist

---

[8] Knight Dunlap bezeichnet diese Technik als *„negative suggestion"*. Viktor Frankl spricht von *„Heilung durch Paradoxe Intentionen"*. P. Watzlawick, J. Beavin und Don D. Jackson nennen sie *„prescribe the symptom"* (*„Verschreibung des Symptoms"*). Sieh: Dunlap 1928; Frankl 1968, 85; Watzlawick 1967, 228-243.
[9] Searles 1979.
[10] Bardmann 1991, 5.
[11] Montaigne 1953, 433.
[12] Schelling 1960, 54.

Er glaubt nicht, dass etwas mit ihm los ist
weil
ein Teil von dem, was
mit ihm los ist
ist, dass er nicht glaubt, dass etwas
mit ihm los ist
also
müssen wir ihm helfen zu erkennen, dass
die Tatsache, dass er nicht glaubt, dass etwas
mit ihm los ist
ein Teil von dem ist, was
mit ihm los ist[13]

Das mag ja alles furchtbar schwer zu begreifen sein, sicher ist aber: es ist so, weil das Selbstbewusstsein zwei Dinge impliziert – sich seiner selbst bewusst sein und sich seiner selbst als Beobachtungsobjekt eines anderen bewusst sein. Durch Vertiefung in die vielen und komplizierten Wahrnehmungsebenen kann man ganz schön durcheinander kommen.

Der amerikanische Schriftsteller Joseph Heller beschreibt in seinem Roman „Catch 22", wie verflochten die sozialen Beziehungen sein können, wie groß die Gefahr von Irrtümern und Beziehungskonflikten ist, wenn die Gesellschaft krank ist. In einer Schlüsselszene des Romans geht es darum, dass Yossarian untauglich für den Kampfeinsatz geschrieben werden will:

„Kannst du denn nicht jemanden fluguntauglich schreiben, der den Verstand verloren hat?"
„Oh, gewiss doch. Ich muss sogar. Es gibt eine Vorschrift, die besagt, da. ich jeden Verrückten fur fluguntauglich erklären muss."
„Warum also nicht mich? Ich bin verrückt. Du brauchst nur Clevinger zu fragen."
„Clevinger? Wo steckt Clevinger uberhaupt? Bring mir Clevinger, und ich werde ihn fragen."
„Du kannst auch jeden anderen fragen. Alle werden dir bestätigen, da. ich verrückt bin."
„Die sind ja selber verruckt."
„Warum schreibst du sie dann nicht fluguntauglich?"
„Warum bitten sie mich nicht darum?"
„Weil sie verrückt sind, deshalb."
„Naturlich sind sie verrückt", erwiderte Doc Daneeka. „Ich hab' dir doch gerade gesagt, da. sie verrückt sind. Und du kannst doch nicht Verrückte daruber urteilen lassen, ob du verrückt bist oder nicht." [14]

---

[13] Laing 1999, 6.
[14] Heller 1964, 54-55.

Der Militärarzt kann Yossarian wegen Wahnsinns fluguntauglich schreiben, doch die Sache hat einen Haken, genannt „Catch 22": Wer in der Begegnung mit einer gefährlichen Situation um sein Leben sich sorgt, ist nicht verrückt. Yossarian meint, es wäre zwar rational, die Konklusion für wahr zu halten, wenn alle Prämissen wahr sind, deshalb kehrt er noch einmal zu seiner Frage zurück. Jetzt macht er einen anderen Piloten namens Orr zum Gegenstand sener Erkundigung.

Die nachfolgende Aufzählung beschränkt sich auf die wichtigsten Momenten der absurden Argumentationskette „Catch 22", die im Gespräch mit Doc Daneeka wieder auftaucht:

„Orr war verrückt und konnte fluguntauglich geschrieben werden. Er brauchte nichts weiter zu tun, als ein entsprechendes Gesuch zu machen; tat er dies aber, so galt er nicht länger mehr als verrückt und würde weitere Einsätze fliegen müssen. Orr wäre verruckt, wenn er noch weitere Einsätze flöge, und bei Verstand, wenn er das ablehnte, doch wenn er bei Verstand war, musste er eben fliegen. Flog er diese Einsätze, so war er verrückt und brauchte nicht zu fliegen; weigerte er sich aber zu fliegen, so musste er für geistig gesund gelten und war daher verpflichtet, zu fliegen."[15]

Hier handelt es sich um einen absurden Zirkel. Zuerst glaubt man, man könne eine Lösung finden, und wenn man sie einmal gefunden habe, müsse man sagen können: „Also so wird es in der Wirklichkeit zugehen." Dann sieht man ein, dass das Unternehmen hoffnungslos ist. Egal von welchen Annahmen ausgeht, man kommt immer bei etwas Unmöglichem an.[16]

Wenn die Realität wahnhaft umgedeutet ist, kann die soziale Anpassung an die funktionsgestörte Gesellschaft sehr gefährlich sein. Der perfekt angepasste Bomberpilot Havermayer, der beim Anflug auf das Ziel nicht das kleinste Ausweichmanöver macht, ist eine größere Gefahr für alle Besatzungen, die in der gleichen Formation fliegen, als der „verrückte" Yossarian.

In einer Gesellschaft, in der die Gesetze der Kommunikation auf dem Kopf gesetzt sind, sind praktisch keine Remissionen mehr zu erwarten. Verbesserung des Krankheitszustandes ist nicht möglich, weil „die ganze Formation falsch fliegt", deshalb muss jeder, der wirklich „Kurs halten" will, aus der Formation ausscheren. Joseph Heller schreibt:

„Yossarian war ein Bombenschütze, der nicht mehr in der Führermaschine fliegen durfte, weil es ihm gleichgültig war, ob er das Ziel verfehlte oder nicht. <...> Die anderen waren mit Vergnügen hinter Yossarian geflogen, denn er brauste von allen Seiten und in jeder Höhe zugleich auf das Ziel los, er stieg und

---

[15] Heller 1964, 55.
[16] Poundstone 2000, 200.

stürzte, er drehte und wendete so scharf und steil, dass die Piloten der anderen fünf Maschinen alle Hände voll zu tun hatten, um in Formation zu bleiben."[17]

Dem Absurden kann man sich nicht entziehen, aber ihm kann man widerstehen. Wenn wir an einem höchst ungewöhnlichen, verrückten Spiel teilnehmen, dann ist die Verweigerung die adäquateste Reaktion. In anderen Fällen ist das kooperative Handeln die beste Strategie. Ein gutes Beispiel für erfolgreiche Kooperation stellt das Gefangenedilemma dar.

Das Dilemma hat seinen Ursprung in der Justiz. Es werden zwei Verdächtige in Einzelhaft genommen. Der Staatsanwalt ist sich sicher, dass sie beide eines schweren Verbrechens schildig sind, doch verfügt er über keine ausreichenden Beweise, um sie vor Gericht zu überführen. Er weist jeden Verdächtigen darauf hin, dass er zwei Möglichkeiten hat: das Verbrechen zu gestehen oder aber nicht zu gestehen. Wenn beide nicht gestehen, dann, so erklärt der Staatsanwalt, wird er sie wegen ein paar minderer Delikte wie illegalem Waffenbesitz anklagen, und sie werden eine geringe Strafe bekommen. Wenn beide gestehen, werden sie beide zusammen angeklagt, aber er wird nicht die Höchststrafe beantragen. Macht einer ein Geständnis, der andere jedoch nicht, so wird der Geständige nach kurzer Zeit freigelassen, während der andere die Höchststrafe erhält.[18]

Das Dilemma für die Häftlinge resultiert daraus, dass sich nicht untereinander absprechen können. Individuell gesehen ergibt sich für jeden der beiden Gefangenen das günstigste Resiltat, wenn er gesteht und sein Komplize nicht gesteht. Dann wird er befreit. Am schlimmsten ist dagegen, derjenige zu sein, der kein Geständnis ablegt. Wenn er sich auf das Geständnis des Komplizen stützen kann, wird der Richter die gesetzliche Höchststrafe gegen den verstockten Lügner verhängen.

Genau so schlimm ist es, wenn beide gestehen. Dann werden beide verurteilt. Eigentlich sollen die Gefangenen kein Geständnis ablegen, weil das für beide gemeinsam das Beste ist . Kann sich einer der Gefangenen aber nicht sicher sein, ob der andere sich für die gleiche Strategie entscheiden wird, dann wäre es für ihn günstiger zu gestehen und so den moglichen Schaden gering halten. Das entspricht einer risikoscheuen Minimax-Entscheidung, die laut Neumann zwei rationale Gegenspielern treffen: Was der eine gewinnt, verliert der andere, also versucht der eine seinen Verlust zu minimieren, während der andere anstrebt, seinen Gewinn zu maximieren.[19]

Für jeden der Gefangenen ist es optimal, zu gestehen, unabhängig davon, was der andere macht. Wenn aber einer der Häftlinge sich als Kronzeuge dem Gericht zur Verfügung stellt, dann erwartet den zweiten das schlechteste

---

[17] Heller 1964, 36.
[18] Holler 2005, 2.
[19] Neumann 1945, 5.

Rezultat. In diesem Spiel betrachtet jeder Spieler den anderen als gleichwertig mit sich und erwartet, dass der andere ihn auch als sich gleichwertig betrachtet.

Jacques Lacan beschäftigt sich mit einem änlichen Problem in seinem Aufsatz „Die logische Zeit und die Assertion der antizipierten Gewissheit". Das ist ein Text, in dem der französische Psychoanalitiker zwei Grundkonzepte seiner Theorie betrachtet – *après coup* (Nachträglichkeit) und *anticipation* (Antizipation), Begriffe, die eine wichtige Bedeutung für die psychoanalytische Praxis haben. In dieser Arbeit geht Lacan von einem Gleichnis aus, nach dem drei Gefangene vor dem Gefängnisdirektor rechtfertigen sollen, wie sie die Farben der ihnen auf die Rücken gehefteten Scheiben herausgefunden haben.

Der Direktor lässt drei ausgesuchte Häftlinge vorführen und teilt ihnen folgenden Beschluss mit: „Meine Herren, aus Gründen, über die ich Ihnen jetzt nicht Aufschluss zu geben habe, soll ich einen von Ihnen freilassen. Um zu entscheiden wen, stelle ich das Schicksal einer Prüfung anheim, die Sie ablegen werden, wenn's Ihnen beliebt."[20] Der Direktor zeigt den Gefangenen fünf Scheiben. Drei sind weiss und zwei sind schwarz.. Jedem Häftling wird eine dieser Scheiben zwischen den Schultern befestigt. Den Gefangenen ist nicht erlaubt, miteinander zu sprechen, aber sie haben die Möglichkeit ihre Gefährten und die Scheiben, als deren Träger jeder von ihnen sich erweisen wird, zu betrachten. Der erste, der daraus auf seine eigene Farbe schließen kann, wird aus dem Gefängnis freigelassen werden. Unbedingt muss aber die folgende Bedingung erfüllt sein: Die Schlussfolgerungen des Gefangenens müssen auf Beweggründen der Logik und nicht lediglich der Wahrscheinlichkeit beruhen. Nachdem dieser Vorschlag angenommen ist, schmückt der Direktor jeden Gefangenen mit einer weissen Scheibe.

Die perfekte Lösung des Problems ist folgende: „Ich bin ein Weisser, und so habe ich es herausgefunden: Unter der Voraussetzung, dass meine Gefährten Weisse waren, habe ich mir gedacht, dass, wenn ich ein Schwarzer wäre, jeder von ihnen daraus dies hätte folgern können: 'Wenn auch ich ein Schwarzer wäre, dann wäre der andere, weil er angesichts dessen unmittelbar erkennen musste, dass er ein Weisser ist, sogleich hinausgegangen; also bin ich kein Schwarzer.' Und alle beide wären zusammen hinausgegangen, überzeugt, Weisse zu sein. Wenn sie nichts dergleichen taten, dann deshalb, weil ich ein Weisser war wie sie. Darüber habe ich das Tor durchschritten, um meine Schlussfolgerung mitzuteilen."[21]

Die notwendige Zeit zur Lösung des Rätsels gliedert sich in drei Abschnitte: der Augenblick des Sehens *(l'instant du regard),* die Zeit zum Begreifen *(le temps pour comprendre)* und der Moment des Schliessens *(moment de conclure).* Die Zeit zum Begreifen reduziert sich laut Lacan „auf den Augen-Blick, dieser Blick aber in seiner Augenblicklichkeit kann die ganze Zeit

[20] Lacan 1980, 103.
[21] Lacan 1980, 104.

entschließen."[22] Wichtig ist hierbei zu bemerken, das die notwendige Zeit für jeden der drei Gefangenen von der Zeit abhängt, die die jeweils beiden anderen für ihren Schluss benötigen.

A (der schnell und richtig kalkuliert) weiss, dass B und C jeweils einen Schwarzen und einen Weissen sehen würden, wenn er selbst schwarz wäre. B könnte unter diesen Umständen erkennen, dass er selbst nicht schwarz sein kann, da C sonst sofort rausgelaufen wäre. Dasselbe gilt umgekehrt auch für C. Deshalb wäre es in der Konstellation schwarz–weiss–weiss den beiden Weissen möglich, sich gemeinsam und gleichzeitig als Weisse anzuerkennen, während der Schwarze erst dann begreifen würde, dass er schwarz ist, wenn er sieht, dass die anderen beiden nach kurzem Zögern losgelaufen sind.

Nach kurzem Zögern kann jeder Gefangene die Gewissheit, dass er ein Weisser ist, durch ihre entsubjektivierte Verifikation mit folgenden Worten ausdrucken: „Man muss wissen, dass man ein Weisser ist, wenn die anderen zweimal gezögert haben, hinaus zu gehen".[23]

Wie Wahrheit des Schlusses konstituirt sich als Bezug eines „Ich" auf das gemeinsame Maß des reziproken Subjekts. Dieses gemeinsame Maß ist gegeben durch eine bestimmte Zeit zum Begreifen, die sich als eine wesentliche Funktion der logischen Reziprozitätsrelation erweist. Dieser Bezug des „Ich" auf die andere als solche muss in jedem kritischen Moment verzeitlicht werden, um dialektisch den Moment, die Zeit zum Begreifen zu schließen, darauf zu reduzieren, nur so lange zu dauern wie der Augen-Blick.

Obwohl es am Ende des logischen Prozesses jedem Gefangenen möglich geworden ist, das Ergebnis, zu dem er gekommen ist, sicher zu begründen, bleibt Lacans Gleichnis ein Sophisma. Der Haken an der Beweisführung besteht in der Antizipation: es wird eine Prämisse zum Ausgangspunkt eines Arguments gemacht, die sich erst nachträglich bestätigt.[24]

Die Dialektik der antizipierten Gewissheit ist ein Spiegel, in dem sich die Wahrheit sowie auch der falsche Glauben reflektieren. Der Schluss eines Syllogismus, den wir aus beliebigen Prämissen ziehen, z. B.:

1. Ein Mensch weiss, was ein Mensch nicht ist.
2. Die Menschen erkennen sich untereinander als Menschen an.
3. Ich versichere mich, ein Mensch zu sein, aus Furcht, von den Menschen überzeugt zu werden, kein Mensch zu sein.[25]

kan so irreführend sein, wie die Paradoxen im Roman „Catch 22" oder das Verhalten des Psychiaters und der klinischen Psychologe in der Geschichte, die Watzlawick in seinem Buch „Wie wirklich ist die Wirklichkeit?" erzählt.

---

[22] Lacan 1980, 112.
[23] Lacan 1980, 118.
[24] Langlitz 2005, 44.
[25] Lacan 1980, 120.

Literatur

Axelrod 1981 – Axelrod, R. and Hamilton, W.D. *The evolution of cooperation.* In: *Science*, 211, pp.1390-1396.

Bardmann 1991 – Bardmann/Kersting/Vogel/Woltmann: *Irritation als Plan. Konstruktivistische Einredungen.* Aachen: Wissenschaftlicher Verlag des Instituts für Beratung und Supervision.

Bateson 1956 – Bateson, G., Jackson, D., Haley, J. und Weakland, J. H. *Towards a Theory of Schizophrenia.* In: *Behavioral Science*, Vol. I, pp. 251-264.

Dunlap 1928 – Dunlap, K. *A revision of the fundamental law of habit formation.* In: *Science*, 67, pp. 360-362.

Frankl 1968 – Frankl, V. *Theorie und Therapie der Neurosen. Einführung in Logotherapie und Existenzanalyse.* München: Reinhardt.

Glasersfeld 2006 – Glasersfeld, E. v. *Konstruktion der Wirklichkeit und des Begriffs der Objektivität.* In: *Einführung in den Konstruktivimus.* München: Piper Verlag.

Heller 1964 – Heller, J. *Catch 22.* Übersetzt von Irene u. Günther Danehl. Frankfurt a/M: Fischer Verlag.

Holler 2005 – Holler, M. J. und Illing, G. *Einführung in die Spieltheorie*, 5. Auflage, Berlin: Springer Verlag.

Lacan 1980 – Lacan, J. *Schriften III.* Olten: Walter Verlag.

Laing 1999 – Laing, R. D. *Knots.* London and New York: Routledge.

Langlitz 2005 – Langlitz, N. *Die Zeit der Psychoanalyse. Lacan und das Problem der Sitzungsdauer.* Frankfurt: Suhrkamp Verlag.

Montaigne 1953 – Montaigne, M. de. *Essais.* II (hg. von Herbert Lüthy). Zürich.

Neumann 1945 – Neumann, J. v. *A model of general equilibrium.* In: *Review of Economic Studies.* Vol.13.

Poundstone 2000 – Poundstone, W. *Im Labyrinth des Denkens.* Übersetzt von Peter Weber-Schäfer. Rainbek bei Hamburg: Rowohlt.

Koestler 1991 – Koestler, A. *Sonnenfinsternis.* Wien-Zürich: Europa Verlag.

Schelling 1960 – Schelling, Th. *The Strategy of Conflict.* Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Searles 1979 – Searles, H. F. *The Patient as Therapist to His Analyst* (1975) In: Searls, H. F. *Countertransference and Related Subjects. Selected Papers.* New York: International University Press.

Watzlawick 1967 – Watzlawick, P., Beavin, J. H. and Jackson, D. *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes.* New York: W.W. Norton.

Watzlawick 1976 – Watzlawick, P. *Wie wirklich ist die Wirklichkeit?* München: Piper Verlag.

Wittgenstein 1967 – Wittgenstein, L. *Philosophische Untersuchungen (Philosophical Investigations).* Oxford: Basil Blackwell.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 95-106.

THE SPIRIT OF COMMERCE AND THE AMERICAN REPUBLIC: ANTI-FEDERALIST USES OF COMMERCIAL DEVELOPMENT IN THE DEBATE ON THE AMERICAN CONSTITUTION

Zoltán Vajda

(Vajda Zoltán, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Amerikanisztika Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Introduction

The founding moment of a country's political system offers a promising topic of research. On the one hand, it tends to encapsulate, in a condensed form, all the major beliefs, principles and values, cultural as well as political, of a political community that it declares to profess. In this way, investigating foundings sheds light on the sense of cultural and political identity that the people participating in it claim to have their own. On the other hand, the reason is that by understanding such a founding moment one can also understand later developments in that community's history.

The making of the political framework of the United States is no exception to this rule about foundings. The late eighteenth century was both a period of gaining independence for the North American colonies of Britain and laying down the political foundations of the USA as it exists today. Nonetheless, the process was far from being smooth and without jerks and tensions. In a very real sense, this founding moment was about reforming a system as it had been created in the turmoil of the revolutionary war. Looking at it thus offers an excellent opportunity to discover the ways in which debating major issues in the process were informed by the values, beliefs, and principles of Americans.

In the making of the US court of 1787 two standpoints crystallized around the effort to debate the way of creating a political system best suited to the needs of the political community. While the group in support of the proposed constitution intended to allocate more power for the central government, their adversaries, who came to be labeled as Anti-Federalists argued for the danger of such a concentration of power, claiming that it posed a serious threat to the liberties of the states and the people. The story of the debate is well-known, well-related and several lessons have been drawn. Yet, its links with the contemporary cultural context still invite efforts of explorations.

This paper is designed to address one such aspect of the debate, namely the problem of commerce and the way that it informed arguments developed by both sides of the debate. An important phenomenon of the age, commerce often served to structure arguments that went beyond the confines of economy, serving as a platform to scrutinize the interrelationship between society, politics, and economy. The debate on the Constitution also concerned such problems. My argument below will be that despite the view that treats Anti-Federalists as a group unanimously in support of the role of commerce in a republican society, it

can be shown that a significant proportion of the opponents of the proposed document looked upon commercial development as inimical to social stability. In order to see that, first I turn to the broader contemporary intellectual context, then the American scene before discussing Anti-Federalist texts.

Commmerce in the Eighteenth-Century Intellectual Context

American notions about commerce, culture and sociability were ultimately connected with a historically informed theoretical framework of human progress elaborated by representatives of Scottish Enlightenment philosophy. Sir John Dalrymple, John Millar, Lord Kames, Adam Smith, William Robertson, David Hume, Adam Ferguson[1] and others regarded social development from the vantage point of their own age, perceiving a pattern that they found ubiquitous throughout the human world. According to the theory, human societies can be understood and studied by identifying the means of subsistence that they are based on. Scholars working within this paradigm generally agreed that there are societies where people are hunter-gatherers, while others are composed of shepherds, still others based on agricultural production or commerce. Those professing this theory were also clear about the ways that these stages were connected with one another, emphasizing how in the history of a given society the various modes of subsistence appeared as successive stages of development. This, at the same time, also implied their relative position in a hierarchical order of development, meaning shift from a lower stage of progress to a higher one, from savagery to civilization, culminating in commercial society. This stadial conception of human social development also made the various institutions of society such as property, government, and law derivative of the particular mode of subsistence associated with each stage.[2]

The stadial developmental pattern, as was presented most articulately by Adam Smith, also rests on the recognition of a growing degree of specialization and division of labor characteristic of each stage moving from self-sufficiency to complexity. Accordingly, commercial society exhibits the highest degree of both, also resulting in the greatest need of co-operation among humans of the same society.[3]

Despite its emphatic treatment, commerce as such occupied an ambiguous place in eighteenth-century Enlightenment thought. It was perceived both as a force with the potential to generate social cohesion and also to undermine it. These two opposing features were related to the dichotomy of passion and reason in a progressive time frame.

Enlightenment scholars identified the commercial stage of society as one with a high degree of culture, knowledge, and refinement, facilitating a peaceful

---

[1] For the major characteristic features of the Scottish Enlightenment and its influence in the contemporary world, see Broadie 2007.
[2] Meek 1976, 6, 99-130, 136-176; and Onuf – Onuf 2006, 209-10.
[3] McCoy 1980, 20-21.

interaction of members of society. This served as a counterpoint to savage societies characterized by strife and violence.[4] Thinkers from Montesquieu through David Hume held that commerce was instrumental in opening and widening human perspective and knowledge by making thus far unknown goods, objects, and information available for those receptive to them. In this way, it functioned to link passion to reason in a dynamic relationship: the passion to pursue goods and knowledge resulted in the growth of culture, and erudition. Through this feature, commerce clearly strengthened social bonds by promoting liberty, arts, sociability, and politeness in the interaction of members of society.[5]

Yet, there were also critics of commerce and its impact on social relations, arguing that with growing wealth and refinement people in commercial societies, in fact, became conditioned in the pursuit of self-interest and luxury, thereby weakening social ties.

It was believed that, in the long run, passions seemed to pose a threat to the stability of society by means of luxury, which had the effect of corrupting people of the republic. In this way, they were seen to become similar to savage barbarians, whose cultural and social conditions the progress of society was nonetheless to surpass in the commercial stage. The particular example that Smith and others referred to when describing the process was the dehumanization of the new working classes.[6] Even Hume, who was less critical of the impact of commerce on society and culture, linked it with corruption in the form of the accumulation of public debt, and opposed the war that Britain was waging on its American colonies because of the financial burden that it placed on the national budget. Hume further held that too much of refinement was a problem for civilized nations.[7]

Nonetheless, according to J. G. A. Pocock, there was a more profound underlying reason for the discrepancy that thinkers such as Hume detected between commerce and the stability of society. He pointed out that for all its power to generate rationality, politeness, and sociability in developed societies, in the final analysis, commerce, together with culture, is bound to result in the loss of virtue and liberty. Driven by imagination and the passions, it is ultimately detrimental to the public good, and government was needed to compensate for its workings by acts ensuring the rule of reason. According to Hume, the major factor behind the irrational tendencies in culture was boundless imagination prone to generate false, that is, irrational ideas, whose struggle was ensured by "the undisciplined sociability of mankind".[8] Such considerations, as will shortly

---

[4] McCoy 1980, 28-36.

[5] Hume 1998, 154-66, esp. 163; and Pocock 1975, 492-94. Montesquieu praised "commercial republics" whose main economic activity was commerce holding their citizens to be industrious, peaceful, and open-minded owing to the beneficial effects of commerce. Letwin 1989, 132.

[6] McCoy 1980, 37, 39-40. On the destructive impact of luxury on societies see McCoy 1980, 23.

[7] Pocock 1975, 496-97; Pocock 1985, 132, 138; Onuf – Onuf 2006, 1982.

[8] Pocock 1985, 131-32, 134-35, 136.

be seen, partly informed the discussion of commerce and its effects in the American scene.

Sociability, Civilization, and Commerce in Enlightenment America

Eighteenth-century Americans emphasized the relevance of social ideals that they associated with an appropriate level of civilization, attributing primary importance to the way people treated one another. Thus alongside enlightenment, erudition, and learning, politeness, and refinement as the basis of civilized manners became standard requirements for sociability or acceptable social behavior counterbalancing its opposite, which was associated with barbarism, religious superstition narrow-mindedness and intolerance.[9] All this was connected with the changes that contemporary American society was undergoing.

As Gordon S. Wood emphasizes, the Revolution in America resulted in the breaking of old social ties, establishing new ones. Hierarchical connections that had existed among the people and their superiors came to be replaced by ones that positioned them more like socially equal members. These new social ties were based on benevolence and affection, the attachment that people felt toward one another, more appropriate to a republican framework of authority. These were bonds that the age presupposed as being natural and therefore stronger than artificial ones. Benevolence and affection became important components of sociability, representing a secularized version of the concept of Christian charity, being it was the outcome of civilization: human beings tended to develop reverence and sympathy for one another as a result of refinement and politeness. Only by participating in society and social life could people develop polite and sympathetic behavior toward one another.[10]

It is no wonder then, that eighteenth-century Americans attributed a great deal of significance to sympathy in human beings. This sentiment enabled people to establish social relations with one another through compassion. Being human was seen as defined by this capacity of feeling affection for others and sympathizing with those in pain and suffering. In the view of Wood, it was a capacity that connected all human beings, all supposed to have an equal share of it.[11]

Commerce came to be seen as an important terrain where sociability could be engendered and was thus regarded as a major cementing force in late-eighteenth-century American society. It started to refer to all kinds of business exchange, no longer confined to international trade. It presupposed an equal relationship between those involved in the transaction and also relied on self-interest and greed. Furthermore, participants in commercial activities, driven by their self-interests were regarded as contributing to the good of American society.

---

[9] Wood 1993, 192-94.
[10] Wood 1993, 215-18.
[11] Wood 1993, 239-40.

All this also made people feel equal in terms of their ability to engage in pursuing riches and happiness.[12]

American revolutionaries also drew upon the stadial theory of development when they argued for the need to separate themselves from a corrupt Britain having sunk into a state of moral, political and cultural decline. In their analysis, it had reached the last stage of commercial development characterized by the dominance of luxury, the appearance of manufacturing for distant markets as well as dependent wage laborers seen as a threat to social stability. At the same time, Patriots hoped to be able to avoid such disheartening fate and intended to preserve their society in a state characterized by independent producers – involved either in agricultural or commercial activity. The latter was geared toward marketing agricultural produce without the artificial intervention of the state to promote the development of manufactures and expedite social and cultural development toward the declining stage of commercial society.[13]

In addition to such a negative view, Americans tended to regard commerce as a force of civilization. They held it especially important when it came to the integration of western territories into the Union. By getting involved in commerce through producing surplus and marketing it at distant markets, western settlers could be drawn into the nation's economy. Yet, this commercial involvement meant more than this: participation in commercial transactions facilitated the cultural transformation of settlers living in a rudimentary frontier environment, thus contributing to their civilization. Falling outside the civilizing force of commerce, therefore, meant staying in the state of savagery, and the impossibility of participating in progress, and people moving from the East to the uncivilized West stood a good chance of sliding back into barbarism and becoming dangerous to civilized society. This is part of the reason that the integration of western territories through commercial ties became a curbed concern in the history of the early republic and the building of roads and canals was an important means of achieving that.[14]

The Constitution – Expectations

The concern that brought about the reform movement Americans also saw problems arising in the 1780s as being related to the development of commercial society and understood the proposed federal constitution as a solution fitting the principles of republican political economy. Some hoped to see it thwart, while others expected it to promote commercial development within the Republic. The American interest in making Spain permit the free navigation of the Mississippi River, an important commercial route for American goods, or the need to have Britain lift the ban on American trade with the West Indies called

---

[12] Wood 1993, 218, 336-40.
[13] McCoy 1980, 48-67.
[14] McCoy 1980, 122.

for a more powerful government, more effective in the defense of the commercial interests of the Union.[15]

The would-be federal government, then, was expected to pursue an economic policy that would make the west available for commercial expansion and keep foreign markets open for American goods. Achieving both goals was meant to solve the problem of population surplus and employment, thereby delaying America's shift to the commercial stage of development that Britain in decline had already reached with its hordes of poor laborers employed in manufactures.[16]

Around the time of the making of the Constitution, American economic policy exhibited mercantilist features, with strong powers granted to the central government. Labor markets, with indentured servitude, black slavery or set minimum working hours represented strong elements of regulation. Moreover, even consumption patterns were regulated by local authorities in certain states, and state governments often got involved in economic production.[17] In this way, mercantilist attitudes together with the effort to regulate commerce were part of the American economic ethos of the era.

A major rationale behind the issue of commerce as raised in the constitutional debate was also the desire to create a common market within the Union, encouraging trade among the states. Concerns had developed previously over the way and the extent to which individual states imposed taxes and duties on commercial goods carried in interstate commerce. Many agreed that such barriers were to be removed by limiting the powers of states over the free flow of articles. In a similar vein, states were deprived of the power to interfere with private contracts, violating individual property rights by representing debtors' interests through ex post facto laws legislating retroactively.[18]

It became the responsibility of the federal government to regulate commerce both at the interstate and the national levels in order to facilitate commercial traffic between states and represent national commercial interests vis-à-vis foreign powers. The regulation of domestic trade by the federal government was part of the effort to limit state power detrimental to commercial intercourse within the country.

The Constitution of 1787 was to establish a system of commerce based on free trade principles within states and also among them. Nonetheless, as far as foreign trade was concerned, serving national interests, it represented a transitory stage between mercantilism and free trade: as a young one, American economy needed the protection of federal power. For people like James Madison, the

---

[15] McCoy 1980, 120-21, 123-26. For Madison's urge to deal with hostile British foreign trade policy in connection with the West Indies, see Hobson 1989, 88-89.
[16] McCoy 1980, 131-32.
[17] Letwin 1989, 134-35.
[18] Siegan 1989, 103-106.

federal government with extended power ensured by the new Constitution became more efficient in managing the national debt or foreign trade.[19]

Anti-Federalists and Commerce

As seen above, the debate on the ratification of the Constitution of 1787 was determined by the opposition of two distinct political groupings, whom, nevertheless, are not to be seen as homogeneous. Anti-Federalists, whom I now turn to, as historian Saul Cornell has persuasively argued, consisted of three main social groups: "elite politicians," "the middling sort," and "plebeian" lower class writers, mainly "backcountry farmers and artisans." Despite the general common thrust of their argumentation, they developed their own distinct visions of the American constitutional order. The main concern for elite Anti-Federalists was the protection of liberty against the concentration of federal power, whose scope they wanted to keep at a minimal level. Popular Anti-Federalists, a category including middling and plebeian writers, at the same time, emphasized the priority of democratic, egalitarian values in American politics and attacked elitism in politics. Middling anti-Federalists intended to strengthen legislative bodies *vis-à-vis* the other branches of federal government. The latter found both wealthy "aristocrats" and debt-ridden plebeian classes dangerous to republican order.[20]

As far as their general views of commerce are concerned, according to Cornell's argument, none of these varieties of anti-federalism were against it, only slightly critical about certain details: while "middling" Anti-Federalists hoped to avoid an "unfair concentration of wealth" plebeian writers, such as the one using the pseudonym "Centinel" voiced similar opinions, calling for riches to be equally spread in society.[21]

On the whole, then, Cornell concludes, Anti-Federalists exhibited an overtly welcoming attitude to commercial development during the debate, regarding it as a positive force. However, a closer look at the representatives of various categories of anti-federalism identified by him reveals a more complicated picture. Also, his classification fails to do justice to the differences that, in reality, existed among the opponents of the Constitution with regard to commerce.

Of the major *elite* Anti-Federalists it was James Winthrop of Massachusetts, writing under the pseudonym "Agrippa" that articulated unequivocal arguments about the positive role of commerce in sustaining the republic. Agrippa argues for free trade, the policy that excludes government intervention with foreign trade. Such a policy is favorable to the performance of American merchants who have a trading surplus *vis-à-vis* other countries.

---

[19] Reck 1989, 31; Hobson 1989, 89, 96.
[20] Cornell 1999, 48-50, 54, 81, 107-109, 83, 89.
[21] Cornell 1999, 83, 102-103.

Agrippa is also in support of the federal government regulating foreign trade by means of import tariff duties in order to protect domestic producers.[22]

Cornell emphasizes Agrippa's preference for interests and selfishness in a commercial society.[23] Yet, Agrippa also adopts a different attitude to commerce and its impact. He takes the stance of those stadial theorists who regarded commerce as a major cementing force in society. Addressing the people of Massachusetts, he argues that government should be kept at a minimum, while the "spirit of commerce" is to be promoted. Commercial activity tends to breeds "reciprocal dependencies" among members of the same society and, in this way, contributes to its stability and freedom.[24]

For Agrippa, commerce also has a positive role to play in establishing common bonds among the different states of the Union. As he argues, commerce is based on difference in demand and supply, hence it promotes ties among producers who have different produces to offer for exchange: "A diversity of produce, wants and interests, produces commerce, and commerce, where there is a common, equal and moderate authority to preside, produces friendship."[25] In this way, difference and heterogeneity that usually function as an impediment to unity and co-operation, by means of internal commerce, can be turned into virtue and the service of unity through diversity. In abstract terms, in Agrippa's argument, commerce appears as a force that induces sociability among partners of differing interests and characters.

We have seen that when speaking of the integration of western lands, Americans attributed a special significance to commerce. Agrippa also looks upon commercial ties as basic in attaching western settlers to the Union. This "bond on union," then, rests on economic relations for him, determined by supply and demand.[26] He hopes to integrate new, uncivilized territories by relying on the socializing force of commerce.

Despite his emphasizing the liberal, interest-based aspects of commercial society, Agrippa, then, was more on the side of commerce as a social force that would draw upon the diversity of interests engaging in a commercial interaction.

As has been mentioed, Cornell has identified "middling" anti-federalism as being friendly to commerce. Furthermore, he argues, they "favored economic growth" although despising too much disparity of riches.[27] Nonetheless, Anti-Federalists belonging to this strain exhibited a far stronger view of commerce, pointing out its ruinous impact on society at a certain degree of development.

When referring to the issue of commerce in the debate, *middling* Anti-Federalists addressed it in various contexts. One of these concerned the power of

---

[22] Storing 1981, 4:81, 4:86.
[23] Cornell 1999, 65.
[24] Storing 1981, 4:71.
[25] Storing 1981, 4: 84.
[26] Storing 1981, 4:84.
[27] Cornell 1999, 83.

the executive and the checks upon it. As one Anti-Federalist, under the pseudonym "Cato," argues in his fifth letter to the citizens of New York, the proposed constitution allows too much power for the executive and provides insufficient control over it, instead trusting the people's republican character to resist encroachments by it. This, says Cato, is a mistaken view, given that the character of the people is liable to change and deterioration, and although today it is capable of resisting executive power becoming tyrannical, with changing character it may not be able to do so as time goes by. The single most relevant factor that Cato mentions in this regard is commerce: it is through "the progress of a commercial society" that the character of a people changes, and it exerts such an influence by means of the major enemy of republican virtue, that is, luxury.[28]

We have seen before that according to one line of argument in republican thought, there is concern that in the commercial stage society easily enters into the phase of decline with development because of the people's growing interest in the consumption of luxury goods and their turning away from serving the public good. Cato reproduces this argument, also blaming growing social inequality and the loss of virtue in society on luxury.[29] In other words, he claims that since there are no institutional guarantees against executive power provided by the new constitution, the danger is that it is liable to turn tyrannical with time, given that commercial progress will automatically bring about the degeneration of the character of the American people, and thus the loss of the only check upon federal power.

Plebeian Anti-Federalists formulated the most critical view of commerce and commercial development. It was not simply the economically discriminatory impact of trade that disturbed them, as one should think on the basis of Cornell's argument. At the center of their argument was a critique of luxury, a concept that they intimately connected with commercial development and selfish interests.

Trade with foreign partners will also pose dangers related to the precious metal reserves of the nation. As a Pennsylvania writer using the pseudonym "Alfred" claims, the consumption of imported foreign luxury goods results in the outflow of gold and silver from the country. All this process, in turn, is ultimately the outcome of the pursuit of private interest, the greed for foreign luxury items. In Alfred's words, "May not *our manners* be the sources of our national evils? May not our attachment to foreign trade increase them? Have we not acted imprudently in exporting almost all our gold and silver for foreign luxuries?" Then he concludes speculating: "it may be said that this deficiency arises from the want of public virtue, in prefering (*sic*) private interest to every other consideration."[30]

---

[28] Storing 1981, 2:117.
[29] Storing 1981, 2:117.
[30] Storing 1981, 3:142; emphasis in the original.

Also addressing the issue of luxury, Charles Turner of Massachusetts links it with the deterioration of patriotism and morals among the people. Having been exposed to the corruptive tendencies of luxury, they have lost interest in public affairs as well as the capacity of governing themselves.[31]

"The Impartial Examiner" of Virginia also discusses the impact of luxury on the people's character. He argues that the historical memory of subjugation keeps a people recently having gained liberty in a healthy mental condition, protecting them from tyrannical tendencies in government. However, with the fading of such historical experience, their character becomes prone to transformation, and vigilance about liberty diminishes. Once this process is coupled with growing standards of living, new "objects of desire" appear, and the people turn to "riches and luxury." All this results in corruption, and finally a tyrannical government is erected with the people losing their liberty.[32] In the argument of the Impartial Examiner, it is the appearance of luxury, then, that serves as an impetus to the decline of republican morality, expediting the process of decline.

Using the critical framework of luxury, one Virginian Anti-Federalist writing under the pseudonym "A Delegate who has catched cold," connects the issue of progress with the problem of republican government. As he argues, even though made perfect, republican government needs revision from time to time in order to become adjusted to changing society. Undergoing progress, republican society keeps changing: commercial development and population growth, accompanied by the impact of luxury bring about a growing degree of corruption and discrepancy between society and government. Hence revolutions break out in order to close the gap between the two.[33]

Plebeian Anti-Federalists, thus, against Cornell's contentment, are more problematic to be seen as being on the side of commercial development. Breeding wealth and luxury, which tend to change the character of a republican people, commerce is not a friendly force for them, since it is inimical to republican order.

Conclusion

Even though, as Cornell argues, Anti-Federalists adopted a generally supportive attitude toward commerce, many of them also developed awareness of the possibly negative impact of commercial development on the society.

With the only exception of the elite variety, whose members gave wholehearted support to commerce because of its power to generate sociability and ties of affection among trading partners, Anti-Federalists tended to regard it as a major force in the degeneration of the political community. Middling and plebeian Anti-Federalists equally complained of the subversive force of luxury

---

[31] Storing 1981, 4:219.
[32] Storing 1981, 5:187-88.
[33] Storing 1981, 5:271.

that was bound to shatter the virtuous bases of societies. They were not so much interested in the ties that commerce would establish among heterogeneous interests; they were more anxious over the damage that it would do to homogeneous republican societies. It is no coincidence that Agrippa, that is, James Winthrop, a representative of the elite opinion, spoke in praise of commerce: his discourse was meant to appeal to the merchant class of an economically developed community, which was nonetheless was not so developed that it had been corrupted by luxurious consumption.

Literature

Broadie 2007 – Broadie, A. (Ed.) *The Cambridge Companion to The Scottish Enlightenment.* Cambridge, etc.: Cambridge University Press (2003).

Cornell 1999 – Cornell, S. *The Other Founders: Anti-Federalism and the Dissenting Tradition in America, 1788-1828.* Chapel Hill, N.C.: University of North Carolina Press, for the Omohundro Institute of Early American History and Culture.

Hobson 1989 – Hobson, Ch. F. Republicanism, Commerce, and Private Rights: James Madison's Path to the Constitutional Convention of 1787 // Paul, E. F. – Dickman, H. (Eds.) *Liberty, Property, and the Foundations of the American Constitution.* Albany, N.Y.: State University of New York Press.

Hume 1998 – Hume, D. Of Commerce // Copley, S. – Edgar, A. (Ed.) *David Hume. Selected Essays.* Oxford, etc.: Oxford University Press.

Letwin 1989 – Letwin, W. The Economic Policy of the Constitution // Paul, E. F. – Dickman, H. (Eds.) *Liberty, Property, and the Foundations of the American Constitution.* Albany, N.Y.: State University of New York Press.

McCoy 1980 – McCoy, D. R. *The Elusive Republic: Political Economy in Jeffersonian America.* Chapel Hill, N.C.: The University of North Carolina Press.

Meek 1976 – Meek, R. L. *Social Science and the Ignoble Savage.* Cambridge – New York: Cambridge University Press.

Onuf – Onuf 2006 – Onuf, N. – P. Onuf. *Nations, Markets, and War: Modern History and the American Civil War.* Charlottesville – London: University of Virginia Press.

Pocock 1975 – Pocock, J. G. A. *The Machiavellian Moment: Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition.* Princeton – London: Princeton University Press.

Pocock 1985 – Pocock, J. G. A. Hume and the American Revolution: The dying thoughts of a North Briton // Pocock, J. G. A. (Ed.) *Virtue, Commerce, and History: Essays on Political Thought and History, Chiefly in the Eighteenth Century.* Cambridge, etc.: Cambridge University Press.

Siegan 1989 – Siegan, B. H. One People as to Commercial Objects // Paul, E. F. – Dickman, H. (Eds.) *Liberty, Property, and the Foundations of the American Constitution.* Albany, N.Y.: State University of New York Press.

Storing 1981 – Storing, H. J. (Ed.) *The Complete Anti-Federalist.* 7 volumes. Chicago – London: The University of Chicago Press.

Wood 1993 – Wood, G. S. *The Radicalism of the American Revolution.* New York: Alfred A. Knopf (1991); New York: Vintage Books.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 107-119.

ÜBERLEGUNGEN ZUR ÜBERSETZBARKEIT VON HUMOR UND WITZ

Ana Dimova

(Ана Димова, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

„Humor" und „Witz" werden im Deutschen zuweilen gleichbedeutend verwendet: „Man hat Humor" – „Man hat Witz" oder, wenn man dies nicht hat, ist man „humorlos" bzw. „witzlos". Ganz identisch sind jedoch beide Begriffe nicht, besonders wenn man ihre Entwicklungsgeschichte hinterfragt.

Bekanntlich bedeutete in der Antike das Wort „(h)ūmor" ‚Flüssigkeit', ‚Feuchtigkeit', ‚Körpersaft'. Nach der mittelalterlichen Temperamentenlehre waren die Stimmungen des Menschen abhängig von der jeweiligen Mischung der vier Körpersäfte - Blut, Schleim, gelbe und schwarze Galle[1], und wenn sie gut aufeinander abgestimmt waren, hatte man gute Gesundheit, hatte man „guten Humor", die schlechte Kombination führte zu Krankheiten, d.h. zu „schlechtem Humor". Die menschlichen Temperamente galten als Ausdruck dieser vier Humor-Arten: sanguinisch – des Blutes, phlegmatisch – des Schleimes, cholerisch – der gelben Galle, melancholisch – der schwarzen Galle. Für die antike Medizin war Humor also die Grundlage des Lebens, der Gesundheit und der Krankheit, des Temperaments. In der Fachsprache der Medizin wird Humor (und humoral) auch heute im Sinne von Körpersaft verwendet. In der Spät-Renaissance überschritt der Humor die Grenze der Medizin und fand Eingang in die Kunst. Der englische Dramatiker Ben Jonson schrieb im 16. Jh. die Sittenkomödien „Every Man in His Humour" und „Every Man out of His Humour", wo er den Humor in ein künstlerisches Prinzip verwandelte, indem das Schicksal des Menschen, seine Leidenschaften und Launen als Ausdruck der vier Humorarten dargestellt wurden[2]. Der Begriff Humor in seiner heutigen Bedeutung ist etwas später ebenfalls in England zum ersten Mal im Jahre 1709 bezeugt, in der Schrift von Lord Shaftesbury „Sensus communis: An essay on the freedom of wit and humour"[3]. Voltaire postulierte zwar einen französischen Ursprung für den Begriff und nahm an, dass der englische Begriff „humour" im neuen Sinne von dem französischen „humeur" abgeleitet sei, wie er von Corneille in seinen ersten Komödien verwendet werde. Tatsächlich leitete sich das englische Wort „humour" ursprünglich aus dem Französischen ab und bezeichnete einen der vier Körpersäfte, doch ist es wenig wahrscheinlich, dass sich die zeitgenössische englische Bedeutung auch von Frankreich herleitete, wie Jan Bremer und Herman Roodenburg in der Einleitung ihrer „Kulturgeschichte

---

[1] Vgl. Kluge 1999.
[2] Pasi 2001:181.
[3] Vgl. Bremer/Roodenburg 1999:9.

des Humors" dargelegt haben. Im Jahr 1862, in seinem Roman „Le misérables", sprach Victor Hugo noch über jene englische Sache, die man Humor nennt[4].

Auch in Deutschland war das Wort „Humor" ein englischer Import, wie Lessing ausdrücklich festhält. Zunächst übersetzte er „humour" als „Laune" im älteren Sinne dieses Wortes – ‚Mondphase, wechselnder Mond – wechselnde Stimmung' - verbesserte sich dann aber später[5] indem er schrieb „von dem, was die Engländer humor nennen".

Es wäre sicher nicht uninteressant den verschlungenen Wegen des Humorbegriffs nachzugehen, die aus dem Altertum auf uns gekommen oder in späteren Zeiten geprägt worden sind in verschiedenen Sprach- und Kulturgemeinschaften. Hier eine Kostprobe nur als Beispiel.

Im „Duden – Deutsches Universalwörterbuch" (2003) findet man folgende Definition des Humors: „Gabe eines Menschen, der Unzulänglichkeit der Welt und der Menschen, den Schwierigkeiten und Missgeschicken des Alltags mit heiterer Gelassenheit zu begegnen".

Im „Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache" (1978) wird „Humor" wiederum definiert als „gelassene Heiterkeit, die den Menschen befähigt, in schweren Situationen eigene und fremde Schwächen zu belächeln und den Mut zu bewahren".

Das französische Standardwörterbuch „Le Petit Robert" (1981) definiert Humor so: "forme d'esprit qui consiste à presenter ou à deformer la realité de manière à en degager les asspects plaisants et insolites". [Form des Geites/Witzes durch die die Realität in ihren angenehmen/amüsanten und lustigen/komischen Aspekten dargestellt oder entstellt wird].

Das englische "Oxford Encyclopedic English Dictionary" (1991) definiert "humour" als "1a) the condition of being amusing or comic (less intellectual and more sympathetic than 'wit') 1b) the expression of humour in literatur speech etc 2) (in the full sense of 'humour') the ability to perceive or express humour or take a joke 3) a mood or state of mind".

Das russische Wörterbuch "Slovar' russkogo jazyka" (1984) definiert "Jumor" als 'harmlos-ironische Einstellung zu jemandem oder zu etwas' und als ‚Fähigkeit, die Ereignisse, die Unzulänglichkeiten, die Schwächen komisch darzustellen'.

Das bulgarische dreibändige Bedeutungswörterbuch (1955-1957) formuliert Humor als ‚Fähigkeit, die lustige, komische/lächerliche Seite der Dinge zu sehen'.

Das Gemeinsame dieser Wörterbucheintragungen ist, dass Humor als eine Gabe bzw. Fähigkeit des Menschen gesehen wird, die Welt auf die leichte Schulter zu nehmen, was sich im Deutschen als „heitere Gelassenheit" oder „gelassene Heiterkeit" verbalisiert, im Englischen als „beeing amusing or comic", im Bulgarischen als die „amüsante und komische Seite des Lebens", im

---

[4] Bremer/Roodenburg 1999:10f.
[5] vgl. Schmidt-Hidding 1963:182.

Russischen wiederum als „die komische Darstellung des Lebens"; das Französische sticht etwas ab von dieser allgemeinen Einheitlichkeit – es heißt im Französischen eben nicht Fähigkeit des Menschen, sondern „forme d'esprit", und zwar als Darstellung und Entstellung der Realität in „les asspects plaisants et insolites", was sich zur Not übersetzen ließe als die angenehmen und lustigen Aspekte, vielleicht doch komischen, aber das Wort „comique" wird eben nicht verwendet.

Von kulturwissenschaftlicher Seite wird „Humor" definiert ganz allgemein als „jede durch eine Handlung, durch Sprechen, durch Schreiben, durch Bilder oder durch Musik übertragene Botschaft, die dazu abzielt, ein Lächeln oder ein Lachen hervorzurufen"[6].

Wie sieht es nun mit dem Witz aus?

Das Wort „Witz", im Althochdeutschen „wizzi", im Mittelhochhdeutschen „witze" ist eine Ableitung vom Verb „wissen", Ausgangsbedeutung ist ‚Verstand, Wissen, Klugheit, Weisheit'[7]. „Mit witzen" bedeutet im Mhd. 'verständig'; „ûz den witzen kommen" – ‚den Verstand, die Besinnung verlieren'; „âne witze" ist ‚ein dummer, törichter Mensch'. In einigen Komposita ist auch heute diese ältere Bedeutung beibehalten: „Aberwitz" ist ‚Unverstand, Wahnwitz'; „Mutterwitz" ist ‚der natürliche, gesunde Menschenverstand'; „gewitzt sein" bedeutet ‚sein Wissen der Erfahrung verdanken'; „Vorwitz" beruht auf einem ‚Mangel an Erfahrung'. Ende des 17. Jahrhunderts verengte sich die Bedeutung unter dem Einfluss des Französischen und meinte nun etwa dasselbe wie das noch heute geläufige Fremdwort „Ésprit". „Witzig" hieß soviel wie ‚geistreich' und bezeichnete die geschwinde Gedankenverbindung, die intellektuelle Kombination, die geistige Beweglichkeit, die Leichtigkeit des Beziehens und Assoziierens[8]. Im Englischen wird "wit" definiert als "1. intelligence; quick understanding 2a) the unexpected, quick and humorous combining or contrasting of ideas or expressions 2b) the power of giving intellectual pleasure by this"[9].

In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts wurde das lateinische Wort „ingenium" [das Angeborene] ins Englische mit „wit" übersetzt, und seit dem galten „wit", „ésprit" und „Witz" allmählich im ganzen westlichen Europa als Grundzug des literarischen und künstlerischen Produzierens, so dass Lessing 1751 in seiner Schrift „Das Neueste aus dem Reiche des Witzes als Beilage zu den Berlinischen Staats- und Gelehrten Zeitungen" festhalten konnte, „dass die schönen Wissenschaften und freyen Künste das Reich des Witzes ausmachen"[10]. Erst mit dem 19. Jahrhundert wurde es üblich, das Wort „Witz" in erster Linie auf die Produkte witziger Veranlagung zu beziehen. Von „vielen Berliner Witze"

---

[6] Bremer/Roodenburg 1999:9.
[7] Vgl. Kluge 1989.
[8] Vgl. Röhrich 1977:4.
[9] Oxford Encyclopedic English Dictionary 1991.
[10] Lessing 1976: 7.

spricht Goethe 1828 und liefert damit einen frühen Beleg dafür, dass sich nun der heute vorherrschende Gebrauch als Name für ein bestimmtes Genre einzubürgern begann. Nach gegenwärtigem Sprachgebrauch ist ein „Witz" eine kurze, Lachen erregende Erzählung, die in einer Pointe gipfelt[11].

Diese Bedeutungsverschiebung ist sehr anschaulich an der Darstellung im neuen „Duden – Deutsches Universalwörterbuch" (2003) abzulesen, wo die ursprüngliche Bedeutung 'Klugheit', 'Findigkeit' als 2b ganz zuletzt steht mit der pragmatischen Angabe „veraltend". Als erste Bedeutung steht aber im Wörterbuchartikel „Witz": „[prägnant formulierte] kurze Geschichte, die mit einer unerwarteten Wendung, einem überraschenden Effekt, einer Pointe am Ende zum Lachen reizt'; als Bedeutung 2a steht jedoch noch die Bedeutung ‚Gabe, sich geistreich, witzig, in Witzen zu äußern", dies ist eben diejenige Bedeutungsvariante, die als Synonym von "Humor" verwendet wird. Und eben diese Bedeutung meint Otto Best in seiner Monographie „Ein Volk ohne Witz. Über ein deutsches Defizit" (Best 1993), wo er versucht das verbreitete Stereotyp, dass die Deutschen keinen Humor haben, zu hinterfragen. Als eine Antwort auf „Ein Volk ohne Witz" will die neulich erschienene Monographie des Sozialwissenschaftlers Gert Raethel „Die Deutschen und ihr Humor" verstanden werden[12].

„Humor" und „Witz" stehen offensichtlich in einem interessanten Verhältnis zueinander, denn auch der erste Band der Reihe wortvergleichender und wortgeschichtlicher Studien „Europäische Schlüsselwörter", die das Sprachwissenschaftliche Kolloquium in Bonn im Jahre 1963 herauszugeben begann, war als „Humor und Witz" betitelt[13].

In der ersten Studie dieses Bandes „Wit and Humour" macht Wolfgang Schmidt-Hidding[14] einen Querschnitt durch den Wortschatz des Komischen im Englischen und Deutschen. Er unterscheidet vier komische Grundhaltungen „wit – humor – fun – ridicule/mock", im Deutschen entsprechend „Witz – Humor – Spaß – Spott", die er dann je nach Wortart in 5 Gruppen einteilt als „Anlage/Begabung, Eigenschaft, Träger der Begabung als Nomina agentis, Ausübung als Verbum und Objektivierungen".

„Wit" verbindet sich nach Schmidt-Hidding für das englische Sprachgefühl mit der kognitiven Tätigkeit (Kräfte des Verstandes), „humour" mit der affektiven Tätigkeit (Kräfte des Gemüts); „fun" beruht auf der Vitalität (Kräfte der Lebenslust), „ridicule" bzw. „mock" funktionieren in der moralischen Sphäre (Kräfte der moralischen Kritik). Etwas problematisch erscheint die direkte Übertragung dieser Beziehungen auf das Deutsche. Die Aufnahme von „Witz" als eine der Grundhaltungen im Wortfeld des Komischen erscheint fraglich. Die etymologische Verwandtschaft von „Witz" und „wit" sind in

---

[11] Röhrich 1977: 5.
[12] Raetel 2005.
[13] Schmidt-Hidding 1963.
[14] Schmidt-Hidding 1963:37f.

diesem Falle etwas irreführend. Vom Standpunkt der Synchronie scheint „Witz" im Deutschen nicht sehr geeignet zu sein, die intellektuell-kognitive komische Grundhaltung allein zu repräsentieren, denn die im „Duden" festgehaltene Bedeutungsverschiebung wiedergibt wohl die aktuelle Sprachverwendung. Dies bezeugen auch die Übersetzungsprobleme, die bei Freuds Studie „Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten"[15] entstehen, wo beide Bedeutungen gleichzeitig vorliegen: eine frühe amerikanische Übersetzung trägt den Titel „Jokes and their relation to the unconscious"[16]; die spätere englische Übersetzung heißt „Wit and its relation to the unconscious"[17]. In Bulgarien schwankte man lange bei der Übersetzung dieses Titels; nach Meinung des bulgarischen Philosophen Isak Pasi sollte man sich jedoch für „ostroumie" ('Scharfsinn') entscheiden; die Übersetzung dieser Studie von Haritina Kostova-Dobreva trägt auch den Titel „Ostroumieto i negovoto otnošenie kăm nesăznavanoto"[18]. Auch in der russischen Übersetzung hat man sich für diese Lösung entschieden[19].

Trotz mancher Bedenken bezüglich der Polysemie des deutschen „Witz" kann man wohl annehmen, dass „Humor" bzw. „humour" und „Witz" bzw. „wit" zwei der komischen Grundhaltungen im Deutschen und Englischen repräsentieren, die eine in der Sphäre des Kognitiv-Intelektuellen, die andere im Bereich des Affektiv-Emotionalen. Diese komischen Grundhaltungen konnten auch für das Bulgarische nachgewiesen werden. Somit könnte man annehmen, dass die von Schmidt-Hidding postulierten Grundhaltungen als Subkategorien der prototypischen Kategorie des Komischen anzusetzen wären. Obwohl in den verschiedenen Sprachen unterschiedlich verbalisiert, bilden diese Subkategorien eine gute Grundlage für Übersetzbarkeit. Wenn aber von Übersetzbarkeit – in einem nicht metaphorischen Sinne – die Rede ist, handelt es sich erwartungsgemäß um Texte.

Seine öffentliche Antrittsvorlesung „Über den Witz" an der Universität Konstanz im Jahre 1968 begann Wolfgang Preisendanz mit folgendem Text (Preisendanz 1970: 7):

(1) Eines Tages vermisst Stalin nach einer Sitzung des Politbüros eine Mappe mit Geheimdokumenten. Sofort ruft er Berija an, der Chef der Geheimpolizei, und befiehlt ihm, alle Mutglieder des Politbüros verhaften zu lassen. Am anderen Morgen findet er die Mappe selbst wieder. Unverzüglich ruft er wiederum Berija an und gibt Order, die Verhafteten frei zu lassen.' Zu spät!' erwidert Berija. ‚Sie haben alle bereits gestanden'".

Denn Preisendanz wollte im voraus die Erwartung ausschließen, dass er über den Witz als geistige Veranlagung sprechen möchte. Thema seiner

[15] Freud 1958.
[16] Freud 1963.
[17] Freud 1999.
[18] Frojd 1991.
[19] Frejd 1989.

Vorlesung sollte der Witz sein als sprachliches Genre, als sprachliche Struktur, als Ausdrucksform, als Text[20]. Mit seinem Einleitungsbeispiel hat er aber bereits das Problem der Übersetzbarkeit angeschnitten. Er hat nämlich einen russischen Witz in deutscher Sprache erzählt. Die Frage, ob der erzählte Witz übersetzbar ist, erübrigt sich. In seiner Vorlesung betonte Preisendanz mehrmals die Sprachlichkeit des Witzes, dass ein witziger Einfall immer schon einen sprachlichen Trick als Korrelat hat[21]. Diese Auffassung vertreten viele prominente Vorgänger von Preisendanz auf dem Forschungsfeld des Witzes, nicht zuletzt Albert Wellek, der das Wortspiel als die „Keimzelle des Witzes" bezeichnet hat[22]. In der Nachfolge hat man immer wieder den Akzent in der Witzforschung auf Wortspiele und sprachliche Tricks gesetzt. Anfangen müsste man mit Algirdas Julien Greimas, der in seiner „Semantique structurale"[23] einen Witz angeführt hat (unter der Bezeichnung „bon mot"), der in der Humor- und Witzforschung immer wieder übernommen, zitiert, übersetzt und als Beispiel für Unübersetzbarkeit angesetzt wurde:

(2) C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu d'air sur la terrasse:

- Ah! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein?
- Ça, did l'autre, je n'en sais rien.
- Comment ça?
- Non, je n'y suis pas allé![24]

Salvatore Attardo hat in seiner „Linguistic Theories of Humour" versucht, den Witz ins Englische zu übersetzen:

(2') At a sophisticated party, two guests are talking autside. "Ah," says the first, in a satisfied tone, "nice evening, isn't it? Magnificent meal, and beautifull toilettes (= lavatories / dresses), aren't they?" "I wouldn't know," answers the second. "What do you mean?" "I did not have to go."[25]

Bernhard Marfurt hat in seiner Monographie „Textsorte Witz" dieses Beispiel auf Deutsch angeführt:

(2'') Wir befinden uns auf einer hocheleganten, glänzenden Abendgesellschaft der vornehmen Welt mit sorgfältig ausgewählten Eingeladenen. Zwei Gäste schöpfen ein wenig Luft auf der Terrasse:

---

[20] Preisendanz 1970:8.
[21] Preisendanz 1970:18.
[22] Wellek 1949:171.
[23] Greimas 1966.
[24] Greimas 1966:70.
[25] Attardo 1994:63.

- „Ah", sagt der eine, Befriedigung in der Stimme, „eine vornehme Abendgesellschaft, wie? Vorzügliches Essen ... und dann, entzückende Toiletten, wie?"
- „Darüber", sagt der andere, „kann ich nichts sagen."
- „Wie das?"
- „Nun, ich bin nicht dort gewesen."[26]

Man kann wohl die Wirkung dieses Witzes als Isotopie-Wechsel im Sinne von Greimas („toilettes" als ‚Abendkleidung' und als ‚Klosett'), als Bissoziation, als Inkongruenz, als Bezugsrahmenwechsel oder einfach im Sinne der klassischen Rhetorik als Amphibolie beschreiben und erklären. Sehr viel kommt dabei für die Erklärung der Übersetzbarkeit nicht heraus. Im Französischen und Deutschen funktioniert das Wortspiel, im Englischen und in den meisten slawischen Sprachen eben nicht.

Solche „Wortspiele" sind zwar in Witzen verschiedener Sprachen vorhanden, wie weitere Beispiele sehr wohl belegen. Sie sind sicher auch als Erscheinungen der sog. Wortkomik eher als unübersetzbar anzusehen. Hier einige Beispiele:

(3) Was ist der Unterschied zwischen den Schweinen in der Bundesrepublik und den Schweinen in der DDR?
In der Bundessrepublik werden die Schweine gegessen,
und in der DDR werden die Schweine G/genossen.

(4) Was ist ein Mann in Salzsäure? – Ein gelöstes Problem.
(4') What is a man in hydrocloric acid? – A solved problem.

(5') Anfrage an Radio Erewan: "Welches ist das wichtigste Organ der Frau?"
Radio Erewan weiß keine Antwort, dafür aber Radio Sofia:
„Das wichtigste Organ der Frau ist die Zeitschrift „Die Frau von heute". (Übersetzung aus dem Bulgarischen)

Überlegungen über Wortspiele, Sprachspiele, word play, puns, jeux de mots, mot d'esprit bilden einen, wenn nicht immer zentralen, so doch sehr wichtigen Aspekt der Witz- und Humorforschung. Die meisten Untersuchungen beschäftigen sich jedoch, wie Salvatore Attardo festhält[27], mit der Klassifikation von Wortspielen in der naiven Erwartung, dass die wissenschaftliche Klassifizierung der Elemente eines Phänomens automatisch zur Erklärung seiner Spezifik führen sollte. Bekanntlich haben aber Klassifizierungen keine Erklärungskraft, dies gilt besonders für Wortspielklassifikationen, da einerseits jedes Sprachmittel als Bauelement von Wortspielen auftreten kann, und andererseits hat durchaus nicht jedes Wortspiel humoristisches Potential. Wortspiele mögen eine Herausforderung für die Übersetzung sein. Es gibt

[26] Marfurt 1977:101.
[27] Attardo 1994:112.

unübersehbare Untersuchungen über das Wortsspiel vom Standpunkt der Übersetzung[28]. Über das humoristische Potential des Wortspiels sagen sie jedoch wenig aus. Und sehr wenige der guten Witze enthalten wirklich Wortspiele. Auch der von Preisendanz als Einstieg zitierte Witz, wie auch alle Beispiele, die er in seiner Vorlesung anführt, enthalten keine Wortspiele im klassischen Sinne. Meine vielleicht gewagte These lautet: Wortspiele stellen kein zentrales Übersetzungsproblem in Bezug auf Humor und Witz dar.

Was ist aber dann das Übersetzungsproblem beim Witz? Das heißt: warum werden bestimmte Witze mit Lachsalven belohnt, und andere als geschmacklos, mies, fad, flach oder einfach als schlecht empfunden? Dass dies in sehr wenigen Fällen an sprachlichen Barrieren liegt, bezeugen die Hunderten von Witzsammlungen in verschiedenen Sprachen, die nicht nur einheimische Witze enthalten. Auch das Internet wimmelt von „internationalen" Witzen, das heißt aber, das es in den meisten Fällen übersetzte Witze sind. Ob man nun über diese verschriftlichten Witze lacht, ist eine andere Sache. Als einziges noch lebendiges Genre der Volksdichtung entfaltet der Witz seine volle Wirkungskraft natürlich im spezifischen Interaktionsmuster ‚Witze erzählen'[29]. Die aufgezeichneten Witze haben aber viele Leser, denn sie sind wie gefrorene Kost, die auf Eis gelegt wurde, um später, bei günstigen Bedingungen entsprechend gewürzt und schmackhaft gemacht zu werden. Welche Gewürze man dann verwendet, ist Geschmacksache, die von Individuum zu Individuum, aber auch von Kultur zu Kultur variabel sein können.

Der Liedermacher Wolf Biermann sang im Jahre 1964, noch in der DDR:

Witze riss das Volk schon immer
Ohne Demut und Respekt
Witze sind wie selbstgebrannter
Starker süßer Apfelschnaps
Aber in des Zwanges sauren Apfel
Mag das Volk nicht beißen
O Gericht, vergälle nicht
Uns mit schweren Strafen unsre
Große Lust am Witzereißen
Weil:
Keiner tut gern, was er darf
- was verboten ist, das macht uns gerade scharf.[30]

Mag sein, dass sich nichts Entgegengeszteres auffinden lässt als die Dinge, worüber die Menschen lachen – um mit Hegel zu sprechen[31]; oder wie Goethe in seinen „Wahlverwandtschaften" sagte, dass die Menschen durch

[28] U.a. Delabastita 1997; Grassegger 1985; Heibert 1993; Tęcza 1997.
[29] Marfurt 1977: 39 f.
[30] Biermann 1998.
[31] Schäfer 1996:7.

nichts mehr ihren Charakter bezeichnen als durch das, was sie lächerlich finden[32]. Das Gemeinsame aller Menschen ist wohl, dass sie lachen, und zwar gern lachen über verbotene Dinge. Humoristische Gattungen, darunter auch Witze, gibt es in jeder Kultur, in der einen oder anderen Form. Witze sind nämlich eine beliebte Strategie zur Verletzung oder mindestens zur Umgehung von Tabus. Denn: „Tabu ist, wenn man's trotzdem macht" als Gegenstück zu „Humor ist, wenn man trotzdem lacht".

Im Witz werden alle Arten von Tabu durchbrochen. Das Tabu aus Furcht ist kennzeichnend für die Naturvölker und spielt in den modernen Gesellschaften kaum eine Rolle, obwohl in den meisten Sprachen und Kulturen Relikte davon erhalten geblieben sind. Wichtiger sind für die heutigen Gesellschaften die anderen drei Tabuarten: aus Feinfühligkeit, aus Anstand und aus sozialem Takt[33]. Tabus aus Feinfühligkeit spielen in Bezugsfeldern wie Tod, Krankheit und andere körperliche und geistige Unvollkommenheiten eine wichtige Rolle und bilden den Hintergrund für grausame und makabre Witze, für Irren- und Medizinerwitze. Tabus aus Anstand sind durch Scham-, Peinlichkeits- und Anstandsgefühle motiviert und betreffen bestimmte Körperteile, Körperausscheidungen und Körperfunktionen sowie Sexualität; sie bilden das Bezugsfeld der sog. schmutzigen Witze (skatologische und sexuelle). Tabus aus sozialem Takt werden durch politische, konfessionelle und ethnische Witze verletzt.

Freud hat in der schon erwähnten Studie „Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten" (1958) drei Funktionen des Witzes formuliert, die bis dato nicht wiederlegt worden sind: die Befriedigung feindlicher und aggressiver Impulse (in mehr oder weniger verkleideter Form), die aufgrund sozialer Regeln unterdrückt werden müssen; die Befriedigung des Triebs, über verbotene Themen zu sprechen, die aber im Witz angesprochen werden können; die Befriedigung eines unschuldigen Spieltriebs. Über Tabuverletzung spricht er in dieser Studie noch nicht, denn sein Interesse für das Tabu ist 15 Jahre später geweckt worden. Er hat aber überzeugend dargelegt, dass dem Menschen bestimmte Triebe angeboren sind, die in jeder Gesellschaft in gewisser Weise unterdrückt werden. Das heißt nichts anderes, als dass alle Kulturen auf Triebverzicht aufbauende, normsetzende Instanzen haben. Und ein wichtiger Motor für die Produktion und Rezeption von Komischem ist eben die Umgehung dieser Instanzen, die man heute als Tabubereiche zu bezeichnen pflegt[34]. Selbstverständlich sind die Tabubereiche in verschiedenen Kulturen verschieden. Und je stärker die Tabus, desto besser die Witze. Es ist kein Zufall, dass in totalitären Gesellschaften der politische Witz als „Flüsterwitz" floriert. Hans Jochen Gamm hat in seiner Untersuchung „Der Flüsterwitz im Dritten Reich"[35] folgenden Witz angeführt:

---

[32] vgl. Schmidt-Hidding 1963:1.
[33] Ullmann 1962: 196 f.; Zöllner 1997:52.
[34] Schäfer 1996:50.
[35] Gamm 1993:52.

(6) Müller fragte: „Was gibt es für neue Witze?", worauf Schulz antwortete: „Sechs Monate KZ!".

Der Witz existiert in mehreren Varianten, wobei die Variable die Strafe ist: „zwei Jahre Dachau, ein Jahr Gefängnis" usw. Eine bulgarische Sammlung politischer Witze aus der Zeit des Kommunismus, die 1991 erschienen ist, trägt den Titel „Das goldene Gitter" – im Volksmund war dies der „Preis" für politische Witze. Und eine Sammlung rumänischer Witze, die 1986 auf Englisch erschienen ist[36], trägt den Titel „First Prize - Fifteen Years". Der Titel geht auf einen Witz zurück, der variierend in allen kommunistischen Ländern verbreitet war, und der nur eine Abwandlung des schon angeführten aus dem Dritten Reich ist:

(7) Ein Preisausschreiben für den besten politischen Witz. Erster Preis: fünfzehn Jahre.

Variante:

(8) Was ist der Unterschied zwischen einem sexuellen und einem politischen Witz? – Mindestens fünf Jahre.

Und der Unterschied zwischen einem demokratischen und einem totalitären Politiker ist im folgenden Witz festgehalten:

(9) Ein Treffen zwischen dem bulgarischen Partei- und Staatschef Todor Zhivkov und De Gaulle. Todor Zhivkov, kopfschüttelnd:
„Es werden aber sehr viele Witze über Sie erzählt in Frankreich!"
„Ja, ja, sie sind sehr geistreich, und ich sammle sie alle!"
„Und ich sammle all diejenigen, die über mich Witze erzählen!"

Der Einleitungswitz von Preisendanz gehört auch zu dieser Kategorie. Der soziokulturelle Kontext, in dem Preisendanz den Witz anführt, ist jedoch ein völlig anderer. Ob man heutzutage, nicht nur in Deutschland und im westlichen Europa überhaupt, auch in Osteuropa und Russland noch weiß, wer Stalin war, geschweige denn Berija? Wird noch ein Tabu gebrochen, wenn man solche historischen Witze erzählt? Wohl nicht.

Wenn man für die Übersetzung von Witzen als Äquivalenzmaßstab die Erzählbarkeit von Seiten des Sprechers und die Lachreaktion von Seiten des Hörers ansetzen würde, verwandelt sich das Übersetzungsproblem in ein Auswahlproblem, indem das Auswahlkriterium eben die Tabuzonen sind, die in einer Kultur existieren. Und eine wichtige Bedingung für die Übersetzbarkeit als Erzählbarkeit ist, ob man im eigenen oder in einem fremden Kulturkontext die Witze erzählt. Ich werde nie die Reaktion einer polnischen Kollegin vergessen, als ich einen Einsatzwitz zitierte, den ich gerade gelesen hatte:

(10) Alle Menschen haben einen Vogel, nur die Bischöfe glauben, es sei der Heilige Geist.

---

[36] Banc/Dundies 1986.

Da sagte die polnische Kollegin: „Der Heilige Geist ist schon etwas Gutes." Ich weiß inzwischen, dass für die Polen antiklerikale Witze das größte Sakrileg und die katholische Kirche das stärkste Tabu ist. Auch Jüdische Witze, die überall auf der Welt geschätzt und auch übersetzt und herausgegeben werden, können sich unter Umständen in antisemitische Judenwitze verwandeln.

Die sog. schmutzigen Witze, dirty jokes, sind in jeder Kultur vorhanden, da durch sie allgemeinverbreitete Tabus verletzt werden. Die Schwerpunktsetzung differiert aber von Kultur zu Kultur. In mediterrannen Kulturen dominieren sexuelle Witze, während in nord-westlichen Ländern Europas die skatologischen Witze den Vorrang haben. Auch die Schimpfwörter in südlich-östlichen Kulturen funktionieren im Bereich des Sexuellen, während sie im Nordwesten aus dem Wortfeld des Anal-Fäkalen leben. Das heißt aber in Bezug auf die Übersetzbarkeit von Witzen, dass die süd-östlichen sexuellen Witze im nordwestlichem Kulturkontext nicht akzeptabel sein werden. Sie sind es auch nicht, wie ich aus Erfahrung weiß. Und der sexuelle Witz paart sich gern in südöstlichen Kulturen, besonders in totalitären Gesellschaften, mit dem politischen Witz. Zwei starke Tabus werden gleichzeitig verletzt, deshalb waren Witze diesen Typs in den Exkommunistischen Ländern die besten. Ich werde nur ein bulgarisches Beispiel aus den 60-er Jahren des 20. Jh. in deutscher Übersetzung anführen:

(11) Versammlung in einer LPG. Man soll einen Namen für die Genossenschaft beschließen. Verschiedene Vorschläge werden gemacht: „Revolution", „Einheit", „Lenin" u.ä. Da meldet sich immer wieder ein älterer Bauer und sagt: „Lope de Vega!" Der Vorsitzende beachtet ihn nicht. Er besteht aber auf seinen Vorschlag und ruft immer wieder dazwischen: „Lope de Vega". Der Vorsitzende hält es nicht länger aus und fragt ihn: „Gut, Lope de Vega, aber was bedeutet das eigentlich?" Der Bauer antwortet: „Ich weiß auch nicht, was es bedeutet, aber es klingt wie Leck mich am Arsch!"

Natürlich liegt das Schimpfwort auf Bulgarisch im Wortfeld des Sexuellen. Neben der Übertragung des Schimpfwortes aus dem Bereich des Sexuellen in den Bereich des Anal-Fäkalen habe ich auch andere adaptierende Techniken angewendet. Die Figur des witzigen Bauern heißt in den bulgarischen Witzen „Wute". Man braucht nichts weiter zu sagen, wenn der Name „Wute" fällt, wird ein Witz erwartet. Ich habe diesen Namen hier erspart. LPG habe ich nicht erspart, mir ist nichts besseres eingefallen, aber man könnte sicher in jeder Kultur eine Institution oder Organisation finden, wo diese Situation denkbar wäre. Dies ist auch der Weg, den die sog. wandernden Motive und Themen gegangen sind, die an verschiedene soziokulturelle Bedingungen angepasst werden. Neulich hat mir eine Freundin aus Deutschland einen Witz gemailt, den sie aus den USA ebenfalls per e-mail bekommen hatte:

(12) George Bush, seine Frau Laura und Dick Cheney sitzen im Flugzeug. Bush sagt: „Wenn ich jetzt eine Tausenddollarnote aus

dem Fenster werfen würde, könnte ich einen Menschen sehr glücklich machen."

Laura antwortet: „Wenn ich jetzt zehn Tausenddollarnoten aus dem Fenster werfen würde, könnte ich zehn Menschen glücklich machen."

Dick Cheney will sich nicht lumpen lassen und sagt: „Mit hundert Tausenddollarnoten könnte ich hundert Menschen glücklich machen."

Da flüstert der Pilot dem Copilot: „Und wenn ich jetzt die drei rauswerfen würde, könnte ich Millionen Menschen glücklich machen."

In der „Kulturgeschichte des Humors", die Jan Bremer und Herman Roodenburg herausgegeben haben, führt Henk Driessen eine Variante dieses Witzes über den König Hassan in Marokko an, den sich die Rif-Bewohner in Marokko in der Lokalsprache erzählten; sein Begleiter erzählte ihn für Henk Driessen auf Spanisch, er notierte sich den Witz auf Niederländisch, in seiner Studie steht er auf Deutsch[37]. Es ist kein sprachliches Problem, den Witz in einer anderen Sprache zu erzählen. Den Witz über Busch hatte meine Freundin ebenfalls auf Englisch gehört, hat mir ihn auf Deutsch gemailt und ich habe ihn oftmals auf Bulgarisch erzählt. Diesen Witz kannte ich aber schon als Variante über verschiedene Politiker aus dem Ostblock. Das Motiv der unbeliebten Politiker, die aus dem Fenster geworfen werden, damit das Volk glücklich wird, ist also ein echtes Wandermotiv. Der Volksmund kümmert sich wenig um Prinzipien der Übersetzbarkeit: Witze übersetzen sich selbst, indem die Motive übernommen werden und den einheimischen Bedingungen angepasst: jedes Volk schmeißt die eigenen Politiker aus dem Fenster. Obwohl der Bush-Witz heute vielenorts auf der Welt ankommen würde.

Literaturverzeichnis

Attardo, Salvatore (1994): Linguistic Theories of Humour. Berlin.

Best, Otto (1993): Ein Volk ohne Witz. Über ein deutsches Defizit. Frankfurt/Main.

Biermann, Wolf (1998): Lieder vom preußischen Ikarus (CD).

Bremer, Jan/Herman Roodenburg (1999) (Hg.): Kulturgeschichte des Humors. Darmstatdt.

Delabstita, Dirk (1997) (Ed.): Traductio. Essays on Punning and Translation. St. Jerome Publishung.

Driessen, Henk (1999): Lachen und Feldforschung aus deem Blickwinkel der Ethnologie. In: Bremer, Jan/Herman Roodenburg: Kulturgeschichte des Humors. Darmstatdt, S.167-185.

Duden – Deutsches Universalwörterbuch (2003). 5. Aufl. Mannheim (CD-ROM).

[37] Driessen 1999:168.

Freud, Sigmund (1958): Der Witz und seine Beziehung zum Unbebwusten. Frankfurt/Main.

Freud, Sigmund (1963): Jokes and their relation to the inconscious. New York.

Freud, Sigmund (1999): Wit and its relation to the inconsious. London.

Frejd, Zigmund (1989): Ostroumie I ego otnošenie k bezsoznatel'nomu. In: Frejd, Zigmund: Izbrannoe. Moskva.

Frojd, Zigmund (1991): Ostroumieto i negovoto otnošenie kăm nesăznavanoto. In: Frojd, Zigmund: Estetika, izkustvo, literatura. Sofia, 51-254.

Gamm, Jochen (1993): Der Flüsterwitz im Dritten Reich. München/Zürich.

Grassegger, Hans (1985(: Sprachspiel und Übersetzung. Tübingen.

Greimas, Algirdas Julien (1966): Semntique structurale. Paris.

Heibert, Frank (1993): Das Wortspiel als Stilmittel und seine Übersetzung. Tübingen.

Kluge, Friedrich (1999): Etymologisches Wörterbuch. Berlin/New York.

Lessing, Gotthold Ephraim (1976): Werke III (Frühe kritisxhe Schriften). Darmstadt.

Marfurt, Bernhard (1977): Textsorte Witz. Tübingen.

Oxford Encyclopedic English Dictionary (1991). Oxford.

Pasi, Isak (2001): Smešnoto. Sofia.

Le Petit Robert (1981): Dictionaire alphabetique de la langue française. Paris.

Preisendanz, Wolfgang (1970): Über den Witz. Konstanz.

Raetel, Gert (2005): Die Deutschen und ihr Humor. München.

Rečnik na săvremennija bălgarski knižoven ezik (1955), T.1-3. Sofia.

Röhrich, Lutz (1977): Der Witz. Figuren, Formen, Funktionen. Stuttgart.

Schäfer, Susanne (1996): Komik in Kultur und Kontext. München.

Schmidt-Hidding, Wolfgang (1963) (Hg.): Humor und Witz (Europäische Schlüsselwörter. Wortvergleichende und wortgeschichtliche Studuen. Band 1). München.

Slovar' russkogo jazyka (1984). Moskva.

Tęcza, Sigmunt (1997): Das Wortspiel in der Übersetzung. Tübingen.

Ullmann, Stephen (1962): Semantics. An Introduction to the Science of Meaning. Oxford.

Wellek, Albert (1949): Zur Theorie und Phänomenologie des Witzes. In: Studium Generale 2/1949, 171-182.

Wörterbuch der deutschen Gegenwartsspürache (1978). Bd. 1-6. Berlin.

Zöllner, Nicole (1997): Der Euphemismus im alltäglichen und im politischen Sprachgebrauch des Englischen. Frankfurt/Main.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 121-131.

FUNCTIONAL INTERPRETATIONS OF PREPOSITIONS: INFERENCE OR IDIOSYNCRASY

Svetlana Nedelcheva

(Светлана Неделчева, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

1. Introduction

Recent years have shown growing interest in prepositional semantics. Spatial relations expressed by prepositions are associated with concrete visual scenes, yet there is particularly intriguing cross-linguistic variability in mapping the spatial relations in the world. As a result spatial prepositions are considered notorious for being hard to acquire when learning a second language.

Functional interpretations of spatial prepositions are seen as based on the interactional properties of the related objects and their object-specific characteristics. Perceptual object-independent characteristics (distance between the objects, their direction of moving, etc.) are also found to be presupposed by their interactional properties. Regarding these findings, it is suggested that apart from a basic geometrical specification, the semantic representation should contain functional information.

A number of researchers have developed computational models, which aim to generate spatial references[1]. These models focus on spatial configurations as geometric constructs such as shapes, location, distance, overlapping between objects, etc. However, the great number of real-world scenes a spatial expression can refer to presents a serious problem for this approach. There seems to be a virtually illimitable number of object- and even situation-specific restrictions on the usage of a particular expression[2].

2. What underlies the meanings of spatial prepositions?

Prepositions represent spatial relations between two objects/entities, one of them is in focus and the other one is in the background. Following Langacker (1987), we use the term *Trajector* (TR) for the focus element and the term *Landmark* (LM) for the reference element[3]. It is hypothesized that a preposition not only specifies a spatial relationship between two entities, but also requires knowledge about such things as the canonical function of an entity or the typical interactions which it has with other entities. Often, this restricts the range of possible meanings of the prepositional phrase (PP) and hence the contexts in which it may appear. For instance, the meaning of the preposition *in* is often represented in terms of the mathematical notion of "inclusion". A scene where a crate is

[1] E.g. Gapp 1994; Logan and Sadler 1996; Regier 1996.
[2] Herskovits 1986.
[3] We use these terms even in abstract domains where the TR is not an object in any strict sense (e.g. I was on time).

overturned and there is an apple within its physical boundaries, the apple cannot be described as being *in* ((1)**the apple is in the crate*).

Fig. 1

Fig. 2

Such spatial relation should be described as (2) *the apple is under the crate* (Fig. 1). Therefore, it should be added to the lexical entry of *in* that the preposition is not used when the LM is a concave object positioned with its concavity opening downwards. On the other hand, a similar scene where a bulb is within the boundaries of a socket is said to be *in the socket* (Fig. 2), and not under it, although the socket's concavity opens downwards, This, in its turn, may be explained by the intrinsic orientation of the objects and their restrictions imposed on the specific orientation of specific objects.

A number of studies on prepositional semantics[4] account for these restrictions with the fact that spatial meanings reflect not only perceptual experience of the scenes considered, but also their functional interactions. For example, Miller and Johnson-Laird (1976) suggest that the notions of "contiguity" or "juxtaposition" do not always require the usage of the English preposition *at*. There are situations, where these types of relations hold, but the preposition cannot be used: (3)**The deck-chair is at the ship.* (4)**Sam is at Bulgaria.* In order to define the meaning of *at*, they introduce the notion "region": a portion of space "where x can interact with y socially, physically, or in whatever way x.s conventionally interact with y.s"[5]. The notion of "interaction" explains the inappropriateness of *at* in the two sentences: a deck-chair and a ship, as well as a person and a city normally do not interact with each other.

Function is seen as a factor added to geometry when interpreting prepositional meaning: the uses where the TR's geometry is not enough to indicate its position, the notion of LM's "function" helps to define it. In his analysis of the Dutch preposition *in* Cuyckens' (1993) similarly suggests that in most cases its meaning and spatial relation can be explained in terms of geometry as "three-dimensional", "bounded", etc; and in cases, where the geometric characteristics cannot account for the usage, the notion "function" is involved (namely the scene with the overturned crate and the apple). This solution, however, is unsatisfactory as it presupposes that some uses are determined by geometry and others by function.

---

[4] Miller and Johnson-Laird 1976; Herskovits 1986; Cuyckens 1993; Coventry 1998.

[5] Miller and Johnson-Laird (1976) use x to refer to the left argument of the preposition and y for the right argument of the preposition. In the present paper these entities are marked by the terms TR and LM, respectively.

The aim of the present study is to prove the hypothesis that a functional property of a preposition is found in its different perceptual properties. Proving the hypothesis will explain why numerous perceptually different uses of a preposition fall under one linguistic category. Prepositional meaning then can be delineated in terms of function thus avoiding the many restrictions associated with a geometry-based semantic representation.

This paper focuses primarily on the English preposition *on* and its functional interpretations. It demonstrates that function plays a significant role in prepositional semantics.

3. Functional Properties

Prepositions possess functional semantic properties, and their meaning is characterized by information about certain interaction, currently taking place or anticipated, between the spatially co-related objects.

(5) *Max is on the train.* (Fig. 3)

(6) *Max is {in/*on} the old train in the museum.* (Fig. 4)

(7) *Mercedes is on display this week.*

(5) means that Max is in a position to use the train in its canonical function as a means of transport. As the train in (6) does not perform this function, *on* must be replaced by *in*. In (7), the preposition with a bare noun complement forces the inference that Mercedes cars participate in an exhibition. If we provide *display* with an article, this implication does not necessarily hold, and the bracketed phrase becomes acceptable.

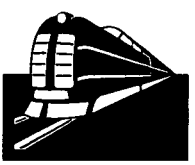


Fig. 3 (5) *Max is on the train (travelling).*

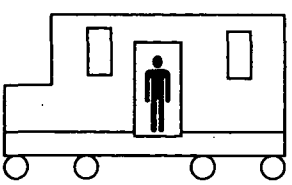


Fig. 4 (6) *Max is in the old train in the museum.*

In addition to PPs, there are other constructions interpreted in a similar way. One such construction is the 'verb-particle combination' or 'phrasal verb', where information about the functional relationships between objects should be

deduced as there often is an implicit LM of a prepositional relation expressed by the particle. For instance, in the VP *put a disk on*, the implicit LM of *on* must be the type of object on which the disk can fulfil its function and on which disks are canonically put, namely a disk player.

Various linguists suggest that functional interpretations 'come from the context'. Indeed, with *some* expressions they result from context-based inference, but there is ample evidence that this is not always the case. We cannot claim that the functional reading of the LM in (8) *I put a disk on* is context-bound, since *put on* only allows contexts where this interpretation is possible, i.e. one where the LM is put in a position where it can be used in its typical function (e.g. *put jeans on, put glasses on, put the kettle on*).

'Functional' is used here neither as an opposite to 'lexical' nor in the extended sense of 'functional concepts' like support or the exertion of force[6]. Rather, 'functional' is used here in the non-technical sense 'pertaining to the function/purpose of an object'. Thus, *put on a disk* is a functional construal because it is only usable when the disk is put in a place where it can be heard. Similarly, (5) suggests that Max's presence on the train is connected to its function for transportation. We assume that functional readings should be seen as part of a bigger phenomenon which manifests itself in various interpretations beside functional ones. For instance, (9) *the glass is on the table* (Fig. 5) is usable of any situation where the glass is in contact with the table, its context-free interpretation involves a coercion or metonymy in which it is the stem of the glass which is on the tabletop.

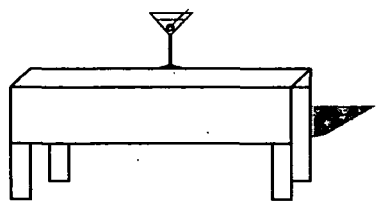


Fig. 5 (9) *The glass is on the table.*

This special interpretation is not functional in our sense, since neither object needs the other to function. Rather, the PP has what we roughly call a *stereotypical* interpretation: it refers to the memorised, standard configuration which automatically comes to mind if one imagines a vertical alignment between glasses and tables. In other words, functional interpretations are inferences that can be made about the logically possible denotation of an expression *irrespective of the context in which it is embedded.*

[6] E.g. Vandeloise 1986, Garrod & Sanford 1988.

4. PPs

Functional PPs in English often assume the form of the following constructions:
(10) *on board, on air, on line, on guitar, on CD*
These consist of a preposition and a noun without a determiner. These constructions will be called 'small PPs' (cf. 'small construction' in Sadler & Arnold 1994, who apply the term to English prenominal adjectives, which, they argue, have both syntactic and lexical properties). The term is chosen for its shortness and is not theoretically grounded. Small PPs often have a functional reading where a normal PP does not:
(11) a. *he played a good solo on piano* vs. *there is a vase on *(the) piano*
b. *the concert hall staff are on *(the) stage cleaning up after the concert*
It is not clear what makes possible the lack of determiner in small PPs. We cannot say it is the noun as there are many cases where the bare N only occurs inside a small PP with a specific preposition: (12) *Artists 'draw on air' to create 3D illustrations* vs. *The plane has been in the air for 12 hours.*

Regularities in small PPs should be found, since there is a great number of them in English, and since some groups of small PPs are formed by what seem to be productive, transparent processes. They occur as first elements in compounds (*in-house solutions, online banking, out-of-body experience*) and in forming exocentric compounds (*afterbirth, underground*)

Although many small PPs force a functional reading which is not present with the full PP, and although the preposition's lexical entry seems to be responsible for determining which nouns are eligible for the construction, most small PPs share the semantics of the preposition in its normal uses. We hardly want to assume that *on* in (13) has two different lexical entries.
(13) a. *the served the bottle on ice* (functional reading of *ice*; used for cooling)
b. *he left the ice tongs on the ice* (functional reading of *ice* is optional; he could have forgotten them there because ice tongs don't need cooling)

4.1. Types of PPs which allow a functional interpretation

Only brief accounts of functional uses of prepositions were found[7]. It seemed worthy to analyse in detail a large sample of data.

4.1.1. **Institutional LM:** A subtype of functional readings of PPs is the institutional reading, where the LM is a building. The TR is in the LM in order to participate in activities for which the LM was designed. As buildings are three-dimensional containers, they are not used with *on*, which requires a two-dimensional surface as an LM. Below there are a few examples with other prepositions which allow functional reading.
(14) *in/at/to college; at/in high school; in/to court; in/at/to church; to/in hospital; in/to prison.*

[7] E.g. Becker 1994: 55, Becker et al 1988: 19; Cuyckens 1994: 190; Herskovits 1986: 154, Herweg 1989: 112; Jackendoff & Landau 1992: 116.

It should be noted that *Mary is at school* has two interpretations, a **momentary** one in which she is on the school premises at the moment of speaking, and a **habitual** one, which merely states that she is still enrolled in the school. If we try to derive the habitual one from a theory of generic statements, we find out that there are various idiosyncratic contrasts like *in school, in church* (momentary) vs. *in college, in the church* (momentary or habitual).

Institutional uses of *at* rarely appear in uses other than small PPs. Garrod & Sanford[8] consider the functional meaning of *at* as its basic meaning and claim that being *at the supermarket* implies that one is there to shop. If we compare the two context-free sentences like *he's at the supermarket* and *he's in the supermarket*, we find that the first implies the functional reading more strongly than the second, but more context can easily change this reading, for instance *the workers are at the supermarket repairing the ceiling*. Such cases, as well as other purely spatial uses of *at*, e.g. *the plane refuelled at Berlin, I'll meet you at the cinema*, prove it incorrect to assume a functional interpretation of *at* as a primary or central one.

4.1.2. **Physical objects as LM, human beings or events as TR:** With musical instruments, we find small PPs with *on*, but they are restricted to basic-level instruments (*on piano/violin*) and at least one is idiomatic (*on vocals*).

(15) a. *Grand did a solo on the saxophone/synthesiser/bass guitar.*
b. *Merlyn wrote the story on the computer/typewriter/PC.*
c. *Gordon was on the telephone while his wife was cooking.*

It seems that the uses in (a) and (b) have an event as TR which is perhaps conceptualised as being 'supported' by the LM-instrument.

Finally, a number of small PPs show canonical interactions between people and entities:

(16) *they are on stage (performing/ *cleaning it); people were on board (travelling/ *repairing it)*

4.1.3. **Animate/personified LM:** Small PPs with the English preposition *on* are restricted to examples where LM is a human being who carries the TR in his/her hand, pocket, handbag:

(17) a. *"Got any matches* ***on*** *you? Or a lighter?"*
b. *He had not yet acquired the habit of going about with any considerable sum of money* ***on*** *him.*

They always force the interpretation that the TR is located within the LM, which entails that the LM owns the TR.

4.1.4. **Objects interacting with other objects:** English small PPs seem to be rarer in this class. That the PP in *the bottle of wine on ice* qualifies as functional and 'small' (although *ice* is a mass noun and thus capable of staying without an

[8] Garrod & Sanford 1988, 158.

article in other contexts) is seen in the unacceptability of **the empty bottle is on ice* or **the ice tongs are on ice.* (18), however, shows a related, productive use of small PPs with *on* where the TR is an abstract object like music or information. Entities which do not properly belong to the information carrier appearing as LM (18d) are unacceptable with the small PPs.

(18) a. *she has Pavarotti's Concerto* ***on*** *CD/ record/ tape*
b. *he's got the movie* ***on*** *video/DVD*
c. *she has a copy of the program* ***on*** *disc/ CD-ROM*
d. *there is a virus/ scratch* ***on*** **(the) disc*
e. *they saw it* ***on*** *TV/ heard it* ***on*** *radio*

4.1.5. **Large vehicles as LM:** English uses *on* with larger vehicles (e.g. *on the bus, ship, ferry, boat, aircraft, spaceship; *on the car/ rowboat*). As mentioned above, this *on* cannot be used with decorative vehicles (**we got on the old train on display in the museum*). Jackendoff & Landau[9] suggest that the use of *on* may be due to the conceptualisation of large vehicles as platforms. This is not convincing since large vehicles similarly to small ones visually resemble containers and not platforms. Presumably, we must treat this as an at least partially idiosyncratic diachronic relic. The fact that those vehicles which allow *on* also allow *on board* invites the speculation that the construction arose diachronically via loss of *board* in contexts like *on board of the ship* etc.

4.2. Phrasal verb interpretation

At least two strategies can be used for the inference of the implicit LM of a phrasal verb. One is to assume that the implicit entity is part of a functional situation, exploiting knowledge about functions of objects or their stereotypical locations (Wunderlich 1983). For instance:

(19) *He went to the table and put the kettle/record/ his hat* ***on*** (on the stove/turntable/head, not on the table)

In other cases, the LM is associated with some entity in the context, as in (20).

(20) a. *He went to the suitcase and put the cassette* ***in*** (in the suitcase, not in a tape recorder)

b. *She opened a drawer and took* ***out*** *the video* (out of the drawer, not out of a video player)

This strategy, however, cannot be used for *on* as it always expresses the objects' stereotypical function.

5. Generalisations on functional interpretations

The data so far proves the following generalisations, suggested by McInytre (2001b), about the occurrence of functional interpretations:

---

[9] Jackendoff & Landau 1992, 117.

(21) CANCELLED FUNCTIONAL INTERPRETATION: Expression E should not have a functional interpretation if there is another expression E' which has an equivalent functional interpretation and (a) expression E is logically more specific than E', and/or (b) E is formally less compact than E'.
(22) SPECIFIED FUNCTIONAL INTERPRETATION: A functional reading for an expression E can be the result of a specification in its lexical entry or the entry of some expression within E. If so, the expression cannot be used in a context incompatible with a functional reading. Such functional readings are termed '**strong** functional readings'.
(23) DEFAULT FUNCTIONAL INTERPRETATION: An expression E forces a functional interpretation unless:
a. the full context of E makes a functional reading implausible, or
b. the generalisation in (21) rules out a functional interpretation.

These generalisations lead us to the assumption that functional interpretations can be immediate contextual inferences[10], but it changes because of the additional statements about when they do not occur, when they are obligatory and the observation that some functional interpretations arise from lexical specification rather than contextual inference. A **weak** functional reading disappears as soon as more context makes it implausible. Good examples here are all cases with functional reading of *at* when it is not in small PPs. Thus, *the old woman is at the shopping centre* implies that she is shopping, but only if the context does not suggest otherwise *she's homeless and it's so cold outside, so she's at the shopping centre all the time.* Many English particle verbs supply similar examples. Thus, *I put the CD in* implies a CD player as LM in the default case, but the context can overrule (*when you pack your bag, don't forget to put the CD in-we could listen to it in the car*). Therefore:

Weak functional readings	-are inferred, not lexically specified
	-can be overridden by the context
Strong functional readings	-are lexically specified, not inferred
	-cannot be overridden by the context.

The generalisation in (21) is conceptually plausible because, essentially, it is based on Grice's Maxim of Quantity (1975) ('Do not make your contribution more informative than is required'). If a speaker chooses an expression E instead of a less semantically specific and/or more concise expression E' which expresses a functional reading R, then the hearers assume that R is not part of the speaker's message, for if it were, there would be no need for a more specific expression (McInytre 2001b). Additionally, (21) is compatible with the general tendency in the vocabulary of languages that one of two absolute synonyms tend to disappear[11].

(21) can be supported empirically by PPs like those in (24), where the choice of *on top of* instead of *on* rules out the functional interpretation:

---

[10] As e.g. Cuyckens 1984 and Herweg 1989 suggest for functional readings of prepositions.
[11] Cruse 1986: 270.

(24) *the steak on top of the plate/ the pot on top of the stove* (plate/pot are probably upside-down), *the record on top of the record player* (record not properly on the turntable)

However, there is nothing in the spatial semantics of *on top of* which renders functional uses unlikely. In (24) the respective conditions of upper surface contact are fulfilled by the functional readings. Rather, the functional readings seem to be ruled out because of the choice of the more specific and less compact prepositions in a context where *on* would have been sufficient to express the functional readings. It is apparently interpreted as a sign that the speaker is wishing to convey something different from a functional reading, in accordance with (21).

The generalizations introduced in this section are general principles governing when functional readings are obligatory, optional or impossible. The principles do not cover all the data. The following examples seem to be important problem cases.

6. Small PPs and productive functional uses of prepositions

A generalisation about a bare N is not sufficient to explain the semantic behaviour of small PPs. A spatial meaning of a preposition which is found in most functional small PPs, may also be found in full PPs. Thus, *a concert on CD* and *a concert on a CD* display the same TR-LM relationship, except that the full PP is not confined to a particular sense of the preposition (cf. *the dirt and scratches on the CD*).

Candidates for productive constructions are

on with information carriers (*on laser disc, on DVD*)

on where the LM is a musical instrument and the TR is either a music performance or the musician (*Dave is on piano, she did a solo on harmonica*; these were mentioned in relation to (11))

These new formations are productive but only with a special class of noun complement (e.g. information carriers and basic-level instruments). The same phenomenon we also find in some full PPs where *on* is used with large vehicles (*on the bus, on the airplane, on the Orient Express, on the Titanic*). What is idiosyncratic is that the prepositional use specifies that it must combine with a particular class. Analogous restrictions have been suggested in the studies of Pinker (1989) and McInytre (2001).

Another important characteristic referring to these restrictions is that they are followed by specific functional entailments. For instance, the use of *on* in *on the train/bus/ferry* is associated with functioning vehicles. The selective restriction determining the choice of LM could be either 'large functioning vehicles', or the LM should have a functioning means of transport as an obligatory entailment. In this case *the type of LM* is specified, but there does not seem to be any specification regarding the *relationship between the TR and LM*: a context-free use of *he was on the bus* suggests the use of the bus as a means of

transport. This, however, is cancellable by additional context, e.g. *the cleaner was on the bus removing the graffiti.*

7. Conclusions, additional observations and consequences

Functional readings are not completely haphazard, when one accepts lexical idiosyncrasy as an inseparable part of the analysis, but several generalisations are possible. the functionally-specialised uses of *on*, discussed in 5, are a consequence of a more general range of uses of the preposition compared to *on the top of.* Particle verbs hardly ever show obligatory functional readings in English. One of the few exceptions is *put on.* The existence of expressions which lexically specify functional interpretations can be treated as a means for or against a functional interpretation, thus achieving clarity without making the listener to guess the right interpretation from an unhelpful context. Thus, if a text begins with *Amy was on board*, the small PP makes it immediately clear that she was travelling by ship. The lexical stipulation that *on board* is related to a large vehicle enables us to express the functional connection between Amy and the ship in two words, and, together with (21), to cancel the functional reading if *on the board* or *on the top of the board* are chosen instead of the small PP.

References

Becker, A. Caroll. M. & Kelly, A., (eds.) 1988. *Reference to Space.* Strasbourg/ Heidelberg:

Becker, A. 1994. *Lokalisierungsausdrücke im Sprachvergleich.* Tübingen: Niemeyer.

Coventry, K. R. & Prat-Sala, M. (1998). "Geometry, function and the comprehension of over, under, above and below". Proceedings of Cognitive Science Society. Lawrence Erlbaum Associates, Mahwah, NJ.

Cruse, D. 1986. *Lexical Semantics.* Cambridge University Press.

Cuyckens, H. 1984. *At* - a typically English preposition. *Papers and Studies in Contrastive Linguistics* 19, 49-64.

Cuyckens, Hubert 1993 "The Dutch spatial preposition 'in': A cognitive-semantic analysis", in: Comelia Zelinsky-Wibbelt (ed.), 27-72.

Cuyckens, H. 1994. "Family resemblance in the Dutch spatial preposition *op*". In: M. Schwarz (ed.) *Kognitive Semantik.* Tübingen: Narr. 179-96.

Gapp, K.-P. 1994. "Basic meanings of spatial relations: Computation and evaluation in 3d space". Proc. of AAAI94, Seattle, WA, 1393—1398.

Garrod, S. & Sanford, A. 1988. "Discourse models as interfaces between language and the spatial world". *Journal of Semantics* 6: 147-160.

Grice, H. P. 1975. "Logic and Conversation". *Syntax and Semantics* 3:41-58.

Herweg, M. 1989. "Ansätze zu einer semantischen Beschreibung topologischer Präpositionen". In: C. Habel, M. Herweg & K. Rehkämpfer (eds.): *Raumkonzepte in Verstehensprozessen.* Tübingen: Niemeyer. 99-127.

Herskovits, A. 1986. *Language and Spatial Cognition.* Cambridge University Press.

Jackendoff, R. & Landau, B. 1992. "Spatial Language and Spatial Cognition". In: Jackendoff, R. *Languages of the Mind.* Cambridge, Mass: MIT Press.

Langacker, R. W. 1987. *Foundations of cognitive grammar: Theoretical Prerequisites.* Stanford, CA: Stanford University Press

Logan, G. & Sadler, D. 1996. "A computational analysis of the apprehension of spatial relations". In P. Bloom, M.A. Peterson, L. Nader, & M.F. Garrett (eds.), Language and Space. Cambridge, MA: The MIT Press.

McIntyre, A., 2001. *German double particles as preverbs.* Tübingen: Stauffenburg.

McIntyre, A, 2001b "Idiosyncrasy in Particle Verbs". To appear in Nicole Dehé, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre and Silke Urban (eds.) *Verb particle explorations.* Mouton de Gruyter (book title and order of editors could change)

Miller, G. A. & Johnson-Laird, P. N. 1976. *Language and perception.* Cambridge, MA: Harvard University Press.

Pinker, S. 1989. *Learnability and cognition.* Cambridge, MA: MIT Press.

Regier, T. 1996. The *Human Semantic Potential: Spatial Language and Constrained Connectionism.* Cambridge, MA: MIT Press.

Sadler, L. & Arnold, D. 1994. "Prenominal adjectives and the phrasal/lexical distinction". *Linguistics* 30: 187-226.

Vandeloise, C. 1986. *L'espace en français.* Paris: Éditions de Seuil.

Wunderlich, D. 1983. "On the compositionality of German prefix verbs". In: Bäuerle, R. et al. (eds.), *Meaning, Use, and Interpretation of Language.* Berlin: De Gruyter, 452-465.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 133-157.

FÜNF KOMMA NULL EIDECKSEN UND NULL KOMMA FÜNF EIDECKSEN. ÜBER DEN REKTIONSPLURAL IM DEUTSCHEN

György Scheibl

(Scheibl György, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Német Nyelvészeti Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

1. Einleitung

Im folgenden Beitrag geht es um einen speziellen Typ der pluralischen Konstruktionen im Deutschen, den ich als *Rektionsplural* bezeichne. Zu den häufigsten Vertretern dieses Pluraltyps gehören Numeralkonstruktionen, die in ein Numerale (oder ein funktionsgleiches Element), ein Nomen und ein Pluralflexiv zerlegt werden können, wie etwa *fünf Komma null Eidecksen* im Titel dieser Arbeit. Die Zuordnung dieser Formen zum Typ Rektionsplural weist auf eine bei allen Beispielen einheitlich vorhandene Rektionsrelation hin, infolge deren die Pluralflexion am Nomen ausgelöst wird.

Zunächst gebe ich einen Überblick über den nominalen Numerus im Deutschen. In Punkt 3 diskutiere ich fünf Parameter, mit denen eine Typologisierung der Pluraltypen vorgenommen werden kann. Dies ermöglicht eine Ansiedlung des Rektionsplurals in der Plurallandschaft des Deutschen. Punkt 4 geht detaillierter auf die funktionalen bzw. formalen Aspekte des Rektionsplurals ein. Schließlich befasse ich mich in Punkt 5 mit den Numeralien und dem Numeralsystem des Deutschen. Die Arbeit baut in vieler Hinsicht auf SCHEIBL (2006, 2007) auf und kann als Weiterführung der Diskussion über die Numerusproblematik betrachtet werden.

2. Der nominale Numerus

Für die nachfolgende Diskussion sind zunächst drei Generalisierungen über das nominale Numerussystem des Deutschen von Bedeutung.

1. **Beteiligung der Nomina am Numerussystem**. Die Nomina des Deutschen sind in unterschiedlichem Maße im Numerussystem involviert. Dies bedeutet, dass nicht alle Nomina gleichermaßen über Singular- und Pluralformen verfügen. Diese Differenzierung basiert in erster Linie auf den Zählbarkeitspräferenzen der Nomina. In SCHEIBL (2006, 2007) habe ich drei syntaktische Tests zur Unterscheidung von zählbaren und nicht-zählbaren Nomina diskutiert und durch sie eine Klassifikation der Nomina mit vier numerusrelevanten Klassen durchgeführt (vgl. 4.1): Massennomina (*Gold*) und Genuskollektiva (*Vieh*) sind nicht-zählbare Nomina, Individuativa (*Eideckse*) und Kollektivnomina (*Team*) sind dagegen zählbar. Zählbare Nomina -und darunter die Individuativa - zeigen eine maximale Involviertheit im Numerussystem des Deutschen, sie haben beide Numerusformen (*Eideckse* vs. *Eidecksen*) und bilden den Rektionsplural.

2. **Vielfalt der Numerusmarkierungen**. Dass zählbare Nomina im Deutschen numerussensitiv sind, bedeutet, dass sie eine Numerusmarkierung benötigen. Die Numerusmarkierung kann zwar an diversen Satzkonstituenten erscheinen, doch primär wird sie im Deutschen durch NP-interne Kategorien ausgedrückt, zu denen die **Numerusflexion** und die sog. **Numeruswörter** gehören. Durch die Numerusflexion, genauer: die Pluralflexion wird der nominale Numerus am Nomen selbst markiert. Den anderen Typ der NP-internen Numerusmarker bilden die sog. Numeruswörter, die als numerusrelevante Funktionsklasse Numeralien und den Numeralien semantisch bzw. distributionell ähnliche Elemente, sog. Quasi-Numeralien umfassen. Im Gegensatz zur Pluralflexion liegt bei Numeruswörtern eine syntaktische Markierung des Numerus vor.

(1) Eideckse-*n*
(2) *fünf* Eidecksen
(3) *viele* Eidecksen

Die Pluralflexion wie in (1) und die Numeruswörter, genauer: Pluralwörter wie in (2)-(3) mögen zwar recht unterschiedliche Erscheinungsformen haben, doch als Pluralmarker erfüllen sie dieselbe grammatische Funktion. Sie treten mit zählbaren Nomina auf und liefern deren kardinale/quantitative Spezifikation (vgl. 4.1).

Der Rektionsplural ist in dieser Hinsicht eine spezielle Pluralform, in der Pluralflexiv und Pluralwort zusammen auftreten. Die beiden Numerusmarker sind aber funktional nicht gleichermaßen ausgelastet. In SCHEIBL (2006) habe ich zu zeigen versucht, dass beim Rektionsplural die kardinale/quantitative Spezifikation vom Pluralwort gewährleistet wird. Das Pluralflexiv ist semantisch leer. Es erscheint nur, weil zwischen dem Pluralwort und dem Nomen eine Numerusrektion besteht: Pluralwörter regieren im Deutschen den Plural (vgl. 4.2).

3. **Semantisch motivierte Opposition der Numeri**. Im Gegensatz zur nominalen Kategorisierung Genus ist der Numerus (bis auf eine beschränkte Klasse der Nomina) keine *Wort*kategorisierung im Sinne von EISENBERG (1998). Vielmehr liegt beim Numerus im Deutschen eine stark semantisch motivierte *Einheiten*kategorisierung vor. Die semantische Motivation der Numeri wird u.a. durch die relativ kleine Zahl der sog. „Ignorativa" (ein Terminus von PLANK (1994)) impliziert. Es handelt sich hierbei um Elemente, die trotz ihrer potenziellen Numerussensitivät keine (semantische) Numeruskategorisierung haben.[1] Im Bereich der Nomina gehört im Deutschen nur eine spezielle Klasse

[1] Plank zählt Indefinit- und Interrogativpronomina zu den Ignorativa: *man, jemand, wer, was* usw.

der NP, die der sog. transnumeralen bloßen pluralischen NP wie in (4) zu den Ignorativa.[2]

(4) Hast du noch *Eidecksen*?

Die NP *Eidecksen* referiert in (4) trotz ihrer Pluralform auf eine oder mehrere Eidecksen. Das bedeutet, dass die semantische Numerusdichotomie zwischen dem Singular (Individuenreferenz) und dem Plural (Gruppenreferenz) zugunsten einer transnumeralen Referenzweise aufgegeben wird (vgl. 3.2).

Die semantische Motivation der Numerusdichotomie zeigt sich teilweise auch beim Rektionsplural: Die Pluralflexion des Nomens wird bei dem Numerale *ein* nicht ausgelöst. Ein weiteres Indiz ist, dass es – im Vergleich mit anderen, eher formal zu bestimmenden grammatischen Kategorisierungen (wie etwa dem Genus) – eine auffallend große Zahl von sprachlichen Universalien in Bezug auf den Numerus gibt, vgl. z.B. GREENBERG (1978, 2000). Daraus lässt sich ebenfalls auf die semantische Motivation der Numeri schließen.

3. Die Plurallandschaft im Deutschen

Trotz seines einfachen Zwei-Numeri-Systems verfügt das Deutsche über eine ziemlich weite Numeruslandschaft. Für die unterschiedlichen Pluraltypen, die abgegrenzt werden, gilt zwar gleichermaßen, dass die Pluralform von einer Singularform abgeleitet wird, sie unterscheiden sich aber in ihrer 1. nominalen Basis, 2. Bedeutung oder 3. Numerusmarkierung. Im Folgenden bringe ich einige Beispiele für diese Unterschiede:

1. **Unterschiedliche nominale Basis**. Der Abundanzplural und der transnumerale Plural haben als spezielle Pluraltypen die meisten Bedeutungskomponenten gemeinsam und werden identisch markiert, doch sie unterscheiden sich in ihrer nominalen Basis. Der Abundanzplural drückt die große Menge einer Substanz aus und wird aus Massennomina gebildet (*die Wasser des Nils*), der transnumerale Plural hat dagegen Individuativa als Basis (*Hast du Eidecksen?*).

2. **Unterschiedliche Bedeutung**. Der Flexionsplural und der assoziative Plural haben identische Basen und identische Markierung, sie unterschieden sich bloß in ihren Bedeutungskomponenten. Während der Flexionsplural eine homogene Klasse von Objekten bezeichnet (*Eidecksen*), referiert der assoziative Plural auf eine durch ein ausgezeichnetes Mitglied dominierte inhomogene Klasse von Objekten (*Meiers*).

3. **Unterschiedliche Markierung**. Der Konjunktionsplural, d.h. eine mit der Konjunktion *und* gebildete pluralische NP (*Wasser und Sand*) und der Gruppenplural, d.h. die aus einem Kollektivnomen gebildete Pluralform (*Teams*) haben überwiegend identische Bedeutungskomponenten und für beide gilt, dass sie nicht (nur) aus Individuativa gebildet werden können. Sie unterscheiden sich

---

[2] Man beachte, dass die ebenso transnumeralen nicht-zählbaren Massennomina (*Gold*) und Genuskollektiva (*Vieh*) nicht zu den Ignorativa gehören, denn sie erfüllen das Kriterium der 'potenziellen Numerussensitivität' nicht.

aber in ihrer Numerusmarkierung. Konjunktionsplurale werden syntaktisch (mit der Konjunktion *und*), Gruppenplurale morphologisch (durch Numerusflexion) markiert.

3.1 Pluraltypen im Zentrum

Im Folgenden wird eine einfache Klassifikation der verschiedenen Pluraltypen in der Plurallandschaft des Deutschen durchgeführt. Ich differenziere zunächst zwei größere Klassen der Pluraltypen: Pluraltypen im Zentrum und Pluraltypen an der Peripherie. In engem Zusammenhang mit den bisher präsentierten drei Aspekten 'nominale Basis', 'Bedeutung' und 'Markierung' führe ich fünf Parameter ein, anhand deren die beiden Klassen zu ermitteln sind. Es ist zu betonen, dass trotz der Tatsache, dass diese fünf Parameter nicht speziell auf das Deutsche zugeschnitten sind, hier kein Versuch unternommen wird, eine sprachtypologisch nachweisbare Pluralprototypik aufzustellen. Meine These lautet folgendermaßen:

(5) Aufgrund der zugrunde liegenden nominalen Basis, der unterschiedlichen Bedeutungsaspekte und der Art und Weise der Pluralmarkierung lassen sich für das Deutsche fünf Pluralparameter definieren. Diese sind: **1.** Individuativa als nominale Basis, **2.** starke Schwelle, **3.** Homogenität, **4.** neutrale Deutung ohne zusätzliche spezielle Bedeutungskomponenten und **5.** Markierung durch Pluralflexion oder Pluralwörter. Durch diese fünf Parameter werden die Pluraltypen im Zentrum von denen an der Peripherie unterschieden, wobei ich davon ausgehe, dass diejenigen Pluraltypen als zentral zu bezeichnen sind, für die jeder der fünf Parameter gilt. Es lässt sich zeigen, dass sich aufgrund dieser Klassifikation im Deutschen zwei zentrale Pluraltypen ergeben: der Flexionsplural (*Eidecksen*) und der Rektionsplural (*fünf Eidecksen*).

Die fünf Parameter können wie folgt charakterisiert werden:

1. **Individuativa als nominale Basis**: Die zentralen Pluraltypen werden aus Individuativa gebildet. Individuativa sind zählbare Nomina, zeigen eine maximale Involviertheit im Numerussystem des Deutschen und bilden den Flexions- bzw. Rektionsplural. Der Gruppenplural und der Sortenplural, die nicht aus Individuativa gebildet werden, sind keine zentralen Pluraltypen. Der Gruppenplural (*drei Teams*) hat Kollektivnomina, der Sortenplural (*Weine*) Massennomina als Basis.

2. **Starke Schwelle**: Die Schwellenbedingung ist eine Bedeutungskomponente des Plurals, die die Kardinalität der von der pluralischen NP denotierten Individuenmenge betrifft, vgl. die Definition in (6):

(6) Die Schwelle einer NP ist eine Menge S_{NP} von (natürlichen) Zahlen, die der Kardinalität der von der NP denotierten Indivuduenmenge entprechen, sodass für jede natürliche Zahl *m* gilt: *m* gehört zu der Schwelle der NP S_{NP}, genau dann wenn die NP auf eine Individuenmenge mit *m* Elementen referieren kann, formalisiert: $m \in S_{NP} \Leftrightarrow |[[NP]]| = m$. Die NP_1 *mindestens drei Eidecksen* hat die Schwelle $S_1 = \{3, 4, 5, 6, 7, \ldots\}$, die NP_2 *eine oder mehr Eidecksen* hat

die Schwelle $S_2 = \{1, 2, 3, 4, \ldots\}$. Eine pluralische NP hat eine *starke* Schwelle, wenn $1 \notin S_{NP}$, und eine *schwache* Schwelle, wenn $1 \in S_{NP}$. *mindestens drei Eidecksen* hat eine starke, *eine oder mehr Eidecksen* dagegen eine schwache Schwelle.

Zentrale Pluraltypen haben eine starke Schwelle, die sich aufgrund der Pluralflexion oder der Pluralwörter bestimmen lässt. *Eidecksen* (Flexionsplural) hat die Schwelle $S = \{2, 3, 4, \ldots\}$, *null Eidecksen* (Rektionsplural) hat die Schwelle $S = \{0\}$. Der transnumerale Plural und der Abundanzplural haben – aus unterschiedlichen Gründen[3] – keine starke Schwelle, folglich sind sie keine zentralen Pluraltypen.

3. **Homogenität**: Die zentralen Pluraltypen haben gemeinsam, dass sie die Gesamtheit von Objekten derselben Art, d.h eine homogene Klasse bezeichnen. Die NP *Eidecksen/fünf Eidecksen* bezeichnen jeweils eine Menge, die ausschließlich aus Eidecksen besteht. Diese Homogenität fehlt aber bei anderen Pluraltypen, etwa dem assoziativen Plural oder dem pronominalen Plural. Wie bereits erwähnt, gibt es beim assoziativen Plural eine inhomogene Gruppe mit einem dominanten Mitglied, durch das die Gruppe benannt wird: *die Meiers* bezeichnet eine Gruppe von Personen, die aus den Eltern, den Kindern, gegebenenfalls den Großeltern oder sogar dem Babysitter besteht. Pronominale Pluralformen wie *wir* referieren ebenfalls auf inhomoge Klassen[4]. Z.B. können mit dem Pronomen *wir* ich + du/ihr, ich + du/ihr + er/sie gemeint sein.

4. **Neutrale Deutung**: Pluralische Nominalphrasen sind typischerweise ambig zwischen einer kollektiven und einer distributiven Lesart. In der kollektiven Lesart bezeichnen sie die Gesamtheit von Objekten als Gruppe, in der distributiven Lesart dagegen die einzelnen Mitglider dieser Gruppe. So hat die NP in (7) und daher der ganze Satz zwei Lesarten.

(7) Zwei Eulen fingen *drei Eidecksen.*

kollektive Lesart: 'Zwei Eulen fingen zusammen drei Eidecksen.'

distributive Lesart: 'Jede Eule fing drei Eidecksen, insgesamt sechs Eidecksen wurden gefangen.'

Doch es gibt auch NP, die dieser Ambiguität ausweichen, da sie nur eine der beiden möglichen Lesarten zulassen. (8)-(9) zeigen NP, die nur distributiv bzw. kollektiv gedeutet werden können.

(8) Zwei Eulen fingen *je drei Eidecksen.*

nur distributiv: 'Jede Eule fing drei Eidecksen, insgesamt sechs Eidecksen wurden gefangen.'

(9) *Die Meiers* fingen drei Eidecksen.

nur kollektiv: 'Die Meiers zusammen fingen drei Eidecksen.'

Die zentralen Pluraltypen zeigen konstant die oben genannte Ambiguität, d.h. sie sind neutral in der kollektiven/distributiven Unterscheidung. Pluraltypen

---

[3] Der transnumerale Plural hat eine schwache Schwelle, der Abundanzplural erfüllt wegen seiner nicht-zählbaren Basis nicht einmal das Schwellenkriterium.

[4] Eine homogene Klasse bezeichnet *wir* nur, wenn es mehrere Sprecher bedeutet.

an der Peripherie haben dagegen häufig nur eine der beiden Interpretationen: Der Rektionsplural mit dem distributiven Numerale in (8) ist nur distributiv, der assoziative Plural in (9) ist nur kollektiv zu deuten.

5. **Markierung durch Pluralflexion/Pluralwörter**: Bei den zentralen Pluraltypen liefert der Pluralmarker stets die kardinale/quantitative Spezifikation des Nomens. Dies ist nur bei zwei Pluralmarkern der Fall: falls die Pluralform (i) durch die Pluralflexion oder (ii) durch ein Pluralwort gebildet wird. Alle anderen Pluralmarker, die nicht die Funktion der kardinalen/quantitativen Spezifikation haben, ergeben keinen zentralen Pluraltyp. Pronominale Pluralformen, die durch Suppletion gebildet werden sowie der Konjunktionsplural, der nicht aus Nomina, sondern aus NP pluralische Formen bildet, gehören daher nicht zu den zentralen Pluraltypen.

3.2 Pluraltypen an der Peripherie

Nachdem die fünf Parameter zur Abgrenzung der zentralen Pluraltypen präsentiert worden sind, sollen nun diejenigen Pluraltypen beschrieben werden, die nicht jeden der fünf Parameter erfüllen und aus diesem Grund als Pluraltypen an der Peripherie bezeichnet werden. Im Folgenden überblicke ich acht von ihnen etikettenmäßig.

1. **Der transnumerale Plural.** Wenn die NP formal im Plural steht, aber nicht nach der sonst für die Numerusopposition Singular/Plural charakteristischen semantischen Distinktion EINES – MEHR ALS 1 gedeutet wird, spricht man vom transnumeralen Plural. Beim transnumeralen Plural kann die Kardinalität der von der NP denotierten Individuenmenge durch den Wert EIN ODER MEHR bestimmt werden, woraus sich eine numerische Indeterminiertheit (sowohl Singularität als auch Pluralität) ergibt. Zu den transnumeralen Pluralen werden im Deutschen zwei Typen gezählt:

(i) Der **dependente Plural** erhält seine Interpretation in referenzieller Abhängigkeit von einer vorangehenden pluralischen NP: Bloße (artikellose) pluralische PNP (10) oder possessive pluralische NP (11) sind depentende Plurale im Deutschen:

(10) Die Kinder fingen *Eidecksen* im Garten. ('eine oder mehrere Eidecksen pro Kind')

(11) Die Kinder verkauften *ihre Eidecksen* auf dem Markt. ('eine oder mehrere Eidecksen pro Kind')

(ii) Der **deponente Plural** zeichnet sich dadurch aus, dass er seine echt pluralische Deutung zugunsten einer transnumeralen „ablegt"[5]. Ein Beispiel war die bloße pluralische NP *Eidecksen* in (4), hier noch einmal wiederholt:

(4) Hast du noch *Eidecksen*? ('eine oder mehrere Eidecksen')

---

[5] Der Terminus 'deponent' stammt aus der Grammatik des Latein. Da werden die Verben deponent genannt, die eine passivische Morphologie, aber keine passivische Bedeutung haben. Der deponente Plural hat eine ähnliche Inkorrespondenz zwischen Form und Bedeutung: Seine pluralische Form steht seiner nicht-pluralischen Bedeutung gegenüber.

Transnumerale Plurale haben keine starke Schwelle. In den anderen Parametern ähneln sie aber den zentralen Pluraltypen: Sie werden aus Individuativa gebildet, bezeichnen homogene Klassen, haben keine kollektiven/distributiven Deutungspräferenzen oder sonstigen zusätzlichen Bedeutungskomponenten und werden durch Pluralflexion gebildet.

2. **Der Rektionsplural mit distributivem Numerale**. Neben den einfachen Kardinalia (*ein, zwei, drei, ...*) hat das Deutsche eine Zahlenreihe, die aus sog. distributiven Numeralien besteht. Diese werden durch die Partikel *je* markiert (*je zwei, je drei, je vier, ...*). Wegen des distributiven Numerales hat dieser Typ der Rektionsplurale eine obligatorisch distributive Deutung, vgl. nochmal das Beispiel in (8).

(8) Zwei Eulen fingen *je drei Eidecksen.*

distributiv: 'Jede Eule fing drei Eidecksen, insgesamt sechs Eidecksen wurden gefangen.'

***kollektiv**: 'Zwei Eulen fingen zusammen drei Eidecksen.'

Dieser Pluraltyp ist wegen der expliziten Markierung der Distributivität und der obligatorischen distributiven Deutung kein zentraler Pluraltyp. Er ist aber in allen anderen Parametern mit den zentralen Pluraltypen identisch. Eine ausführlichere Beschreibung des Rektionsplurals mit distributivem Numerale erfolgt in 5.2.

3. **Der Gruppenplural**. Unter Gruppenplural verstehe ich eine Pluralform mit einem Kollektivnomen als Basis: *Teams, drei Teams.* Kollektivnomina stellen einen Übergang zwischen Individuativa und Massennomina dar, weil sie die Züge sowohl zählbarer als auch nicht-zählbarer Nomina aufweisen. Sie haben eine Pluralflexion und treten als Rektionsplural auf. Diese Eigenschaft teilen sie mit den zählbaren Individuativa. Aber sie referieren auf die Gesamtheit von Objekten kollektiv, ohne auf die einzelne Teile dieser Gesamtheit zu referieren. Auf der Ebene der konstituierenden Mitglieder sind sie nicht-zählbar.

Im Deutschen lassen sich zwei Stufen der Pluralbildung unterscheiden. STUFE 1 stellt aus lexikalischen Basen oder singularischen NP pluralische NP her. Dies erfolgt durch **(i)** das morphologische Mittel der Pluralflexion: *Eidecksen*, durch **(ii)** Pluralwörter (*drei/viele Eidecksen*) oder durch **(iii)** das syntaktische Mittel der Koordination mit *und* (*eine Eule und eine Eideckse*). STUFE 2 pluralisiert eine bereits pluralische Form ausschließlich durch *und* und bildet dadurch eine Pluralität höherer Ordnung: *die Eulen und drei Eidecksen.*

Werden Kollektivnomina durch **(i)**-**(iii)** pluralisiert, so entsteht – wegen ihrer intern strukturierten Referenz – eine STUFE–2-Pluralität: *Teams* oder *drei/viele Teams* referieren nicht auf eine Menge von Objekten, sondern auf eine Menge von Mengen von Objekten.

Der Gruppenplural unterscheidet sich von den zentralen Pluraltypen durch seine Basis und die spezielle Deutungskomponente 'Pluralität höherer Ordnung'. In allen anderen Parametern ist er mit den zentralen Pluraltypen identisch.

4. **Der Sortenplural**. Der Sortenplural ist eine spezielle Pluralform, die durch Pluralflexion oder Pluralwörter aus Massennomina gebildet wird. Dies ist die erste Eigenschaft, in der er sich von den zentralen Pluraltypen unterscheidet. Der andere Unterschied ist, dass durch die Pluralmarkierung der Massennomina – da sie lexikalisch als nicht-zählbar zu bezeichnen sind – eine markierte Form entsteht, die den Parameter 'Homogenität' nicht unbedingt erfüllt und über eine zusätzliche Bedeutungkomponente wie 'Sorte', 'Art' oder 'Packung' verfügt: (12).

(12) Unsere Firma importiert seit mehreren Jahren *Weine* aus Italien.
'unterschiedliche Weinsorten (z.B. Rot- und Weißwein)'

5. **Der Abundanzplural**. Die Dudengrammatik (DUDEN 2005: 175) bringt die folgenden Beispiele für den Abundanzplural:

(13) die Wasser des Nils, Regenfälle, Rauchschwaden, Schneemassen

Diese Pluralformen haben die Funktion, die große Anzahl oder die bedeutende Menge von etwas auszudrücken. Der Parameter 'starke Schwelle' kann dabei nicht erfüllt werden. Der Abundanzplural bildet sich durch Pluralflexion oder lexikalische Mittel (Kompositionszweitglieder) aus Massennomina. Diese Eigenschaften sondern ihn gegen die zentralen Pluraltypen ab. Die Parameter 'Homogenität' und 'neutrale Deutung' teilt er aber mit den zentralen Pluraltypen.

6. **Der assoziative Plural**. Der assoziative Plural referiert auf eine kohäsive Gruppe mit einem dominanten Mitglied. Nach MORAVCSIK (1994) handelt es sich hierbei um einen nahe universalen Pluraltyp, der im Deutschen jedoch nur auf Eigennamen beschränkt vorkommt[6]: *die Meiers*. Der assoziative Plural kann im Deutschen nur durch Pluralflexion, den sog. *s*-Plural gebildet werden. Moravcsik weist des Weiteren explizit darauf hin, dass der assoziative Plural niemals mit Numeralien (d.h. Pluralwörtern) kombiniert werden kann. Dieser Pluraltyp hat Individuativa als Basis, ähnelt jedoch den Kollektivnomina darin, dass er eine kohäsive, aber inhomogene Gruppe bezeichnet. Die obligatorisch kollektive Deutung liegt auf der Hand, die Bedingung der starken Schwelle wird ähnlich wie bei den zentralen Pluraltypen erfüllt.

7. **Der pronominale Plural**. Die besonders ausgeprägte Numerussensitivität der Pronomina erkennt man daran, dass sie sprachübergreifend die einzige Wortklasse darstellen, für die die Universalität des Numerus formuliert werden kann, vgl. Universale 42 in GREENBERG (1963).

(14) Numerus ist universal – mindestens bei den Pronomina.

Eines der auffallendsten Charakteristika des pronominalen Plurals ist seine Markierung. Die Möglichkeiten der Numerusmarkierung sind nämlich bei Pronomina (auch) im Deutschen deutlich beschränkter als bei Nomina. Im Gegensatz zu Nomina können sie weder durch Pluralflexion, noch durch

---

[6] Unter Umständen könnten die substantivierten Possessivpronomina *die Deinigen/die Eurigen* als weitere Fälle des assoziativen Plurals angesehen werden.

Pluralwörter markiert werden. Sie verfügen durchgegend über suppletive (ersetzende) Formen: *ich* (SG) vs. *wir* (PL).

Die Parameter 'starke Schwelle' und 'neutrale Deutung' gelten zwar auch für Pronomina, aber es gibt eine Reihe von Bedeutungskomponenten, die bei den zentralen Pluraltypen nicht vorhanden sind. Das pluralische Personalpronomen *wir* hat beispielsweise die folgenden Interpretationen: (i) mehrere Sprecher (homogene Deutung), (ii) 1. Person + 2. Person (inklusive inhomogene Deutung), (iii) 1. Person + 3. Person (exklusive inhomogene Deutung), (iv) 1. Person + 2. Person + 3. Person (allgemein inklusive inhomogene Deutung).

8. **Der Konjunktionsplural**. Der letzte Typ an der Peripherie weicht von den als zentral geltenden Flexions- und Rektionspluralen am stärksten ab. Der Konjunktionsplural entsteht, wenn zwei oder mehrere NP durch die Konjunktion *und* verbunden werden. Dabei gelten für die Basis der Konjunktionsglieder keine Restriktionen: Die koordinierten Elemente selbst können singularische oder pluralische NP, zählbare und nicht-zälbare Nomina oder Pronomina sein. Aus diesem Umstand folgt, dass keine Homogenität gesichert werden kann. Die Konjunktion wird (auch bei mehrgliedrigen Koordinationen) vor dem letzten Element platziert. Die Konjunktion *und* ist zwar nicht der einzige syntaktische Pluralmarker, aber sie gilt als der einzige Marker, der iterativ angewendet werden und (abgesehen von den Pluralformen der Kollektivnomina) eine Pluralität höherer Ordnung bilden kann, vgl. die Beispiele in (15).

(15) die Eideckse und eine Eule; die Eidecksen, das Wasser und zwei Kinder; ich und sie

Den zentralen Pluraltypen gleicht der Konjunktionsplural nur in zwei Eigenschaften: Er hat eine starke Schwelle und eine hinsichtlich der kollektiven/distributiven Ambiguität neutrale Deutung.

Tabelle 1 fasst schließlich die in Punkt 3 diskutierten Pluraltypen im Zentrum und an der Peripherie zusammen. Letzere werden nach dem Grad ihrer Abweichung von den zentralen Pluraltypen sortiert.

Plural-typen	**'Basis'**	**'Bedeutung'**				**'Markierung'**
	Individu-ativa	**starke Schwelle**	**Homoge-nität**	**neutrale Deutung**	**keine Zusatz-komponente**	**Flexi-on/ Plural wort**
Flexions-plural/ Rektions-plural	✓	✓	✓	✓	✓	✓

1. Transnumeraler Plural	✓	–	✓	✓	✓	✓
2. Rektionsplural mit distributivem Numerale	✓	✓	✓	distributiv	✓	✓ (distributive Num.)
3. Gruppenplural	–	✓	✓	✓	höhere Ordnung	✓
4. Sortenplural	–	✓	(✓)	✓	Sorte/Art	✓
5. Abundanzplural	–	–	✓	✓	Menge	(✓)
6. Assoziativer Plural	✓	✓	–	kollektiv	Gruppe	✓
7. Pronominaler Plural	–	✓	–	✓	inklusiv/ exklusiv	–
8. Konjunktions-plural	(✓)	✓	–	✓	höhere Ordnung	–

Tabelle 1 Pluraltypen im Zentrum und an der Peripherie

4. Der Rektionsplural im Deutschen

4.1 Funktionale Aspekte

Zählbarkeit gilt als ein besonders prominenter Numerusfaktor im Deutschen. Aus den unterschiedlichen Zählbarkeitspräferenzen der Nomina folgt ihre unterschiedliche Fähigkeit zur Bildung des Rektionsplurals. Die Möglichkeit, einen Rektionsplural zu bilden, ist daher einer der für die Nomina einsetzbaren drei Zählbarkeitstests im Deutschen, vgl. (16).

(16) Im Deutschen können bei Nomina die folgenden syntaktischen Indikatoren bzw. Tests der Zählbarkeit unterschieden werden: (i) die Möglichkeit der **Pluralflexion**, (ii) die Unmöglichkeit, eine bloße NP im Singular zu bilden (d.h. ein obligatorisches Erscheinen eines **Singularwortes** im Singular), (iii) die Möglichkeit, ein Numerale direkt auf das Nomen anzuwenden (d.h. die Bildung des **Rektionsplurals**).

Durch diese Tests ergeben sich zwei Klassen der zählbaren Nomina im Deutschen: Individuativa (*Eideckse*) und Kollektivnomina (*Team*). Für sie gilt,

dass sie eine Pluralflexion haben, im Singular nicht ohne ein Singularwort erscheinen und den Rektionsplural bilden.

Zählbarkeit ist eine lexikalische Eigenschaft der Nomina. Ich gehe davon aus, dass zählbare Nomina in ihrer semantischen Repräsentation über die referenzielle Variable hinaus auch noch eine quantitative Variable einführen, die für eine referenziell zugängliche natürliche Einheit (NE) steht. Die quantitative Variable muss – ähnlich wie die referenzielle Variable des Nomens – auf der NP-Ebene identifiziert/gebunden werden. Daraus folgt, dass zählbare Nomina eine kardinale/quantitative Spezifikation brauchen. Diese Spezifikation kann im Deutschen durch die Numerusflexion, genauer: **Pluralflexion** (morphologisches Mittel) oder die **Numeruswörter** (syntaktisches Mittel) erfolgen, vgl. (17).

(17) Pluralflexion und Numeruswörter können die kardinale/quantitative Spezifikation der Nomina liefern. Durch das Einsetzen der Pluralflexion entsteht der zentrale Pluraltyp **Flexionsplural**. Numeruswörter auf der anderen Seite umfassen die Singularwörter *ein* und *kein* und die Pluralwörter. Zur Funktionsklasse der Pluralwörter werden zum einen die **Numeralien** (*zwei, drei, je fünf, null Komma fünf, anderthalb, ...*), zum anderen die ihnen funktional und distributionell sehr ähnlichen **Quasi-Numeralien** (*einige, viele, mehrere ...*) gezählt. Durch die Anwendung von Pluralwörtern wird der zentrale Pluraltyp **Rektionsplural** hergeleitet.

Numeruswörter haben eine einheitliche Semantik. In der sog. Quantitätsprädikat-Hypothese (BARTSCH (1973), VERKUYL/VAN DER DOES (1991), KAMP/REYLE (1993), OJEDA (1993) PARTEE (1995) und zum Überblick SCHEIBL (2001: 114ff., 2006)) wird die Auffassung vertreten, dass Numeruswörter als Relationen zwischen zwei Individuenmengen gedeutet werden. Die erste Individuenmenge ist dabei das Denotat des Nomens, mit dem das Numeruswort eine NP bildet, die andere ist das Denotat der VP, die zusammen mit dieser NP den Satz konstituiert. Betrachten wir dazu den Satz in (18):

(18) *Drei* Eidecksen sonnen sich im Garten.

Die relevanten Indivuduenmengen ergeben sich in (18) durch [[Eideckse]] und [[sich-im-Garten-sonnen]]. Numeruswörter wie *drei* werden dabei einheitlich als Eigenschaft der Schnittmenge [[N]] $\cap$ [[VP]] gedeutet: $3_{\text{präd}}$ ([[N]] $\cap$ [[VP]]), d.h. $|$[[N]] $\cap$ [[VP]]$|$ = 3, d.h. es gibt drei Eidecksen, die sich im Garten sonnen.

Im Sinne der Quantitätsprädikat-Hypothese ist eine derartige prädikative Analyse ausschließlich bei den Numeruswörtern (d.h. den Pluralwörtern sowie den Singularwörtern *ein, kein*) möglich. Die Eigenschaft, als Quantitätsprädikat analisierbar zu sein, hilft also bei der Abgrenzung der Numeruswörter gegen andere NP-interne Funktionswörter wie Determinatoren (*der, dieser, mein, ...*) und Quantoren (*jeder, beide, die meisten, ...*). Die Klasse der Numeruswörter im Deutschen kann durch die folgende Regel bestimmt werden:

(19) Ein Numeruswort ist im Deutschen eine die quantitative Variable der zählbaren Nomina bindende lexikalische Einheit NW, für die gilt: NW ([[N]],

[[VP]]) $\Leftrightarrow$ $|[[N]] \cap [[VP]]| = n_{NW}$, wo der vom Numeruswort festgelegte Wert für n_{NW} unabhängig von $|[[N]]|$ bestimmt werden kann.

Tabelle 2 unterscheidet die Numeruswörter, die eine prädikative Deutung haben, von den Quantoren, die keine solche Deutung zulassen. Dabei zeigt sich u.a. der Unterschied zwischen dem Numerale *zwei* und dem Quantor *beide*. Für *zwei* und *beide* gilt gleichermaßen, dass für *n* der Wert 2 angesetzt werden kann. Doch nach der Definition (19) ist *beide* kein Numeruswort, denn da lässt sich dieser Wert von *n* nicht unabhängig von der Kardinalität der vom Nomen denotierten Individuenmenge festlegen.

Numeruswörter	**Quantoren**
Numeralien: *ein, drei, mindestens fünf, zwischen drei und fünf ...* **Quasi-Numeralien**: *mehr als ein, einige, mehrere, ein paar ...*	*jeder, fast jeder, beide, mehr als die Hälfte, die meisten ...*
prädikative Analyse möglich zwei ([[N]], [[VP]]) $\Leftrightarrow$ $|[[N]] \cap [[VP]]| = 2$	prädikative Analyse nicht möglich beide ([[N]], [[VP]]) $\Leftrightarrow$ $[[N]] \subseteq [[VP]]$ & $|[[N]]| = 2$

Tabelle 2 Numeruswörter und Quantoren

Die Quantitätsprädikat-Hypothese geht davon aus, dass Numeralien und Quasi-Numeralien einheitlich Modifikatoren des Nomens sind, d.h. als Quantitäts-Adjektive analysiert werden, die die Funktion haben, eine quantitative Spezifikation des zählbaren Nomens zu liefern, indem sie dessen quantitative Variable binden. Sie werden in einer speziellen syntaktischen Position, der Quantitäts-Adjektiv ($A_{qu}P$)-Position untergebracht. Abbildung 1 zeigt eine vereinfachte syntaktische Struktur, die für Rektionsplurale in der Quantitätsprädikat-Hypothese vorgesehen werden kann. Eine ähnliche Struktur wird u.a. bei VATER (1986), LÖBNER (1990) und ZIMMERMANN (1991) angenommen.[7]

[7] Unter [Spez, NP] sind Determinatoren und Quantoren der NP angesiedelt, die Träger einer referenziellen Information sind, da sie die referenzielle Variable des Nomens binden. In dieser Position, in der (In)definitheits- oder Quantifizierungsmerkmale der NP kodiert werden, erscheinen definite Determinatoren (*der, dieser, jener, mein, ...*) und Quantoren (*jeder, beide, die meisten, keiner der beiden, ...*).

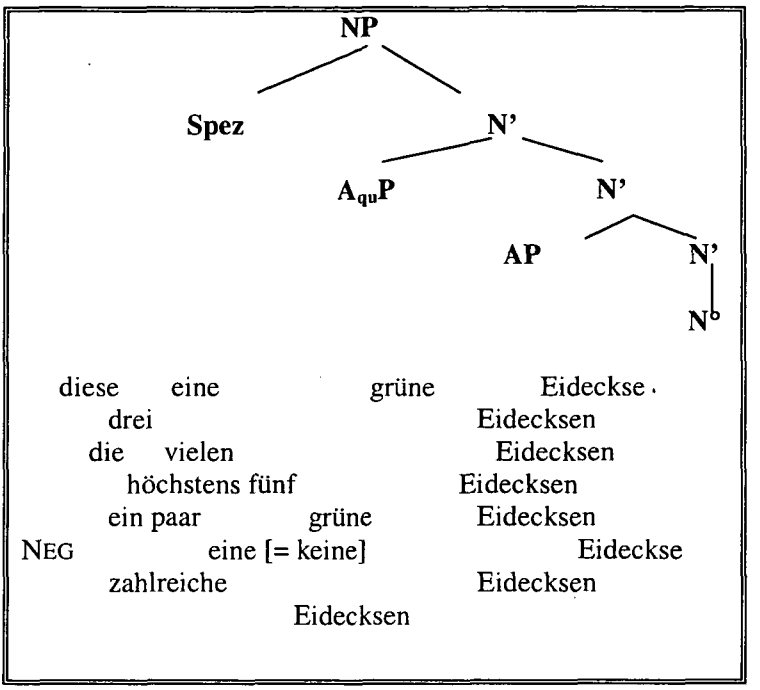


Abbildung 1 Struktur der NumNP im Deutschen

4.2 Formale Aspekte

Zur formalen Analyse des Rektionsplurals gehe ich zunächst von den folgenden Beispielen aus:

(20) *zwei* Eidecksen, *je drei* Eidecksen, *mindestens fünf* Eidecksen, *null* Eidecksen, *fünf Komma null* Eidecksen, *null Komma fünf* Eidecksen, *viele* Eidecksen

Die Pluralwörter sind in (20) kursiv gesetzt. Sie fungieren als pränominale Modifikatoren des Nomens und als solche müssen sie mit dem Nomen in zweifacher Hinsicht kompatibel sein:

1. **Essenzielle Kompatibilität**. Die essenzielle Kompatibilität bedeutet, dass Pluralwörter und Nomina beide für die Zählbarkeit sensibel sind. Bei zählbaren Nomina bedeutet das, dass sie in ihrer lexikalischen Repräsentation eine quantitative Variable einführen, die gebunden werden muss. Bei Pluralwörtern bedeutet diese Sensibilität, dass sie die Funktion haben, die quantitative Variable des Nomens zu binden. Im Falle des Rektionsplurals wären zwar sowohl Pluralwort als auch Pluralflexiv prinzipiell zur Bildung dieser quantitativen Variable fähig, doch – wie ich in SCHEIBL (2006) argumentiert habe –, ist es immer das Pluralwort, das diese Variable bindet und dadurch eine kardinale/quantitative Spezifikation des Nomens liefert. Dass das Pluralflexiv am Nomen in diesem Fall keine semantische Funktion haben kann, zeigen eindeutig

Beispiele wie *null Eidecksen, 1 Komma null Eidecksen, null Komma fünf Eidecksen*, in denen von echter Pluralität nicht die Rede sein kann.

Liegt auf der anderen Seite ein nicht-zählbares Nomen vor, gibt es keine quantitative Variable und das Pluralwort könnte seine semantische Funktion nicht erfüllen. Folglich bilden nicht-zählbare Nomina keine Basis für den Rektionsplural.

Diese Auffassung wird des Weiteren von der sprachtypologischen Generalisierung über den assoziativen Plural unterstützt, die in MORAVCSIK (1994) formuliert wird: Numeralien treten nicht mit dem assoziativen Plural auf. Diese Restriktion ist verständlich, wenn man bedenkt, dass da das Pluralflexiv nicht semantisch leer sein kann. Es ist nämlich der einzige Träger der assoziativen Pluralbedeutung, sodass ein zusätzliches Numerale dabei funktional nur leer laufen könnte.

2. **Formale Kompatibilität**. Die formale Kompatibilität bedeutet, dass zwischen dem Pluralwort (oder Singularwort) und dem Nomen eine sprachspezifisch festgelegte formale/syntaktische Relation – eine Kongruenz- oder eine Rektionsrelation – bestehen muss. In den indoeuropäischen Sprachen sind typischerweise die Relationen (i) Genuskongruenz, **(ii)** Kasuskongruenz und **(iii)** Numerusrektion vertreten.[8] Die folgenden Daten belegen diese drei Relationen auch im Deutschen:

(21) *ein* Varanus (m) vs. *eine* Eideckse (f) vs. *ein* Chamäleon (n)

(22) *eine* Eideckse (N/A) vs. mit *einer* Eideckse (D); *zwei* Eidecken (N/A/D) vs. *zweier* Eidecksen (G)

(23) eine Eideckse vs. *eine Eidecks*e*n*; *zwei Eideckse vs. zwei Eidecks*e*n*

(i) Zwischen dem Singularwort *ein* und dem Nomen besteht Genuskongruenz, vgl. (21).

(ii) Es gibt eine Kasuskongruenz zwischen dem Singularwort *ein* und dem Nomen und etwas seltener zwischen den Pluralwörtern *zwei/drei* und dem Nomen, vgl. (22).

(iii) Im Zusammenhang mit dem Rektionsplural könnte verständlicherweise die Numerusrektion die wichtigste Relation sein. Nach dem Singularwort *ein/kein* steht das Nomen im Deutschen im Singular. Wird aber die NP mit einem Pluralwort gebildet, muss das Nomen in Pluralform erscheinen, vgl. die Kontraste in (23). Deutsch folgt damit einem für die indoeuropäischen Sprachen typischen Muster: Es gibt eine Numerusrektion zwischen dem

---

[8] Typologische Daten in einem weiteren Kontext zeigen bei Numerale–Nomen-Kombinationen die folgenden Rektions-/Kongruenzoptionen (Daten nach FODOR (2000)): [+] = regiert/kongruiert, [–] = regiert/kongruiert nicht.
(i) Nominalklassen: [+] Coga, Chamorro; [–] Kituba
(ii) Genus: [+] Berber, Kannada, Spanisch, Arabisch; [–] Französisch (außer 'ein')
(iii) Kasus: [+] Russisch; [–] Ungarisch
(iv) Numerus: [+] Deutsch, Englisch, Französisch, Spanisch; [–] Ungarisch, Türkisch

Pluralwort und dem Nomen. Aus diesem Grund kann hier auch im Deutschen vom *Rektions*plural die Rede sein, vgl. (24).

(24) Im Falle des Rektionsplurals wird die quantitative Variable des Nomens vom Pluralwort gebunden. Das Pluralflexiv am Nomen ist semantisch leer. Es erscheint nur aus Rektionsgründen, da Pluralwörter im Deutschen den Plural regieren.

Über die Rektionsverhältnisse bei *syntaktisch* komplexen Pluralwörtern entscheidet ein einfaches formales Prinzip, das ich nach GIL (2001) das Prinzip des Letztgliedes nenne:

(25) Nach dem Prinzip des Letztgliedes regieren Numeralien mit dem Wert unter und über 1 (inklusive aller Dezimalzahlen, der 0 und der Bruchzahlen mit Zählern über 1) den Plural. Bei allen anderen Fällen entscheidet das *Letzglied* des komplexen Pluralwortes über den Numerus des Nomens.

Dieses Prinzip sagt korrekt eine Pluralrektion nach den folgenden Pluralwörtern voraus:

(26) ein oder mehr, fünf Komma null, null Komma fünf, eins Komma null

STOLZ (2002) zählt schließlich zu den weiteren Charakteristika des Deutschen, dass die Rektions- bzw. Kongruenzeigenschaften der Grundzahlen von 1 bis 9 an die höhere, *morphologisch* komplexe Zahlen, in denen sie als konstituierende Mitglieder auftreten, nicht vollständig vererbt werden. So gibt es bei den komplexen Zahlen 11, 21, .../12, 22, .../13, 23, ... im Gegensatz zu den Zahlen 1, 2, 3, ... keine Genus- und Kasuskongruenz, sondern nur eine Numerusrektion:

(27) eine Eideckse vs. einundzwanzig Eidecksen; mit einer Eideckse vs. mit eindzwanzig Eidecksen

5. Numeralien im Deutschen

5.1 Einfache Numeralien und das Numeralsystem

5.1.1 Funktional und formal

HURFORD (1975) unterscheidet bei Numeralien zwischen primärer und sekundärer Verwendung. In ihrer primären Verwendung erscheinen Numeralien mit Nomina kombiniert, im Deutschen in pränominaler Position, und bilden mit ihnen Numeralkonstruktionen. Die sekundäre Verwendung der Numeralien liegt vor, wenn sie für abstrakte Begriffe stehen (z.B. in arithmetischen Operationen) oder wenn sie als kardinale Nomina gebraucht werden, vgl. (28).

(28) *Drei* plus *zwei* ist gleich *fünf./Fünf* ist meine Lieblingszahl.

Wie in SCHEIBL (2006) ausführlich dargestellt, dienen Numeralien in Numeralkonstruktionen zum Messen, genauer zum Zählen der vom Nomen bezeichneten Größe. Jede Art des Messens bedingt eine relevante Dimension und eine Maßeinheit. Mögliche Dimensionen sind z.B. die temporale, die lokale oder beim Zählen die numerische Dimension. Die jeweilige Dimension bestimmt die

geeigneten Maßeinheiten, mit denen sie kompatibel ist. So ist die temporale Dimension mit den Maßeinheiten 'Minute/Stunde/Jahr/...' kompatibel, mit 'Meter/Meile/...' aber inkompatibel, wie das etwa durch das folgende Beispiel gezeigt werden kann:

(29) fünf *Jahre* alt sein vs. *fünf *Meilen* alt sein

Wird die numerische Dimension gewählt, so fungiert in der Numeralkonstruktion die durch die quantitative Variable identifizierte natürliche Einheit (NE) des Nomens als Maßeinheit. Nach der Anwendung des Numerales auf das Nomen entsteht eine Numeralkonstruktion mit einer speziellen Form des Messens – dem Zählen wie *fünf Eidecksen* im Deutschen.

Die NE als Maßeinheit ist lexikalisch festgelegt, d.h. konstant, sie kann nicht frei gewählt werden. Das ist der Grund dafür, warum die folgenden Deutungen/Konstruktionen im Deutschen ausgeschlossen sind:

(30) zwei Teams – *'ein Team mit zwei Mitgliedern'
(31) drei Eidecksen – *'drei Gruppen von Eidecksen'
(32) *drei zwei Eidecksen – *'drei Gruppen von jeweils zwei Eidecksen'

Kollektivnomina sind zwar zählbar, aber nicht auf der Ebene ihrer konstituierenden Mitglieder. Die NE wird auf der Gruppenebene eingeführt, so ist das Zählen auch nur auf dieser Ebene möglich, vgl. (30). Bei Individuativa ist es gerade umgekehrt: Sie können nur auf der Ebene der konstituierenden Mitglieder gezählt werden, sodass das Numerale die einzelnen Objekte und nicht die aus diesen Objekten bestehenden Gruppen zählt, vgl. (31). (32) zeigt schließlich, dass gestockte (gehäufte) Numeralien im Deutschen nicht zugelassen sind, in dieser Deutung wären nur die Konstruktionen *dreimal zwei Eidecksen* oder *drei Gruppen von je zwei Eidecksen* grammatisch.

Aus der sprachtypologischen Literatur über die Numeralien (HURFORD (1975), GREENBERG (1978, 2000), COMRIE (1997), MORAVCSIK (1997), RIJKHOFF (2002)) geht hervor, dass nicht nur die Zahlkonzepte, sondern auch die Numeralien zu ihrer Benennung universal sind: Jede Sprache ist fähig, (mindestens einige) Zahlkonzepte sprachlich zu benennen. Den Zahlkonzepten werden einzelsprachlich Numeralien zugeordnet, so entprechen etwa den Zahlkonzepten 10, 100 im Deutschen die Numeralien *zehn* und *hundert*. In SCHEIBL (2006) habe ich das Numeralsystem des Deutschen **1.** formal, von den Numeralien und **2.** semantisch, von den Zahlkonzepten ausgehend beschrieben. Im Folgenden fasse ich die wichtigsten Feststellungen zusammen:

1. **Die formale Untersuchung des Numeralsystems**. In der formalen Untersuchung geht man von den Numeralien aus und beschreibt ihre formalen Charakteristika. Das Numeralsystem der Sprachen ist nach GREENBERG (1978: 253f.) infinit und bildet eine kontinuierliche Reihe (ein Paradigma ohne Lücken). Das Deutsche – wie andere Sprachen auch – bedient sich bei der Kodierung der Zahlkonzepte eines Algorithmus, der die Bildung der Zahlwörter steuert. Das

Numeralsystem des Deutschen kann mithilfe der folgenden zwei typologischen Parameter charakterisiert werden:

(i) **Transparenz des Numeralsystems**. Bei diesem ersten Parameter wird untersucht, wie durchsichtig der morphologische Prozess zur Bildung der komplexen Numeralien ist. Demnach kann das Numeralsystem je nach Sprache unterschiedliche Grade der Transparenz vertreten.[9] Das Zahlen-Paradigma des Deutschen ist bis auf *elf* und *zwölf* durchgehend transparent.

(ii) **Basis des Numeralsystems und die arithmetischen Operationen.** Bei diesem zweiten Parameter werden die Sprachen danach klassifiziert, ob sie ein Dezimal-, Vigesimal-, Sexagesimalsystem usw. verwenden.[10] Deutsch basiert zwar auf einem Dezimalsystem, etymologisch lässt sich jedoch bei *neun* auch ein älteres Quartalsystem (Viererzählung) erkennen: *neun* ist die 'neue' Zahl in der dritten Viererreihe, vgl. DUDEN (1989).

Auf der vorhandenen Basis werden einzelsprachlich unterschiedliche arithmetische Operationen definiert. Zu den typologisch häufigsten Operationen gehören die additive und die multiplikative Kombinatorik. Seltener sind die Potenzierung, die Dividierung und die Subtraktion, vgl. GREENBERG (1978: 258).[11]

Im Dezimalsystem des Deutschen sind zwei Operationen definiert: die Addition (19 = 9+10) und die Multiplikation (900 = 9·100). Allerdings können *elf/zwölf* etymologisch auch als Subtraktion gedeutet werden. *zwölf* z.B. geht auf die folgende Form zurück: 'die Zahl, die übrig bleibt beim Abziehen von zehn, ist 'zwei', vgl. DUDEN (1989).

Das deutsche Zahlen-Pradigma zwischen 1 und 1.000.000 (eine Million Numeralien) ist durch die Kombination von insgesamt 24 freien Morphemen abzuleiten: *ein, ... zwölf, + zwanzig, ... neunzig + hundert, tausend, Million + und.*

2. **Die semantische Untersuchung des Numeralsystems**. Hier werden die Zahlkonzept–Numerale-Zuordnungen (Wert–Form-Entsprechungen) analysiert. Was die Semantik der Numeralien betrifft, so gibt es im Idealfall eine 1:1-Entsprechung zwischen Wert und Form, d.h. jedes Zahlkonzept wird durch genau ein Numerale benannt und jedes Numerale steht für genau ein Zahlkonzept. Abweichungen von diesem Idealfall liegen in den folgenden Fällen vor:

(i) **1 Wert – mehrere Formen**: Sprachen können über mehrere Zahlen-Paradigmen oder über doppelte Formen für einen und denselben Zahlwert

---

[9] Klassisches Arabisch hat ein völlig transparentes Numeralsystem, das Numerale 78 z.B. wird durch die Verknüpfung der Morpheme 8 + 7 + Zehner gebildet. Bengali hat dagegen kein transparentes Numeralsystem, die Bildung von 78 ist hier nicht vorhersagbar, Daten nach FODOR (2000).

[10] Südkaukasische Sprachen und das Französische haben z.B. Vigesimalsysteme, Babylonisch ein Sexagesimalsystem.

[11] Walisisch bildet das Numerale 50 durch Dividierung (50 = 100:2), Latein bildet 19 durch Subtraktion (19 = 20-1).

verfügen.[12] Im Deutschen ist das nur peripher vorhanden: 2 hat die Formen *zwei/zwo,* 1300 wird als als *tausenddreihundert/dreizehnhundert* kodiert.

(ii) **Mehrere Werte – 1 Form**: Hier geht es um die Ambiguität des Numarales. Im Deutschen können im Zusammenhang mit Numeralien zwei Typen der Ambiguität erwähnt werden. Der erste Typ ist die *mindestens-/genau-/höchstens*-Deutung der Numeralien. Die kursiv gesetzte NP in (33) ist demnach ambig, denn sie lässt für den Satz drei unterschiedliche Interpretationen zu, je nachdem ob ich in einer Stunde mindestens drei/genau drei oder höchstens drei Eidecksen fangen kann.

(33) In einer Stunde kann ich *drei Eidecksen* fangen.

Nach allgemeiner Auffassung, wie sie etwa in SCHEIBL (2000: 373f.) ausführlich dargestellt wird, kann der Rektionsplural wie *drei Eidecksen* aber auch einen anderen Typ der Ambiguität zeigen. Er kann eine starke oder eine schwache Interpretation haben. Die starke Interpretation (ein Oberbegriff für die spezifische und die partitive Lesart), liegt vor, wenn – mit der Definition von ENÇ (1991) – das Denotat der NP referenziell relationiert werden kann mit in den Diskurs bereits eingeführten Objekten. Dies bedeutet, dass das Denotat von *drei Eidecksen* relativ zu einer kontextuell gegebenen Menge der Eidecksen und nicht schlechthin zum Nomendenotat [[Eideckse]] ermittelt wird. Im Gegensatz dazu hat die NP eine schwache Deutung, wenn durch sie neue Diskursreferenten eingeführt werden, ohne dass dabei irgendein referenzieller Bezug zu anderen Objekten hergestellt werden kann. Für (33) bedeutet das zwei Lesarten, je nachdem ob ich drei breits bekannte/identifizierbare Eidecksen (stark) oder drei vorher nicht bekannte/identifizierte Eidecksen (schwach) fangen kann.

5.1.2 Kategorial

In der kategorialen Zuordnung (Wortklassenzugehörigkeit) der Numeralien herrscht nicht nur 1. einzelsprachlich, sondern auch 2. sprachübergreifend ein uneinheitliches, in manchen Aspekten sogar ein widersprüchliches Bild.

1. **Im Deutschen** wird diese Uneinheitlichkeit schon durch die terminologische Vielfalt der Standardgrammatiken bezeugt, die neben *Numerale* Termini verwenden wie *Zahladjektiv* (ENGEL (1991: 556), ZIFONUN et alii. (1997: 46), HELBIG/BUSCHA (2000: 145ff.), HELBIG/BUSCHA (2001: 290ff.)), *Zahlwort* HENTSCHEL/WEYDT (1994: 231ff.)) oder *Numeral-Artikel* (WEINRICH (1993: 448ff.)).

Diese terminologischen Unterschiede folgen zum Teil aus der Motivation dieser Grammatiken, Numeralien in andere Wortklassen einzuordnen oder zumindest parallel zu denen zu behandeln, wie das durch die folgende Skala demonstriert werden kann:

---

[12] Sotho benutzt z.B. unterschiedliche Numeralien in der primären und der sekundären Verwendung. Japanisch hat durch Entlehnung eine doppelte Zahlenreihe, deren Elemente frei austauschbar sind.

(34)

ein	viele	**drei**	zahlreich
Kopf/ Determinator	⟶		Modifikator/ Adjektiv
	⟵		

Die vier Elemente oben sind skalar geordnet, weil sie nach rechts auf der Skala in den Standardgrammatiken mit zunehmender Wahrscheinlichkeit als *Modifikatoren/Adjektive* kategorisiert werden. In der entgegengesetzten Richtung, also nach links auf der Skala, nimmt dagegen die Wahrscheinlichkeit der Behandlung des jeweiligen Elementes als *Kopfkategorie/Determinator* zu: Das Numerale *drei* wird also tendenziell eher zu den Modifikatoren/Adjektiven gezählt als *ein* oder *viele*.

Von den zitierten Grammatiken wird *drei* nur von Weinrich als Kopf/Determinator behandelt. Eisenberg und Hentschel/Weydt zählen *drei* weder zu den Adjektiven noch zu den Determinatoren. Sie klassifizieren es als Numerale. Die Mehrheit (Engel, die Dudengrammatik, Zifonun et alii. und Helbig/Buscha) zählen *drei* zu den Adjektiven.

2. Auch **sprachtypologisch** lässt sich eine Uneinheitlichkeit bezüglich der Einordnung der Numeralien erkennen. Problematisch ist einerseits, dass sich Numeralien je nach Sprache ziemlich unterschiedlich verhalten – andererseits, dass die einzelnen Elemente der Zahlenreihe auch einzelsprachlich gewisse formale/funktionale Unähnlichkeiten aufweisen. In den indoeuropäischen Sprachen gibt es z.B. – wie STOLZ (2002) zeigt – typischerweise eine Zahl, die die Zahlenreihe dermaßen in zwei Hälften teilt, dass die Zahlen unter ihr überwiegend Modifikatoreigenschaften, die Zahlen über ihr dagegen überwiegend Kopfeigenschaften zeigen. Stolz identifiziert diese Zahl mit der Zahl 4. Für das Deutsche scheint diese Feststellung gültig zu sein, denn mit der Zahl 4 hört jegliche Kongruenz (eine typische Relation bei Modifikatoren) zwischen Numerale und Nomen auf. Stolz' Generalisierung steht darüber hinaus mit der These von GREENBERG (1978: 171) im Einklang, dass ein Numerale desto mehr adjektivische Eigenschaften hat, je kleiner es ist. Somit ist *ein* das maximal adjektivähnliche Numerale, was sich auch dadurch bestätigen lässt, dass es als einziges Numerale gleichzeitig Genus- und Kasuskongruenz mit dem Nomen hat. Im Deutschen impliziert diese Annäherung allerdings eine strikte Trennung des Artikels *ein* vom Numerale *ein* in der Analyse.

5.2 Distributive Numeralien

In 5.1 habe ich das Numeralsystem des Deutschen skizzenhaft beschrieben, indem ich die einfachen Numeralien im Spiegel sprachtypologischer Parameter formal und semantisch analysiert habe. Parallel zu der Zahlenreihe, die aus einfachen Numeralien besteht, können Sprachen aber auch spezielle Zahlen-Paradigmen verwenden, die formal und/oder funktional von den einfachen

Numeralien abweichen. Je nach Funktion werden diese Numeralien kollektive oder distributive Numeralien genannt. Der erste funktionale Unterschied im Vergleich mit den einfachen Numeralien besteht darin, dass kollektive/distributive Numeralien nur eine primäre Verwendung, d.h. eine ausschließliche Zählfunktion haben. Sie haben häufig eine gegenüber den einfachen Numeralien markierte Form und verfügen über eine spezielle Bedeutung, die sich daraus ergibt, dass sie nicht zum Zählen einzelner Objekte dienen wie ihre einfachen Pendants. Durch diese spezielle Semantik haben sie auch einen viel beschränkteren Gebrauch als die einfachen Numeralien.

1. **Kollektive Numeralien.** Kollektive Numeralien können einzelsprachlich unterschiedliche Funktionen haben. Typischerweise werden sie aber beim Zählen von Individuengruppen und Pluraliatantum eingesetzt. Diese Funktion der kollektiven Numeralien kann z.B. im Russischen und im Latein belegt werden, zum letzteren vgl. OJEDA (1997). Im Deutschen gibt es keine kollektiven Numeralien. Individuengruppen können zwar durch Kollektivnomina (*Team*) oder Flexions- bzw. Rektionsplurale (*Eidecksen, drei Eidecksen*) ausgedrückt werden, aber eine Erweiterung erfolgt nur durch einfache Numeralien oder sie ist erst gar nicht möglich. Kollektivnomina lassen sich mit einfachen Numeralien kombinieren (*drei Teams*), Flexions- und Rektionsplurale können dagegen nicht durch Numeralien erweitert werden (*zwei Eidecksen* ≠ 'zwei Gruppen von Eidecksen', **zwei drei Eidecksen*), vgl. die Erörterungen im Zusammenhang mit der konstanten NE in 5.1.1.

2. **Distributive Numeralien.** Den anderen Typ der speziellen Zahlenreihen bilden distributive Numeralien. Im Gegensatz zu den kollektiven Numeralien dienen sie typischerweise nicht zum Zählen von Gruppen, vielmehr zum Zählen von gruppierten Individuen (Mitglieder einer Gruppe). Eine breite Skala von Sprachen, u.a. Latein, Russisch, Deutsch und Ungarisch, kennen diesen Typ der Numeralien. [13]

Die distributiven Numeralien des Deutschen werden aus der Partikel *je* und dem einfachen Numerale gebildet, vgl. das folgende Beispiel mit dem distributiven Numerale *je drei*.

(35) Die zwei Jungen haben *je drei* Eidecksen beobachtet.

distributiv: 'jeder Junge drei Eidecksen'

Die pluralischen NP wie *je drei Eidecksen* habe ich in 3.2 als Rektionsplural mit distributivem Numerale bezeichnet. Sein Vergleich mit den zentralen Pluraltyen (Flexions- bzw. Rektionspluralen) hat ergeben, dass er nicht nur formal, sondern auch semantisch eine markierte Variante ist. Im Gegensatz zu (36) und (37) ist (35) nicht ambig zwischen einer kollektiven und einer

[13] Im Latein gibt es morphologisch/syntaktisch nicht-ableitbare Formen für die distributiven Numeralien, vgl. *sex* (sechs) – *seni* (je sechs), *decem* (zehn) – *deni* (je zehn). Ungarisch, Georgisch, Sumerisch können durch Reduplikation der einfachen Numeralien distributive Numeralien bilden, vgl. ung. *hat-hat* ('je sechs'), *tíz-tíz* ('je zehn') usw., vgl. CRYSTAL (1998).

distributiven Deutung. Distributive Numeralien erzwingen die distributive Lesart für ihre NP.

(36) Die zwei Jungen haben Eidecksen beobachtet.
distributiv: 'jeder Junge eine/mehrere Eidecksen'
kollektiv: 'die Jungen gemeinsam mehrere Eidecksen'

(37) Die zwei Jungen haben drei Eidecksen beobachtet.
distributiv: 'jeder Junge drei Eidecksen'
kollektiv: 'die Jungen gemeinsam drei Eidecksen'

Distributivität ist ein relationaler Begriff. Sie steht für eine asymmetrische binäre Relation, die zwischen einer *Distributionsquelle* und einem *Distributionsobjekt* besteht, zur Terminologie vgl. CHOE (1987). Es werden im Deutschen zwei Arten der distributiven Relation unterschieden: externe und interne Distributivität. Rektionsplurale mit distributivem Numerale können beide Arten ausdrücken.

Die externe Distribution liegt vor, wenn die distributive Relation zwischen der NP und der VP besteht wie in (38). Die interne distributive Relation besteht dagegen zwischen zwei NP wie in (39). In diesem Beispiel ist die vorausgehende NP_1 die Distributionsquelle, während NP_2 als Distributionsobjekt fungiert.

(38) Der Junge hat je zwei Eidecksen beobachtet.
Distributionsquelle: durch *beobachten* ausgedrückte Ereignisse
Distributionsobjekt: *zwei Eidecksen*
'zwei Eidecksen pro Ereignis' = 'jedes Mal zwei Eidecksen'

(39) Die Jungen haben je zwei Eidecksen beobachtet.
Distributionsquelle: *die Jungen*
Distributionsobjekt: *zwei Eidecksen*
'zwei Eidecksen pro Junge = 'jeder Junge zwei Eidecksen'

6. Zusammenfassung

Im Zusammenhang mit dem Rektionsplural können zusammengefasst folgende Generalisierungen und Feststellungen gemacht werden:

1. In der Plurallandschaft des Deutschen können unterschiedliche Pluraltypen identifiziert werden, für die gleichermaßen gilt, dass die Pluralform von der Singularform abgeleitet wird, die Pluraltypen können sich aber voneinander in den folgenden fünf Parametern unterscheiden: **(i)** nominale Basis, **(ii)** Schwelle, **(iii)** Homogenität, **(iv)** neutrale Deutung und **(v)** Markierung.

2. Aufgrund dieser fünf Parameter können im Deutschen zentrale und periphere Pluraltypen differenziert werden. Der Rektionsplural ist ein zentraler

Pluraltyp. Ihm stehen acht weitete Typen an der Peripherie der Plurallandschaft gegenüber: **(i)** der transnumerale Plural, **(ii)** der Rektionsplural mit distributivem Numerale, **(iii)** der Gruppenplural, **(iv)** der Sortenplural, **(v)** der Abundanzplural, **(vi)** der assoziative Plural, **(vii)** der pronominale Plural und **(viii)** der Konjunktionsplural.

3. Die unterschiedliche Fähigkeit der Nomina zur Bildung des Rektionsplurals folgt aus ihren unterschiedlichen Zählbarkeitspräferenzen. Die Möglichkeit, ein Numerale direkt auf das Nomen anzuwenden und dadurch einen Rektionsplural zu bilden, ist einer der für die Nomina einsetzbaren Zählbarkeitstests im Deutschen. Zählbare Nomina führen in ihrer semantischen Repräsentation eine quantitative Variable ein, die für eine referenziell zugängliche natürliche Einheit (NE) steht. Diese Variable muss auf der NP-Ebene gebunden werden. Die wegen der quantitativen Variable obligatorische kardinale/quantitative Spezifikation des Nomens erfolgt im Deutschen u.a. durch Pluralwörter, zu denen zum einen die Numeralien (*zwei, drei, je fünf, ...*), zum anderen die ihnen funktional und distributionell sehr ähnlichen Quasi-Numeralien (*einige, viele, mehrere ...*) gezählt werden.

4. Pluralwörter sind Modifikatoren des Nomens und werden einheitlich als Quantitäts-Adjektive analysiert, die die Funktion haben, eine quantitative Spezifikation des zählbaren Nomens zu liefern. Sie müssen mit dem Nomen in zweifacher Hinsicht kompatibel sein. **(i)** Die essenzielle Kompatibilität bedeutet, dass Pluralwörter und Nomina beide für die Zählbarkeit sensibel sind. Zählbare Nomina haben eine zu bindende quantitative Variable, Pluralwörter sind fähig, diese Variable zu binden. **(ii)** Die formale Kompatibilität zwischen dem Pluralwort und Nomen bedeutet, dass die beiden auf eine Rektionsrelation eingehen: Das Pluralwort regiert im Deutschen den Plural. Das Pluralflexiv am Nomen ist in diesem Fall semantisch leer, es erscheint nur aus Rektionsgründen.

5. In ihrer primären Verwendung erscheinen Numeralien im Deutschen in pränominaler Position und bilden mit den Nomina Numeralkonstruktionen. Numeralien dienen dabei zum Zählen der vom Nomen bezeichneten Größe. Das Zählen (als besondere Art des Messens) bedingt eine numerische Dimension und eine Maßeinheit. In der Numeralkonstruktion fungiert die durch die quantitative Variable identifizierte natürliche Einheit (NE) des Nomens als Maßeinheit.

6. Das Numeralsystem des Deutschen basiert auf einem Dezimalsystem, in dem zwei Operationen definiert sind: die Addition und die Multiplikation. Das Zahlen-Paradigma des Deutschen ist bis auf *elf* und *zwölf* durchgehend transparent. Im Idealfall gibt es eine eineindeutige Entsprechung zwischen Wert und Form des Numerales, d.h. jedes Zahlkonzept wird durch genau ein Numerale benannt und jedes Numerale steht für genau ein Zahlkonzept. Abweichungen von diesem Idealfall liegen im Deutschen vor, wenn es doppelte Formen für denselben Zahlwert gibt (*zwei/zwo*) oder wenn das Numerale ambig ist. Im Zusammenhang mit Numeralien sind zwei Typen der Ambiguität zu erwähnen: die *mindestens-/genau-/höchstens*-Deutung und die starke/schwache Deutung.

7. Deutsch hat ein spezielles Zahlen-Paradigma, das formal und funktional von den einfachen Numeralien abweicht. Es geht um die distributiven Numeralien, die aus der Partikel *je* und dem einfachen Numerale gebildet werden (*je drei*). Distributive Numeralien dienen typischerweise zum Zählen von gruppierten Individuen (Mitglieder einer Gruppe). Da sie die distributive Lesart für ihre NP erzwingen, ist der mit ihnen gebildete Plural kein zentraler Pluraltyp. Durch diese spezielle Semantik haben distributive Numeralien auch einen viel beschränkteren Gebrauch als die einfachen Numeralien.

Literatur

BARTSCH, R. (1973): The Semantics and Syntax of Number and Numbers. – In: J. P. KIMBALL (Hg.): *Syntax and Semantics* 2, Seminar Press, New York, 51–93.

CHOE, J. W. (1987): *Antiquantifiers and the Theory of Distributivity*. Doctoral dissertation, University of Massachusetts, Amherst

COMRIE, B. (1997): Some Problems in the Theory and Typology of Numeral Systems. – In: B. PALEK (Hg.): *Proceedings of LP'96, Typology: Prototypes, Item Orderings and Universals*, Charles University Press, Prague, 41–56.

CRYSTAL, D. (1998): *A nyelv enciklopédiája*. [Enzyklopädie der Sprache]. Osiris, Budapest

DUDEN (1989): *Duden Etymologie. Herkunftswörterbuch der deutschen Sprache* [= DUDEN Bd. 7], Dudenverlag, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich

DUDEN (2005): *Die Grammatik* [= DUDEN Bd. 4], Dudenverlag, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich

EISENBERG (1998): Grudriß der deutschen Grammatik. Metzler Verlag, Stuttgart/ Weimar

ENÇ, M. (1991): The Semantics of Specificity. – In: *Linguistic Inquiry* 22(1), 1–25.

ENGEL, U. (1991): *Deutsche Grammatik*. Julius Groos Verlag, Heidelberg

FODOR, I. (Hg.) (2000): *A világ nyelvei*. [Die Sprachen der Welt]. Akadémiai Kiadó, Budapest

GIL, D. (2001): Noun-Phrase Types and the Number Marking of Anaphors. – In: *Sprachtypologie und Universalienforschung* (STUF) 54(1), 3–25.

GREENBERG, J. H. (1963): Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements. – In: J. H. GREENBERG (Hg.): *Universals of Language*. MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 73–113.

GREENBERG, J. H. (1978): Generalization about Numeral Systems. – In: J. H. GREENBERG/C. A. FERGUSSON/E. MORAVCSIK (Hgg.): *Universals of Human Language* Vol. 3: *Word Structure*, University Press, Stansford

GREENBERG, J. H. (2000): Numeral. – In: G. BOOIJ/CH. LEHMANN/J. MUGDAN (Hgg.): *Morphologie-Morphology. Ein internationales Handbuch zur Flexion und Wortbildung* [= HSK 17.1], de Gruyter, Berlin, 770–783.

HELBIG, G./J. BUSCHA (2000): *Leitfaden der deutschen Grammatik.* Langenscheidt Verlag, Berlin

HELBIG, G./J. BUSCHA (2001): *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*, Langenscheidt Verlag, Berlin

HENTSCHEL, E./H. WEYDT (1994): *Handbuch der deutschen Grammatik.* de Gruyter Verlag, Berlin/New York

HURFORD, J. R. (1975): *The Linguistic Theory of Numerals.* Reihe Cambridge Studies in Linguistics, Cambridge University Press

KAMP, H./U. REYLE (1993): *From Discourse to Logic. Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discourse Representation Theory.* Kluwer, Dordrecht

LÖBNER, S. (1990): *Wahr neben Falsch. Duale Operatoren als die Quantoren natürlicher Sprache* [= Linguistische Arbeiten 244], Niemeyer, Tübingen

MORAVCSIK, E. (1994): *Group plural – associative plural or cohort plural.* Email document, Linguist List Vol. 5.681, 11 Jun 1994

MORAVCSIK, E. (1997): Parts and Wholes in the Hungarian Noun Phrase – a Typological Study. – In: B. PALEK (Hg.): *Proceedings of LP'96, Typology: Prototypes, Item Orderings and Universals*, Charles University Press, Prague, 307–324.

OJEDA, A. E. (1997): A Semantics for the Counting Numerals of Latin. – In: *Journal of Semantics* 14, 143–171.

PARTEE, B. H. (1995): Quantificational Structure and Compositionality. – In: E. BACH/E. JELINEK/A. KRATZER/B. H. PARTEE (Hgg.): *Quantification in Natural Language*, Kluwer, Dordrecht, 541–601.

PLANK, F. (1994): The Unlikely Plurals of One in Bavarian and Miskito. – In: EUROTYP Working Papers VII/23, 59–79.

RIJKHOFF, J. (2002): *The Noun Phrase* [= Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory], Oxford University Press, Oxford

SCHEIBL, GY. (2000): Zur Unterscheidung thetisch–kategorisch in deutschen ES-Konstruktionen. – In: *Deutsche Sprache* 4/2000, 372–384.

SCHEIBL, GY. (2001): *Drei Musketiere.* Zur semantischen Behandlung von indefiniten Nominalphrasen mit Numeralien. Teil I. – In: KERTÉSZ A. (Hg.): *Sprachtheorie und germanistische Linguistik* 11.1, 93–121.

SCHEIBL, GY. (2006): *Zwei Senatoren bestechen drei Vestalinnen.* Nominalphrasen mit Numeralien und die referenziell-strukturelle Ambiguität im Deutschen. [= Philosophiae Doctores], Akadémiai Kiadó, Budapest

SCHEIBL, GY. (2007): Über Numerus und Pluralflexion im Deutschen. – In: *Jahrbuch der ungarischen Germanisten* (in Vorbereitung)

STOLZ, T. (2002): Is 'one' Still 'one' in 'twenty-one'? On Agreement and Government of Cardinal Numerals in the Languages of Europe. – In: *Sprachtypologie und Universalienforschung* (STUF) 55(4), 354–402.

VATER, H. (1986): Zur NP-Struktur im Deutschen. – In: H. VATER (Hg.): *Zur Syntax der Determinantien*, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 123–154.

VERKUYL, H. J./J. M. VAN DER DOES (1991): The Semantics of Plural Noun Phrases. – In: J. M. VAN DER DOES/J. VAN EIJCK (Hgg.): *Generalized Quantifier Theory and Application*, Dutch Network for Language, Logic and Information, Amsterdam, 403–441.

WEINRICH, H. (1993): *Textgrammatik der deutschen Sprache*. Unter Mitarbeit von M. THURMAIR/E. BREINDL/E.-M. WILLKOP, Dudenverlag, Mannheim

ZIFONUN, G./L. HOFFMANN/B. STRECKER et alii. (1997): *Grammatik der deutschen Sprache*. de Gruyter Verlag, Berlin/New York

ZIMMERMANN, I. (1991): Die Syntax der Substantivgruppe: Weiterentwicklungen der X'-Theorie. – In: I. ZIMMERMANN (Hg.): *Studia Grammatica* XXXIII, *Syntax und Semantik der Substantivgruppe*, Akademie Verlag, Berlin, 1–32.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 159-173.

VALUES OF FEMALE IMAGES IN BULGARIAN ADS BEFORE AND AFTER THE DEMOCRATIC CHANGES: "NO MORE PATRIARCHAL MYTHOLOGIES"[1]

Rumyana Todorova

(Румяна Тодорова, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

In recent years the media and media discourse have had a growing, transforming impact on social life, especially in the former Eastern European countries where changes of social order have brought about vast changes in culture, civic discourse and even language. The new sociopolitical context did not lag behind the problematization of gender and its representational diversity in culture. These issues have been the focus of attention in contemporary dialogue since 1989, the great caesura of consciousness. They have penetrated and inhabited the media, pretending to be quite objective and realistic. Electronic and print advertisements, which provide information as well as entertainment for consumers, are also preoccupied with some of the hottest issues in civic discourse such as the above mentioned, as well as with environmental problems, animal rights, recession, etc.

The present paper explores several aspects of re-presentations of women in Bulgarian advertisements. It studies from a new perspective the pre- and post-consumerism imagology of the construction of the woman and the woman's body in Bulgaria, a former socialist country. Let me preface my analysis with a few comments about the situation in Bulgaria, crucial as background knowledge. Although advertising aims at its globalization, it still has to reflect and take into account specific cultural and social characteristics.

Staging the Set of Ads before and after the Changes

Today, living standards in Bulgaria are slowly on the rise. There has been a 180° shift in political, economic and cultural orientation: before the changes it was the former Soviet Union, now it is the "West". All these changes spawned contradictions and tensions in the daily lives of the majority of the population. Nonetheless, they have led to freedom of the public to express their own opinion and to the establishment of independent mass media. Before 1989 and its Democratic Revolution there was practically no advertising in the daily press or the electronic media that were addressed to a mass audience. There were various

[1] Quotation in K. K. Ruthven's *Feminist Literary Studies. An Introduction.* Cambridge: CUP, 1991, p. 79.

categories of announcements about the Bulgarian Communist Party, especially at the time of elections. It was the one and only "alternative" to vote for, and it was explicitly stated. There were also some "advertising" segments, if we may call them so, that were presented on TV under the headings of informational or cultural programmes. They addressed societal and cultural needs thus promoting collective welfare for building up a "prospective" future.

Take another example: There is a Bulgarian magazine *New Goods and Advertising* (NG&A) that was published before and after 1989. It targets the mass audience and wholesale and retail dealers. Before the Changes, all ads that were presented in it were mostly hard-sell, replete with rational arguments, with only the product depicted in the non-verbal part of the ad, i.e. the illustration served to fulfil a referential function. The verbal part consisted of information about the product. There were practically no "tickle" ads. For example, if an ad offered biscuits it mentioned the ingredients used for them and the price. On the whole, ads appeared to be quite objective. If people (mostly women) were present in the illustration, they were significantly either workers producing the goods or consumers in the literal sense of the term, i.e. pictured at a time of trying the product. Both categories were depicted in a non-ornamental way, and their socialist, or more precisely their worker, identities were strongly emphasized. So, pre-1989 ads were only "informational", with no "allusiveness" in them at all.

Although advertising discourse strives at changing behavior and not only promoting goods and services it is hardly accepted as such in Bulgarian context even today. All this seems to result from the existing social situation of economic instability and untrustworthiness among people, companies and political parties.

The advertising situation in Bulgaria before and after the Changes is closely connected with the social and economic situation. Even nowadays people are interested first in the benefit of the product, its price, other people's opinion of it, and conceivably, in the emotional appeal of the ads. On the whole, there is lack of trustworthiness, and the prevailing view is that the promoted product is of low quality and it is usually advertised by private companies that are financially more prosperous, although, as the case may be, they normally do it in a non-professional way. None of the companies think of long-term investments in advertising campaigns. This tendency of people being suspicious of everything is related to the typical, and we can also say "notorious" Bulgarian skepticism about life and the world around in general. In other words, the advertising policy appears to be considerably shaped by what Covino states as 'successful persuasion', which 'depends on the psychology of the audience, i.e. the audience's beliefs, values, desires and expectations'[2]. In countries in which consumer culture is developed, the product is less important than the desires it can evoke. In Bulgaria, the product matters more than the associations it can evoke, although in principle no one expects or believes in anything positive about

[2] Covino 1998:26.

a product that is advertised. Most Bulgarian ads consist mostly of rational arguments presented in a simple way. Characteristically, it is the information ads contain that matters rather than the images presented in them.

It is obvious that the advertisers' task in Bulgaria is far from being an easy one. They have to look for manipulating symbols to influence consumer's perception of a product that would appeal to our desire for pleasure. One of the ways for doing it is by the use of celebrity endorsers (e.g. sports people; film stars, their images used especially after the film has been on for some time, etc.). So, women celebrities started appearing in ads presented in Bulgaria. However, these images may be said to serve as ornaments and are often turned into currency for achieving the desired value. In this respect there is some change in our society: Bulgaria is now at a stage of joining the international consumerist community. Consequently, the general opinion is that Bulgarian producers and advertisers are blindly following the world standards in the advertising industry. An explanation for this might be the reason that the establishment of consumer culture has been at a rather initial stage, which, in turn, may question the viability of advertising literacy in Bulgaria. Practically speaking, what we can possibly have is experiences of ads shaped by other texts. This, however, leads us to yet another consideration: that the majority of people are likely to enjoy looking at images and symbols in ads, although the general public cannot link these images to the product and make the necessary associations and inferences about the transfer of social values to the product.

Problematizing Female Images in Bulgarian Ads

Bulgaria is still on the threshold of creating consumer culture. What I have in mind is Michael Schudson's statement about consumer culture 'taken to be a society in which human values have been grotesquely distorted so that commodities become more important than people or in an alternative formulation, commodities become not ends in themselves but overvalued means for acquiring acceptable ends like love and friendship'[3]. That is definitely not the case in Bulgaria. What is true, however, is that before the Changes people's fantasies and desires were suppressed by a dominating party-line moral. Now, when they overtly turn to sexuality, advertisers want their products to be successful and consequently use the female body as an object of desire and commodity, as well as a sign of exchange, thus stimulating the fantasies of consumers by projecting them onto the product. No doubt this would require a more refined way in representation, which is practically impossible at least for the time being, as many producers lack the competence needed, on the one hand, and on the other, the existing advertising agencies are under development. In pre-1989 ads women that were depicted were far from being the "fashion models" type. They could not provoke any positive associations, let alone fantasies or

[3] Schudson 1984:7.

desires of any kind. Today, in post-1989 Bulgaria, the situation is changing in what seems to be the "positive" respect. At present, ads are overwhelming with famous models, actresses, and elegant women with well-shaped, sexy bodies.

Rachel Bowlby has expressed two different views of consumers: 'In one s/he has no choice: the choice is imposed, even if it feels like spontaneous desire. In the other, s/he has full powers of choice and is restricted only by lack of information'[4]. If we try to interpret it as regards former Eastern European dimensions we can say that the first view would refer to advertising and choice on part of consumers before the Changes, while both views can be taken for granted for the period after the Changes. What actually happens is that with the disintegration of society various groups of consumers have started to appear. One of them lacks the money, while the other one lacks the information but has got the money. There is yet a third group which has both, money and information, and controls the business in Bulgaria in every respect.

So I can say that I have got particular perspectives, having grown up in a socialist society with virtually no printed and electronic ads until 1989. I have lived and have been brought up in a world where advertising did not exist, except in its political sense. We must admit that there were books and articles on advertising but they analyzed advertisements from Western countries, or "capitalist" countries as we used to call them. Some principles of socialist advertising were outlined among which the principle of the 'party spirit' was of crucial importance. The so-called 'party-spirit' had to be understood as the spirit of the Bulgarian Communist Party. According to those principles, all advertisements had to obey certain political laws. 'The functions of the socialist advertisement are consciously used for achieving a unity of economy, politics, ideology, technology, culture and education'[5]. In 1988 a Congress in Vilnius (in the former Soviet Union) "On Socialist Advertising – New Horizons" finally drew the conclusion that advertisements should inform customers objectively and on time; they should also create new needs and educate rational consumption[6]. Nothing was mentioned about the verbal or non-verbal images in ads. Female images in ads were used to promote the party line and goals, i.e. gender was politicized. The woman's gender role was thus desexualized, but ironically "embodied" in the traditionally patriarchal male role. This presumed gender equality only perfunctorily dedichotomized the traditionally weaker/stronger dyads in sexual politics. What is more, the gender role discrepancy came to be even more emphasized – although never socially verbalized (but even encouraged). It was because of the almost patronizing undertone of this political act that the gap turned out to be even bigger when its ideological backbone announced sexual equality but constructed women within the socio-political male gender role. In other words, unaccidentally, it was paraphrasing the Genesis to

[4] Bowlby 1993:3.
[5] Doganov, Radoicheva 1987: 10.
[6] See NG&A 1988/3.

complete the Arcadian picture of equality bliss at the expense of the female return to her naturally patriarchal genealogy in the male body.

I am going to outline briefly the position of women in socialist and post-socialist Bulgaria. They had and still have equal rights with men in society. Their rights were notified in item 2 of the Bulgarian Constitution, accepted by the Great National Assembly on December 4th 1947. It said that all citizens over the age of 18 have the right to vote and be elected[7]. Even before the Changes Bulgarian women also had the right to work in all spheres of social life. Bulgaria as a socialist country carried out all sorts of activities connected with labour protection, (i.e. social insurance, maternity leave, etc.), as well as with improving of their qualification and raising of their cultural awareness[8]. There were a number of magazines for women discussing various issues and newspaper columns in *Trud* (a newspaper, its title meaning "labour") under the heading of *On the woman, family, conditions of life*. In 1950 a Committee of Bulgarian Women was established. It has participated actively in the proceedings of the International Democratic Federation of Women since then and was one of its founder members. The Committee makes equality of women in Bulgaria known to all the world and issues a monthly magazine *The Woman Today*[9]. That was and is the situation of women as far as Bulgarian laws are concerned. Women had equal rights with men in voting, study and work. They also received equal salaries. If, however, we pay closer attention to their status in respect to the "unwritten" laws in society, we can say that before the Changes there was some kind of inequality in the family. Women had to raise their children, do the washing, go shopping, cook, and go to work apart from all this. The ideal of domesticity was put to the core. As it was the time in which moral values were especially emphasized, it may sound strange, but if women were teachers they had no right to wear trousers and short skirts at work. Any kind of fashion was regarded as demoralizing and uneducational. The same held for schoolgirls. They did not have the right to have long hair either unless it was plaited. They had to wear uniform, which is demonstrative enough for a kind of "tamed" sexuality.

All these constraints were somehow imposed on the type of advertising that existed in socialist times. Before the Changes we used to pay lip service to prejudices and moral values, just "pretending" to stick to family values. We put an emphasis on the unity of the family. Moral values were emphasized not only in everyday life but in the media as well. The images of women that were presented in the media were mostly of workers, clad in a very respectful, decent way. In newspapers there was a kind of indirect advertising in photos and articles about women from all spheres of society. For example, the life and achievements of doctors, teachers, headmistresses, mayoresses, etc. were among the foci in various issues of the newspaper *Trud*. In the majority cases, women were

---

[7] See SBE 1963a:321.
[8] See SBE 1963b:358.
[9] SBE 1963c:96.

pictured as workers in dairy farms, assembly halls, as spinners, shepherds, etc. This shows the proletarianization of women in pre-1989 Bulgaria.

Most advertisements published in *New Goods and Advertising* before the Changes presented only the advertising product without any female images or any other signifiers. It is true that as J. Williamson has stated that the absence of the person (in this case the woman) from the illustration invites us to take their place, i.e. the place of the Other[10]. It is also true that this absence provokes fantasies and dreams, provided it is done in a professional way. There are no objects which to fill the "void" or to stand for it in some way. If there were ads promoting jewelry they presented only the jewels. Even if there were ads presenting a woman wearing the advertised jewels there was nothing provocative and tantalizing in her looks, behaviour, style of dressing, etc.[11] The "sexual appeal" if it may be called so is contained only in her wide smile. She obviously seems happy. We are invited to feel the same if we buy the product. Here, again, there is no background against which the product is represented. There is nothing "to decipher". There is no narrative of any kind. However, there were some ads which contained some sexual connotations in the illustration. They referred to body lotions, deodorants, suntan oil[12]. The female images in those ads are depicted either in full size, in their bikini, on the beach, or parts of their bodies could be seen, suggestive of pleasure and enjoyment. This way of advertising was done only in connection with cosmetic products and it was inevitable because there is a natural link between skin and the product. The woman was presented as a cosmetic user, not as ornament.

Nowadays, the emphasis lies on the sexual appeal of images, or more specifically on female images through which advertisers hope they would sell their products more easily. The erotic images of women act as emotional teasers, i.e. they provoke biologically programmed reactions, thus indirectly attracting attention[13]. Today's eroticization of advertising in Bulgaria is opposed to pre-socialist proletarianization.

The prevailing tendency of advertisements portraying women nowadays (not only in Bulgaria) is for women to be presented as equal partners with men, their identities not dependent on men. So, there is some shift from "domesticated" homemakers and workers to women as ornament, from patriarchy to individualization. For former socialist countries, Bulgaria including, there is also a shift in ads from the "average" woman image to celebrity images, the latter belonging to the Western type of advertising, or put in more general terms, to Western celebrity culture. Women are shown in the way they ought to be, their self-awareness heightened by conscious-raising. Yet, some advertisers

---

[10] See Williamson 1985:77ff.
[11] NG&A 1989/6.
[12] See NG&A 1985/1; 1988/3; 1989/6.
[13] See Kroeber-Riel 1988.

are more willing to sell the male fantasy view of women rather than to present women as they would like to see themselves.

The images of women in advertisements are simultaneously representative of society and uniquely individual. The values these images possess reflect the changing social attitudes towards women in diverse cultural and national contexts. On the whole, the tendency in the mass media is constantly to reinforce norms of masculinity and femininity, showing women as sex objects and men as full of strength, vigour and energy. Quite often, sexual desire is signaled in terms of the nude female.

Once women in western advertisements were portrayed and conceived of only in terms of their relation to men but in a way that showed them as submissive and weak, playing a helping role in the family, and being good mothers or wives. As Mark Simpson has pointed out in his "Added appeal for Mum" (*Guardian*, 7 March 1994) 'in seventies adland a woman's place in the world and her relationship to men was clear. It was taken for granted that the aspirations of women were confined to the home and seen in terms of nurturing men and bearing them children. When an ad depicted a woman in the home with no father present, this could only mean that father was working hard at the office or hurrying home.' This was also true for pre-1989 Bulgarian context. But, what was also emphasized was the image of the woman in workplace, which means that if "Western" women had to do only the above mentioned things, i.e. looking after men and children and staying at home, the Bulgarian woman had to go to work as well. That is why in most ads shown in Bulgaria the woman was presented as a member of working-class society.

The situation has changed nowadays, or at least, some advertisers would like to believe it has changed or think they are presenting it in a way completely different from what it used to be. Adverts "try" to represent women as people in their own right, liberated and free to act as they like, or seen as individuals. 'Nowadays, when a husband is 'absent' visually he may be taken to be absent altogether. Husbands are no longer an essential part of what it means to be a woman.'[14]. While family values are not so often depicted in Western ads, in Bulgarian ones they are still present. Not that family values are so much appreciated in Bulgarian society but as it was pointed out we "pretend" to stick to "moral" values that really existed in this country some time ago. So, some of the Bulgarian ads still present family identities rather than female ones. For example, a Neoset commercial on Bulgarian TV (Neoset is a Bulgarian furniture company) presents a whole family sticking to the "happy family" image, in an idealized home in which the latest trends in furniture could be seen. But we can also say that in a similar way the idea of the happy family image is revealed in ads, that are probably American in origin, but having become global. Thus, in a Cola Cao commercial on Bulgarian TV, a little boy wins a boxing contest. Although the main narrative is closely connected with the advertised product, the parallel one

[14] Simpson 1994.

shows the boy's mother embracing him. The next moment a man approaches them, the shot seen only for a second. We are not sure whether the man is the boy's father or the woman's partner or boyfriend but the idea of happiness in a united family is there.

In another advertisement in *Standard* (April 17, 1993) a happy smiling woman, quite elegantly dressed in trendy clothes, is shown in a kitchen with all modern conveniences. Her family (father and son) is also represented. It is her boy's birthday. From the birthday cake it becomes clear that the child is two years old. The father is taking a picture of him. There is another illustration next to this one in which the same woman, with an even wider smile, is depicted against the background of some people. The caption reads: I've made my choice to live among the best'. The caption under the two illustrations is: 'I've made my choice. That's Candy.'[15] Here, the woman is shown at home as well as in public, enjoying herself. She feels liberated in apolitical terms and free to do what she likes. She is young and independent, although she has got a family. She has much free time now that she has decided what to buy for their kitchen. Even if she is in the kitchen, she does not do the housework. The important thing about the ad is that she herself has made the choice of having a washing machine, refrigerator, freezer and dishwasher from *Candy*. The woman is represented as having status, elegance and sophistication, qualities which are immediately transferred onto the products images. So, though there are no class distinctions in Bulgaria, some people can afford having all those expensive things while others cannot have all of those, or of they have any, they might not be of the same good quality.

In principle, the way advertisements map the world and produce our sense of their reality depends largely on the various signs they use. In most ads women are depicted in terms of their physical appearance as sexual objects. They themselves are represented as commodities or as helping goods to be sold more easily. In this respect we can quite agree with J. Williamson that 'in advertising women are like currency that can be used to buy or sell anything. In adverts women become interchangeable with the products they are selling, often they even become part of the product or are shown contained in it.'[16]. Images of women have been used to evoke glamour, happiness and sexuality. If we compare women's images in ads with ones from reality, we would easily realize that the represented female identities in adverts are more or less constructed and artificial rather than real and natural. The reason for this is that if women as customers like to see themselves as the women in ads they will have to buy the advertised products.

Images of women are used in ads addressed to women because women share common knowledge and intuition and much of the information can remain

---

[15] I am sure the advertisement is made for Bulgaria but not in Bulgaria. The company (Comtra) it is made for is the official representative and authorized dealer for Candy in Bulgaria.
[16] Williamson 1985:124.

implicit. But even when ads are addressed to women they may be read as if by men because most of the times readers are usually constructed as males.

Quite often people are biased, or prejudiced, or take it for granted that men are more representative and can be trusted more than women. In this respect, men are used where possible in the illustration for advertising certain goods and services. However, this tendency is gradually changing. Nowadays numerous ads for men's perfume and a number of car ads are aimed at women. It should be pointed out that to some extent this reflects changing social attitudes and roles of men and women and shows women as having some freedom and following their own wishes in a new world. Today, more and more women in Bulgaria own and drive cars. They are not merely passengers as they once were. That is why advertising has reflected this change in Bulgarian society as well. While there are car ads aimed at women in Bulgaria (Amando, Renault 19, shown on Bulgarian TV), strangely enough, Bulgarian perfumes for women are not often advertised in the media. The reason for this is again that we would rather buy foreign perfumes than look for Bulgarian ones because we cannot rely on our own products. We simply do not trust the quality. It is strange though, having in mind the fact that Bulgarian celebrities (especially women doing sports like Stefka Kostadinova and Maria Petrova) have given their names to some quite expensive perfumes that are already world famous. We can proudly say that this is a kind of world recognition of Bulgarian women.

Although in most ads women are shown as satisfying somebody else's needs (air attendants, housewives, etc.), still there are ads in which women are shown as people having equal rights with men. For example in a Bulgarian TV commercial for cigarettes "Assos International" women play billiards, a game typical for men. Smoking was regarded as 'a social symbol of considerable power in the 1920s in affluent societies'[17]. In Bulgaria there were some signs of advertising immediately after World War I. They were in the form of advertising posters and calendars. In 1926 such a calendar represented a woman smoking a cigarette. The puff of smoke inscribed the brand name *Zora* (meaning "dawn"). It was considered to be quite provocative and distressing at the time. On the whole, human images appeared in ads at the turn of the 19th century. Then, in the years of socialism it was considered bad manners if women smoked, not only in public, but in general. Today smoking by women is a way of socializing, a sign of high living standards, trendy and chic. Or, maybe it is seen as a kind of democracy and equality. Advertising cigarettes is done through the use of glossy images of people or objects with the aim of distracting one's attention from the fact that smoking kills people and pollutes the environment. What is "polluted" in such ads is the language that is used. Cigarettes are called "mild" while describing them. The language that is used for something dangerous to one's health is definitely sexist. Why should it be connected with women's images?

---

[17] Schudson 1984:196.

In another ad promoting mobile phones, the company Mobiphone, which is a British-Bulgarian joint venture, advertises its products showing them used by men (*24 Hours*, April 29, 1994) as well as by women (*Standard*, May 1, 1994). Women are depicted in a business world where men are usually expected to be seen, i.e. in generally male-dominated career structures. The ad empowers women by presenting them on an equal basis as men.

However, there are still TV commercials for washing powder aimed at the former Eastern European countries that show women as people whose lives revolve only around the quality of their washing. Such an ad was the one for *Ariel* washing powder representing women from different nationalities (French, German, etc.) assuring us that this is the washing powder all Europe uses. So, we have to use it as well. There is another ad for *Tide*, Procter and Gamble's product, doing the same thing. It is one of the few ads in which Bulgarians are shown and which is probably made in Bulgaria.

Before the Changes objects like "condoms", "tampons" and "sanitary towels" were taboo words and phrases and they were not discussed in public at all, most probably because of their implicit sexual reference. Now these products are widely advertised, showing women in all sorts of situations: at home, in the gym, going out, etc. When they started appearing in ads they were politically loaded. For example, *Pampers* and *Ariel* washing powder were advertised using images of political people. The illustrations of an ad that appeared on January 21, 1992 in *North-South* (a local Bulgarian newspaper) depict the image of Nora Ananieva, former Chair of the Bulgarian National Assembly, also a member of the Bulgarian Socialist Party, and that of a male member of the Bulgarian National Assembly, also a member of the Union of Democratic Forces, Edvin Sugarev. So, the products are presented in a humorous light. The ad indirectly mocks women from the Bulgarian Socialist Party. Similarly it ridicules men from the Union of Democratic Forces. It reads:

> '**Blue "Pampers" for him and... pink "Pampers" for her**
> A way to feel pleasantly dry even when they have wet themselves...
> **For all the others – "Ariel".**
> It washes not only outside but completely, INSIDE as well!
> **Without soaking!**'

The ad is based on play on words. The Bulgarian word for "soak" is ambiguous and it can be used in its literal as well as its figurative meaning. The latter means "frame/set up somebody". The allusion is that if you use Pampers you will stay unambiguously "clean", or unstained from the political "soaking".

Considering the above-mentioned ad, we can say that there is some relationship of advertising to the politics of representation. Advertising mirrors in a way society and the changes in it. People can interpret the implicit meaning in the ad drawing on their experiences from other discourses, or, in this particular case, from the discourse of politics. Again, as regards this ad, we can say that ads

are consumed irrespective of the products they offer. This one caused a lot of fun because the images used in it are familiar to practically everyone in Bulgaria.

Many ads in Bulgaria are produced in an ugly manner and with a complete lack of taste, representing erotic images of women. Thus, for example, there was a TV commercial for the newspaper *1000 Days* that was shown in 1993. The verbal part consisted only of "The naked truth". The non-verbal component of the ad depicted a woman, a shiny (satin?) gown revealing most of her naked body. The audience is invited to play the role of a voyeur. The female image is addressed to male audiences with the aim of provoking pleasure, desire and expectations, which will later on be transferred to the newspaper as an object of advertising. Some of the ads depicting women are even vulgar. For example, there is an ad for the beer *Pleven* which is heavily loaded with sexual connotations (*Standard*, November 11, 1998). The bottle of beer is wrapped in paper and a man's hands are tearing the paper, so that the label is seen. There is a female image in the illustration as well. The woman is turned with her back to us. Only her legs and part of her body are seen. She is dressed in a black leather dress, with a zip at the back, and her shoulders are bare. The dress is rather short, slit at the back up to her behind/pelvis. Her hand touches the lowest part of her skirt as if inviting the man to avail himself of her body. This gesture is emphasized by two more signs. One of them is non-verbal. The two illustrations overlap in such a way that the man's hand is pictured under her legs that are wide apart. The other one is verbal: 'Take what you want! The imperative is ambiguous: You can have only one thing, either the beer or the woman. Again the woman is used as currency. The sexual desires and basic instincts are projected onto the beer. There is some aggressiveness in the overtly sexual aspect of the ad that might repel and disgust the addressee rather than attract them and provoke a desire and willingness in them to buy the advertised product.

We are constantly asking ourselves the questions posed in Robert Goldman's book *Reading Ads Socially* but left unanswered: 'Is advertising a reflection of society?' or 'Is society a reflection of advertising?'[18]. On the other hand, the American Association of Advertising Agencies claims that advertising is 'a mirror of society's tastes' (op. cit.), which is yet another issue. Are advertisements really representations of "real" life? I would say 'yes' and 'no'. Because although ads represent real goods and services, i. e. ones from real life, in most cases they do it in such a way that the representation, at least, seems unrealistic. What matters, in fact, is not the product itself, but the signifieds it is connected with, the atmosphere and the associations it creates, as well as the provocations readers are faced with when interpreting the ad. Apart from selling us the promoted goods and services, advertisements influence society by selling us social relations, although these social relations and values are quite often idealized and egalitarian. Thus, a second discourse is created in ads. An ad about

[18] Goldman, 1992:2.

Ledenika beer (*24 Hours*, August 11, 1999) does not merely reflect social relations but it also reflects the hottest issue at the time it is published, namely the eclipse on that day. A man and a woman have special eyeglasses on, with heads up. They drink beer – the woman from a glass, the man from the bottle. The man holds the woman, his hands round her waist. The female sensuality is emphasized by her belly, slightly uncovered, her lips parted, and her long blond hair hiding part of her face. You can see the brand name of the beer on the label and on the glass. The caption reads: 'Lager for special pleasures!' On the left-hand corner of the ad there is a halo of the sun with a bat inside it. The words 'total eclipse' and 'Ledenika' are inscribed on both ends. The pleasures are several. The woman is happy because she drinks *Ledenika*, her boyfriend is with her, and they are going to see the rarest event that happens once in a lifetime, if at all. There are three objects of desire in the ad; the eclipse, the beer and the woman's body. The special pleasure each one will get from the ad is definitely the sexual one. The bottle of the beer slightly touching the woman's belly is presented as a phallic symbol. Or, put in other words, an object that is quite asexual acquires sexual connotations. There is more than one narrative. The ambiguities and tensions provoke the audience's fantasies, dreams and illusions.

There are ads in which the language that is used is sexist, associated with a woman's image. We can agree that language in adverts has the ability to refer to two things at once, and that is exactly where the satisfaction of reading or seeing the ad comes from, but when visual images of women and products are deliberately juxtaposed, that is what shows that ads are rather androcentric than gynocentric or androgenic. Although language itself is not inherently sexist, it can be deliberately put to sexist uses. There are ads in which language contains some references to female sensuality by the way various words and phrases are used to refer to the promoted goods without even the presence of female images. For example, there are chocolate ads for Kraft Jacobs Suchard products made in Bulgaria, that use allusions:

> *Seasons* Chocolates – **smooth** co-existence of **fragile** chocolate and **tender** fruity cream.
> Daily little adventure with **delicious temptation**...
> Light, **heavenly flight** above the tedious rhythm of reality...
>
> **Seasons** – ***in four*** *unforgettable* ***tastes – Strawberry, Apricot, Morello-cherry and Rum.***
>
> For You!
> (*24 Hours*, October 4, 1997, emphasis added)

The example proves the fact that although language is not inherently sexist, it can either be deliberately put to sexist uses. It also has the ability to refer

to two things at once, and that's exactly where the satisfaction of reading or seeing the ad comes from.

The advertisers have followed the principles of effective advertising in the above-mentioned ad, i.e. if an ad wants to be successful, it has to contain in itself the four basic human needs: air, water, food and sex (see Bakardjiev 1999: 39). Sexual words and phrases are used for something referring to food, while in the non-verbal component the chocolates (food again) float in the air. The sky is blue with white and pinkish clouds streaming from the chocolates. The caption below the illustration reads: 'Perfect harmony'.

There is another interesting Bulgarian advert in *Standard* (28 April 1994), for a Yamaha motorcycle, called *Virago*. The name which is from Latin origin means "virile girl, brave woman, heroine". In Bulgarian "motorcycle" is masculine in gender. What is striking is that the analogy that is made in the brand name and in the verbal part of the main text is to a woman: "Virago attracts, even having calmly stopped by you". In Bulgarian gender is determined by form, so verbs have endings which are in concord with the subject. In this case the ending is for the feminine gender. It is closely connected with some other sexist words: "attracts", "pleasure", "shine". A word that is definitely sexist is "PASSION", written close to the illustration, with its first letter on the front part of the motorcycle and not far from its brand name. The interpretations might be different, one of them that if a man wants to have a girlfriend or a lover, he might just as well have a motorcycle instead, which is quite humiliating for women. All this proves the fact that 'in advanced industrial societies, the transposition of gender characteristics onto inanimate objects is peculiarly marked'[19]. I would not like to say that Bulgaria is a highly advanced industrial country but the reason for applying these techniques in advertising in Bulgaria is that at least for the time being advertisers simply imitate Western ways and styles of practically everything. What is also true is that in principle, you can attach different cultural meanings to the object of attention and they will definitely vary within different cultures and nations.

Today the female images in ads presented in Bulgaria are connected with emotional strategies, with illusion, desire, pleasure and fantasy. Together with the hedonistic representation of the woman there is something mystic and sexual about her because what Bulgarian women have possessed for such a long time is reality. Now these addressees want something different to make them feel better, to look like the Other (in the ads), different from what they really are. 'The real body of the other serves only as a support for our phantasmic projections'[20]. Theoretically, female sexuality is connected with the narcissistic gaze of the woman as one of the audience. She can identify with the woman from the ad who is an object of desire and imagine herself to be like a mirror image. The narcissistic for Freud is not related only to reflection of one's own body but of

[19] Hebdige 1988:86.
[20] Žižek 1995:210.

what one would like to be (Freud 1914). The sexual connotations that are created also lead to desiring a product not related to sex. The inability to buy the advertised product so that you could get closer to the image in the ad may cause disillusionment and disturbances in one's life. But this can also happen even if you buy the product because once things become real they can no longer promise enjoyment and will stop being interesting and provocative.

I do not think I can make generalizations about female images and identities in present-day civic discourse or put them in stereotypic frames. Rather, my aim has been to outline a personal view based on many years of observation, investigation and analysis in the field of advertising discourse within social and cultural frames. Since 1989 I have experienced a transition to new consumerism and nowadays I live in a fledgling consumerist society. Or, metaphorically put, I have lived in two worlds. My observations are suggestive of some discursive practices within advertising contexts representing female images. On the whole, what is present in ads after the changes is explicit sexuality and spectacular and seductive imagery of women.

References

BAKARDJIEV, N. "Emotion in the Aroma of Coffee". *Media & Advertising* (in Bulgarian). May 1999. p. 39.

BOWLBY, R. *Shopping with Freud.* London & New York: Routledge. 1993.

COVINO, W. A. *The Elements of Persuasion.* Boston, London, Toronto: Allyn & Bacon. 1998.

DOGANOV, D., R. RADOICHEVA. *Essence, Forms and Means of Foreign Trade Advertising* (in Bulgarian). Sofia: Bulgarian Chamber of Commerce and Industry. Library No 228. 1987.

FREUD, S. 'On Narcissism: An Introduction'. J. Strachey (ed./trans.) *Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud.* London: Hogarth Press. Vol. 14. 1914.

GOLDMAN, R. *Reading Ads Socially.* London: Routledge. 1992.

HEBDIGE, D. *Hiding in the Light. On Images and Things.* London: Routledge. 1988.

KROEBER-RIEL, W., *Strategie und Technik der Werbung: verhaltenswissenschaftliche Ansätze.* Stuttgart u.a.: Kohlhammer. 1988.

NG&A, *New Goods and Advertising* (in Bulgarian). 1985/1.

NG&A, *New Goods and Advertising* (in Bulgarian). 1988/3.

NG&A, *New Goods and Advertising* (in Bulgarian). 1989/6.

RUTHVEN, K. K. *Feminist Literary Studies. An Introduction.* Cambridge: CUP. 1991.

SBE, *Short Bulgarian Encyclopaedia* (in Bulgarian), vol.1/2/3. Sofia: Bulgarian Academy of Science Publ. House. 1963a/b/c.

SCHUDSON, M. *Advertising, the Uneasy Persuasion. Its Dubious Impact on American Society*. New York: Basic Books, Inc. Publishers. 1984.

WILLIAMSON, J. *Decoding Advertisements*. London, New York: Marion Boyars. 1985.

ŽIŽEK, S. *The Metastases of Enjoyment. Six Essays of Woman and Causality*. London, New York: Verso. 1995.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 175-180.

СВАЛКА: ЗАМЕТКИ ОБ УТОПИЧНОСТИ МЕСТА В ЦИКЛЕ „БДИН" ИВАНА ХРИСТОВА

Ибойя Баги

(Bagi Ibolya, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Orosz Filológiai Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2)

„Бдин" Ивана Христова[1] является не только своеобразным по жанру произведением современной болгарской литературы, но и таким многоплановым текстом, который допускает „альтернативные" интерпретации в зависимости от выбранного ракурса исследования. В литературно-критических откликах на „Бдин" повторяющимся мотивом является указание на „утопический характер" выбранного топоса,[2] и связанные с ним положения. Благодаря известной фразе Георгия Господинова – „...Бдин е не само старото име на Видин, то е едно утопично място..." – „утопизм" стал одним из ключевых понятий в осмыслении художественной концепции автора, в первую очередь в критическом плане. Митко Новков в своей статье отрицает утопичность места, ссылаясь на первые строки стихотворного цикла: „Мила мамо, / аз умрях, / но не отидох във Рая, / а пристигнах във Бдин." По его определению „*Бдин* не е u-topia, нито a-topia, да не говорим, че не и hetero-topia, *Бдин* е real-topia и същевременно re- и reality-topia", с други думи „reality-show в наш български/бдински вариант"[3].

В моих заметках по поводу характера поэтического топоса *Бдин* я постараюсь указать на те элементы, которые не исключают возможность прочтения текста и в „утопическом коде". На мой взгляд, „утопизм" связан с определенной позицией лирического героя в осмыслении перспектив человеческого существования с его меняющимся, лабильным статусом в проецированном на Бдин пространстве. Бдин – это одновременно реальный и виртуальный топос в поэтическом мире Ивана Христова, место соприкосновения различных сфер бытия, комплексный образ проблематичности соотнесения конкретно-материального и метафизического уровней человеческого существования. Носителем экзистенциальных кризисов и духовных терзаний, обусловленных определенной системой пространственных и временных координат современной жизни, является alter-ego автора, поэт Иван Христов.

Лирический герой проходит сквозь разные сферы бдинского пространства, испытывает „пустоту" жизни, отсутствие целостности мира

---

[1] Иван Христов: «Бдин». ИК «Жанет 45», Пловдив, 2004.
[2] Бдин – старое название города Видин.
[3] Новков 2005.

„hic et nunc", фрагментарность бытия. „Бдин" е книга за дълбокото лично преживяване на едно място на разрухата, на изчерпаността, на невъзможното случване, на било-то, не на бъде-нето"[4]. Реализацией обреченности человека на временное, бесценное, бесмысленное существование является образ „свалки" (Сметището 1; Сметището 2).

Тема мусора, как известно, занимает значительное место в искусстве 20-го века, в рамках „пургаментарного дискурса": оппозиция чистоты и грязи концептуализируется в самых разных художественных системах. В этом отношении особенно важную роль играют „мусорные топосы", в том числе свалка, как место хаотического сосуществования живых и мертвых, личных и безличных элементов человеческой среды, свидетельствующих об эфемерности воплощенных в них ценностей. В этом сборе ненужных вещей отсутствует всякий организующий принцип, случайно комбинируются органическое и неорганическое, природное и цивилизованное, отравляя „здоровую" почву человека. Представление о „ненужности", „бесполезности" и в конечном итоге „бесмысленности" конкретизируется в „грязном" предметном мире, к которому так часто обращаются художники для выражения собственной концепции состояния современного мира и человека. В произведениях, отмечающих „мусорное пространство", оформляются не только личные представления автора о данном феномене, но выражается родство соприкосающихся миров как в топографическом, так и в метафизическом смысле. Родственный исторический и духовный опыт, культурные традиции связывают разные „регионы", что способствует выражению общих проблем осмысления человеческого существования с помощью выявления специальных свойств места. Подтверждением этого может послужить поразительное родство „Сметището 1" Ивана Христова со стихотворением сербского писателя-поэта Данила Киша под заглавием „Đubrište" (Свалка).[5] На основе анализа параллельных художественных приемов и выявления различий в осмыслении „мусорного топоса" сербским и болгарским поэтами мы можем более дифференцировано подойти и к проблеме прочтения „Бдина" Ивана Христова в утопическом коде.

„Свалка" Д. Киша была написана в 1966 году, и считается одним из наиболее характерных стихотворных текстов с точки зрения формирования мировосприятия начинающего писателя. В состоящем из 131 строк свободном стихе подробно перечисляются валяющиеся на свалке деформированные предметы, обломки, остатки ненужных вещей, следы когда-то живой флоры и фауны, интимной человеческой жизни. Между ними нет связи, здесь нет никакой иерархии: в хаосе случайного сосуществования они репрезентируют лишь потерю, рыхлость, раздробленность, где форма и функция, материя и скрытая в ней память о

---

[4] Ватова 2005; 45.

[5] Danilo Kiš: Pesme i prepevi. Beograd: Prosveta, 1992.

бывшей личностности растворяются в нивелирующем все ценности „мусорном пространстве". Однако кажущийся вначале нейтральным взгляд поэта-наблюдателя за мертвыми предметами начинает видеть и тревожные сигналы того, „другого" мира, – хотя и деформированные, но все же четко проступающие отпечатки живой жизни. За уродливостью превращенного в мусор мира просвечивает и мир единичного человека с многообразностью личных переживаний, с его духовными и душевными порывами и провалами. В результате монтажной техники фрагменты индивидуальной судьбы, опредмеченные в этом мире энтропии, создают собирательный образ современного человека, находящегося в рабстве у безличностных сил, страдающего от несовершенства личного и общечеловеческого бытия. В стихотворении в форме обломков обрисовывается повседневная сфера человека: („Plavi žileti, plave kovertke za žilete, tramvajske karte, etikete"); его духовные кризисы: („Članske karte sa svojih deset zapovesti u koje više niko ne veruje"); интимные связи („Fotografije snimljene pri mesečini"); крах интеллектуальных стремлений („Drečeći omoti knjiga kao krvava materica muza poezije"); умерщвление жизни в пошлости сексуального акта („Prezervativi u čijoj ljugavoj kesi trunu homunkulusa") – то есть целая гамма поступков и переживаний, органически связанных с „экспонатами" свалки.

Почти та же самая картина представляется в стихотворении „Сметището 1" из цикла Христова. Однако в данном случае перечисление предметов следует только после констатации безграничности пространства, в результате чего смывается „дискретность" мусорного топоса: „Сметището в Бдин / има това свойство, / че никога не свършава. Откога вървя, вървя, вървя... / То е начало и край, / бескраен хоризонт на очакване." В этом безвременном и безграничном мире обрисовывается хаотичность материального и духовного состояния мира с помощью таких же приемов, как у Д. Киша – в первую очередь бесстрастным перечислением потерявших прежнюю ценность и функцию предметов. „Тук може да се види всичко: / от парчета пластмаса / до изрезки от стари вестници, / непотребни билети за влак, / снимки на непознати момичета, / сакати детски кончета, / бутилки Coca-cola, бюстове на Ленин и Сталин, / използовани презервативи, / счупени и пречупени кръстове, / книги от Марко през Маркс до Маркес, / полумесец до сърп и чук..." Эмблематичные предметы указывают одновременно и на реальность и на иллюзорность места, и вместе с тем на переживание лирического героя, являющегося как „жертвой" псевдо-действительности, участником reality-show, так и „интерпретатором спектакля".

В художественной концепции обоих поэтов „мусорное пространство" приобретает онтологичекий статус, как постоянно меняющий свой облик ориентир для человека в непрочности бытия. Таким образом свалка – это гротескное воплощение „грязного космоса", сферы жизни и смерти, бесперспективности и обновляющихся надежд потерявшего свою естественную „природную почву" человека. Ищущий

органический контакт с миром лирический герой Христова, исходя из своего экзистенциального и духовного опыта, мечется среди разных вариантов осмысления своей позиции в окружающем его мусорном пространстве: „Понякога лягам / в някой кашон / и се чувствам / като дете / в утроба, / сънувам, че летя... / Понякога сметището / е топло и диша. / Понякога си мисля, / че хората тук / живеят като прелетни / птици – / От Север на Юг / от топло към студ / и обратно."

В сфере „свалки" Д. Киша отдельные предметы имеют свою судьбу, напоминают о каком-то бывшем „чистом", „здоровом" состоянии, об их принадлежности к действительно живому миру. Они являются документами личностного существования, хранят память о своей „домусорной" сущности. В последних десяти строках стихотворения выделяется лишь один элемент – розы. В гипертрофированном образе „розы на свалке" выражается авторское убеждение о возможном смысле „отдельного" и „общего" существования, увидеть изначальную чистоту в запачканном мире реальности. Розы становятся источником творческой инспирации. Их конкретная субстанция, свидетельствующая о тленности материального мира, и скрывающаяся в них судьба, то есть их связь с трансценденцией, составляют единое целое. Последняя строка является документацией не оставленной надежды в реализации творческих возможностей человека, в стремления поэта исполнить свою „миссию": в „чистой" форме воссоздать, с помощью творческого акта одухотворить „грязный" материал, таким образом превращая „мусорный топос" в „культурное пространство": „ruže zbog kojih sam se probudio u 3.30 noću kao ih ne bih do sutra zaboravio".

В произведении Ивана Христова, строящемся на другом духовном опыте, связанном с эмпирическими и спиритуальными дилеммами конца XX столетия того же региона, такая надежда в эксплицитной форме не выражается. Наоборот, как справедливо замечают критики, „Бдин" является обобщенным образом, „мертвым местом", „свалкой", где собранные, потерявшие свою ценность и смысл материальные и духовные обломки жизни являются лишь фрагментами бывшего единства. Обрести изначальную целостность жизни, восстановить гармоническое существование совершенно невозможно: „Бдин е провал/крахът на обешанието и на надеждата"[6]. Мнимость, иллюзорность мира становится очевидным в каждый момент. „Ако се докоснеш / до някого, / в миг се обръща / на прах." „Сей мир" лишь декорация несуществования, о разных планах которого информирует лирический герой в отдельных стихотворных фрагментах. Однако произведение в целом, подобно стихотворению Д. Киша, нельзя считать просто „регистрацией, констатацией и перформацией", а скорее манифестацией борьбы с духом и материей „мусорного пространства", в надежде преодоления обреченности

[6] Новков 2005.

человека на бессмысленное существование. Несмотря на то, что начинания лирического героя оканчиваются неудачей и даже крахом, он не может вступить в естественный контакт с миром – „Понякога срещам / и други поети, / но те говорят чужди езици / и принадлежат към / чужди литератури, / така че не можем / да осъществим контакт" – художественное видение Ивана Христова, его „Бдин" не говорят о совершенной безысходности, бессмысленности бытия. В сложной метафорической системе произведения, главным элементом которой является река, все-таки просвечивает надежда, правда, в совершенно другом измерении. Как отмечает Пенка Ватова, надежда „е неартикулираната, проблематичната, но не и липсващата страна във възприемането на света в 'Бдин'"[7]. Река Ивана Христова как некая вечная органическая стихия, замещает традиционную „почву", в ней скрываются самые противоположные потенции онтологического характера, связанные с жизнью, смертью и возможностью перерождения человека.

Мотив реки, как одного из наиболее емких и многозначных поэтических символов, связывает отдельные части текста. Согласно мифологическим представлениям, река символизирует течение времени, вечность и забвение, связана „с идеями судьбы, смерти, страха перед неведомым, с физиологическими ощущениями холода и темноты, эмоциональными переживаниями утраты, разлуки, ожидания"[8]. „О, Реката! / Тя е толкова / непостоянна, / ефирна и лека, / но как силно боли, / когато убива. / И ние нямаме шанс, / защото тя е всичко / за нас, / нашата Смърт / и нашето щастие, / нашата Вечност."

Вода в художественном мире Христова выполняет те же функции, которые приписаны ей и народным толкованием – как основной стихии мироздания, источнику жизни и средству магического очищения. Вместе с тем водное пространство является границей между „этим" и „тем" светом, путем в загробное царство. Символика воды у Христова связана, с одной стророны, с ее природными свойствами: прозрачностью, свежестью, быстрым течением, способностью очищать, а с другой – с представлениями о воде как опасном „чужом" пространстве, принадлежащем потусторонним силам. „Спи вечната вода, безбрежната / вода – бездънна, / безсънните ни клепки ще обори, / ще ни целуне в устинете безмълвни. / Спи вечната вода, бездънната / вода – безбрежна, / челата морни ще обнажи, / ще приласкае трънните тела. / Предвечната вода, всевечната / вода – кристална, / тъй както камъка / стопява тя – / превръща в пара / неговия Ангел".

Река Ивана Христова граничит с миром „Бдина", с миром лирического героя, и в этом отношении органически связана с качествами данного пространства, в том числе и с его „мертвой" субстанцией. В тексте постоянно возвращается мотив смерти лирического героя: „Аз паднах,

---

[7] Ватова 2005; 47.
[8] Топорков 1995; 333.

майко, / аз съм мъртъв, / но помня / времето когато / ме хранеше със / мляко / и вишнев цвят, / и вишнев цвят." Смерть однако воспринимается не как „смерть автора", а наоборот, как его „эксперимент" расширения пространства пока еще открытой, непознанной жизни. В гротескном финале произведения в надежде приобретения нового пространства происходит „освободительное преодоление недостаточной адекватности земного бытия" (Э. Блох). Бег из „мусорного пространства" в неизвестное измерение обещает другой статус существования, происходит онтологический переворот, своеобразное спасение. Но это спасение воспринимается не в сакральном, а в утопическом смысле, как обещание воссоздания онтологического единства мира и человека. Сакральный акт спуска под воду сопровождается профанным звуком „бълбук!", таким образом снимается пафос в традиционном смысле „спасения". Последний момент земного присутствия героя, его прощание („С богом!") является отказом от „грязного" существования, однако „самоубийство" завершает только его „бдинскую судьбу", а настоящая его жизнь „очищается" благодаря творческому акту самого автора, в едином пространстве художественной проекции Ивана Христова.

Литература

Ватова, П. Да пристигнеш в Бдин // Хемус 2005/2 45–51.
Новков, М. Re-
[Al-[topia]
[Ity // Литературен вестник. № 16. 27 апр.– 3 май 2005.
Топорков, А. Л. Река // Славянская мифология. Энциклопедический словарь. М.: Эллис Лак, 1995. 332–334.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 181-186.

ОБ ЭТИМОЛОГИИ ВЕНГЕРСКОГО СЛОВА *csak* В СВЕТЕ ЮЖНОСЛАВЯНСКИХ ДАННЫХ

Габор Л. Балаж

(Balázs L. Gábor, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Szláv Filológiai Tanszék
H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

В этимологических словарях венгерского языка, как в современных, так и в более старых, наречие и союз *csak* «только, лишь» определяется как слово неизвестного происхождения (ср. 'Eredete ismeretlen.'[1], 'Ismeretlen eredetű.'[2], 'Unbek Urspr'[3]). В одном из словарей еще добавляется, что мнение о тюркском происхождении данного слова ошибочно[4]. Так как работы, касающиеся этой проблемы, занимаются главным образом непосредственными соответствиями слова *csak* в венгерском языке, с одной стороны, и в «османском» (турецком) языке, с другой, из-за отсутствия конкретных результатов кажется желательным вовлечь в исследование и непосредственные лингвистические данные, которые до сих пор остались практически исключенными из анализа. По-моему заслуживают внимания в первую очередь данные тех южнославянских языков, в которых употребляется слово *чак/čak*. Сначала, однако, целесообразно кратко суммировать вышедшие до сих пор в свет наблюдения венгерских языковедов относительно этимологии вышеупомянутого слова.

А. Вамбери производит *csak* из «османского» слова *čak* и приводит следующие примеры: *čak buraja geldik* «мы пришли только до этого места (и не дальше)», *čak sonra* «только потом». Он отмечает, что «в современном османском языке» вместо *čak* скорее употребляется *ančak*, с той разницей, что первое стоит в начале, а второе в конце предложения.[5] Й. Буденц уточняет мнение Вамбери тем, что в указанном значении в турецком языке выступает слово *ančak*, а если местами употребляется *čak*, то оно может быть только сокращением *ančak* в быстрой речи. Самостоятельное же наречие *čak* имеет значение достижения цели, как латинское *usque* или венгерское *egész, mind* в словосочетаниях *egész addig, mindaddig* «вплоть до того»[6]. Ж. Шимони и Б. Мункачи принимают объяснение Вамбери, и в своих публикациях утверждают, что слово *csak* – тюркского происхождения[7].

---

[1] Magyar etymologiai szótár 1914-1930, 802.
[2] TESz 1967, 468.; Etimológiai szótár 2006, 109.
[3] EWUng 1993, 185.
[4] TESz 1967, там же.
[5] Vámbéry 1870, 134.
[6] Budenz 1873, 95.
[7] Simonyi 1888, 484; Munkácsi 1896, 20.

В своем этимологическом словаре З. Гомбоц и Я. Мелих указывают на важный факт, что упомянутое объяснение пренебрегает тем обстоятельством, что рядом с *csak* в венгерском языке встречаются и варианты *csek* и *csa*, отношение которых к основному слову не выяснено, и поэтому тюркское происхождение *csak*, может быть, придется отвергнуть[8]. Именно в таком духе, т.е. порвав с тюркской этимологией, толкует судьбу данного слова Л. Мешко. Он проводит параллель между словами *deg* (диалектальный вариант союза *de*) и *csak* и утверждает, что в обоих лексемах выступает старый подтвердительный суффикс *-k* (> *-g*, ср. напр. *maszlak* > *maszlag* «дурман», *hörcsök* > *hörcsög* «хомяк»). Мешко отмечает, что в отдельных венгерских диалектах вместо *csak* употребляется и словоформа *csa*, а в других – *csag* или *csek*, в то время как в старом языке встречался и вариант *csák* (с долгим *a*). На основе морфологического анализа и диалектальных данных он устанавливает, что исходным вариантом слова *csak*, по всей вероятности, следует считать форму *csa*. Далее, он сближает эту форму со словом *isa* (*y/a*), встречающимся в первом письменном памятнике венгерского языка *Halotti beszéd* («Надгробная речь») конца 12 века. Мешко предполагает, что слово *isa* состоит из двух частей, причем первая часть – это указательная частица *i* (*ë*), а вторая – слово *csa*. Написание с буквой *s* объясняется либо исходным произношением слова с [š] (что исторически допустимо), либо тем, что в данном памятнике [č] иногда передается посредством *s* (ср. напр. *gimils* ~ совр. венг. *gyümölcs* «фрукт»)[9]. Сближение наречий *csak* и *isa*, однако, нельзя считать доказанным, оно требует дальнейших исследований[10].

По данным этимологических словарей венгерское слово *csak* впервые встречается после 1372 г., около 1448 г. в значении «только, лишь», но в более поздних письменных памятниках оно выступает и в других значениях (всего в девяти), и также как союз. Кроме основной и наиболее частой формы *csak* обнаружены следующие варианты: *cag* (1515), *Cahak* (1545), *chya* (1555) и *cek* (1567). В современных венгерских диалектах еще употребляются (или недавно употреблялись) лексемы *csok, ca, csa, sak, szek*[11]. По большому толковому словарю венгерского языка наречие *csak* имеет немало значений, которые распределены в десяти основных семантических группах[12], но останавливаться на них здесь не буду, так как для данной проблематики они особого значения не имеют.

Поскольку на основе лишь венгерских и турецких данных происхождение наречия *csak* осталось нерешенным, целесообразно посмотреть более широкий круг лингвистических данных. Особого внимания в этом отношении заслуживают южнославянские языки, ведь

---

[8] Magyar etymologiai szótár 1914-1930, 803.
[9] Meskó 1941, 27-28.
[10] TESz 1967, 468.
[11] TESz 1967, там же.
[12] ÉrtSz 1968, 816-821.

слово *чак* (*čak*) широко употребляется в болгарском, сербском и хорватском.

В болгарском языке *чак* имеет значения «1. вплоть до, даже; 2. только»[13]. Второе значение слова совпадает с основным значением наречия *csak* в венгерском языке, ср. *Чак сега дойдохме* «Мы только сейчас пришли», *Нашият бегач остана чак 6-и* «Наш бегун остался только 6-й». Ст. Младенов в своем этимологическом словаре, указывая, что слово встречается и в сербохорватском и венгерском языках, устанавливает, что корень *чак* – «арийско-алтайского» происхождения[14], а Н. Геров считает его словом турецкого происхождения[15] (турецкий язык, естественно, тоже входит в семью алтайских языков). Более новых данных в связи с этимологией болгарского *чак* мне не удалось найти, так как соответствующий том большого болгарского этимологического словаря, к сожалению, еще не вышел в свет.

В сербском и хорватском языках наречие (и союз) *čak* (*чак*) употребляется главным образом в значении «вплоть до, даже», но существует и значение «только, лишь» в словосочетаниях типа *čak sutra dan* «только завтра», *čak onda* «только тогда» и т. д.[16] Этимологию слова П. Скок определяет так, что оно является «балканским турцизмом (из турецкой лимитативной постпозиции *çak*)», который употребляется и в болгарском и в албанском языках[17]. Д. Дничич и А. Шкалич тоже считают, что данное слово происходит из турецкого языка[18]. В южных диалектах сербского языка (Косово, Метохия) форма *čak* имеет варианты *ček* и *čik*[19]. До 17 века слово *čak* в письменных памятниках сербского и хорватского языка не встречается[20].

На основе вышеприведенных данных можно установить следующие факты: 1) венгерское слово *csak* со значением «только, лишь» имеет точные соответстия в болгарском слове *чак* и в сербском и хорватском слове *čak/чак* (с минимальной фонетической разницей в произношении гласного звука); 2) болгарское *чак* считается словом алтайского (или более конкретно: турецкого) происхождения, а сербское и хорватское *čak/чак* – единогласно турецкого происхождения; 3) венгерская лексема появляется в письменных памятниках не позже середины 15 века, сербская и хорватская – с 17 века (болгарскими хронологическими данными пока не располагаем). Все это, конечно, подтверждает теорию о тюркском происхождении

---

[13] Геров 1976, 534.
[14] Младенов 1941, 678. См. еще: Младенов 1992, 478.
[15] Геров 1976, там же.
[16] Dničić 1878, 881-882. (Конкретные примеры: *U utorak stvori mnoga stvoreńa, a čak sunce i misec u sridu; Čak sutra dan poznade privaru; Čak potlam smrti Hirudova povrati se Isus iz Egipta* и т. д.)
[17] Skok 1971, 289.
[18] Dničić 1878, 881; Škaljić 1985, 159-160.
[19] Skok 1971, там же.
[20] Dničić 1878, 881; Magyar etymologiai szótár 1914-1930, 803.

венгерского наречия *csak*. Из-за проблем с датировкой данных слов, однако, невозможно с точностью определить конкретный язык-источник. Пожалуй небезынтересно поэтому бросить взгляд на возможные кандидаты, и бегло касаться некоторых семантических вопросов, которые возникают в связи с заимствованием слов.

Со значением «только, лишь» в тюркских языках вместо *çak/чак* в турецком, азербайджанском и крымскотатарском находим *ancak/анџак*, в чувашском и тракайском говоре караимского языка – *анчах*. Оба слова являются результатом образования *ан* + *-чак*[21]. В значении «столько, так много, такой величины» в ряде тюркских языков употребляется *анча*[22]. Самостоятельное же слово *чак* (*čak* с вариантами *čaγ/çağ, šak, saχ, sā, čoχ/čuχ*) широко употребляется в различных тюркских языках со следующими значениями: «именно, точно; время, мера времени, пора; еле, едва, чуть; впору, как раз, в самый раз и т. д.»[23]. Как видно из приведенных примеров, значение «только» отсутствует, хотя некоторые семантические связи с ним обнаружить можно. Исходным значением наречия *чак* предполагается «точно»[24]. Более подробный анализ проблемы тюркской этимологии – задача тюркологов. Но, исходя из вышеуказанных данных, и так не трудно определить, что кроме турецкого языка, хоть бы теоретически, и другие тюркские языки могут претендовать на статус источника.

Подводя итоги приведенных до сих пор фактов, я хочу подчеркнуть, что происхождение венгерского *csak* все еще нельзя считать окончательно решенным. Данные южнославянских языков, однако, чувствительно подкрепляют мнение Вамбери, Мункачи, Буденца, Шимони и других ученых о тюркском происхождении этого слова, несмотря на упомянутые семантические трудности. Что касается диалектальных вариантов *csek* и *csa*, наличие которых является главным возражением против тюркской этимологии, следует отметить, что первый существует и в некоторых сербских диалектах (см. выше), а второй можно считать результатом отпадения конечного согласного в быстрой речи[25]. Я уверен, что дальнейшие исследования в области этимологии болгарского, сербского, хорватского, венгерского и алтайских языков в конце концов смогут дать убедительные ответы на пока нерешенные вопросы в этой теме.

В заключение обязательно хочу выразить свою благодарность коллегам Агнеш Кацибе и Пламену Панайотову за их любезную помощь в представлении сербской, хорватской и болгарской литературы.

---

[21] Федотов 1996, 49-50; Егоров 1964, 29.
[22] Федотов 1996, там же; Егоров 1964, там же.
[23] Räsänen 1969, 95; Радлов 1905, 1831; Татарско-русский словарь 1966, 628.
[24] Clauson 1972, 403-404.
[25] EWUng 1993, 185: „Das Weglassen des ausl *k* könnte in übereilter Rede stattgefunden haben."

Литература

Егоров 1964 – Егоров, В. Т. *Этимологический словарь чувашского языка.* Чебоксары, 1964.

Геров 1976 – Геров, Н. *Речник на българский език.* Фототипно издание. Ч. V. София, «Български писател», 1976.

Младенов 1941 – Младенов, Ст. *Етимологичен и правописен речник на българския книжовен език.* София, 1941.

Младенов 1992 – Младенов, Ст. *Речник на чуждите думи в българския език.* Фототипно издание. София, «Век 22», 1992.

Радлов 1905 – *Опытъ словаря тюркских нарѣчий В. В. Радлова.* Томъ трертій. С.-Петербург, 1905.

Татарско-русский словарь 1966 – *Татарско-русский словарь.* Москва, «Советская энциклопедия», 1966.

Федотов 1996 – Федотов, М. Р. *Этимологический словарь чувашского языка: в 2-х томах.* Чебоксары, Чувашский государственный институт гуманитарных наук, 1996.

Budenz 1873 – Budenz J. Jelentés Vámbéry Á. magyar-török szóegyezéseiről // *Nyelvtudományi Közlemények* 10. Budapest.

Clauson 1972 – Clauson, G. *An etymological dictionary of pre-thirteenth-century Turkish.* Oxford, Clarendon P., 1972.

Dničić 1878 –*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika.* Dničić, Đ., red. Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti I umjetnosti, 1878.

Etimológiai szótár 2006 – *Etimológiai szótár.* Magyar szavak és toldalékok eredete. Főszerkesztő: Zaicz Gábor. Budapest, Tinta Könyvkiadó, 2006.

EWUng 1993 – *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen.* Band 1. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1993.

ÉrtSz 1968 – *A magyar nyelv értelmező szótára* (szerk. a MTA Nyelvtud. Int. ; szerk. vez. Bárczi Géza, Országh László). I. kötet. A – D. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968.

Magyar etymologiai szótár 1914-1930 – *Magyar etymologiai szótár* (Gombocz Z. – Melich J.). I. kötet. A – érdëm. Budapest, MTA, 1914-1930.

Meskó 1941 – Meskó L. Szó- és szólásmagyarázatok // *Magyar Nyelv* 37. Budapest.

Munkácsi 1896 – Munkácsi B. Törökségek a magyar nyelvszerkezetben // *Magyar Nyelvőr* 25. Budapest.

Räsänen 1969 – Räsänen, M. *Versuch eines etymologischen Wörterbuch der Türksprachen.* Lexica Societatis Fenno-Ugricæ 17. Helsinki, Suomalais-Ugrilainen Seura, 1969.

Simonyi 1888 – Simonyi Zs. Idegen hatások // *Magyar Nyelvőr* 17. Budapest.

Skok 1971 – Skok, P. *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, knj. I. A – J. Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti I umjetnosti, 1971.

Škaljić 1985 – Škaljić, A. *Turcizmi u srpskohrvatskom jeziku.* Sarajevo, „Svjetlo", 1985.

TESz 1967 – *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára.* Első kötet. A – Gy. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967.

Vámbéry 1870 – Vámbéry Á. Magyar és török-tatár szóegyezések // *Nyelvtudományi Közlemények* 8. Budapest.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 187-199.

DER ISLAMISMUS UND DIE ISLAMOPHOBIE IN DEN BULGARISCHEN ZEITUNGEN

Elka Dobreva

(Елка Добрева, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

Der Islamismusdiskurs in den bulgarischen Zeitungen im Zeitabschnitt 2001-2007 ist niemals neutral gewesen.[1] Rein informative Beiträge zum Thema „Islamismus" kommen nur in Bezug auf den sogenannten gemäßigten türkischen politischen Islam vor, in diesem Falle überwiegt allerdings die Befürwortung der Neutralität (aufgrund der Opposition *gemäßigter – extremer Islamismis*).

Die Lexik, die den Islamismus darstellt, ist einerseits sehr umfangreich und ist zugleich aufs engste mit der Lexik des Islams verflochten. Das Grundverzeichnis der regelmäßig wiederkehrenden Wörter und Redewendungen zum Themenkreis „Islamismus" umfaßt ungefähr 250 lexikalische Einheiten. Der Diskurs über einzelne Aspekte des Islamismus weist aktive Medienstrategien auf[2], z.B. im Zusammenhang mit Begriffen wie *Vahabismus, Dschihad, Kalifat* u.a., die in bestimmten Zeitungsbeiträgen extra deffiniert werden: *Dschihad – „heiliger Krieg gegen alle, die sich nicht zum Islam bekennen"* (St/21.02.07); *Vahabismus – „die Ideologie des Gegenwartsterrorismus, die der Organisation AL Kaida zugrundeliegt"* (S/21.02.07); *Islamismus – „radikale Auslegung des Islams"* (St/11.10.04); *Salafist – „salafi – religionstreue Vorfahren; Salafist ist ein geläufiger Begriff für islamische Fundamentalisten bei den Sunniten, die nach den Gesetzen des frühen Islams leben"* (S/13.04.07); *Taliban – „ein Mensch, der die Religion gelernt und für sie gekämpft hat"* (D/9.10.04); *Kalifat – „der Schariastaat, der auf Religionshaß und Polygamie gegründet ist"* (St/21.02.07) usw. Aktive Strategien werden auch in Bezug auf den Islamismus selbst angewendet, was seine Ideen, seine Praktiken und seine Abzweigungen betrifft, denen manchmal ganze Texte gewidmet werden.

Das Grundverhältnis in der Darlegung des Islamismus ist das Verhältnis zwischen dem religiösen und dem politischen Islam, wobei der dem Islamismus zugrundeliegende Islam als ***Fundamentalismus***, als ***reiner*** Islam, ***radikaler*** Islam, islamisch-religiöser ***Fanatismus*** bestimmt wird, usw. Der islamische Fundamentalismus wird als ***extremer radikaler*** Islamismus, als muslimisch/islamischer ***Extremismus***, als islamischer ***Radikalismus***, ***radikaler***

---

[1] Herangezogen wurden etwa 40 bulgarische Zeitungen (2001-2007), mehrere Nummern von denen nach dem Zufallsprinzip ausgewählt wurden. Das am Ende des Beitrags angeführte Verzeichnis der Abkürzungen enthält die Zeitungstitel, die hier zitiert werden.

[2] Zum Thema „aktive" und „reaktive" Medienstrategien vgl. A. Bell. *The Language of News Media.* Oxford &Cambridge: Blackpool, 1991: 105. Unter „aktiven Strategien" sind hier „Aufklärungspraktiken" zu verstehen, durch die die Medien bestimmte Einsichten suggerieren, neue Stereotypen einführen, den Sinngehalt neuer Ausdrücke verdeutlichen usw.

Fundamentalismus, ***militanter*** *Islamismus*, als politische und ***extrem radikale*** *Ideologie* bestimmt, *die keine Toleranz zu anderen Glaubensbekenntnissen aufweist.* Über diese Art von Islam wird immer wieder behauptet, dass er den ***Dschihad***, den heiligen Krieg gegen alle *Nichtmuslime*, gegen die *Christen* und die *Juden* führt und ***antichristliche, antisemitische und rassistische*** Ansichten durchsetzt. Die Anhänger des islamischen Fundamentalismus werden dementsprechend als ***fanatisierte/ extreme/ radikale/ kompromisslose*** Islamisten, als *muslimische /islamische/ islamistische* ***Radikale*** und manchmal direkt als *islamische* ***Terroristen*** oder ***Dschihadisten*** bezeichnet. Die Bezeichnungen für den radikalen Islamismus/ Islam werden durchgehend von Bestimmungen begleitet wie *Hass, Übel, Verbrechen, Streitlust, Extremismus, Terrorismus* u.a.: "*Ideologie des* ***Hasses***" (St/2.02.05; S/22.02.07), „*Der radikale Islam ist ein* ***Übel***... *Der radikale Islamismus ist der* ***Terrorismus*** *des 21. Jahrhunderts*" (N/15.03.07). Eine andere Variante dieser Ausdrucksweise ist die Verwendung dieser Bezeichnungen in parataktischen Konstruktionen zusammen mit Bezeichnungen von anderen negativen Phänomenen: "*Ich würde nicht ausschließen, dass die* ***Mafia*** *und der* ***militante Islamismus gemeinsames*** *Business betreiben*" (Dn/16.06.04); "***radikaler Islamismus, Religionshass*** *und* ***verfassungswidrige Normveränderung*** *im Land*" (NZ/27.02.07); "*Verbrechen gegen den Staat –* ***Islamismus, Separatismus, Terrorismus***" (K/5.06.04) usw.

Das Gegenteil des radikalen Islamismus, das im Zusammenhang mit dem Terrorismus betrachtet wird, bildet der gemäßigte politische Islamismus in der Türkei, der durch die von Recep Erdoğan geführte Partei der Gerechtigkeit und der Entwicklung präsentiert wird. Diese Partei bezeichnet sich selbst als *(pro)islamistisch*, wird aber von einem Diskurs über den Islam und den Islamismus begleitet, der im Kontext der Themenkreise "Demokratie" und "Europa" eingebettet ist, vgl. zum Beispiel Phrasen wie "***der Islam*** *und* ***die Demokratie*** *sind voll miteinander vereinbar*", "*die Symbiose... zwischen dem* ***Islam*** *und der* ***Demokratie***", "***islamisch-demokratische*** *Parteien*" (D/20.06.07); "*Die Türkei entschied sich für den* ***demokratischen Islamismus*** *von Erdoğan*" (S/24.07.07); "***muslimisch-demokratischer*** *Mutant*" (S/24.07.07; "*Erdoğan schafft die* ***islamische Demokratie*** *nach dem westeuropäischen christlich-demokratischen Modell*" (S/4.05.07); "***europäischer Islam***" (D/20.06.07); "***europäisch orientierte Islamisten***" (St/3.05.05) usw.

Geläufige Epitheta zum Begriff *Islamismus* sind ***extrem, extremistisch, radikal, militant.*** Ebenso geläufig ist seine Definition als eine *globale* ***Gefahr***. Der islamische Fundamentalismus wird oft mit dem Faschismus verglichen, oder mit ihm gleichgesetzt: "*Wegen seiner Intoleranz zu jeglicher Differenz und zu Meinungsverschiedenheiten mutierte er zum* ***Faschismus*** *der Gegenwart ... zum* ***Islamofaschismus***, *zu einer radikal intoleranten und gegen die moderne Welt gerichteten Doktrin*" (St/14.01.02); "*die islamisch-****faschistische*** *Terroristenorganisation*" (gemeint ist AL Kaida, DD/12.03.07); "***Islamofaschisten***" (D/17.07.07); "*ein Nachfolger des...* ***Faschismus***, *Nazismus und Totalitarismus*" (St/11.09.04) usw. Die meisten Beiträge betreffen den

geführten Dschihad, bei dem zwischen ***physischem** Dschihad, **Mediendschihad*** und ***virtuellem** Dschihad* unterschieden wird. Denn der Dschihad ist die Ursache dafür, dass die Welt heute dazu neigt, den islamistischen Terror als *islamisch (muslimisch)* zu bezeichnen, *"die Wörter **'Terrorismus'** und **'Islam'** miteinander zu verknüpfen"*, (D/31.03.07), *„den Zusammenhang zwischen **Islam** und **Gewalt** herzustellen"* (D/16.09.06), oder aber an Stelle des militanten Islamismus den militanten *Islam* vorzuschieben in Redewendungen wie *"**islamischer Terrorismus**"* (Dn/3.10.01; N/15.03.07 u.a.); *"Ideen, die den **islamischen Terror** unterstützen"* (D/8.08.05); *"**islamische Terrorangriffe**"* (K/30.07.05); *"**islamischer Extremist**"* (D/9.12.04); *"**muslimische Extremisten**"* (St/24.05.04); *"**die muslimischen Terroristen**"* (Sch/8.02.06) u.a. Aufschlussreich für diesen Diskurs sind Titel wie: *"Wir wissen sehr wenig über **den militanten Islam**"* (St/11.03.04) oder *"Katrin de Wenden: **Der Terrorismus** wird für die Europäer zum **Symbol des Islams**"* (Dn/20.03.07). Der Themenbereich "islamistischer/ islamischer Terrorismus" schließt eine Menge lexikalischer Einheiten ein, die eindeutig in Beziehung zu ihm gebracht werden, auch wenn die Bestimmungen *islamistisch* oder *islamisch* fehlen, z.B. *(globaler) Dschihad, Terrorangriff, Attentat, Anschlag, Selbstmordanschlag, Kamikazeterroristen, Kammikazeflugzeuge, Anschlagwagen, lebendige Bombe, Terroristen, Extremisten, Dschihadisten, Fundamentalisten, Anschlagtruppen, schlafende Terrorzelle, Terroristennetz, das Netz* (gemeint ist Al Kaida), *Terroristengruppe, Extremistengruppe, radikale Struktur* usw.

In den letzten Jahren wird der Islamismus als die Gefahr fur die europäische Identität ausgegeben, wobei derart Behauptungen von prominenten Persönlichkeiten artikuliert werden. Von dieser Gefahr handelt z.B. ein Text mit dem Titel *„Der Vatikan ist besorgt wegen der Islamisierung"*, wo folgende Schlüsselstelle steht: " *'Im Angesicht dieser verhängnisvollen Entwicklung, die die europäische Identität in Frage stellt, darf der Westen kein Auge zudrücken. Die Gefahr vor der Islamisierung darf nicht zugunsten einer falsch verstandenen Toleranz ignoriert werden', behauptet der dem Papst Nächststehende"* (DT/28.07.07). Kennzeichnend ist die Gegenüberstellung von *Islam* und *Zivilisation*, wobei der Islamismus oft von der Bestimmung *Barbarei* begleitet wird: *"Anschlag auf die **Zivilisation**"* (gemeint werden die Anschläge vom 11. September 2001, Dn/12.09.01); *"**Der Terrorismus** ist eine Gefahr für die ganze **Zivilisationsgemeinschaft**"* (Dn/13.10.02); *"**der islamische Fundamentalismus** ist dazu entschlossen, zu überprüfen, inwiefern **die Zivilisationsgemeinschaft** für ihre Werte zu kämpfen bereit ist"* (H/28.03.07); *"Die USA – an der Spitze des Kampfes gegen die **neuen Barbaren**... eine Demonstration von **Barbarei**"* (St/23.08.04); *"**Die Barbarei** gegen die **Zivilisation**"* (D/11.04.07) usw. Neben dem Islamismus wird der Islam selbst in die Gegenüberstellung zu der Zivilisation miteinbezogen – z.B. ist in einem Beitrag, betitelt *„Europa wird zur **islamischen** Kolonie"*, die Rede von *"**Islamisierung**"*, von *"Entchristianisierung"* und demzufolge von dem bevorstehenden *"**Tod der Zivilisation**"* in Europa (St/17.05.04). Andernfalls wird der islamischen Welt der

Zivilisationswert anerkannt, die islamische Zivilisation bleibt allerdings eine Gefahr für die westliche Zivilisation und ist mit ihr nicht zu vereinigen: "*Die Anhänger des Dschihads bereiten* ***den Kampf der Zivilisationen***" (Sd/16.11.05); "*Der Professor von der Universität Harward S. Huntington, der den Kampf der beiden Kulturen beschrieben hat*[3]*, wird wohl Recht behalten, wenn er behauptet, die Voraussetzung für die Rettung der* ***westlichen Zivilisation*** *sei ihre Trennung und Abkapselung von der* ***islamischen*** *Welt*" (In: „*Erpressung der* ***Zivilisation*** *wegen etlicher Karikaturen*", N/6.02.06) usw.

Die Laster werden vom Islamismus auf den Islam übertragen und das aus verschiedenen Anlässen. Ein paar Monate nach den Anschlägen vom 11. September 2001 behauptete man beispielsweise, das sich die USA nicht einfach durch den Islamismus, sondern durch den Islam selbst bedroht sehen: "*Amerika muss sich* ***vor dem Islam*** *beschützen*" – so der Titel des Beitrags, weiterhin heißt es: "*die Gefahr* ***vor dem radikalen Islam****... wenn man schon auf der Suche nach* ***Islamisten*** *ist, so sollte man sich in die* ***muslimische Gemeinschaft*** *begeben*" (St/30.12.04); "*die Amerikaner sind die Zielscheibe des* ***islamischen Terrors***" (N/6.02.06) usw. Andererseits werden in den Medien die im Herbst 2005 in den Vororten großer europäischer Städte ausgelösten Proteste grundsätzlich als Proteste von Imigranten oder als Proteste bezeichnet, denen soziale oder ethnische Probleme zugrundeliegen. Da sie aber von beträchtlichen Gewaltausbrüchen begleitet wurden und da die Mehrheit der Protestierenden Muslime waren, wurden die Schilderungen der Anschläge mit Metaphern des militanten Islamismus versehen: "*Die Gewalt in den Pariser Vororten kann in eine europäische* ***Intifada*** *hinüberwachsen*" (M/8.11.05); "***Die Intifada*** *in Europa*" (24/8.11.05); "*Inzwischen haben die Straßenunruhen der sog. französischen* ***Intifada*** *das ganze Land erfasst*" (N/8.11.05); "***Dschihad*** *in Europa*", so der Titel des Beitrags, weiterhin heißt es: "***Der Dschihad*** *ist in Europa ausgebrochen... Zum ersten Mal haben* ***radikale Islamisten*** *gegen die Polizei geschossen*" (St/8.11.05). Andernfalls werden der Islam selbst oder bestimmte Werte seiner fundamentalistischen Variante (z.B. die Polygamie) als Begründung für die Unruhen angegeben: vgl. "***die islamischen Aufrührer*** *wollten* ***die Scharia und ihren Glauben*** *durchsetzen*" (A/19.10.06); "***Muslimisches Gewehrfeuer*** *in drei Staaten*" (24/8.11.05) oder "***Polygamische*** *Imigranten sollen Frankreich in Brand gesetzt haben.* ***Die Polygamie*** *ist eine der Ursachen für die Unruhen...*" (St/17.11.05).

Die Bezeichnungen *islamisch* oder *muslimisch* statt *islamistisch* (in Bezug auf Terrorismus, Gewehrfeuer, Gefahr usw.) sind keine harmlosen Metonymien oder Analogien, sondern stellen eine in der Tat verbale und allem Anschein nach auch gedankliche Aufhebung der Differenz zwischen dem Islam als Religion und dem politischen Islam dar. Gewollt oder ungewollt mündet diese

---

[3] Dazu vgl. S. Huntington. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order.* New York: Simon & Schuster, 1996.

Herangehensweise in die **Islamophobie.**[4] Kurz nach den Anschlägen vom 11. September 2001 wurden die negativen Einstellungen zum Islam in den USA von 39% der nichtmuslimischen Bevölkerung befürwortet, 2006 ist der Prozentanteil diesbezüglich auf 46% gestiegen, was an Schlagzeilen wie „*Die Hälfte der Amerikaner haben eine negative Einstellung zum Islam*" anzusehen ist (SchZ/10.03.06). Die untersuchten Zeitungen reagieren äußerst sensibel darauf und bringen viele Beiträge, die ausgerechnet unterschiedliche Aspekte der Islamophobie in Europa und weltweit behandeln: "*Die Islamophobie besetzt Europa*" (Dn/19.12.06); "*Islamophobie oder Terrorismus*" (Dn/9.07.07); "*Europa weist die Muslime zurück*" (St/19.12.06); "*Der Hass zum Islam ist ein Verbrechen*" (St/29.09.06); "*Ein jeder Ahmed ist zu befürchten*" (K/10.03.06) u.s.w. Eine hohe Frequenz weist ebenfalls der Gebrauch des Begriffs *Islamophobie* auf im Kontext anderer negativer Bezeichnungen von europäischen Phänomenen Anfang des 21. Jhs. z.B. in Kombinationen wie: "*Islamophobie, soziale Ungleichheit, Probleme des Umweltschutzes*" (K/26.03.05); "*Rassismus... Antisemitismus, Islamophobie*" (N/14.06.05); "*die Islamophobie, sowie der Antisemitismus müssen als Verbrechen gegen die Menschheit angesehen werden... die Islamophobie und die Xenophobie werden immer einflussreicher*" (St/29.09.06); "*Antiarabismus und Islamophobie*" (Dn/18.11.04) usw.

Einen besonderen Platz in den Medienbeiträgen über den Islamismus und den Islam nehmen die verschiedenen Gesichtspunkte zu der Problematik ein, sowie die **verbalen Differenzen**, die sie auszeichnen. Gegensätzlicher Natur sind z.B. die Vorstellungen von dem radikalen Islam als *rein, echt, ursprünglich* von Seiten der Fundamentalisten und als *verzerrt, unecht* von Seiten ihrer Gegner. Was den „traditionellen" Islam betrifft, wird die Bestimmung *echt* von seinen Anhängern benutzt, seine Gegner fassen ihn als *unecht* auf. Gleichzeitig wird der gemäßigte Islam einerseits als *echt*, andererseits als eine *Abweichung* vom echten Islam gekennzeichnet, wobei diesbezüglich keine klare Zuordnung der Urheber dieser Bestimmungen möglich ist, da sie sowohl von Islamisten als auch von Antiislamisten stammen. Auf diese Weise beziehen sich die Bestimmungen *echt* und *unecht* jedesmal auf verschiedene Denotate (also verweist ein und dasselbe Wort mit der selben Bedeutung auf verschiedene Sachverhalte). Auf die Ursache für diese Differenz wird in der folgenden Aussage des ehmaligen Regierungschefs von Malaysia Mahathr Bin Mohammad verallgemeinernd

---

[4] In seiner Studie "The Language of Islamophobia" zitiert J. Henzell-Thomas als Beispiele für islamophobische Redensweise "die alten Klischees", durch die der ganze Islam stigmatisiert wird: "... fundamentalist, ideological, monolithic, static, unidimensional, implacably opposed to modernity, incapable of integration or assimilation, impervious to new ideas, retrogressive, retrograde, backward, archaic, primaeval, medieval, uncivilised, hostile, violent, terrorist, alien, fanatical, barbaric, militant, oppressive, harsh, threatening, confrontational, extremist, authoritarian, totalitarian, patriarchal, misogynist, negatively exotic, and bent on imposing on the whole world a rigid theocratic system of government which would radically overturn every principle of freedom and liberal democracy cherished by the Western world. I have to say that I don't know a single Muslim who embodies even one of these characteristics...". (J. Henzell-Thomas. *The Language of Islamophobia.* – www.themodernreligion.com/assault/language.htm).

hingewiesen: "*Mohamed hat eine Religion gegründet. Heute haben wir etwa Tausende von Varianten und jede davon bezeichnet sich als den* ***echten Islam. Die verschiedenen Auslegungen der heiligen Schrift*** *führten zu der Entfremdung unter den Muslimen, die nicht mehr die Führungsposition in der Welt haben, die sie einmal gehabt haben... Der Abgrund zwischen Sunniten und Schiiten ist so tief, dass jede Gruppe der anderen den* ***Glaubensbruch*** *vorwirft*" (D/16.12.05). Die linke Spalte unten stellt die Ansichten der Fundamentalisten über den „echten Islam" vor, die rechte Spalte enthält Bestimmungen des „unechten Islams" von verschiedenen Gesichtspunkten aus und an verschiedene Adressaten gerichtet, die Begrifflichkeit stimmt allerdings fast überein, wobei der „Pseudoislam" und „die Abweichung" vom echten Islam völlig unterschiedlichen Sachverhalten zugeordnet werden:

"*Jene, die 1996 bis 2001* [in Afghanistan] *die Macht hatten, gehörten einer Bewegung an, dessen Ziel die Rückkehr zum* ***ursprünglichen*** *Islam war*" (D/9.10.04)

"*Unter Fundamentalismus ist die Durchsetzung bestimmter Verhaltensweisen innerhalb der islamischen Gemeinschaften zu verstehen, die 'unmittelbar den Wurzeln des Islams entspringen'. Die Islamisten erheben den Anspruch, dass nur dies '****den reinen Islam****' ausmacht. Eigentlich ist die Rede von einer einflussreichen, reaktionären Theorie mit Antizivilisationscharakter, die das utopische Ziel verfolgt, 'die Gesellschaft zu früheren harten und inhumanen Sitten zurück zu bekehren', die vor 1400 Jahren auf der arabischen Halbinsel gepflegt wurden. Diesbezüglich wird behauptet, dass nicht die demokratisch gewählten Politiker, sondern die Religionsanführer die Lenkung der gesellschaftlichen Prozesse übernehmen sollten*" (D/10.12.04)

"*Die Talibanen rechnen mit dem* ***puristischen Islam***" (Dn/17.09.01)

"[Emissäre des islamischen Fundamentalismus predigen] *die Rückkehr zu den Wurzeln des* ***reinen*** *„die* ***pseudo****islamische radikale Barbarei*" (gemeint sind die Praktiken des radikalen Islams, D/11.04.07)

"***devianter*** *Islam*" (so der König von Saudi-Arabien über radikale Gruppen in Irak, N/15.07.04)

"*Die Türkei ist eine Zielscheibe des Terrorismus, da sie* ***den Islam entstellt***" (Alman Sauhiri, St/29.09.06)

"*Nun pflegt die Türkei einen derartigen Islamismus. Die islamistischen Hardliner bezeichnen ihn abwertend als den* ***'hellen Islam'*** *und stellen ihm der* ***'echte Islam'*** *gegenüber*" (St/3.05.05)

"*Der Westen sollte entschlossen, gar hartnäckig an diesen* ***anderen****, etwa* ***vernünftigeren*** *Islam weiterglauben... Wir vertrauen nicht dem* ***authentischen Islam****, sondern nur einer* ***Abweichung*** *von ihm*" (gemeint ist der gemäßigte Islam, Sd/16.11.05)

"*Der Prophet Mohamed lehrt, dass der Kriegsgegner geachtet werden muss, dass keine Unschuldigen, Frauen und Kinder ermordet werden dürfen. Nicht einmal Bäume dürfte man fällen. Die Leichname der Toten verdienen auch unsere Achtung, sie dürfen nicht entstellt und geschändet werden, was der Fall in Fallujah war, als Amerikaner getötet und ihre*

Islams" (K/14.08.04)
"*mitgemacht* [haben] *Vahabiten, die heimischen Imamen vorwerfen, dass sie nicht den* ***'echten' Islam*** *pflegen*" (In: „*Serbien nimmt Islamisten gefangen, die einen Konflikt in Sandzhak vorbereitet haben sollen*", Dn/19.03.07)

Körper hinterher geschleppt wurden. Das war nicht der ***echte Islam****. Nun gibt es viele Pseudowissenschaftler, die den Koran deuten, wie es ihnen gerade passt, ihre haßerfüllten und feindseligen Behauptungen haben allerdings mit dem* ***echten Islam nichts*** *zu tun*" (Denina Peeva, die sich zum Islam bekehrt und in Irak als lebendiger Schild aufgehalten hat, D/1.04.05)
"*religiöser Extremismus,* ***eine Abart des echten und friedlichen Islams***" (Dn/21.07.03)

Die Meinungen gehen auch in Bezug auf den Islam als Religion extrem auseinander. Einerseits werden religiöse Toleranz und andere Tugenden der als einheitlich angesehenen muslimischen Religion zugesprochen, ohne dass dabei deren offensichtlich vorhandene Varianten berücksicht werden (linke Spalte); andererseits wird der ebenfalls als einheitlich betrachtete Islam als eine völlig intolerante, militante, regressive, bedrohliche, unkultivierte, nicht demokratische Religion bezeichnet, die sich mit dem europäischen Wertesystem und im Allgemeinen mit dem westlichen Wertesystem überhaupt nicht vereinigen lässt (rechte Spalte):

"*Der Islam ist eine* ***tolerante Religion*** *und* ***hat seinen Platz in Europa***" (St/27.07.01)

"*Die Eingliederung islamischer Gemeinschaften der EU* [bzw. dem Europa] *ist mit der* ***Ansteckung des gesunden Organismus mit Krebszellen*** *gleichzusetzen*" (A/19.10.06)
"*Der Islam ist eine auf* ***Eroberungen*** *ausgehende* ***Religion****... er leugnet gänzlich die Demokratie, die Freiheit und das Recht auf Selbstbestimmung...*" (Sd/16.11.05)

Das Verhältnis zwischen dem Islamismus, bzw. dem Islam und dem Terrorismus wird diametral unterschiedlich gedeutet von den Antiislamisten (Null Toleranz) und von denjenigen, die eine neutrale (tolerante) Einstellung zum Problem beziehen wollen. Im ersten Fall werden der Islamismus/ Islam und der Terrorismus miteinander gleichgesetzt, im zweiten Fall wird der Zusammenhang zwischen ihnen geleugnet. In den beiden Fällen wird die Begründung in der Religiosität gesucht – im ersten Fall stützt man sich auf die militanten Aufrufe im Koran (rechte Spalte), im zweiten Fall gründet die Ansicht auf der Überzeugung, das ein jeder Glaube human ist und das Glaubensbekenntnis den Mord

ausschließt (linke Spalte). Ein anderes Merkmal dieser polaren Auffassungen ist, dass in den beiden Fällen der Diskurs über den Islamismus/ Islam als einheitliche Phänomene, d.h. ohne jegliche Variabilität, verläuft:

"***der Terrorismus kann*** *weder mit* ***extremistisch handelnden Christen,*** *noch mit* ***extremistisch handelnden Muslimen*** *und anderen Glaubensbekenntnissen* ***identifiziert werden, denn wer einmal einen Menschen angreift, der gehört nicht mehr zu den Gläubigen, denn er befolgt nicht mehr seine Glaubensregeln***" (Mitropolit Dometian, D/3.07.06)

"***Die Terrorangriffe sind nicht mit dem Islam gleichzusetzen*** " (Dn/10.10.01)

"*Heiliger Krieg, Dschihad, Kamikaze, Kreuzzug; die Zwillingstürme, die Bahnhofstationen in Madrid, die Londoner U-Bahn, Charm El Sheikh; Geiselnahme, Geiseln köpfen, Verantwortung übernehmen nach jedem Anschlag... Zahlreich sind die Beweise für die These, dass* ***Islamist mit Terrorist gleichzusetzen ist****... Natürlich sind nicht alle Islamisten Terroristen, nicht alle begehen einen Selbstmordanschlag... Aber alle, ausnahmslos,* ***würden eher zur Waffe greifen, als sich integrieren lassen****... 'Nehmt euch keine Freunde unter ihnen* [Ungläubigen], *bis sie den Weg zum Allah nicht eingeschlagen haben; wenn sie sich von ihm abwenden, nehmt sie gefangen und* ***tötet*** *sie, wo ihr sie immer findet...' (Koran, Sure für die Frauen)*" (Sd/16.11.05)

"Der eifrigen Behauptung, der Islam sei eine Religion wie alle anderen, die sich zu menschlichen Werten und Normen bekennen, würde ich erwidern: 'Lest den Koran'... Denn... ***die Ausschreitungen des Islams sind ein Gebot seiner Doktrin... die unabdingbare Pflicht eines jeden Muslims ist seine Religion weltweit auszubreiten, einschließlich mit 'Feuer und Schwert'****... Der Irrtum, dass der Islam 'gezähmt' werden kann, kommt von der Unkenntnis des zweiten Grundanspruches dieser Religion. Er stellt die Forderung,* ***dass der, bzw. die Religionsanführer den Staat regieren und dass die Scharia-Normen der Justiz zugrundeliegen sollten.*** *Ohne diesen Anspruch wäre der Islam kein Islam"* (P/18.08.06)

Die Zeitung "Standart" hat wöchentlich in einem ziemlich langen Zeitabschnitt zwischen 2004 und 2006 Analysen und Kommentare des amerikanischen Experten für internationale Beziehungen Daniel Pipes veröffentlicht, in denen er das Spezialthema der Euphemisierung von Bezeichnungen im Bereich „islamischer Terrorismus" in den Beiträgen von Journalisten, Politikern, Polizeisprechern u.a. zwecks Vermeidung xenophobischer und antimuslimischer Stimmungen behandelt. In einem der Beiträge mit dem Titel "*Die 13 Angriffe des radikalen Islams*" (St/9.02.05) werden viele Beispiele für diese verbale Strategie angeführt, der eine falsch verstandene Toleranz zugrundeliegt. So werden z.B. das Gewehrfeuer in Empire State Building im Jahre 1994 r. und der Vorfall auf der Brookline-Brücke, die nach D. Pipes von islamischen Extremisten verübt worden sind, als "*Ausbruch von Wut und Gewalt*" (FBI) bezeichnet, wobei das Wort *Terrorismus* absichtlich vermieden wird; die Mordanschläge auf dem internationalen Flughafen Los Angeles im Jahre 2002 sind als ein "*Ergebnis der Auseinandersetzung zwischen Arbeitgebern und Arbeitnehmern*" bezeichnet; der Scharfschützenangriff 2002 ist laut der Medien auf "*aufgewühlte Familienbeziehungen*" zurückzuführen; der Mord an einem Rabbiner durch einen Islamisten im Jahre 1990 ist von der Polizei mit der Wirkung "*von verschriebenen Medikamenten gegen Depressionen*" gerechtfertigt worden; der Angriff in der Umgebung von Paris gegen die mit einem Bus reisenden jüdischen Kinder wird von der Polizei als "*Verkehrsunfall*" bezeichnet usw. In all diesen Fällen ist offensichtlich die Rede davon, dass die Dinge absichtlich „anders" genannt werden, damit die eigentlichen Sachverhalte „tolerant" verschwiegen werden. In anderen Beiträgen in der Zeitung "Standart" werden allerdings extra Fälle angegeben, wo die Bezeichnung dem wirklichen Sachverhalt entspricht. Ein Beispiel ist die Rhetorik in Bezug auf den Kampf gegen den Terrorismus von Seiten seiner Anhänger, wie von Seiten seiner Gegner. Aufschlussreich ist der Unterschied zwischen dem *Kampf gegen den Terrorismus* und dem ***sog.*** *Kampf gegen den Terrorismus*, zwischen dem *Krieg in Afghanistan* und dem *"Krieg" in Afghanistan* (ohne und mit Anführungszeichen), zwischen dem *Krieg* ***im*** *Irak* und dem *Krieg* ***gegen*** *Irak* usw. Die linke Spalte unten veranschaulicht die Bezeichnung des Kampfes gegen den Terrorismus von Seiten seiner Anhänger "mit dem eigentlichen Namen genannt" – als *Krieg* oder konkret in Bezug auf die Ereignisse in Irak als *friedensstiftende* Mission, die rechte Spalte enthält Beispiele für andere Bezeichnungen (d.h. Zeichen mit anderen Signifikanten und Signifikaten) des gleichen Phänomens (des gleichen Denotats), die von den Gegnern des Kampfes gegen den Terrorismus verwendet werden:

*„**Krieg gegen den islamischen Terrorismus**", "**Krieg gegen den Islamismus**, eine totalitäre Ideologie, die hinter dem Terrorismus steckt"* (St/2.08.04)
*"**der Krieg gegen den islamischen Terrorismus**"* (St/21.06.04)
*"Die Welt führt einen **Krieg gegen den islamischen Faschismus**"* (St/14.01.02)
*"die entwickelten christlich-demokratischen Gesellschaften gewinnen im **Kampf gegen den islamischen Extremismus** allmählich die Oberhand"* (N/14.04.07)
*"Großbritanien, das seine **friedensstiftende Mission** in Irak erfüllt..."* (N/28.03.07
*"die Teilnahme Bulgariens an den **Kriegen in Afghanistan und Irak**"* (N/15.03.07)

*"**Widerstandskampf**", "**Kampf**", "**der sog. Krieg gegen den Terrorismus**", "'**der Krieg in Irak**' wird oft durch '**Krieg gegen Irak**' ersetzt"* (in der Ausdrucksweise von Al Jazeera, D/23.01.07)
*"Ein großer Teil der britischen Muslims sind wie ich: jung, an der Politik interessiert und gesellschaftlich aktiv, empört über den **Pogrom in Irak** und **über den sog. Krieg gegen den Terrorismus**"* (Fatima Alam, Redakteur der Zeitschrift Q-News, D/6.12.06)
*"Demonstrationen gegen den '**Krieg in Irak**', gegen den '**Krieg in Afghanistan**', gegen Bush"* (N/28.03.07)
*"die USA sind ein Angriffsobjekt wegen ihrer Außenpolitik..., wegen **der militerischen Besetzung** von Afghanistan und Irak"* (eine Position der Gegner des Krieges in Afghanistan, N/8.03.07)
*"... **die Invasion** von Bush... **die Invasion** am 19.03.2003..."* (A/2.04.07)
*"**die Okkupation** im Irak"* (A/12.04.07)

In anderen Fällen werden ebenfalls ähnliche krasse Unterschiede im Diskurs festgestellt. Die Terrorangriffe gegen Israel seitens der palästinensischen Islamisten werden beispielsweise von ihnen selbst als "[Krieg] ***gegen den zionistischen Feind***" und als "***Recht zur Heimkehr***" bestimmt (St/12.01.05), und die Attentate in der Londoner U-Bahn werden von den in Großbritanien lebenden Muslimen als *"gewaltige schmutzige **Propaganda gegen den Islam**"* bezeichnet (K/11.03.06). Die nächsten zwei Spalten sind nach dem gleichen Prinzip strukturiert, sie beziehen sich auf die Terrorangriffe in New York, Washington, Afghanistan, Israel u.a. und bedürfen keines Kommentars:

"***die Selbstmordanschläge*** *vom 11. September*" (N/6/02.06)
"*die Vorbereitung des künftigen* ***Selbstmordanschlages*** *am 11. September 2001*" (K/11.09.04)
"***die Attentate*** *in den USA sind* ***ein Selbstmord, keine Selbstaufopferung***" (aus dem sog. "Amerikanischen Fetwa" des Sheikhs von Saudi-Arabien Ibn Baas, S/22.02.07)
"*Agenten von Al Kaida aus verschiedenen Ländern, die offensichtlich* ***Selbstmordanschläge*** *in Afghanistan begangen haben, lesen ihre letzten den Westen brandmarkenden Botschaften*" (D/16.07.07)
"*Irak droht mit* ***Selbstmordattentaten***" (Dn/30.03.03)
"*Die Talibanen drohen mit* ***Selbstmordanschlägen*** *in Deutschland, Großbritanien und den USA*" (D/19.06.07)
" '*Hamas' hat bereits Abaas selbst mit* ***Selbstmordanschlägen*** *bedroht*" (K/29.06.07)

"*...wenn ein Terroristenangriff mit einem starken nahöstlichen Akzent* ***'Märtyrertum'*** *genannt wird, kann das von den Amerikanern als etwasVerwunderliches abgelehnt werden, was auf die kulturellen Differenzen zurückzuführen ist. Man kann sich aber vorstellen, was für eine Wirkung diese Worte haben würden, falls sie in dem anständigen britischen Englisch von Sir David Frost ausgesprochen worden wären*", "***Angriffe von Kämpfern***", "***Eingriff zum Einzug ins Paradies***" (Al Jazeera, D/23.01.07)
"***ein Eingriff von Märtyrern***" (Bezeichnung eines Selbstmordattentats in den islamistischen Medien, Dn/22.12.04)
"[der Kriegsanführer von Al Kaida in Afghanistan] *Mustafa Abu al-Jadid verherrlicht die* ***'die tapferen Ritter,*** *die die Heimat verlassen haben, um nach Afghanistan zu kommen, in das Land des Dschihads und des* ***Märtyrertums****, dem Aufruf des Allmächtigen folgend, den Eindringling zu vertreiben, der das reine afghanische Land geschändet hat'* " (D/16.07.07)
"[Jassir Arafat] *sprach von* ***Selbstaufopferung und Märtyrertum*** *im Namen der palästinensischen Sache*" (K/8.06.02)

Eine der Publikationen von D. Pipes in der Zeitung "Standart" erscheint unter dem Titelkomplex "*Die Euphemismen der westlichen Medien funktionieren zugunsten der Islamisten. Sie sind Terroristen, keine Kämpfer und Rebellen. Die Tricks mit den Worten verhindern das Bewußtwerden der globalen Gefahr*" (St/13.09.04) und kommentiert die Euphemismen für das Wort *Terrorist* in Bezug auf die Tragödie in Beslan. Sie sind neben anderen Belegen in der linken Spalte unten angeführt, die rechte Spalte enthält Beispiele für einen unverschleierten Diskurs über die islamistischen Terroristen. An den Belegen in der linken Spalte ist deutlich zu erkennen, wie die euphemistische Rhetorik von Seiten derjenigen, die in gewisser Hinsicht den islamischen Terrorismus nicht

ablehnen wollen, in manchen Fällen der Rhetorik der Islamisten selbst näherkommt und gar mit ihr übereinstimmt (z.B. die Bezeichnung *Rebellen* wird auf beiden Seiten identisch verwendet). Das kann den unkritischen Leser irreführen, dass beide Seiten ein und dasselbe sagen, aber auch denken (d.h. indem sie die gleichen Worte einsetzen, verleihen sie dem Denotat das gleiche Signifikat):

"***Selbstmordattentäter***" (S/13.04.07)

"***Kämpfer der Ideologie des Haßes***" (St/11.09.04)

"*islamische* ***Terroristen*** *haben den Kontakt zu der russischen Mafia aufgenommen, um sich Zugang zu radioaktiven Stoffe zu verschaffen*" (D/20.12.06)

"*Sie sind* ***Terroristen, keine Kämpfer und Rebellen***" (St/13.09.04)

"*Die Ausführer dieser barbarischen Taten sind* ***Verbrecher, keine Märtyrer***" (In: "*Britische Imame haben die Selbstmordattentate verboten*", (Dn/19.07.05)

"***Helden im Kampf für Freiheit***" (so die Islamisten, St/12.01.05)

"*Benkovski – Terrorist,* ***die palästinensischen Kammikazeattentäter – Kämpfer für Freiheit****? Eine Frage der Auslegung*" (Dn/8.01.03)

"*...Frauen, die sich für das Schicksal der '****Märtyrer****' entschieden haben. Von der Geheimarmee von Frauen, die bereit sind, den Selbstmord zu begehen, erfährt man zufällig*" (über Frauen in Europa, die dem Islam zu Dienste stehen, D/6.06.06)

"*...die als '****Märtyrer****' geltenden Selbstmordattentäter sprengen sich so, dass dabei möglichst viele Menschen umkommen oder zu Krüppeln werden... Unsere Medien sorgen für die Informiertheit der Bulgaren, indem sie sie aufklären,... dass sich in Irak '****Rebellen****' in die Luft sprengen, die den Kampf gegen die 'amerikanische Besetzung' führen*" (Petko Bocharov, N/14.04.07)

"*Die Medien verwenden das Wort 'Terrorist' aüßerst vorsichtig... z.B. bei der Tragödie in der russischen Stadt Beslan, wobei 330 Mann umgekommen sind... Die Journalisten... erfanden mindenstens 20 Eupemismen für das Wort 'Terrorist':*

- ***Angreifer*** *– Economist*
- ***Mörder*** *– der Nationalrundfunk*
- ***Bombenanschläger*** *– Guardian*
- ***Entführer*** *– Associated Press*
- ***Militärabteilung, Diversanten*** *– France Press*
- ***Verbrecher*** *– Times*

– ***Extremisten*** – *United Press International*
– ***Kämpfer*** – *Washington Post*
– ***Gruppe*** – *The Australian*
– ***Rebellen*** – *New York Post*
– ***bewaffnete Männer*** – *Reuters*
– ***Geiselnehmer*** – *Los Angeles Times*
– ***Aufständische*** – *New York Times*
– ***Kindesentführer*** – *Observer*
– ***Kämpfer*** – *Chicago Tribune*
– ***Täter*** – *New York Times*
– ***Radikale*** – *BBC*
– ***Aufrührer*** – *Sidney Morning Herald*
– ***Separatisten*** – *Daily Telegraph*
– ***Aktivisten*** – *Pakistan Times, meine Lieblingsbezeichnung*" (Daniel Pipes, St/13.09.04)

Auf eine ähnliche Art und Weise wird Osama Bin Laden von den Anhängern und von den Gegnern des islamischen Terrorismus mit völlig verschiedenen Zügen beschrieben. Die meistverbreitete Bezeichnung für ihn in den antiterroristisch gestimmten Medien ist "Terrorist Nummer 1"; vgl. zwei Beispiele von zwei Gesichtspunkten aus in ein und demselben Text: "***die Todesdrohung***, *die der Anführer von Al Kaida verkündet*" und "*für die Millionen seiner Anhänger ist Bin Laden ein* ***frommer, tapferer, ehrlicher und großzügiger Mensch,*** *der den Islam in Schutz nimmt – er ist ein* ***Held,*** *der das Ideal des Islams verkörpert*" (N/8.03.07).

* * *

Der kurze Überblick über den Islamismusdiskurs in den bulgarischen Zeitungen Anfang des 21. Jahrhunderts führt zur Schlussfolgerung, dass ein und demselben Sachverhalt (ein und demselben Denotat) unterschiedliche Bezeichnungen (unterschiedliche Signifikate) zugeordnet werden. Das hängt davon ab, **wer** darüber redet und **von welchem Gesichtspunkt aus** (Toleranz, Intoleranz, Null Toleranz) geredet wird. In mehreren Belegen kommen antonymische Bezeichnungen vor, es gibt auch verschiedene einander nicht gegenüberstehende Bestimmungen, manchmal kommt es aber dazu, dass gegensätzliche Positionen seltsamerweise von der gleichen Rhetorik bekleidet werden, die eigentlich das wirklich Gemeinte wenigstens der einen von den beiden widerstrebenden Positionen verschleiert.

A – "Ataka"; D – "Duma"; DD – "Demokracija dnes"; Dn – "Dnevnik"; DT – "Dneven trud"; K – "Kapital"; M – "Monitor"; N – "Novinar"; NZ – "Nova Zora"; P – "Politika"; S – "Sega"; Sd – "Sedem", St – "Standart"; Sch – "Schumen"; SchZ – "Schumenska zarja"; 24 – "24 tschasa"

К ОПРЕДЕЛЕНИЮ МЕСТА ВОЗНИКНОВЕНИЯ УКРАИНСКИХ РУКОПИСЕЙ

Михай Кочиш

(Kocsis Mihály, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Szláv Filológiai Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Среди правил тырновской правописной реформы XIV века мы находим и требование четкого различения в написании букв ы и и – согласно этимологии обозначаемых ими звуков[1]. Такая инструкция, разумеется, оказалась легче выполнима писцом, говорящим на языке, в котором разница между праславянскими звуками *у* и *і* была сохранена. В южнославянском языковом ареале, однако, этимологический *у* перешел в *і*, а в украинском языке два названных выше звука, как правило, были слиты в один своеобразный гласный.

Однако в карпатских говорах украинского языка (а также на реке Сяне) древний *у* сохранился до наших дней. Диалектолог С.П. Бевзенко считает его самостоятельной фонемой, реализация которой может происходить в четырех вариантах[2]. В этих говорах звук *у* выступает, за некоторыми исключениями, и после этимологически задненебных согласных[3]. В академической истории украинского языка читаем, что кы, гы, χы налицо "на крайньому заході української мовної території"[4].

Эта языковая ситуация дала основание венгерскому слависту Иштвану Удвари высказать свое мнение о значении форм написаний кы, гы, χы в старых украинских рукописях, с точки зрения определения места их происхождения. И. Удвари подобные письменные формы считал характерными для карпатоукраинского (русинского) языкового ареала[5]. Правда, он оформил свое мнение по памятникам XVIII века, но оно, на наш взгляд, полностью применимо и к более раннему периоду, в том числе и к XVI веку.

По нашим сведениям[6] в Венгрии хранятся 12 рукописей украинского происхождения, возникших в XVI веке. Одна из них написана на т.н. *простой мове,* остальные же – на церковнославянском языке. Эти памятники попали на территорию Венгрии вследствие миграции

---

[1] Василев 1980:414.
[2] Бевзенко 1980:52.
[3] Бевзенко 1980:83.
[4] История 1979:250.
[5] Удвари 1995:75, 140.
[6] Исследование проводилось при поддержке венгерского научно-исследовательского фонда OTKA (номер проекта: K 62286).

русинского населения, происходившей, большей частью в самом конце XVII и начале XVIII веков[7]. За исключением Скотарского учительного евангелия, обнаруженного в Карпатах, все они были использованы на северо-восточной части сегодняшней Венгрии.

Интересующие нас рукописи, повторяем, были написаны почти на два века раньше, чем они были перевезены русинами на территорию Венгрии. Здесь они остались в богослужебном употреблении до XIX века, до перехода греко-католических русинов на венгероязычную литургию.[8] Время возникновения памятников довольно точно определимо на основе имеющихся в них водяных знаков. Однако о месте написания кодексов, за исключением бесспорных *общих* украинизмов в их текстах, мы располагаем скудной информацией.

Воспользуясь теорией И. Удвари о локализирующем значении сочетаний букв кы, гы, χы, в дальнейшем мы будем рассматривать подобные формы в украинских рукописях XVI века с целью оформления ответа на вопрос: наблюдается ли в них какая-нибудь закономерность по отношению к употреблению букв ы и и (после к, г, χ), которая дала бы нам возможность более точного определения места возникновения того или иного памятника? Для детального орфографического разбора из источников нами были выбраны одна или несколько частей, различающихся либо просто содержанием, либо разными перечисчиками, либо же неодинаковыми протографами. После сокращенного названия рукописи цифра указывает на номер писца данного кодекса, буква же – на протограф. Следовательно, напр., СМ1Б надо читать так: второй протограф первого писца Сегедской минеи.

Наш анализируемый материал – следующий:

Скотарское учительное евангелие (Национальная библиотека им. Сечени, шифр: Fol. Eccl. Slav. 9), сокращение: СУЕ;

Сегедская минея (Центральная библиотека Сегедского университета, шифр: Ms 1), сокращения по очереди листов: СМ1А, СМ1Б, СМ1В, СМ2;

Сегедская минея (там же, без шифра), сокращение: СЛ;

Лейтанская минея (вне каталога), сокращения по очереди листов: ЛМ1, ЛМ2, ЛМ3;

Шарошпатакское евангелие (г. Ниредьхаза, Библиотека Греко-католической Духовной Академии им. Святого Афанасия, шифр: Ms 20.012), сокращение: ШЕ;

Марияповчанское евангелие (там же, шифр: Ms 20.006), сокращения по очереди листов: МЕ1, МЕ2;

---

[7] Удвари 1994:98, 107.

[8] О судьбе же их печатных литургических книг см. Секе 2002.

Надьлейтанский апостол (там же, шифр: Ms 20.007), сокращения по очереди листов: НА1, НА2;

Шарошпатакский апостол (там же, шифр: Ms 20.005), сокращение: ША;

Пириченский кодекс (там же, шифр: Ms 20.008), сокращение: ПК;

Дюлайские евангельские отрывки (там же, шифр: Ms 20.017), сокращения по очереди листов: ДЕО1, ДЕО2, ДЕО3;

Марияповчанский кодекс (Отдел рукописей Дебреценского университета, шифр: Ms 106/15), сокращение: МК;

Дебреценский кодекс (там же, шифр: Ms 106/16), сокращения по очереди листов: ДК(1)А, ДК(1)Б.

В тексте выбранных нами отрывков, объем которых составляет, за исключением совсем коротких работ, 5–7 листов, наблюдаются следующие формы:

СУЕ: великиѹ 1б, паки 1б, с кимъ 133а, такїи 134а, до ласки 134а и др., з дороги 75б, блгим 133а, многїа 134а и др., грѣхи 134б – всего 31 раз.

СМ1А: великыи 28а, пророкы 28б, вѣкы 29б, митрьскыѹ 30а, пакы 30б и др. – всего 17 раз; ськуроѭ (так!) 28а, сѣкирою 28б, сѣкира 29б – всего 3 раза.

СМ1Б: єзыкы 91б, погыбшее 91б, ѿ ракы 92б, на ѧтки 93б, вѣтїинскыи 93б и др. – всего 13 раз; китовадѹ 93а – всего 1 раз.

СМ1В: рѫкы 277а, рѣкы 277а, погыбѣли 278а, многыѧ 280а, грѣхы 280а и др. – всего 21 раз.

СМ2: со стихи 187б и со стхї (так!) 187б, пакї 187б, агґьскїи 187б – всего 4 раза.

СЛ: аґґльскыѧ 1а, ликы 1а, мнѡгыми 2а, пакы 3а, въ вѣкы 3а – всего 5 раз.

ЛМ1: члчьскыма 59а, длъгы 59б, ѿ рѫкы 60а, рѣкы 60б, врагы 62а, житїинскыѹ 63а, отрокы 64а, оугодникы 64б, въсѣчьскыѧ 64б – всего 9 раз; въ вѣки 59б, 60а, языческиѹ 60б, погѫшиѹ 64б, великїи 65а, на лутрїи 66а – всего 6 раз.

ЛМ2: владкы 70а – всего 1 раз; члвческии 70а, аґльскиѧ 70а – всего 2 раза.

ЛМ3: єгупєпкыа 110а и єгупєпкыѹ 110б, скопкыѹ 110а, члчѫкыѹ 110а, грѣхы 111а, члкы 111б, на востокы 111б(2х) и востокы 112а, многыѹ 111б, еламѫкыѹ 112а – всего 11 раз; ѿ єгупта 109б, єгупта 109б, єгупєпкыа 110а, єгупєптѣи 110а, 110б и єгупєпкыѹ 110б, єзекїина 111б, ветхїи 112а – всего 8 раз.

ШЕ: ѿ лоукы 146а, нѣкыи 146б, 192б, галилеискыи 147б, ликы 193б, слоугы 146а, мнѡгы 147а, мѡгыи (причастие) 147б, гыблю 193а, сапогы 193б, изыгыблъ 193б и изгыблъ 194а, съ дражгы 194а – всего 13 раз; на литр҃гїи 147б, вв҃ѣки 148а – всего 2 раза.

МЕ1: нѣкыѧ Аа, нѣкыи Аа, Аб, Ва, на ч҃лкы Аб и прѣд ч҃лкы Ва(2х), ч҃лческыи Ва, ѿвръгыйсѧ Ва – всего 9 раз; прраки Ба, погибшаго Ба – всего 2 раза.

МЕ2: въ вѣкы Га, Гб, роукы Жа, слоугы Жа – всего 4 раза; книги Еа, архиерей Жа, аку Еб – всего 3 раза.

(Примечание: Кодекс – без пагинации. Анализированные части, которые читаются на листах, названных нами, по их очереди, листами А, Б, В и т.п., есть следующие: Лука 11,34–12,21 и Иоанн 6,48–7,36.)

НА1: пред ꙗзыкы Ба, нѣкыи Вб – всего 2 раза; нѣкїѧ Аа, оучн҃ики Ба, нѣкїи Гб, паки Гб, сродники Да и др., бл҃гихъ Ва, многи Га, Да, дроуги Да – всего 14 раз.

НА2: еретическихъ Еб, клирики Еб, аки Жа, ꙗдейскимъ Зб, ч҃лчеѧкимъ Зб, мирѧкихъ Иб, пакибытїю Йа, критскїѧ Йб, многим҃ Еб, бл҃гим҃ Иа, тихика Йб – всего 11 раз.

(Примечание: Кодекс – без пагинации. Анализированные части, которые читаются на листах, названных нами, по их очереди, листами А, Б, В и т.п., есть следующие: Деяния 8,40–10,33 и Послание к Титу.)

ША: въпрѣкы 238б, ꙗдейскыѩ 240а, ч҃лческыѩ 240а, мрьскыѭ (так! – вм. мирьскыѭ) 240б, пакыбытїа 241б, бл҃гы 240б, тихыка 242а – всего 7 раз.

ПК: отрокы 85б, въвѣкы 86а, кыи 87а, пакы 87б, плоткыѧ 293б и др., врагы 92а, пасхы 293а, грѣхы 295а – всего 18 раз; нѣкїи 87а(2х), 87б, кинсонъ 90а, кинсоннѹю 90а, архїерее 85б, 86а, 88б и архїєрее 86б, кнфа 296а, на литр҃гїи 293а – всего 11 раз.

ДЕО1: съ грѣшникы 58а, нѣкыи 58б, ликы 59б, въсѧкы 61б, оселкыи 62б и др., дражгыи 56б, халоугы/ 57а, дражгынѧ 58б, гыблю 59а, сапогы 59а и др. – всего 30 раз; нѣки/ 56б – всего 1 раз.

ДЕО2: архїєрее 7б – всего 1 раз.

ДЕО3: нѣкыи 77а, 77б, роукы 77а, дроугы 77б, архыерѣе[ва] 77а, архыереом 77а, архыерниѡвь 77б – всего 7 раз.

МК: ꙗденскыѧ 37б, роукы 39а, цр҃ажый 39а, великыи 41а, кыѩ 158б и др., многыѭ 40б и многы 43б, грѣхы 155б – всего 15 раз; нѣкїи 39а, келїнскїи 41а,

житєскими 43а, паки 156б, ꙗзыки 156б и др., съгибатисѧ 40а, многимѩ 40а, слоуги 40б, дроугии 43б, сапоги 156а и др., въ антиѡхию 39а, хитрѣи 43б, грѣхи 157а, дхи 158б, къ архиєрєєм 158б – всего 40 раз.

ДК(1)А: пакы 11б, 13б, чл҃чꙗкый 12б, нѣкыхъ 14б и книгы 13б – всего 5 раз; рождаки 11а – всего 1 раз.

ДК(1)Б: пакы 137а, 141б, прєд чл҃кы 138а, рѣкы 139а, многы книгы 138а, на дрѫгы 138б, нагымѩ 139а – всего 8 раз; по акиѡнѫ 139б, въ акиѡнѣ 140а, за акиѡномѩ 140а и др., нагимѩ 139а – всего 10 раз.

(Примечание: Рукопись представляет собой работу одного переписчика, использовавшего, по-видимому, разные протографы.)

Сводная таблица о количестве наших данных выглядит следующим образом:

Рукопись	к, г, х + ы	к, г, х + и (ї, ѵ)
СУЕ	0	31
СМ1А	17	3*
СМ1Б	13	1**
СМ1В	21	0
СМ2	0	4
СЛ	5	0
ЛМ1	9	6
ЛМ2	1	2
ЛМ3	11	8***
ШЕ	13	2
МЕ1	9	2
МЕ2	4	3
НА1	2	14
НА2	0	11
ША	7	0
ПК	18	11
ДЕО1	30	1
ДЕО2	0	1**
ДЕО3	7	0
МК	15	40
ДК(1)А	5	1
ДК(1)Б	8	10***

Примечания: * – в одном и том же слове; ** – в иностранном слове; *** – за одним исключением лишь в иностранных словах.

Анализируемые памятники, с точки зрения написания в них букв ы или и (ї, ѵ) после к, г, χ, могут быть сгруппированы следующим образом:

1) Все примеры (или их подавляющее большинство) были написаны через ы у первого писца СМ, а также в СЛ, ШЕ, ША и ДЕО.

2) Написание типа кы, гы, χы господствует над сочетанием ки, ги, χи в ЛМ, МЕ, ПК и ДК (при этом, в двух последних источниках исключения представляют, большей частью, иностранные слова).

3) После к, г, χ значительно чаще наблюдается и, чем ы, в МК.

4) Только (или за некоторыми исключениями) и читается в СУЕ, НА и у второго писца СМ.

Из всего этого следует, что карпатоукраинское (русинское) происхождение трудно предположить по отношению к Марияповчанскому кодексу, Скотарскому учительному евангелию и Надьлейтанскому апостолу – судя по храктерным для них сочетаниям букв ки, ги, χи, но возникновение в карпатском языковом ареале остальных девяти украинских источников XVI века – значительно вероятнее.

Литература

Бевзенко 1980 – С.П. Бевзенко: *Українська діалектологія.* Київ, 1980.

Василев 1980 – Васил П. Василев: Правописната реформа на Евтимий и отражението ѝ в произведения на негови следовници и на българските дамаскинари. *Търновска книжовна школа 2. Ученици и последователи на Евтимий Търновски.* София, 1980: 405–421.

История 1979 – М.А. Жовтобрюх, В.М. Русанівський, В.Г. Скляренко: *Історія української мови. Фонетика.* Відп. ред. В.В. Німчук. Київ, 1979.

Секе 2002 – Szőke Lajos: *A liturgikus egyházi szláv nyelv Északkelet-Magyarországon (XVI–XIX. század).* Eger, 2002.

Удвари 1994 – Udvari István: *Ruszinok a XVIII. században. Történelmi és művelődéstörténeti tanulmányok.* [Vasvári Pál Társaság Füzetei 9.] Nyíregyháza, 1994[2].

Удвари 1995 – Udvari István: *Ruszin (kárpátukrán) hivatalos írásbeliség a XVIII. századi Magyarországon.* Budapest, 1995.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 207-220.

КНЯЖНА ТАРАКАНОВА – СЮЖЕТ В РУССКОЙ ПОЛИТИЧЕСКОЙ И ЛИТЕРАТУРНОЙ ИСТОРИИ XIX ВЕКА

Денка Кръстева

(Денка Кръстева, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

"[...]со временем история...откроет жестокую деятельность
ее (Екатерины II) деспотизма
под личиной кротости и терпимости[...]
и тогда голос обольщенного Вольтера
не избавит ее славной памяти от проклятия России".
А. С. Пушкин. "Заметки по русской истории XVIII века"

Orloff était régicide dans l'âme,
c'était comme une mauvaise habitude.
(Орлов был в душе цареубийцей,
это было у него как бы другой привычкой).
А. С. Пушкин. Table-talk

Объект наблюдений в настоящей работе – мемориалы Екатерине II, созданные сто лет после ее восшествия на престол в 1762 г. Больше десятилетия шла работа по проекту памятника с фигурами ее сподвижников (и фаворитов) у пьедестала. Памятник воздвигнут в 1873 году. Почтению памяти императрицы импозантной скульптурой, казалось бы, отвечает слово. Во второй половине XIX века - с конца 1850-ых гг. – одна за другой появляются реконструкции екатерининского века: собственно исторические, литературные, наряду с фольклорной версией его отдельных эпизодов. Что касается литературной версии истории, в ней заметно исключительное внимание к "шатанию престола Екатерины II" (по выражению В. Ключевского) и беспощадности битвы за охранение короны от законных наследников. Наряду с устным словом петербургского предания, с записками и воспоминаниями, до второй половины XIX века хранящимися в дневниках [1], литература активно участвует в воссоздании драматической тетралогии русского трона, разыгравшейся во второй половине XVIII-ого века. В "Записках" статс-дамы при дворе Екатерины II княгини Дашковой, в воспоминаниях А. Болотова, в знакомых за границей рассказах секретаря французского посольства Рюльера[1] оживают страницы переворота 1762 г. с убийством императора Петра III, устранением сына Павла (русского Гамлета), гибелью 20-летнего Иоанна Антоновича, заключенного "царя-младенца", зарубленного при опыте его освобождения гвардейским офицером Мировичем. Отметим, что в литературной версии политических спектаклей Екатерина – их режиссер и постановчик, а среди

[1] Путь к трону 1997.

действующих лиц неизменна фигура сподвижника-(царе)убийцы – графа Алексея Орлова.

Любопытно, что в ходе обсуждения проекта памятника Екатерине II по настоянию Александра II в скульптурную группу сподвижников императрицы у пьедестала включена скульптура Орлова, как военного деятеля[2]. Восприятие Алексея Орлова у пьедестала памятника Екатерине II, однако, могло оказаться связанным не только с Чесменской победой.

В литературной истории кризиса власти Екатерины II, как и в его фольклорной версии, особо стоит корпус текстов о судьбе загадочной принцессы Владимирской, считаемой дочерью императрицы Елизаветы Петровны: она объявляет в Европе свои наследственные права на корону Екатерины II, получает влиятельную поддержку ряда дворов и превращается в политическую опасность для Петербургского трона; финалом этого политического события 1770-ых годов (1773-1775 гг.)[3] является устранение соперницы власти по велению Императрицы и при пособничестве неизменного "сподвижника" - графа Алексея Орлова-Чесменского [2].

Отметим, что устное слово петербургского предания и литература сооружают "мемориал" паре "Екатерина – сподвижник у пьедестала" при особом отношении уже сложившегося профессионального подхода историков к прошлому. В XIX веке систематические курсы русской истории, которые в деталях повествуют о царствовании Екатерины II либо обходят стороной недавний эпизод с принцессой (С. Соловьев, В. Ключевский), либо относят его к загадкам русской истории XVIII века (Е. Карнович). Частичными объяснениями могут послужить смерть С. Соловьева, не успевшего закончить свой труд, прерванный на изложении событий 1775 г., а также бытность В. Ключевского придворным преподавателем отечественной истории царственноого наследника. Прежде всего, однако, возможной причиной могла быть недоступность архивов, связанных с принцессой. Они строго охраняются в дворце, а без них профессиональный исторический комментарий невозможен. Наконец, допустимо целенаправленное избежание толкования щекотливого для дворца вопроса об "убиенной царевне".

Как показывают недавние розыскания историка-архивиста, претензии к короне Екатерины II не лишены основания[4]. Н. Молева указывает на этапы отношения к этому историческому эпизоду. Молчанию дворца при Екатерине, Павле, Александре I приходит на смену торопливое поведение Николая I сразу после его восшествия на пошатнувшийся в результате декабрьских событий 1825 года трон. Николай I торопит сбор материалов по "секретному делу", доверенному придворным историкам.

---

[2] Уортман 2000, т. II: 182.
[3] См.: Мыльников 1991: 221-222.
[4] Молева 1980; Мыльников 1991.

Кроме забот об охранительных представлениях о "самозванке", дворцовые историки приклеили ей имя *княжна Тараканова*, которое сама Елисавета II не знала.

Позволительно предположить, что исключительные меры дворца по делу и охранению его тайны связаны с сомнениями об "убиении царевны" – дочери Елисаветы Петровны и родной внучки Петра I. Особенно в контексте сценариев власти, в которых неизменной является связь с Петром I. "Тайне" дворца противостоит *устный рассказ* (толки, слухи, воспоминания) об истреблении Екатериной II царской крови. Он – в основе городского петербургского предания о затоплении брошенной в Петропавловскую крепость царственной наследницы русской крови[5]. Это предание, на наш взгляд, - основной источник длительной политической жизни исторического эпизода, чьей кульминацией является массовый интерес к нему сто лет спустя.

1. Петербургское предание о судьбе принцессы могло бы найти поддержку в контексте кризиса легитимности власти, в расхожем к концу правления Александра I и во время Николая I представлении о самозванчестве на троне "немцев русских" – аргумент как раскольнического неприятия власти так и идеологического отречения от нее республиканцев (А. Бестужев и К. Рылеев, "Царь наш – немец русский" 1823 г.; П. Вяземский, "Русский бог"- *бог в особенности немцев* 1828 г.; неизвестного автора "Русский царь" начала 1850-х гг.). Есть основания предположить, что предание могло бы циркулировать в кругах, обсуждающих "цареубийство, содеянное А. Орловым". Пример тому *Разговоры Н. К. Загряжской* в *Table-talk* Пушкина (1833-1835).

Подпольная легенда об "убиенной царевне" – уничтоженной по велению Екатерины – становится активным политическим субъектом после ввосшествия на престол Александра II. Обстоятельствами, определяющими характер этого внимания, можно считать относительную либерализацию жизни страны при Александре II, но и мощное проникновение нигилизма, как идеологического направления, и связанный с этим общий кризис царской институции.

В 1859 г. славянофильская "Русская беседа" объявила себя против "лжи и пробелов в русской истории после Петра I" в предисловии к публикации о княжне Таракановой. Подпольной жизни предания о сгубленной дочери императрицы Елисаветы Петровны при охранении "тайны" дворцом наступает конец. Дворец вынужден принять объявленный вызов и верноподданный журнал "Русский вестник" предпринимает публикацию "документов" о Таракановой. Как показывает архивист, это происходит после их тщательного манипулирования в пользу версии о "самозваной авантюристке"[6]. В поединке версий "самозваная княжна

---

[5] Синдаловский 1997: 126.
[6] Молева 1980.

Тараканова" или "дочь Елисаветы, внучка Петра I и жертва Екатерины II" наступает этап нежелательного для дворца широкого *публичного интереса и обсуждения*.

Сюжет устного рассказа об "убиенной царевне" оказывается публично обозначенным в 1863 году. В Петербурге выставлена картина К. Флавицкого "Княжна Тараканова". В основе замысла художника лежит петербургская легенда о смерти принцессы: в комнату заключенной в Петропавловской крепости через окно проступает вода во время большого наводнения 1777 года. Художник работает над картиной после своего возвращения из Италии, где он пребывал 6 лет – с 1856 по 1862 год. Флавицкий неожиданно переходит от своего амплуа - историко-религиозной темы к сюжету из русской политической истории. Можно допустить непосредственное влияние "русской легенды" о графе Орлове и похищении им княжны Таракановой в Италии. Конечно, и влияние публицистического сражения в связи с установлением истины о русской истории, которое он застал по своем возвращении в Петербург. Известно недовольство Александра II картиной Флавицкого. Император "повелел в каталоге против произведения ... сделать отметку, что сюжет заимствован из романа, не имеющего никакой исторической истины"[7]. Картину спас Третьяков, затем последовала ее отправка в 1867 году на выставку в Париж.

Выставка картины Флавицкого вызвала огромный интерес, превратилась в предмет массового обсуждения, особенно в либеральных кругах[8]. В битву между Дворцом и русскими либералами вступает Церковь – публикациями о настоящей дочери Елисаветы - Августы Таракановой, о ее добровольном отречении от власти и уходе в Ивановский монастырь, где она принимает иноческое имя Досифея и где после ее кончины в 1810 году она похоронена в царской усыпальнице Романовых.

Сражение охватывает все более широкое поле публицистики: "Чтения Московского Общества Истории и Древностей России", "Русский архив", "Санкт-Петербургские ведомости", "Душеполезное Чтение", "Северная пчела" наряду с проправительственным "Русским вестником" М. Каткова и славянофильской "Русской беседой" публикуют материалы о княжне Таракановой, появляются ее истории: В. Панина (1867), А. Васильчикова (1868), В. Руднева (1876). В разразившейся полемике вокруг сюжета "Смерть Таракановой, погибшей в Петропавловском каземате" все большую отчетливость приобретает версия об "уничтожении законной наследницы престола". Образ Екатерины и ее сообщников, открыто именованные "убийцами" в "Объявлении", присланном еще в 1771 г. с Камчатки в Сенат с подписями десятков ссыльных[9], обретает публичность и плотность.

---

[7] История русского искусства... 1980: 31.
[8] Молева 1980:171-180.
[9] См.: Мыльников 1991: 225.

Это может объяснить востребованность сюжета о княжне Таракановой в контексте нигилизма 1860-1870-х гг., выдвинувшего на передний план проблему кризиса власти. Это период "Отречения от Царя-Патриарха": раскол приобретает все более широкие масштабы, охватывая многомиллионную массу[10], нигилизм по отношению к власти принимает форму анархизма с программой о расправе с сановной властью. Упомянутое отречение "Русского Бога" поэтами-декабристами, П. Вяземским как идеологическое свержение сакрализации Царя-Бога при Николае I, в 1860-е гг. предстает как религиозно-политическая проблема, как масштабное противостояние властьимущим, самозванчеству на троне (лжи после Петра I).

2. В условиях нигилистического Отречения от Царя *литература* включается в идеологическую баталию по вопросу о легитимности власти обращением к сюжету о Княжне Таракановой и к вопросу о том, кто она есть: справедливо устраненная самозванка или убиенная царевна. Ответы содержатся в двух спорящих версиях об Екатерине – версия об Екатерине-защитнице русского трона и версия о коронованной самозванке. В полемизирующих литературных реконструкциях екатерининского века для нас любопытна текстуализация политической жизни 1770-х гг. с расчетом обеих версий на активное участие в "текущей" политике 1860-ых-70-ых годов.

Одним из первых по времени своей публикации оказывается очерк П. И. Мельникова–Печерского "Княжна Тараканова, принцесса Владимирская", опубликованный в проправительственном "Русском вестнике" 1867, № 5, 6 и 8. Публикация Мельникова может быть истолкована в прямой связи с его усердиями чиновного служителя по изучению раскола и принятию мер против многомиллионного отречения от официальной власти Царя-Патриарха. Это, вне сомнения, ставит Мельникова-Печерского в позицию защитника Царя и от самозванческих притязаний. Позволительно комментировать появление этой публикации в качестве защиты царской институции как реакцию, направленную на набирающий скорость кризис легитимности власти, уже обозначенный двумя покушениями на Александра II – предыдущего 1866 и настоящего, 1867 года.

О направленности текста Печерского – выполнить роль защиты Дворца с позиций истины – показателен жанр "очерка" с его конвенцией достоверности, дополнительно заявленной множеством ссылок на публикации исторических фактов. Центром аргументации защиты можно считать публикацию в очерке "истины" о дочери Елисаветы – настоящей княжне Августе Таракановой. Звеньями рассказа являются распоряжения Екатерины о ее возвращении в Россию в 1785 году из Европы, о последовавшем добровольном отречении от власти и уходе в полное

---

[10] Мельников-Печерский 1909: 384-409.

усамотение в подмосковный Ивановский монастырь. По указу Екатерины II с 1761 года монастырь был предназначен "для призрения вдов и сирот знатных и заслуженных людей". Принявшая иноческое имя Досифея была окружена вниманием митрополита Платона после смерти Екатерины II. Она похоронена в 1810 году при стечении огромного множества людей, наследников Разумовского – тайного супруга императрицы Елисаветы – и знати Москвы в Новоспасском монастыре, в усыпальнице бояр Романовых - предков Петра I и Елисаветы.

Рассказ о царственной инокине Досифее в очерке Мельникова противостоит петербургскому преданию о том, что в Петропавловской крепости "уморили дочь императрицы Елисаветы Петровны". Он является аргументом для оправдания действий Екатерины II при устранении самозваной авантюристки Таракановой. Манипулирующая сила версии о "самозванке", на наш взгляд, связана с тем, что представленная в "очерке" текстуализация поведения авантюристки в каждом своем участке содержит возможности соотнесения с культурными практиками екатерининского века и с современным политическим контекстом.

В первую очередь – в постановке вопроса о женском самозванчестве светской особы за пределами России. Печерский тонко учитывает возможность явления как ответ на длительное женское правление страной после Петра I. Тонкий знаток раскола не грешит и против религиозного аспекта русского самозванчества в случае женских самозванческих политических претензий: правдоподобие его возникновения за пределами России в поддерживающем контексте светской жизни и авантюризма, как европейского явления Просвещения [3].

Широкораспространенная русская легенда о детях Елисаветы от тайного брака с ее фаворитом Алексеем Разумовским в интерпретации Печерского – возможность для политической игры в роли наследника власти. В этом случае, если допустим *воображение/изобретение царственного происхождения*, то окажемся в периметре одной из распространенных "творческих" практик екатерининского века – сочинение фальшивой родословной. Вельможное общество конца XVIII века занято изобретением представлений о корнях своего благородства, часто уводящих к предкам-иноземцам, и фиксацией их в письменных текстах. Это одна из практик завоевания социального признания, которая позволяет заметить, что самозванчество ("воображение благороднического происхождения") является структурой мышления вельможной знати екатерининского века. При этом любопытен опыт завоевания социального признания обманом. Наряду с этим, воображение биографии (царского происхождения) – элемент политической игры как самозванца, так и авантюриста.

Среди убеждающих аргументов Печерского – "выдумывание принцессы Владимирской" как орудие польской интриги при участии иезуитов. "Лжеелисавета" вторит образу Лжедимитрия – тоже

изобретенного поляками[11]. Подобное изображение "самозванки", на наш взгляд, рассчитано на представления о европейском заговоре против России времен Екатерины II[12], о враждебности Польши. С ориентацией на массовое сознание, не так давно пережившее разгром во время Крымской войны (1856 г.), нанесенный опять-таки объединенной на сторону Турции Европой, а также последнее по времени польское восстание 1863-1864 года.

Печерский разворачивает политическую игру самозваной авантюристки, в целях ее дискредитации, с ориентацией на модель плутовски-приключенческого романа. Тараканова в его изображении - русская "Манон Леско". Кокетирующая искусительница разъезжает по европейским городам, меняя свои имена, вступает в любовные связи ради денег и роскоши, в поисках спасения от кредиторов меняет любовников, отсылая их в тюрьму. Образ авантюристки - деталь манипулирующей концепции двора о "самозванке" – польском орудии. В изображении Печерского кокетство самозванки - часть польской политической стратегии, направленной на приобретение приверженности влиятельных кругов Европы в колебании русского трона.

С точки зрения политики этой интерпретации, очевидно, верноподданный "очерк" Мельникова прозвучал "За Царя". Он манипулирует представления о Таракановой в согласии с придворным сценарием Александра II[13], рассчитанный на чувства национализма и имперского величия, не так давно заявленные празднованием тысячелетия Руси в 1862 г., совпадающим со столетием после восхождения Екатерины II на престол, а также с предстоящим 200-летним юбилеем Петра Великого (1872 г.).

Концепцию о "самозваной авантюристке" варьируют Д. Дмитриев (роман "Авантюристка"), граф Е. Салиас ("Княжна Тараканова"), Е. Карнович ("Самозваные дети").

Представлениям о политической игре Таракановой противопоставляется Г. Данилевский, известный своим умеренным либерализмом. В 1883 г. выходит из печати его роман "Княжна Тараканова". Текст быстро переходит в состав массово читаемой литературы и приобретает широкую известность. На его интерпретацию, как представляется, могло повлиять пребывание писателя на несколько месяцев в заключении в Петропавловской крепости. Вина Данилевского против Императора и его власти состояла в том, что он оказался случайным гостем в кружке петрашевцев. Суровость охранения власти от посягательства (новых самозванцев) Данилевский испытал. С таких позиций его привлекает битва за власть в екатерининский век ("Мирович",

---

[11] Печерский 1982: 356.
[12] Зорин 2004: 65-94.
[13] Уортман 2000, т. II.

1875-1879 г., с гибелью Иоанна Антоновича, "Черный год" пугачевщины, 1887 г.).

В "Княжне Таракановой" мы допускаем заведомую ориентацию Г. Данилевского на массового читателя, ссылаясь на воспроизведение двух популярных романовых моделей.

Иключительная судьба, тайна происхождения, невинность жертвы из-за искренней веры в свои права на русскую корону всерусской княжны – аспекты романтического образа княжны Таракановой, уничтоженной спланированным любовным обманом и предательством. В изображении Алексея Орлова Данилевский зеркально отражает интерпретацию поведения Таракановой в очерке П. Печерского, следуя модели галантно-авантюрного романа. Он вторит рассмотренной стратегии рационализированного поведения, направленного на успех в политической битве: расчетливость каждого шага, предвидение и управление поведением всех участников сценария [4]. На последовательность ролевых перевоплощений политического игрока Орлова указывает ряд идентификаций: с идеальным рыцарем - он Сид, Баярд[14], на чью храбрость и честность возлагает надежды Дама-Царица; галантный кавалер – Селадон, влюбленный в Астрею (напомним, что Астрея – одна из ролей Екатерины в ее придворных сценариях) в разыгрывании идиличного любовного романа; наконец, он – Дьявол, сознательно сгубивший жизнь (с. 90).

Согласно версии Данилевского, погибшая узница в Петропавловской крепости – невинная жертва. Опорой для такой интерпретации является воспроизведение *придворной политики* с изобретением в ней образа политической противницы и сценария ее устранения. В центре повествования Данилевского – текстуализация политических действий Екатерины и графа-пособника ее власти. Можно заметить их соизмеримость с литературными моделями и другими практиками екатерининского века, перенесенными в политику.

В корреспонденции, припоминаемой Орловым, Екатерина конструирует образ *авантюристки*: "ни малейшего сумнения - она авантюрьера", "всклепавшая на себя имя", "второе издание Пугачова". Тем самым поведение претендентки на престол оказывается отнесенным к авантюризму конца XVIII века, как к явлению европейской жизни, достаточно часто выбирающему Россию как поле действий[15]. Отметим, что авантюризм правомерно рассматривать как культурную форму в "негативе" Просвещения. Явление можно интерпретировать как проявление рационализированного поведения и уверенности в возможной управляемости судьбы и истории.

В исполнении распоряжений Екатерины II графа Алексея Орлова ограничивает опасность скандала и это исключает осуществление задачи

---

[14] Данилевский 1983: 60.
[15] См. подр.: Строев 2000.

"силой" со стороны опытного в приобретении и охранении власти императрицы (задушившего императора Петра III) Орлова. "Взятие" политической противницы "ловкостью"– основа *сценария поведения*. Орлов сформулировал свою "тактику" в письме Екатерине - "Все силы употреблю, чтоб оную достать обманом"[16]. Победа в политической битве проходит через несколько ступеней в обмане противницы: сначала *ролью* политического приверженца недовольного немилостью Екатерины к брату Григорию Орлову, затем *ролью* галантного ухажера и, наконец, влюбенного, уводящего принцессу с собой с предложением брака. Рационализация политической игры, реализируемой как прельщение, искушает мыслить соотнесение Данилевским сценария политического действия графа Орлова с контекстом либертинажа Екатерининской эпохи и ее двора. Практики дворцового и великосветского повседневия направлены на *завоевание* социального признания. При этом можно заметить, что в романе выдвигается в качестве универсальной модель поведения Орлова в виде "битвы с противником" – как в его кулачных боях и в охоте, так и в устранении Петра III, а затем в Чесменском бою. При этом одоление противника достигается не только силой, но и разумом и обманом, усыпляющим под личиной преданности, дружбы, любви. Орлов изображен как ловкий политический игрок, вычисляющий шаги любого присутствующего на сцене события (лейтенанта Концова, принцессы) и управляющий их поведением.

Таким образом, можно предложить вывод о том, что в версии Данилевского сценарий политической акции Орлова вписывается в модель *галантно-авантюрной* великосветской жизни екатерининского века с основными фигурами кокетки, обольстителя, игрока[17]. Во всяком случае, в построении действий Орлова очевидно перенесение практики любовной ловушки – из светской жизни и литературы (во время Екатерины в России знали ее по переводам романы Прево, Лакло) в реальную политику. Финалом сценария западни является арест принцессы адмиралом Грейгом на корабле близ Ливорно, куда граф Орлов заманил ее для венчания при обещенном зрелищном воспроизведении Чесменской битвы. Соизмеримость военной битвы с политической удваивает образ победы Орлова. "Доставленная" в Петербург арестантка заключена в каземате Петропавловской крепости. В изображении Данилевского она умирает 4 декабря 1775 года от чахотки скоро после разрешения от бремени с побочным сыном графа Алексея Орлова-Чесменского.

Данилевский изображает невинность жертвы, искренне поверившей в свои права, мимоходом выстраивая в романе "мемориальную цепь" законных наследников престола, устраненных Екатериной II: Петр III – сын Павел – Иоанн Антонович – дочь императрицы Елисаветы. Его позиция

---

[16] Русская беседа, 1859, т. 6, кн. 18, с. 71. Цит. по: Мещеряков 1983: 15.
[17] Пыляев 1897 (1990): 22-59.

против легитимности власти Екатерины II очевидна и имеет отношение к постановке и обсуждению вопроса об Отцеубийстве. В философских контекстах нигилизма и анархизма в составе высокой литературы герои Достоевского проходят через испытания в отрицании всех форм патернализма (Бога, духовного Отца, гражданской власти и, наконец, родительской). Романы Данилевского – бывшего в контактах с петрашевцами и многолетнего сотрудника Достоевского в журнале "Время", переводят политический смысл этой проблематики (отречения от безнравственного Царя) в сферу массовой литературы.

3. Все "следы" стабильного интереса к фигуре Таракановой и Екатерины II с ее сподвижником в обретении и охранении власти на протяжении нескольких десятилетий – несмотря на аргументы "за" или "против" – позволяют думать об этом интересе как о субъекте кризиса царской институции в рамках нигилистической смуты. Они поддерживают его напряжение, совпадая по времени своего появления с покушениями на жизнь Александра II в 1866, 1867, 1879, 1880 и 1881 году, когда он был убит народовольцами. Небезинтересно, что среди организаторов и непосредственных руководителей семи покушений на Царя - женщины: Вера Фигнер, С. Перовская, которая является непосредственным руководителем убийства Царя недалеко от Зимнего дворца 1 марта 1881 года. Поэтесса Фигнер, учительница Перовская, не могли не знать петербургский фольклор, толки и литературные новинки о княжне Таракановой. Обновление женского самозванчества, направленного на "поправление Фортуны" устранением нелигитимного царя-самозванца (внука Екатерины II) уже в контексте эмансипации, не нуждается в комментарии.

О воскрешении триады бунта против власти "самозванчество – раскольничество – юродство" в складе мышления нигилистической Смуты свидетельствует еще одна картина - "Боярыня Морозова" В. Сурикова с изображением идущей на смерть раскольницы у царских хоромов (1883). Она выставлена в год выхода из печати романа Данилевского. Любопытно внимание к картине уже заключенной В. Фигнер. Сочувствие к боярыне Морозовой, расплатившейся жизнью за раскол – в основе идентификации "новый раскол – цареубийство"[18]. Сюда добавим и юродство петербургских прорицателей убийства царя[19], а также расхожее слово Распутина, несколько позже смерти Александра II пророчествующего о гибели русского царя, об истреблении детей царского рода.

В заключении предлагаем вывод о том, что "сюжет княжны Таракановой" на правах "политического субъекта" активно участвует в Отцеубийстве, рассматриваемом как русский вопрос общего кризиса

---

[18] Фигнер 1928: 253. Цит. по: История русского искусства , т. IX, 1965: 48.
[19] Синдаловский 1997: 266-267.

царской институции во время нигилистического свержения кумиров и анархистической расправой с ними.

В памятник Екатерине Великой и ее сподвижникам, воздвигнутый Дворцом, устное и литературное слово стреляли невидимыми пулями, вторя выстрелам в Царя-Отца и сановную власть.

Примечания

1. Среди основных слагаемых в реконструкциях истории захвата и обороны власти Екатериной II – мемуары современников ее правления, большая часть которых создана в начале XIX века, но чье публикование в России началось во время правления Александра II. Среди них особо значимы "Записки" княгини Е. Р. Дашковой (1804-1806), появившиеся в английском переводе в 1840 г., а в 1859 г. в русском переводе в Лондоне. Записки княгини Дашковой, несмотря на приверженность к Екатерине, привлекают внимание к паре императрица – Орлов-цареубийца, они восстанавливают опыт освобождения Иоанна Антоновича. Их поддерживают воспоминания Андрея Болотова (1800-1805), чья публикация осуществлена в "Русской старине" 1871-1874. До того Европа знает неофициальную историю Екатерины по запискам ее зарубежных свидетелей – достаточна известность в Париже "Истории и анекдотов революции в России в 1762 г." секретаря французского посольства при Екатерине II – Рюльера.

Можно предположить, что голос мемуаров до их публикации - один из источников петербургского фольклора. Петербургские предания и легенды хранят память о политических спектактаклях после воцарения Екатерины II и передают ее от поколения к поколению в устном слове[20].

2. Сюжет о "самозванке", реконструированный в XIX веке в виде литературной истории, имеет следующие ходы.

В южной России бушует восстание самозваного Петра III - Емельяна Пугачева (1773 – 1775), как реакция на непосильные налоги, нужные для ведения войны, которую Турция неожиданно объявила Екатерине II в 1768 году и которая длилась до 1775 года. Европа наносит Северной империи политический удар, отказывая ей в своей поддержке за счет Турции. В это время трон Екатерины был подвержен новой атаке. Молодая дама путешествует по Европе и объявляет свое царственное происхождение как дочь императрицы Елисаветы Петровны. Особа блестит изысканностью, светским воспитанием, знанием языков, необыкновенной схожестью с императрицей Елисаветой и легитимирует себя как принцесса Владимирская. Она ведет светский образ жизни в разных городах Европы. В 1774 г. под влиянием князя Радзивилла (чьи действия расцениваются как ответ на действия Екатерины по разделению Польши - Ключевский) она

[20] Синдаловский 1997: 119-127.

объявляет себя претенденткой на русский престол и политической соперницей Екатерины II. Для этой цели она оперирует копьями завещаний о наследственных правах на русскую корону. Одно завещание - Петра Великого, будто бы указавшего на дочь Елисавету, как на свою наследницу, а также и копие завещания Елисаветы в пользу дочери.

Молодая дама, ведущая светскую жизнь в разных европейских столицах, получает влиятельную поддержку Версальского двора, Германии (где немецкий принц просит ее руку), польской конфедерации, ордена иезуитов, папского двора. Она попадает в Дубровник (Рагузу), после кораблекрушения на пути в Константинопол, где ищет поддержку турецкого султана. Из Дубровника таинственная дама рассылает "манифесты" и письма турецкому султану, графу Орлову-Чесменскому, графу Панину. Она объявляет себя сестрой Пугачева, с расчетом на его помощь в завоевании наследственных прав Елисаветы Второй. Она предвидит привлечение на свою сторону русского войска, находящегося в южной части России близ Турции и его обращение против Императрицы.

В это время граф Алексей Орлов-Чесменский получает распоряжение Екатерины "схватить побродяжку". Вне всякого сомнения, императрица учитывала опыт, приобретенный десять лет тому назад "задушителем" Петра III.

Прикидываясь влюбленным, граф Орлов завоевывает доверие красавицы; благодаря этому ему удается заманить ее на борт корабля для венчания при обещенном зрелищном воспроизведении Чесменской битвы. Следует арест светской дамы адмиралом Грейгом, после чего она доставлена в Санкт-Петрбург и заключена в Петропавловскую крепость.

Отметим, что представленная литературная реконструкция во многом совпадает с восстановкой современных историков, основанной на архивах дела[21].

3. Русское религиозное мышление времени Екатерины II уже знает женское самозванчество в фигуре самозваной богородицы Акулины Ивановны – матери самозванца Кондратия Селиванова (Петра III) как царя и Бога, в ней признавали также императрицу Елизавету Петровну. Признание святости направлено на поддержание образа самозваного царя-избавителя и искупителя[22]. При этом существенно отсутствие претензий самозванки на обладание властью. В оценке русского религиозного мышления "бабье царство" – причина бед. Неприятие женского правления в послепетровское время связано с отказом от присяги, оно отчетливо звучит в дошедших до нас фрагментах устной речи: "если женщина стала царем, так пусть женщины ей и крест целуют"[23]; "хлеб не родится, потому что женский пол царством владеет", "бабьи городы никогда не стоят, бабьи

---

[21] Срв.: Мыльников 1991: 221-222.
[22] Успенский 1996: 145.
[23] Ключевский 1958, т. IV: 267.

сени высоко не стоят"[24]. По этой причине возникновение женского соперничества к власти Императрицы представляется возможным только за пределами религиозной картины мира и связанным только со светской фигурой. Добавим: и гораздо легче осуществимым за пределами России. В реализации политических притязаний на корону следует учесть поддерживающий контекст европейского авантюризма, как культурной формы "негатива" Просвещения[25].

В общем контексте самозванческого Смутного времени при Екатерине II, когда ее смущали двойники убитого мужа императора Петра III - многочисленные Петры Федоровичи[26], наиболее весомой политической причиной появления соперницы власти Императрицы представляется длительность женского правления страной после смерти Петра Великого.

4. Сопоставление версий Печерского и Данилевского показывает, что рассматриваемый политический спектакль, разыгравшийся при Екатерине, метафорически может быть представлен шахматной игрой, преследующей "смерть царя". При этом – не "игрой случая", а "игрой разума". В обеих интерпретациях политические игроки, рассчитывая на поддержку Офицера (Орлова), преследуют одинаковые цели: устранение Дамы-Царицы соперника. Заметим, что "академия игроков" – одна из представительных культурных форм Екатерининского века и в особенности "игра в шахматы", как игра русского царя, чтимая особенно высоко еще Петром I (Пыляев 1990: 26-27). За этим можно разглядеть модель общения, соизмеримого с битвой, построенного на рационализированном обмане соперника.

Литература

Данилевский 1983: Г. П. Данилевский. Княжна Тараканова. Сожженная Москва: Романы/ Предисловие и примечания В. Мещерякова. Киев. Дніпро.

Дашкова 1985: Екатерина Дашкова. Записки 1743-1810. Ленинград, "Наука".

Зорин 2004: А. Зорин. Кормя двуглавого орла. Литература и государственная идеология в России в последней трети XVIII – первой трети XIX века. Москва, "Новое литературное обозрение".

История русского искусства... 1965: История русского искусства. Т IX, кн. 2. Москва, "Наука".

История русского искусства... 1980: История русского искусства. Т. 2, кн. 1. Москва, "Изобразительное искусство".

[24] Соловьев 1993, т. X: 644.
[25] об авантюристах Просвещения подр. см.: Строев 2000.
[26] Чистов 1967; Успенский 1982 (1996); Мыльников 1991.

Карнович 1993: Е. П. Карнович. Мальтийские рыцари в России. Историческая повесть из времен императора Павла I; Самозваные дети. Историческая повесть из времен императрицы Екатерины II. Москва. "Планета".

Ключевский 1958: В. О. Ключевский. Сочинения в восьми томах. Курс русской истории. Том IV. Москва.

Мельников 1982: П. И. Мельников (Андрей Печерский). Княжна Тараканова и принцесса Владимирская // Рассказы и повести. Москва.

Мельников 1909: П. И. Мельников (Андрей Печерский). Счисление раскольников.// Полное собрание сочинений. Изд. 2-е. Т. 7. Санкт-Петербург.

Молева 1980: Н. М. Молева. Архивное дело №... Москва.

Мещеряков 1983: В. П. Мещеряков. Творческий путь Г. П. Данилевского и его исторические романы. Вступительная статья в: Данилевский Г. П. Княжна Тараканова. Сожженная Москва. Киев. Дніпро.

Мыльников 1991: Искушение чудом: "Русский принц", прототипы и двойники-самозванцы. Москва.

Путь к трону 1997: Путь к трону. История дворцового переворота 28 июня 1762 года. Москва, "Слово".

Пыляев 1897 (Репринт: 1990): М. И. Пыляев. Старое житье. Очерки и рассказы о бывших в отшедшее время обрядах, обычаях и порядках в устройстве домашней и общественной жизни. Изд. 2-е, Санкт Петербург. Тип. А.С.Суворина.

Синдаловский 1997: Н. А. Синдаловский. История Санкт-Петербурга в преданиях и легендах. Санкт-Петербург, "Норинт".

Стоименова 2003: Б. Стоименова. *В погледа на другия*: Социабилни и асоциабилни идеи в епохата на европейското Просвещение.// Диалогът на литературите в текста на културата. Шумен. УИ "Епископ Константин Преславски".

Соловьев 1993: С. М. Соловьев. Сочинения в восемнадцати книгах. История России с древнейших времен. Том 10. (тома 13 – 15, 1998). Москва.

Строев 2000: А. Строев. Те, кто поправляет фортуну... Авантюристы Просвещения. Москва.

Уортман 2004: Ричард С. Уортман. Сценарии власти. Мифы и церемонии русской монархии. В 2-х тт. Москва.

Успенский 1996: Б. А. Успенский. Царь и самозванец: самозванчество в России как культурно-исторический феномен.// Б.А. Успенский. Избранные труды. Том I. Семиотика истории. Семиотика культуры. Изд. 2-е, исправленное и переработанное. Москва.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 221-230.

«СЛОВО О ЗНАМЕНИИ СВЯТЫЯ БОГОРОДИЦА В ЛЕТО 6677». ОТ ЛЕТОПИСЕЙ К СКАЗАНИЮ

Валерий Лепахин

(Lepahin Valerij, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Orosz Filológiai Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Как известно, *Слово* возникло в XIV веке на основе летописной записи об осаде Новгорода в 1169 году. Исследователи обычно делят летописные сообщения на эту тему на две большие группы: проновгородскую и антиновгородскую.[1] Как нам кажется, расхождения между проновгородской и антиновгородской ориентациями летописных повестей преувеличены. В них больше сходства, чем отличий. В качестве записи проновгородской ориентации приводят, например, первое сообщение о событии в Новгородской 1-й летописи старшего извода, поэтому приведем ее полностью.

«Въ то же лето (6677. — *В.Л.*), на зиму, придоша подъ Новъгородъ суждальци съ Андреевицемь, Романъ и Мъстислав съ смольняны и съ торопьцяны, муромьци и рязаньци съ двема князьма, полоцьскыи князь съ полоцяны, и вся земля просто Русьская. Новгородьци же сташа твьрдо о князи Романе о Мьстиславлици, о Изяславли вънуце, и о посаднице о Якуне, и устроиша острогъ около города. И приступиша къ граду въ недеьлю на съборъ, и съездишася по 3 дни въ четвьртыи же день въ среду приступиша силою и бишася всь день и къ вечеру победи я князь Романъ съ новгородьци, силою крестьною и святою Богородицею и молитвами благовернаго владыкы Илие, месяця феураря въ 25, на святого епископа Тарасия, овы исекоша, а другыя измаша, а прокъ ихъ зле отбегоша, и купляху суждальць по 2 ногате».[2]

В этой записи можно обратить внимание на несколько деталей. Во-первых, в ней нет ничего сугубо «проновгородского». Это скорее бесстрастная летописная запись о событии. Во-вторых, осаждавшие называются преимущественно суздальцами, хотя сам же летописец упоминает дружины других княжеств и даже говорит, что под Новгородом собралась вся земля русская. Это произошло, вероятно, потому, что дружины были посланы князем Андреем Боголюбским, владимиро-суздальским князем, по болезни не участвовавшим в походе. В третьих, среди осаждавших упоминаются дружины и князья не только из соседних с

---

[1] См.: ПЛДР. Т. 4. М., 1981. С. 582–583. СККДР. Вып. 2. Вторая половина XIV — XVI в. Часть 2. Л., 1989. С. 348. БЛДР. Т. 6. СПб., 1999. С. 569. Иногда проновгородскую редакцию называют даже антимосковской, хотя в XII веке Москва никак не могла быть соперницей Новгороду.

[2] Новгородская первая летопись старшего извода. Синодальный список. Под ред. А.Н. Насонова. М.-Л., 1950. С. 33. Ногата — 1/20 гривны.

Суздалем княжеств, но из Торопца и Полоцка. Их участие в походе объясняется тем, что годом раньше новгородцы ходили сначала на Полоцк и «пожьгьше волость», а потом по весне и на торопчан и «пожьгоша домы ихъ и головъ множьство полониша», как сообщает та же летопись.[3] В-четвертых, согласно этой записи решающая битва произошла лишь на четвертый день, и победа одержана к вечеру, когда начало темнеть. Наконец, скажем о том, что касается знамения от иконы Богородицы: как видим, летописец приписывает победу силе честнаго и животворящего Креста, помощи Пресвятой Богородицы и молитвам первого новгородского архиепископа Иоанна. Интересно, что об иконе Богородицы летописец даже не упоминает. Вместе с тем нельзя не обратить внимания на то, что победа одержана в день памяти св. патриарха Тарасия, ревностного защитника иконопочитания, который вместе с императрицей Ириной созвал VII Вселенский собор.

Также к проновгородской ориентации относят запись в Новгородской первой летописи младшего извода. «В то же лето (6677. — *В.Л.*), на зиму, приидоша подъ Новъгородъ суздальци съ Андреевицемь, Романъ и Мьстиславъ съ смольняне и с торопцаны, и с муромци и с рязанци съ двема князьма, полочкыи князь с полочаны, и вся земля просто Руская, а новгородьци же сташа твердо о князи Романе Мьстиславлици, о Изяславли внуце, и о посадници Якуне, и устроиша город около города. И приидоша къ граду в неделю на зборъ, и сходистася промежи себе о уряди по три дни; въ 4 же день, въ среду, приступиша силою и бишася всь день; и к вечеру победи я князь Романъ, нь еще бо тогда детскъ бяше сыи, с новгородци, силою крестною и святою Богородицею и молитвами благовернаго владыкы Ильи, месяця февраля въ 25, на память святого отца Тарасия, патриарха Цесаряграда, овы исъсекоша, а другыя изимаша, а прокъ ихъ зле отбегоша, и продаваху суздалца по две ногате».[4] Кроме правописания принципиальных отличий между двумя записями нет. Отметим только, что в младшем изводе новгородской летописи имеется вставка о князе Романе Мстилавиче с упоминанием о его *детском* возрасте.

Представляет интерес запись в Вологодско-Пермской летописи: «6677. О знамении святеи Богородици. Приидоша на зиму ту Суздальцы к Новугороду ратью, князь Роман Ондреевич, а с ним князь Мстислав с Смоляны и с Рязанци, и с Муромцы, с Торопчаны, с Полочаны, и спроста вся земля Русская. И бысть всех князей 72. А в Новегороде бяше князь Роман молод, а владыка Иоан, а посадникъ Якунъ. Вынесоша икону святыя Богородица из церкви святаго Спаса с Ыльины улицы на острог, на Десятине, и съездишася по 3 дни. В 4 день, в среду, месяца февраля 25, на память святаго отца Тарасиа, попустиша стрелы, аки дождь умножен, на

---

[3] Там же. С. 33.

[4] Новгородская первая летопись старшего извода. Синодальный список. Под ред. А.Н. Насонова. М.-Л., 1950. С. 33.

острог. И обратися икона лицем на град, и паде на них тма на поле».[5] В этой летописи, как видим, запись имеет подзаголовок, который указывает на то, что для летописца важнее не собственно победа новгородцев, а помощь горожанам от чудотворного образа: их победа напрямую связывается с иконой Богородицы. Здесь уже говорится о том, что икона происходит из церкви Спаса на Ильине улице, что ее вынесли на острог, что суздальцы продолжали стрелять в сторону острога, а значит — иконы. Далее отмечается момент чуда: икона повернулась лицом к городу, т.е. отвернулась от суздальцев, и на осаждавших «пала тьма». На этом запись как бы обрывается. О том, что новгородцы вышли из острога и нанесли жестокое поражение суздальцам нет ни слова. Видимо, летописец полагал, что дальнейшее было широко известно. Напомним без комментариев, что на осаждавших *напала тьма*, а победа была одержана *к вечеру*.

Наконец, приведем еще одну так называемую проновгородскую запись из Псковской первой летописи. «В лето 6677 пріидоша къ Новугороду Суздальцы и вся земля Руская ратью со княземъ Романомъ Андреевичемъ; а въ Новегороде тогда бяше Князь Романъ Мстиславичъ молодъ, а Посадникъ Якунъ, а владыка Иванъ, и вынесоша икону на острогъ на десятине, и застрелиша Суздальцы икону, и обратися икона лицемъ на градъ; а Суздальцы ослепоша, и Новгородцы вышедше изъ града на поле, и избиша Суздальцовъ, а иныхъ изымаша, молитвами Святыя Богородица, и продаваху Суздальца по 2-ногате».[6] В данном случае видим некоторые отличия от записи в Вологодско-Пермской летописи. Здесь говорится не просто о том, что стрелы падали на город «аки дождь умножен», но о том, что осаждавшие «застрелиша» икону, что можно понять так, что одна из стрел попала в святой образ. Кроме того, согласно Псковской летописи, суздальцы ослепли, хотя, конечно, говоря «на суздальцев пала тьма» или «суздальцы ослепли», летописец имеет в виду одно и то же явление.

Теперь обратимся к записям т.н. антиновгородской ориентации. Самая древняя из них — запись в Лаврентьевской летописи. В ней читаем: «6677. Тое же зимы князь Андреи посла сына своего Мстислава съ всею дружиною на Великыи Новъгородъ и Романъ Смолиньскыи князь с братомъ Мстиславомъ и Рязаньскыи князь сына посла и Муромьскыи сына же посла и пришедше в землю ихъ много зла створиша, села вся взяша и пожгоша и люди по селом исекоша, а жены и дети, именья и скотъ поимаша. Придоша же к городу. Новгородци же затворишася в городе съ княземъ Романомъ, и бьхуться (по другой рукописи «бьяхуся», т.е. бились. — В.Л.) крепко с города и многы избиша от наших. И не оуспевше ничтоже городу ихъ, възвратишися опять и одва домы своя яша пеши опять, а друзии людие помроша с голода, не бысть бо николиже толь тяжка пути людем симъ;

---

[5] ПСРЛ. Т. 26. Вологодско-Пермская летопись. М., 1959. С. 52.
[6] Псковская летопись, изданная М. Погодиным. М., 1837. С. 6–7.

друзии бо от них и конину еша в великое говенье. Се же бысть за наши грехы.

Слышахом бо преж трии лета бывшее знаменье Новегороде всем людемъ видящимъ, в трех бо церквахъ Новгородьскыхъ плакала на трех иконах святая Богородица, провидевши бо Мати Божия пагубу, хотящюю быти надъ Новымъгородом и надъ его волостью, моляшеть Сына своего со слезами, дабы ихъ отинудь не искоренилъ, якож преже Содома и Гомора, но яко Ниневгитяны помилуеть, якож и бысть, очивесто бо Богъ и Мати Божия избави я милостью своею, зане хрыстияне суть. Наказая накажи мя, рече, Господи, а смерти не предажь мене, глаголя Давидъ. Тако и сия люди Новгородьскыя наказа Богъ и смери (смирил. — *В.Л.*) я дозела за преступленье крестное и за гордость ихъ наведе на ня и милостью своею избави град ихъ. Не глаголем же, прави суть Новгородци, яко издавна суть свобожени Новгородци прадеды князь (прадедами князей. — *В.Л.*) наших, но аще бы тако было, то велели ли имъ преднии князи крестъ преступити или внукы или правнукы соромляти, а крестъ честныи целовавше ко внуком ихъ и к правнукомъ. То преступати, то доколе Богови терпети над нами. За грехы навелъ и наказалъ по достоянью рукою благовернаго князя Андрея».[7]

В этой записи осаждавшие ни разу (!) не называются суздальцами, тогда как в новгородских летописях их именуют суздальцами два-три раза, а в Псковской — даже пять раз. Далее Лаврентий отмечает, что объединенное войско русских князей много зла принесло новгородцам: волость разорили, села пожгли, женщин, детей и скот увели. В Новгородской же первой летописи старшего извода перед рассказом об осаде Новгорода, говорится, как Данислав Лазутинич с дружиной в 400 человек победил на Белозере семитысячную дружину князя Андрея Боголюбского; при этом у суздальцев погибло 1300 человек, а у новгородцев лишь 15 мужей.[8]

Очевидно, что автор записи смотрит на событие «суздальскими глазами». Например, он упоминает о том, что новгородцы многих «избиша от наших». Вместе с тем, у него нет осуждения новгородцев; в этой записи скорее можно увидеть скорбь о междоусобице. Рассказывая о поражении осаждавших, о том, как на обратном пути они были вынуждены есть конину, летописец отмечает: «Се же бысть за наши грехы». Вместе с тем он считает, что наказание понесли и новгородцы. Как именно он рассказывает об этом? Во-первых, он ссылается на случившееся в Новгороде за три года до осады чудо: в трех разных церквах три богородичные иконы источали слезы. Летописец воспринимает этот факт как предсказание надвигающихся несчастий, и как слезную молитву Богородицы за

---

[7] ПСРЛ. Т. 1. Лаврентьевская летопись. Л., 1926. С. 361–362.

[8] Новгородская первая летопись старшего извода. Синодальный список. Под ред. А.Н. Насонова. С. 33.

Новгородцев. Божия Матерь молит Бога, чтобы Он не «искоренил» новгородцев, как жителей Содома и Гоморры (Быт. 19: 24–28), но, наказав, помиловал их, как покаявшихся Ниневитян (Ион. 3: 4–10), ведь новгородцы — христиане. Автор уделяет этому чуду больше внимания, чем последующему, случившемуся во время осады. Во-вторых, как часто бывает у древнерусских книжников, историческое событие выступает у него лишь «иллюстрацией» к Священному Писанию. Священная библейская история представляет архетипы событий, которые повторяются в истории всех народов, и библейские авторы дают примеры того, как надо понимать эти события и как надо правильно вести себя в таких «архетипических» повторяющихся ситуациях. Летописец цитирует Псалтырь: «Наказуя наказа мя Господь, смерти же не предаде мя» (Псл. 117: 18). Как видим, он актуализирует библейский стих. В Псалтыри употребляется прошедшее время (аорист), а в летописной записи — повелительное наклонение. Летописец рассуждает, как бы от имени новгородцев: ссылаясь на царя Давида и на Богородицу, он «просит» наказать, но не до смерти. Так и случилось: новгородская волость (в некоторых списках значится: «новгородские волости») была выжжена и разорена — это наказание, а Новгород не только выстоял, но и наголову разбил осаждавших — это милость Божия. Отметим, что так же, как и в Новгородской 1-й летописи, в Лаврентьевской не упоминается об иконе Божией Матери, а говорится просто о помощи Богородицы. В-третьих, летописец называет два главных греха, за которые новгородцы были наказаны: это нарушение крестного целования и гордость. Как видим причины междоусобицы он видит не в действиях новгородцев или суздальцев, а в грехах человеческих, которые и подвигли тех и других на военные действия. Летописец даже чувствует, что он слишком оправдывает новгородцев и уточняет: не хотим сказать, что правы новгородцы, ведь они нарушили крестное целование, а это тяжкий грех против Бога. Поэтому и князь Андрей Боголюбский в этой записи представлен как бич Божий,[9] он лишь олицетворяет наказание свыше.

Таким образом ничего сугубо антиновгородского в этой летописной записи нет. Если Новгородская первая летопись дает бесстрастную и краткую запись события, то Лаврентьевская — пытается осмыслить и оценить происшедшее с христианской точки зрения. То, что в Лаврентьевской летописи нет ничего антиновгородского, говорит тот факт, что эта запись под 6677-м годом дословно повторяется в Софийской первой

---

[9] Так — как наказание Божие за грехи — ранее изображались в летописях печенеги и половцы, а позже татаро-монголы.

летописи.[10] Лаврентьевская летопись прокладывает дорогу к новому пониманию случившегося в Новгороде. Если остаться на позиции эмпирической оценки события, то новгородская чудотворная икона так и осталась бы местной святыней. Лаврентьевская запись дает возможность постепенного перехода к признанию новгородской чудотворной иконы *общерусской* святыней. Она переносит акцент с военной победы на помощь Богородицы в этой победе, что позже сделало возможным строительство Знаменской церкви в центре Суздаля на Торговой площади (перенесена к Владимирской заставе) и Знаменского храма во Владимире также в центре, напротив Торговых рядов.

Теперь можно сравнить летописные сообщения со «Словом о знамении святыя Богородица в лето 6677» в его первоначальной редакции, которая сохранилась в Минее Праздничной XIV века из Софийского собора.[11] *Слово* представляет собой иной жанр, поэтому естественно, что между летописным сообщением и минейным чтением наблюдается заметная разница. Как считает большинство исследователей, *Слово* сложилось на основе летописных повестей и устных сказаний о чудотворной иконе. Начинается это произведение так: «Сътворися знамение великое и преславное чюдо от иконы святыя Богородица в Новегороде». Таким образом, первая строка повторяет и вместе с тем уточняет название произведения: главное в нем — известие о великом

---

[10] «Тое же зимы (6677. — *В.Л.*) князь Андреи посла сына своего Мьстислава со всею дружиною на Велики Новъгородъ. И Романъ Смоленскыи князь съ братомъ Мьстиславомъ и Рязаньскій князь сына посла и Муромьскии сына же посла. И пришедше в землю ихъ, много зла сътвориша: села вся взяша и пожгоша и люди по селомъ иссекоша. А жены и дети и имение и скоты поимаша. Приидоша же к городу. Новгородци же затворишася в граде съ княземъ с Романомъ. И бияхутся крепко изо града и много избиша отъ нашихъ. Не успевше ничтоже городу ихъ, и възвратишися опять. А друзии людие помроша з глада: не бы бо николи же толь тяжка пути людемъ симъ. Друзии бо от нихъ и конину ядоша в Великое говенье. Се же бысть за наши грехы. Слышахом бо преже трехъ летъ бывшее знамение в Новегороде всемъ людямъ видящимъ, въ трехъ церквахъ бо Новгородскихъ всплакала на трехъ иконахъ Святая Богородица. Провидевши Мати Божия пагубу, хотящюю быти над Новымъ городомъ и надъ его волостми. Моляшеть бо Сына Своего со слезами, дабы ихъ отьнудь не искоренилъ, яко же преже Содома и Гомора, но, яко Ниневгитянъ, помилова, яко и бо и бысть. Очи весто, Богъ и Мати Божия избави я милостію Своею, зане хрестияне суть. «Наказая накажи мя», — рече, — «Господи, а смерти не предай же мене», — глагола Давидъ тако. Сия людие Новгородьския наказа Богъ и смири я до зела за преступление крестное и за гордость ихъ наведе на ня и милостію Своею избави ихъ градъ. Не глаголемъ: «Прави суть Новогородци». Прадедъ князь нашихъ яко издавна свобожени суть Новгородцы. Но аще бысть тако было то, преднии князи велели имъ крестъ преступати, или внукы, или правнукы соромляти; а крестъ честныи целовавше ко внуком ихъ и правнукомъ, то преступати, то доколе Богови търпети над нами. За грехы навелъ, наказалъ по достоянию рукою благовернаго князя Андрея» (ПСРЛ. Т. 5. Софийская первая летопись. Л., 1925. С. 171–172). Здесь надо иметь в виду происхождение Софийской первой летописи: некоторые исследователи считают, что она написана в Москве, и, если это так, легко объясняются дословные совпадения с Лаврентьевской.

[11] См.: ПЛДР. Т. 4. М., 1981. С. 448–453; БЛДР. Т. 6. СПб., 1999. С. 444–449.

знамении и преславном чуде от иконы Богородицы.[12] Далее *Слово* рассказывает эпизод о сражении на Белоозере, когда Двиняне отказались платить дань Новгороду и перешли под руку князя Андрея Боголюбского. Но если в Новгородской первой летописи говорится, что у Данислава Лазутинича была дружина в 400 человек, и они победили 7-тысячное войско (при этом у суздальцев погибло 1300 человек, а у новгородцев лишь 15 мужей), то в *Слове* называются другие цифры: новгородская дружина — 500 человек, суздальская — 1500, из дружины Андрея Боголюбского погибло 800 человек, у новгородцев пятнадцать. Как видим, расхождения в оценке численности суздальского войска и числа погибших — заметные. Для автора *Слова* поражение на Белоозере стало главной причиной похода объединенного русского войска на Новгород. Далее в произведении говорится, что новгородцы соорудили острог вокруг города, а суздальцы, когда пришли к городу, три дня стояли под стенами. Летописи же сообщают, что все три дня происходили небольшие сражения: новгородцы и осаждавшие съезжались на поле для пробы сил.

На этом заканчивается рассказ о предыстории события, и автор переходит к повествованию о чудотворной иконе. На вторую ночь архиепископ новгородский Иоанн молился перед иконой Спасителя о помощи городу (обратим внимание: не перед образом Богородицы, а Иисуса Христа). Внезапно он услышал голос, который повелел ему пойти в церковь Спаса на Ильиной улице, взять там икону Богородицы и поставить ее на остроге. Утром архиепископ собрал духовенство и поведал о бывшем ему видении. Затем он послал дьякона с другими клириками, чтобы принесли икону на собрание духовенства. Однако дьякон не смог сдвинуть с места святой образ и вернулся ни с чем. Тогда сам архиепископ Иоанн с собором священников и множеством народа пошел в церковь Спаса. Иоанн обратился к Богородице с молитвой. Обычно в таких молитвах обращаются непосредственно к Богородице и просят помощи у Нее и Ее чудотворной иконы. В *Слове* архиепископ также обращается к Богородице как предстательнице за род христианский, просит ее молиться к Спасителю, чтобы Он помиловал город, и лишь потом просит о помощи непосредственно Богородицу. Вслед за этим начали петь молебный канон ко Пресвятой Богородицы, и когда после 6-й песни запели кондак

---

[12] В связи с этим нельзя не обратить внимания на то, что многие исследователи переименовали *Слово* и упорно называют его «Сказанием о битве новгородцев с суздальцами». Также переименованы и иконы, созданные на основе этого произведения, хотя надпись на новгородской иконе XV века легко читается: «Знамение Пресвятеи Богородици». Мы полагаем, что это некорректно с научной точки зрения, поскольку искажает смысл произведения, вложенный в него автором, а кроме того нарушает «авторские права» безымянного древнерусского книжника. Невозможно себе представить, чтобы исследователи позволили себе переименовать произведение самого малоизвестного писателя, а в данном случае это почему-то становится возможным.

«Предстательство христиан непостыдное»,[13] икона сама сдвинулась с места. Тогда архиепископ взял икону, передал ее двум дьяконам и крестным ходом чудотворный образ понесли на острог, и там поставили ее на то место, пишет автор *Слова*, где ныне (XIV в.) стоит монастырь Богородицы на Десятине.

Приступ, согласно *Слову*, начался в шестом часу. Здесь имеется ввиду древнерусский церковный счет времени. Рассказывая о Распятии Иисуса Христа евангелисты утверждают, что с шестого часа по девятый на земле наступила тьма, и после этого Спаситель «испустил дух» (Мф. 27: 45; Лк. 23: 44; Мк. 15: 33; Ин. 19: 14). Итак, осада началась около 12 часов дня. Стрелы летели на город, «яко дождь умноженъ». И тогда по промыслу Божию икона повернулась ликом к городу, и владыка Иоанн увидел истекающие из очей Богородицы слезы, которые он собрал в фелонь[14] свою. «И великое, страшное чудо! Како се можеше быти от суха древа? — восклицает автор *Слова*. — Не суть бо слезы, но являетъ знамение своея милости: симъ бо образом молится святая Богородица Сыну своему и Богу нашему за град нашъ — не дати в поругание супротивным».[15] Итак, истечение слез объясняется тем, что Богородица невидимо со слезами молится к Богу о спасении Новгорода.

Здесь надо обратить внимание на такую деталь: ни в *Слове*, ни в летописях ничего не говорится о том, что одна из стрел попала в икону. Как нам кажется, для автора *Слова* сам факт стрельбы по острогу, когда на нем стоит икона Богородицы, уже сам по себе является большим грехом, заслуживающим наказания. Вероятно, деталь, связанная с попавшей в икону стрелой, — более поздняя вставка. Если бы в икону действительно попала стрела, то на ней остался бы след, как на Иверской или Ченстоховской иконах Богородицы, и это отразилось бы и в описаниях иконы, и в ранних известиях о ней. Кроме того, если бы в икону попала стрела, то истекла бы кровь, как в других сказаниях, связанных с

---

[13] Полный текст кондака: «Предстательство христиан непостыдное, ходатайство ко Творцу непреложное, не презри грешных молений гласы, но предвари, яко благая, на помощь нас верно зовущих ти: ускори на молитву, и потщися на умоление, предстательствующи присно Богородице, чтущих Тя» (Канонник. М., 1986. С. 116).

[14] В древности фелонь была одеянием не только священников, как сейчас, но и епископов.

[15] БЛДР. Т. 6. С. 446. Интересно, что автор *Слова* находит особые словесные формулы для этого явления. Обычно в обиходной речи и в большей части летописей говорится, что *плакала икона*. Здесь же, упомянув о чуде истечения слез от сухого дерева, автор выражается более точно с богословской точки зрения: не древо источает слезы, не образ плачет, а молится и плачет Богородица на своих иконах.

физическим действием против иконы, а не слезы.[16]

Далее в *Слове* говорится о том, что Бог «пусти гневъ свой на вся полкы рускыя, и покры ихъ тма, яко же бысть при Моисеи»,[17] когда он переводил свой народ через Красное море. Нападавшие ослепли, стали биться друг с другом, и новгородцы легко победили их. Здесь автор *Слова* упоминает известный библейский эпизод. Когда египтяне преследовали израильтян по дну Красного моря, то облачный столп встал между теми и другими: для израильтян он был светом, указывая путь, а для египтян тьмой и мраком (Исх. 14: 20). Таким образом, указание *Слова* на точное время начала приступа и на тьму соотносит победу новгородцев с библейским и евангельским событиями, ставит ее в один ряд с архетипическими событиями Священной истории.

Вслед за этим автор слова заключает: «Оттоле отъятся слава суздальская и честь».[18] Эта риторическая концовка не соответствует действительности. Та же Новгородская первая летопись сообщает: «В лето 6678. Бысть дорогъвъ (дороговизна. — *В.Л.*) Новегороде: и купляху кадъ ръжи по 4 гривне, а хлебъ по 2 ногате, а медъ по 10 кунъ[19] пудъ. И съдумавъше новъгородьци показаша путь князю Роману, а сами послаша къ Ондрееви по миръ на всеи воли своеи».[20] Итак, по иронии судьбы уже через год новгородцы покупали хлеб за 2 ногаты, т.е. по той цене, по которой годом раньше продавали пленных. И тогда они отпустили князя Романа и отправили посольство просить мира с князем Андреем Боголюбским.

---

[16] Существует несколько трехчастных икон, написанных на основе *Слова*. В верхнем регистре изображается перенесение иконы и церкви Спаса на острог, во втором — переговоры послов и стрельба из луков по острогу, в третьем — победа вышедшей из острога новгородской дружины. Конечно, иконописец не стремился к точной хронологии в передаче очередности событий, но все же получается, что осаждавшие начали стрелять по острогу, когда переговоры еще не закончились (см. средний регистр). И второе, на что можно обратить внимание: на двух новгородских иконах XV века летящие стрелы не просто направлены в сторону иконы, а прикасаются к ней. На более ранней иконе (60-е годы XV века) одна стрела как бы поражает левую руку Богородицы (Новгородская иконопись. М., 1981. Табл. 51), на другой иконе с названием «Знамение Пресвятей Богородици» (поздний XV век) две стрелы написаны у края иконы: одна на уровне руки, другая — на уровне главы Богородицы (Там же. Табл. 60, 62). Уточним, что стрелы именно *прикасаются* к торцу иконы, их наконечники не заходят на поля образа. Можно предположить, что иконописцы пользовались не только летописными сказаниями или *Словом*, но и устными преданиями. Очевидно, иконописцы были уверены, что стрела попала в чудотворный образ. И здесь можно сделать еще одно предположение. Не могли ли трехчастные иконы повлиять на сказания, и деталь о попадании стрелы в чудотворный образ *Знамения* оказалась в поздних сказаниях под влиянием икон, т.е. живописный образ, исходя из текста, позже влияет на этот текст, дополняя его. Если это так, то здесь мы видим сложное взаимодействие: словесный образ(А) — визуальный образ — словесный образ(Б).

[17] БЛДР. Т. 6. С. 448.

[18] Там же. С. 448.

[19] Куна — 1/25 гривны.

[20] Новгородская первая летопись старшего извода. Синодальный список. Под ред. А.Н. Насонова. С. 33.

Думаем не надо напоминать об усилении и настоящем расцвете Владимиро-Суздальского княжества в конце XII — начале XIII века при князе Всеволоде Большое Гнездо.

Завершается *Слово* сообщением об учреждении праздника «Честному знамению святыи Богородица». О дате праздника в *Слове* ничего не говорится, но по другим источникам известно, что, как и ныне, празднование иконе совершалось 27 ноября. Как указывают летописи и *Слово*, чудо от иконы и решающее сражение произошли 25 февраля. Почему архиепископ Иоанн перенес праздник на 27 ноября?[21] Здесь можно назвать две причины. Возможно, новгородский владыка не хотел, чтобы этот праздник приходился на Великий пост. Вероятно также, что день был выбран по той причине, что 27 ноября — память преп. Романа (V в.)[22], а новгородским князем во время осады был Роман Мстиславич, внук Изяслава. Конечно, можно рассматривать и другие причины выбора именно этой даты для празднования иконе *Знамения* Божией Матери.[23]

Сокращения:
БЛДР — Библиотека литературы Древней Руси. ПЛДР — Памятники литературы Древней Руси. ПСРЛ — Полное собрание русских летописей. СККДР — Словарь книжников и книжности Древней Руси.

---

[21] Кстати, к этому дню позже были приурочены празднования Курской-Коренной, Абалацкой, Царскосельской и Серафимо-Понетаевской икон *Знамения* Божией Матери.

[22] См.: Жития святых, на русском языке изложенные по руководству Четьих-Миней св. Димитрия Ростовскаго. Книга третья. М., 1905. С. 747. Интересно, что на следующий день совершается память св. преподобномученика Стефана Нового, известного защитника икон, а с ним память святых мучеников, пострадавших за иконы (Там же. С. 751–792, 802).

[23] Исследование выполнено при финансовой поддержке РГНФ в рамках научно-исследовательского проекта «Сказания о чудотворных иконах в русской литературе XI – XX веков», проект № 07-04-00022а.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 231-247.

МИСТИКА НА БУКВАТА

Веселин Панайотов

(Веселин Панайотов, Шуменски университет "Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. "Университетска" 115)

Спокойно може да се каже, че изкуството на акростиха е изкуство на писмения текст, защото то се *вижда* (като смисъл и структура) само чрез писаното слово[1], чрез буквите и тяхната подредба. По тази причина вглеждането в буквата, в нейните скрити значения и неизказани внушения е един от процесите, които все още остават извън активното внимание на славистиката. А новописменото славянство е имало примера на другите народи и култури, които виждали в своите азбуки нещо много повече от възможност за записване на иначе неуловимото слово. Освен това пред славянина е стояло още едно изкушение - собствената азбука (в два варианта[2]), която е трябвало да анализира и в която да се вглежда, откривайки собствените смисли и прокоби.

В средновековието всяко нещо може да има дълбок и скрит смисъл, свързан с божествения промисъл, с отвъдните измерения на нещата, с мистичното и надрационалното. Това се отнася с особена сила до абстрактни понятия (бог, благо, добро, святост и пр.). Всяко от тях има различни значения (в зависимост от ситуацията) и на практика огромен потенциал за генериране на смисли. В областта на езика и на семиотичното тези смисли могат да се означават с определени знаци или букви. Кръстът, кръгът, триъгълникът, розетата и пр., в зависимост от контекста, носят определени внушения и могат да варират смислово. Бидейки опростени графични фигури, те могат да се открият като съставна част от структурата на буквите и съответно да привнесат в новата фигура своите внушения и смисли. Типичен пример за това са новите азбуки - особено глаголицата. Тя е благодатен материал за подобен анализ и опитите в това отношение навярно имат своя резон. Подобни виждания обаче не са приоритет на съвременната изследователска мисъл, поради липсата на достатъчно преки свидетелства за тълкуване на буквените структури. Но положително са били част от средновековния поглед върху същината и скрития смисъл на буквите. Този смисъл, според книжовниците, се ражда не само от структурата на буквата, но и от факта, че комбинацията на ограничено

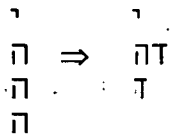
---

[1] Това напомня изключително точния и съдържателен термин на Н. С. Трубецкой - Schriftdenken. Това понятие ми се струва много удобно както за областта на палеографията, така и за областта на акростиха. В епохата на Средновековието писмеността е нещо много повече отколкото за днешните култури.

[2] Тези варианти създават абсолютно уникална културна ситуация, чиито измерения, а още по-малко отговори, не са ни известни в голяма степен. За сложността на ситуацията вж. - ***Илчев П.*** Азбуки. - В: Кирилометодиевска енциклопедия. Т. 1, София, 1985, с. 45.

число графични елементи изобразява милиони думи (респ. значения и нюанси), представлявайки най-великото откритие на човечеството - писмеността.

Навярно с възникването на азбуките е започнало и тяхното аналитично, мистично, езиково тълкование. Фантазията на човека вижда в графическия облик на буквите[3] и техните съчетания в думи различни образи. Дори най-елементарните букви чрез комбинирането си могат да изобразяват определени фигури, връщайки се към стихията на пиктографичното. Така например еврейските букви, които съставят името Йехова - יהוה, изписани във вертикал, се уподобяват на човешка фигура[4]:



Мистическите връзки (те могат да се опишат и като ирационални, интуитивни, магически и пр.) между буквите се откриват и когато с добавянето само на една буква се получава ново значение, например, когато в средата на името Йехова се постави буквата шин - се получава името Йошуа (Jehoshua)[5]. Още по-интересен е ефектът, който се постига, когато при обратното четене на думата се получава и обратен смисъл[6].

Особеното внимание към буквата в състава на важни думи идва при славяните с византийската култура. Показателен в това отношение е примерът с разшифроването на името Адам - в славянските ръкописи често се среща нещо като тълкуване на името, разчленявано на неговите съставни букви, които се разглеждат като имена на посоките на света[7] или на стихиите. Източникът на тези вярвания се корени навярно в древната, а и във византийската традиция, където това име се е разглеждало като "акростишна" структура[8] на списъка на световните посоки:

---

[3] Във времето на барока например те могат да се изобразяват като хора (решени са в антропоморфен код) - срв. прилож. № 1 - буквар на Карион Истомин. В по-ранни периоди инициалите се стилизират като животни, чудовища или се антропоморфизират чрез някои елементи.

[4] ***Хол М.*** Энциклопедическое изложение масонской, герметической, каббалистической и розенкрейцеровской символической философии. Москва, 2005, с. 283.

[5] Пак там, с. 284.

[6] Пак там, с. 284.

[7] Традицията стига чак до Дмитрий Ростовски, който свързва това тълкувание с проблема за микрокосмоса - човека. - ***Св. Дмитрий митрополит Ростовский.*** Москва, 1849, с. 226.

[8] По-точно е да се говори за четене, анализиране на думата като поредица от началните букви (или инициали) на думи, съставящи тайното й послание, скрития й смисъл. В такъв аспект връзката с акростиха ми се вижда неоспорима.

Подобни търсения са характерни и за по-късни периоди - изчисленията на Вазовите герои за времето на разпадане на Османската империя (по пророчествата на Мартин Зедека, почти моментално преведени на славянски и разпространени първо в ръкописен вид) в такъв случай са просто едно продължение на отдавнашна традиция, а не наивна приумица на ентусиасти.

Ѧ -	Α – ανατολη	Юг
Д -	Δ – δυσις	Изток
Ѧ -	Α – αρκτος	Север
Ѧ -	Μ – μεσημβρια	Запад

Името на първия човек има и апотропейна функция (навярно във връзка с култа към мъртвите предци) - византийците вярвали, че то може да защити птиците от змии, ако се изпише в четирите края на гълъбарника[9].

Разбира се като изконно християнска култура, византийската обръща особено внимание на религиозните символи, от които най-важните са свързани с Троицата и Христос. Една от първите езикови еквилибристики (акрограми), показваща дълбокия, божествен, мистичен смисъл на нещата и техните взаимовръзки, е анализът на буквите в думата ιχθυς - традиционен символ на Христос.

ι – Иисус
χ – Христос
θ – Божи
υ – Син
ς – Спасител

Вижда се, че тук става въпрос за една доста сложна мисловна верига: съпоставяне на думата ιχθυς (риба) с името на Исус Христос, анализиране на останалата част от думата като закодирано определение (характеристика на Божия син), връщане към собственото значение - "риба", определяне на този образ като символ на Христос и т. н.

Подобни размишления са възможни на основата на възгледа, че в буквите е скрит особен смисъл, че те изразяват цели понятия, числа, имена, връзки и пр.[10] Славянските поети от епохата на барока осмислят азбуката като онова крайно число елементи, чрез които може да бъде описан

---

[9] ***Липшиц Е.*** Геопоники. Византийская сельскохозяйственная энциклопедия X века. Москва-Ленинград, 1960, 18л.Уп.; ***Радић Р.*** Тајнствено преплитање слова (О једном византијском веровању). - В: Търновската книжовна школа и християнската култура в Източна Европа (Търновска книжовна школа. Т. 7). Велико Търново, 2002, с. 760.

[10] Може да се каже, че универсалността на азбуката (универсум) е внушена на европейската култура още от Платон и преминава през възгледите на францисканския мисионер и мистик Раймонд Лулий (изиграл съмнителна роля в разгромяването на тамплиерите - ***Тис Л.*** История на Ордена на Храма на Йерусалим. СТЕНО, 2006, с. 17), на такива мислители като Николай Кузански, Дж. Бруно, Лайбниц. - ***Mathauserovб S.*** Baroko v ruskй literatuře XVII stoletн. - In: Československé přednášky pro VI. Mezinr. sjezd slavistů. Praha, 1968, s. 258; ***Mathauserovб S.*** Umělá poezie v Rusku 17. stoletн. - In: Acta Universitatis Carolinae. Philologica, Praha, 1967, N 1-3, s. 169-176. Много преди тези мислители с дейността на братята Кирил и Методий славянските книжовници получават своя собствена, уникална представа за света чрез новата азбука.

(съставен) светът. Това става въз основата на метафората, че "светът е книга" (срв. едноименните творби на Симеон Полоцки в "Обед душевный"). Както отбелязва А. М. Панченко, поетът стига до твърде интересно за нас обобщение: "*всякая комбинация букв и цифр, по Симеону, поддается этически-назидательной интерпретации в християнском духе; верно и обратное: всякая вещь, любое событие, поступок человека или отвлеченное понятие могут быть зашифрованы - именно зашифрованны, а не описаны, что само собою разумеется, - с помощью "писмен", которые превращаются в йероглифическую эмблему.*"[11] Тези размишления са обосновани от принципи, произхождащи от Библията, но пречупени през авторското съзнание на твореца-философ. Несъмнено учението за Логоса дава първоначалния тласък за подобни размишления, които едва ли са приоритет и патент на барока. Подобни интерпретации са съпътствали християнското мислене от векове[12]. При това механизмът е твърде интересен и характерен за част от явленията, свързани с акростиха: една буква изразява цяла дума, започваща с нея. Следователно началната буква като че ли е код (съкратено изписване) на понятието, името, нещото, скрито за един единствен знак. Можем да кажем, че древният човек живее в една символна стенографска система, която във всеки момент може да го изненада с промяна на значението на знаците, на техните комбинации, с добавянето на нови смисли и многозначност. В тази вечно интересна интелектуална игра вземат участие всички - всеки на своето ниво - профанно или елитарно, но винаги достатъчно сериозно. Това важи с особена сила за управляващата каста, защото там на картата на съдбата е заложено твърде много и нейното правилно разчитане е въпрос често на живот и смърт. Затова скритото познание, тайният смисъл, зашифрован в думите, е интересувал преди всичко аристокрацията и грамотните люде, които са "ловували смисли" и като забава, и като сериозен опит да проникнат в скритите тайни на словото (буквите, знаците на съдбата). Така византийските императори (измъчвани от постоянен стрес за опазването на властта и живота си) внимателно се взират в определени думи. За рода на Комнините например това е думата αιμα - "кръв"[13], която, разделена на букви, символизира генетичната линия на императорите:

---

[11] ***Панченко А. М.*** Русская стихотворная культура XVII века. Ленинград, 1973, с. 181.

[12] Разбира се, ранните химнографи все още са много далеч от идеите на Скалигер за поета като втори бог, защитавани от последователите му, но ние спокойно можем да ги възприемаме като изследователи на многообразните смисли и връзки, които словото и буквата разкриват. Тяхното изследване, колкото и самоцелно да изглежда на пръв поглед, е едно твърде сериозно занимание, защото на практика разкрива божествения смисъл на нещата. Образно можем да кажем, че това е богословие на формалистично ниво.

[13] В случая тя трябва да се разбира като родова линия, генетична връзка.

α – Αλεξιο (1081–1118г.)
ι – Ιοαννε (1118–1143 г.)
μ – Μανουηλ (1143–1180 г.)
α – Αλεξιο (1180–1185 г.)

По подобен начин се анализира и думата βεκλας в епохата на Василий I Македонец - тя се разглежда като съставена от инициалите на имената на близките на императора (Василий, Евдокия, Константин, Лъв, Александър, Стефан)[14].

Както съобщава Георги Пахимер, при Михаил Палеолог думата, чута от императора по време на манастирската тишина - μαρπου, се чете като съставена от първите букви на изречението: Μιχαηλ Αναζ Ρωμαιων Παλαιολογος Οξεως Υμνηθησται[15].

Някои от императорите вярвали, че последните букви от името им предсказват продължителността на тяхното управление. Това е историческа действителност например при Мануил I Комнин (1143–1180): Μανουηλ – η = 8, λ = 30, общата продължителност на царуването е 38 години.

В продължение на векове античната и средновековна гръкоезична култура философства (а може би мистифицира?!) върху тайните, невидими връзки, съществуващи между отделни думи въз основа на абстракцията на числата. Така възниква цяло изкуство на исопсифа (ισοψηφα – "с равни изчисления"), което предполага изграждане на съпоставими групи от букви (думи), чиито числени стойности дават еднакъв сбор. Така например един анонимен стих за Козма Маюмски, известен със своите поетически съчинения, гласи:

(Κοσμας λυρα) εξ ου και στιχοσ,
Κοσμας ακουω και λυρα φηφιζομαι.

Ключовите думи тук са Κοσμας и λυρα, чиито букви, ако се представят с техните числени стойности, ще изглеждат така: Κοσμας = 20+70+200+40+1+200 и λυρα = 30+400+100+1, а ако те се сборуват във всяка една от тези думи ще се получи едно и също число - 531[16] (изразено с буквите φλα). Тази мистическа връзка е абсолютно съпоставима със смисъла на текста: "казвайки **Козма**, разбирам **лира**" - т. е. анонимният автор съпоставя и паралелизира поета Козма със символа на творчеството - лирата. Майсторството е в това, че той подкрепя поетическия паралел с математически изчисления. В това потвърждение и той, и неговата учена (по-точно проницателна) публика виждат, разбира се, не нещо друго, а

---

[14] ***Радић Р.*** Тајнствено преплитање слова (О једном византијском веровању). - В: Търновската книжовна школа и християнската култура в Източна Европа. (Търновска книжовна школа. Т. 7), Велико Търново, 2002, с. 762.

[15] Пак там.

[16] ***Филарет***. Исторический обзор песнопевцев и песнопений греческой церкви. Чернигов, 1864, с. 289.

божествената намеса - Козма просто няма друг избор, освен и самият той (подобно на лирата) да стане символ на поетическото творчество. Свръх това, което казва Филарет[17], можем да продължим с математическите модификации - сборът от цифрите в числото 531 дава "сакралното" число девет. Нещо повече - прочетени отзад напред, последните думи (без съюза και) образуват още един смислов ред: ακουω λυρα φηφιζομαι. Техните първи букви αλφ дават познато число 531, само че изписано отзад напред. Вижда се, че мистическите игри с буквите (като числа или сборове, или акрофрази) могат да бъдат почти невероятни и точно поради тази причина безкрайно привлекателни. Разбира се, това, което днес ни изглежда уникум, забава, удивително съвпадение, през средновековието е било преди всичко сериозно занятие, тъй като се е свързвало с тайната, с мистиката, а следователно с разкриването на вътрешните закони, респ. на божията промисъл.

Ако се върнем към наивната вяра на Вазовите герои, изчисляващи падането на Турската империя по буквеното съдържание на едно изречение, ще видим, че те всъщност са продължители на една многовековна традиция, която не прекъсва, която е уверена в "другия смисъл" на нещата. Ще дам пример със съчинението на Стефан Яворски за пришествието на антихриста[18], в което имената на антихриста се анализират като числени стойности с еднакъв сбор - 666.

В различни периоди на византийската история се промъкват убеждения или манипулации около отделни букви, с които **трябва** да започва името на владетеля. Тези примери показват, че в буквата и думата е скрита дълбока тайна, която може де се разчете и узнае. Тази убеденост е резултат както от спецификата на средновековното мислене, така и от практиката в областта на езиковите експерименти и игри.

Възприемането на буквата като мистичен, магически знак обаче не е атрибут нито само на православието, нито на славяни и византийци, нито на народите от Изтока. Германи и келти обръщат специално внимание на буквата в инициална позиция. В ръкописите от VII-IX век на тяхната книжовна практика усложненото с множество изобразителни похвати изписване на инициала понякога заема цяла страница[19].

В записания на книга алитерационен стих могат да се видят подобни възгледи[20] (само че графичното е заменено от фонетичното), тъй като алитерацията изгражда друга (фонетична) мистическа връзка между

---

[17] Пак там.

[18] [Яворский С.] Знаменїѧ пришествїѧ антїхрїстова и кончины вѣка ..., Москва, 1703.

[19] *Мельникова Е. А.* Меч и лира. Англосаксонское общество в истории и эпосе. Москва, 1987, с. 46.

[20] *Смирницкая О. А.* Поэтическое искусство англосаксов. - В: Древнеанглийская поэзия. Москва, 1982, с. 187-195.

думите, респективно нещата и явленията, която и в новия си писмен[21] облик въздейства, потвърждавайки се в нова форма.

Същият възглед (Schriftdenken) може да се види и в славянските книги. Ще дам няколко примера от късната традиция (по старопечатни книги). Инициалите са съпроводени от изобразителни елементи, чието название започва със същата буква, какъвто е инициалът. Например Е - елен, К - кон, П - пророк или проповедник и пр.

Изредените примери подсказват, че могат да съществуват най-малко два погледа върху знаците на азбуката: първо - "анализ" (размишления) върху тяхната **графична структура** - разлагане на отделни символи (напр. кръг, триъгълник, кръст) и тълкуване на тяхната **съвкупност** или поне на тяхното присъствие. Първият подход е по-плодотворен в областта на глаголицата и би могъл да се осъществи от книжовниците глаголаши. Този начин на размишление обаче не е толкова адекватен към "старите" азбуки - кирилицата[22], която наследява гръцкото писмо и съответно неговата дълга история (срвн. размишленията на анонимния автор на **О писменехъ**). Тук простите фигури са се слели достатъчно рано в почти неразчленима структура, която с времето по чисто практически причини (най-голямо удобство при писане) не отделя ясно съставящите я елементи, а ги обединява чрез един "плавен" преход една в друга. Първоначалната структура се трансформира в две направления: по-сложната се опростява, за да се изобразява по-лесно и бързо, а по-простата се усложнява, за да се постигне достатъчна диференцираност, т. е. да не може лесно да бъде объркана с друга, подобна на нея буква (или част от буква). Така или иначе "старата" кирилица не се поддава лесно на анализ на елементите (като графична структура). По тази причина акцентът на нейните значения се определя от названието на самата буква и тук първите опити са свързани с вече цитираното съчинение **О писменехъ** и неявно присъстващите

[21] Интересно е, че писменият фрагмент, цитиран от изследователката, прочетен и като акростих, и като мезостих дава една и съща дума - SHE, именно благодарение на механизма на алитерацията - ***Смирницкая О. А.*** Поэтическое искусство англосаксов. - В: Древнеанглийская поэзия, с. 191.

[22] И тук обаче могат да се забележат процеси на разчленение на буквите на отделни елементи. Така хоризонталната хаста на буквите **Д** и **Ѳ** се разглежда понякога като идентична на знака титла и по тази причина надредното изнасяне (особено на **Д**) става почти правило. Всяка дума, която е подложена на съкращение и съдържа **Д**, изнася "с предимство" тази буква над реда. Може спокойно да се каже, че тя е лидер в това отношение.

тълкования в акростишните славянски абецедари[23].

Мистиката на името[24] от своя страна определя в голяма степен явления, които досега са били извън обсега на вниманието на медиевистите, изучаващи славянските акростишни творби (с изключение на тези, които в една или друга степен засягат азбучния акростих, където този подход е просто задължителен).

С откриването на филигранните структури в акростиха на практика се поставя въпросът и за избора на маркираните елементи в тях, защото ограничеността на този избор[25] показва не само желание структурата да бъде достатъчно видима, но и да означава нещо. Самоцелната игра на знаци не е характерна за средновековието. Следователно елементите на филигранната структура трябва да говорят нещо. Разбира се не може да се очаква това да е текст, свързан в изречения, а по-скоро думи, които говорят по принципа на символа - т. е. със самото си присъствие. Така, ако във фигурата присъстват само буквите **С** и **В**, те би трябвало да се прочетат със своите названия - **слово** и **вѣдѣ**, а смислите ще се изграждат в пресечните точки на техните семантики (евентуално семантични гнезда). *"Познавам Словото", "познавам Бога (Христос)", "Христос (Словото) знае", "владея словото/словата"* са само част от възможностите за прочит[26]. Едновременно с традиционните имена (значенията) на буквите от азбуката, такава, каквато я изучават "азбукарите", всяка буква получава значение от конкретния контекст. Ако става дума например за цялата азбука, то отделните букви ще имат различни значения в различните азбучни акростихове[27]:

---

[23] ***Демкова Н. С., Н. Ф. Дробленкова.*** К изучению славянских азбучных стихов. - ТОДРЛ, Ленинград, 1968, т. XXIII, с. 27-61; ***Драгова Н.*** Непроучен старобългарски азбучен акростих. - Език и литература, 23, 1968, 3, с. 37-58; ***Драгова Н.*** Втората апология на българската книга и нейните извори. - Константин-Кирил Философ, 1, с. 328-344; ***Иванова Кл.*** Два неизвестни азбучни акростиха с глаголическа подредба на буквите в среднобългарски празничен миней. - Константин-Кирил Философ, 2, с. 341-365 и изследванията върху Азбучната молитва.

[24] Става дума не само за аспектите, изследвани от А. Ф. Лосев във "Философия на името", но преди всичко за инцидентното, интуитивно откриване в него на примитивни, подсъзнателини и ментални структури.

[25] В повечето случаи става въпрос за *свиване на азбучния ред*, т. е. за умишлено съкращаване на елементите от азбуката.

[26] Съчетанието им пък **С** + **В** и **В** + **С** недвусмислено напомня семантичните гнезда на други две култови понятия - **свѧтыи**, а прочитането отзад-напред **В** + **С** - целия комплекс значения и внушения на Възкресение Господне. Така че в зависимост от контекста двете букви или в съчетание, или самостойно ще "говорят" по различен начин.

[27] Вж. отличното онагледяване на това в таблицата на Кл. Иванова - ***Иванова Кл.*** Два неизвестни азбучни акростиха с глаголическа подредба на буквите в среднобългарски празничен миней. - Константин Кирил Философ, 2, с. 347-348.

А – Азъ, Адамъ, Аггльскоѥ;

О – Образъ, Оцѣщениѥ, Отьць, Онъ, Огнь;

Ч – Чинъ, Чюдеса, Червь, Чл҃вѣколюбыꙗ и т. н.

Вижда се, че дори в азбучните стихове (където уж името на буквата трябва да е водещо) всяка буква носи свой, понякога нов смисъл (определен от това, че влиза в състава на дума, различна от собственото й име). Това се случва и когато буквата е извън системата на азбуката - достатъчно е авторът на текста да се съсредоточи върху нейното присъствие в собствения му текст. Такъв случай се наблюдава в един канон на митрополит Юстин Базилевич[28], в който всички слави започват с инициал **С**[29]. Освен това филигран-фигурата включва в себе си не само **С**, но и **П** и **Н**[30]; инициалите от нивата на ирмосите и първите тропари са съставени от буквите от **К** до **Р**, но не в поредността на азбуката. В средата на филигран-фигурата стоят симетрично инициалите **ЇѸС**, оградени с **И** и **Н**, което несъмнено поне анаграматично подсказва името на автора. Филигран-фигурата може да се възприема и като **Ѫ** - нивото на славите символизира редовата черта (т.е. нивото, върху което е **Ѫ**, а **ї**, заемащо централно място във фигурата, свързва двете части на буквата. В двата случая ще се прочетат два реда букви, които не са принципно различни. Първо (ако става

---

[28] ЦНБ НАНУ, ДА № 336, XVIII в. л. 2-15. Заглавието на този текст е разточително дълго, според книжовната мода на времето: **Кононъ(!) памѧти ради смертнои ко прч҃ѣи влѧчцѣ нш҃еи Бц҃ѣ и пр҃но дв҃ы Мр҃їи. Твореніе Їѹстина Базилевича Митрополити бѣлоградского и божского.** При четене по определена система може да се получи част от акрофраза: **СПѦЄ ГѦСП ИѸСН** = *Пее на Господа Юстин.*

[29] Авторът се е опитал да приложи този метод и към следващия елемент **ї нн҃ѣ**, където текстовете да започват с **Н**, но го е приложил само до 3 песен. Причините за това разколебаване не са ясни, но едва ли е от безсилието да го приложи, тъй като останалият текст говори, че той прекрасно владее изкуството на химнографията. Еднакви букви на едно от нивата на акростишния модел се наблюдават и в един канон, приписван на Константин-Кирил, където текстовете от нивото на богородичните използват само една гласна в инициална позиция - **Ꙗ**.

[30] Повече от половината от всички инициали същност са само от тези три букви: **С**, **П**, **Н**. Те участват в съкратеното изписване на думата *спасение*.

дума за филигран-фигура, а не за филигран-инициал) - **С, П, С, Н**, а при втория вариант - четене като **Ѫ** - **С,П,Н,Ї**, което и в двата случая дава най-близко четене: **спасенїє**. Заедно с това традиционните названия на буквите ще дадат реда - **слово, покой, нашь.**[31] Ако прочетем филигранната структура като инициал **Ѫ**, трябва да обърнем внимание на факта, че четенето на **Ї** в средата образува със съседните инициали от нивото на третите тропари името **Їсꙋс**, а маркираните елементи от трето и четвърто ниво на тропарите, заедно с нивото на славите, образуват **сп҃с**.[32] Прочетено като свързан текст: **Їсꙋс сп҃с**. Вижда се, че изборът на буквите, съставящи фигурата, намира свое обяснение и логика в единна система.

Митрополит Юстин обаче не спира до тук в своя "онагледен" анализ на мистичната страна на буквата **С**. Както вече се каза, всички слави от неговия канон започват с инициал **С**. Подчертавайки връзката на жанровото определение (**Слава**) с началото на всеки текст от същия жанр, той се опитва да "изследва" инициалното присъствие на **С** вътре в текста, т. е. колко начални букви **С** присъстват в него и в кои думи. По тази причина той изписва всички начални **с** като главни. Ето един пример от неговия текст:

Слава

С҃тїи А҃ггле хранителю мои Со всѣми нб҃ними

чинми С҃тїи Прє^А^тче Сп҃совъ Їоанне Со всѣми

---

[31] Последователността на буквите определям съобразно с тяхната честотност: най-много употреби във фигурата има **С**, след това **П** и накрая **Н** (във втория случай трябва да се добави накрая **Ї**). Но редът може да е и обратен - **нашь, покой, слово**. Прочетени заедно, тези думи образуват фраза: "*Нашият покой (е) Словото*".

[32] Славите от своя страна, заедно с по-долното ниво, обиграват същата буквена структура - **С, П, Н**, подчертавайки немаркираността на **ѡ г҃є**, което от своя страна също влиза в контекста на горното четене.

Ѿтими, посѣтете мѧ ѡкаѧного печална нинѣ
и Сокрꙋшена Срдцем Смїренїем дха чистою Совѣс-
тїю и всѣх грѣховъ оставленїемъ ти же радости
моѧ и прибѣжище мое надеждо ненадежнимъ
прстаѧ Гпже Влдице моѧ Бце молю тѧ Смїрен-
но огнѧ геенскаго Свободи мѧ и не остави ме-
не не ѿстꙋпи ѿ мене в часъ Смертнїи в часъ ꙋ-
жаснїи ходатаице Спсенїѧ моего. - л. 13

Цитираният фрагмент представя систематично началното С в реда на главните букви, които (според правилата от времето на създаването на текста) влизат в една система с главните букви от имената на сакрализирани персонажи - ангелите, Йоан Предтеча, Богородица. Едновременно с това славата продължава, по-точно повтаря анаграмата на филигранната структура. Краят й обиграва последните нива на канона, съставени от инициали С, П, Н, = Спсенїѧ; Ѡ, Г, Є, Ѡ = огнѧ геенскаго.

Най-вероятно подобни връзки между филигранната структура, смисъла на нейните елементи (респективно мистичното им, висше значение) и конкретния текст, където те присъстват, могат да се откриват и в други аспекти, но принципното положение за техните (търсени или не) взаимоотношения ще остава факт. Ще остава факт и по-горе посоченият *принцип за свиване на азбучния ред*. В смисъла на Сократовото определение за изследване на този принцип може да се даде следното определение: изследване на минималния брой елементи за достигане на други смисли. Влизайки в системата на езиковите игри на средновековието, можем да зададем въпроса: какъв е смисълът за постигане на други смисли? На него може да се отговори по няколко начина: първо, вече цитираната многозначност на нещата в мисленето на средновековния християнин, чието постигане не е самоцел, а е свързано с основния философски проблем на епохата - доближаване до божествения смисъл, познаването на божествения замисъл на нещата (срвн. съчиненията и преводите на Йоан Екзарх Български). Всеки, който е открил нов смисъл на думите и нещата, вече е извършил богоугодно дело - направил е стъпка към познаване на непознаваемото (бога). В определени епохи този стремеж се превръща в "комплекс на времето", книжовниците и ерудитите теолози се опитват да

видят стотици значения в едно единствено понятие (дума, символ)[33]. В този ред изследването на буквата като знак (който в крайна сметка може да се резглежда като сакрален) има своя резон и понякога се явява необходимост (например в обяснението на наименованията на буквите). От друга страна съвкупността от букви (било в думи, съкращения или в друга система) според средновековния човек не е случайна, а има своя таен смисъл (отново известен преди всичко на бога). Това предположение води до обратното, че книжовникът би могъл да постъпи по същия начин - да създаде своя (инициирана, разбира се, от св. Дух) система, която да говори както сама за себе си, така и със своите отделни елементи. Такъв е случаят с акростиха. Не може да се каже, че при неговото съставяне авторът е бил чужд на "творческата суета"[34] - той все пак се е изкушавал от възможността да покаже собственото си умение, собственото си отношение и да остави името си. Възможността да се създаде значещ текст с минимум средства (букви) е част от неговото самочувствие на книжовник. Ето още един пример със свиване на азбучния ред в трипеснец за вторника от седмицата след Петдесетница[35]:

Б	И	И
Д	В	И
И	Д	И
Ж	Д	Д
Б,Б	И	Б

Без да се спирам на възможните прочити на акростиха[36], ще посоча само това, че акростишният модел е съставен преди всичко от инициалите

---

[33] ***Никольский Н. К.*** О литературных трудах митрополита Климента Смолятича, писателя XII в., СПб., 1892.

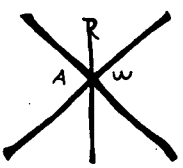
[34] Знам, че това определение би предизвикало възмущението на романтически настроените медиевисти, които ще посочат хиляди факти за "скромността" на средновековните книжовници. Всички тези факти обаче биха имали смисъл, ако се намираха извън традиционните формули и етикетността на средновековния текст. Ако авторът е бил толкова скромен, то защо все пак си е писал името, титлата и въобще защо е създал текст от собствено име? Спорът би бил безсмислен, ако не стигнем до общата договореност, че топосите трябва пунктуално да се разграничат от останалия текст, особено когато искаме да постигнем херменевтично менталността на средновековния книжовник.

[35] Неж. 141, л. 223b-223d.

[36] Например бди ж бє Дв^Ає бди; бже Дв^Аи бди, и пр.

И, Д, Б, а в порядък на изключение **В** и **Ж**.[37] Симптоматично е, че **И** се явява само чрез една лексема (**иже**). Освен това трипеснецът се предхожда от три стихири с инициали **Д**, а след него следват други три стихири, също с инициал **Д**. Следователно подчертаването на свиването на азбучния ред става и чрез рамкирането на акростишния модел с повторено тройно **Д** от стихирите (схемата изглегда така: **ДДД** – ред на инициалите на трипеснеца - **ДДД**). Подобно на митрополит Юстин, авторът на трипеснеца се е опитал да създаде свой значещ текст, употребявайки само три основни букви. Разчетени с традиционните им имена (според честотността им) **добро, иже, боукы**, а само като инициали - **бди; вижд б; бе д(авидовъ) жив (виж)** и други подобни варианти.

От казаното дотук се вижда, че азбуката и нейните знаци (букви) имат изключително голям потенциал за изразяване на понятия и митологеми. Още във византийската христология азбуката се свързва с вселената (като възникване и гибел, означени с началната и крайна буква - α и ω). Познатият Христов монограм е кратко, но изключително информативно онагледяване на това.



Четирите букви на комплекса говорят и за изначалната природа на Христос, и за саможертвата му[38], и за вселенската история, и за структурата на света, и за богочовешката същност на Сина... На практика представените букви дават неограничени възможности за експлициране на проблемите на

---

[37] Възможно е **Ж** да е допълнително внесено, доколкото във втора песен има един тропар повече.

[38] Интересно е, че общият вид на гръцката лигатура съвпада със славянската буква **Ж** – **живѣте**, която е тясно свързана със саможертвата на Христос.

христологията, космогонията, есхатологията. Тази свръхинформативност според средновековния мислител идва не от друго, а от особената същност на буквите. Те могат да са символи на структурата на света - Х (графиката на буквата може да се свърже с четирите посоки на света), на неговото начало и край - α и ω, на Христовото въплътяване - Р с удължена по вертикала хаста, на неговата двойствена природа (разделянето на Х от удължената хаста на две части) и т. н. Тази свръхинформативност дава възможност на по-късните книжовници да отбелязват съкратено най-важните понятия в своя текст чрез особени думи (думи под титла). Тези думи са едновременно най-важните и най-употребимите, което ги прави особено значими за текста (гъ, бъ, Хсъ, глати, дхъ, сти и пр.). Важното е, че най-същественият елемент в тях е първата буква, която на практика може да замести цялата дума. Така е например при всички варианти на думата "бог" - бъ, бго^м^, бга, бже, бгж и т. н., където началното **Б** не се променя за разлика от останалите, които могат да имат и правописни вариации. Следователно посочената буква има функцията на непроменлива величина, изразяваща същността на понятието. Тази устойчивост може де се е осмисляла като резултат от мистическа сила, която се изявява в тази първа буква (за да не се променя тя, нещо би трябвало да я крепи!). По тази причина при необходимост цялата дума се заменя с една буква, която напълно я замества и изразява. Такъв случай има в акростиха на Методий, където теснотата на акростишния ред е принудила автора да съкрати думата "бог" само до Б[39]. Такъв е принципът на съкращаване и на личните имена - отново в акростиха - от няколко специфични букви до само една - началната.

В своята палеография Е. Карски отбелязва два типични случая за писането на средновековния славянски книжовник: изнасянето на буквата над реда - дос^т^оинъıѧ - и писането на една дума само с една буква[40]. Типичният случай е когато названието на буквата съвпада с думата, която трябва да бъде изобразена - ѕ = ѕѣло, н = нашь - или когато названието на буквата е близко до означаваната дума: ѱ = пьси.

Друг пример е късната книжовна поезия, в която рефренът може да се изобрази само с началните букви на думите[41]:

---

[39] *Панайотов В.* "Пѣснь къ богоу пѣвамъ" - акростихове на св. Методий ? - под печат

[40] *Карский Е. Ф.* Славянская кирилловская палеография. Москва, 1979, с. 243.

[41] Публикувам част от песен от Областния архив в Прешов - по каталога на Клеминсън № MS 1287 - 18 век - Сборник. Песни и др. Подвързия - картон 160x96. Лист 153x88, различно

ИНА ПѢСАН

Кꙋдь моя драга ходе –

тꙋдь розмаринь ро–

ди, розьмарине

зелень ми цветь оу^х^

любезниї

Л. 6v

Га мига берємь вїк

и тꙋга мєдємь

р҃• з҃• м҃• ц҃• оу҃• л҃•

Мироть га мирише до

срца га принесє^м^

р҃• з҃• м҃• ц҃• оу҃• л҃•

Шестте думи на рефрена (дори възклицанието) **розьмарине зелень ми цветь оу^х^ любезниї** са отбелязани съкратено чрез шестте букви под титла **р҃• з҃• м҃• ц҃• оу҃• л҃•**.

Трябва да се каже, че този модел на съкращаване не е специфичен само за средновековието, а е една от особеностите на днешната разговорна и масмедийна реч, на административния език, на професионалните диалекти и пр. Съкращаването на първото име до начална буква е приета норма в много езици, а абревиатурите са част от всекидневието ни. Следователно от древността до наши дни съществува една непрекъсваща традиция някои думи (общоупотребими, сакрализирани или уговорени чрез контекста) да бъдат изразявани чрез една буква (обикновено първата).

Повторението пък на една и съща буква в началото на текста, фразата, стиха подчертава близостта на тези цялости, създава мистическа връзка между тях (особено ако не само първата буква, но и цялата дума се повтарят), навярно по простия силогизъм, че външният вид (графичната близост) означава и вътрешна близост, означава, че двете неща са свързани

текстово поле и брой редове на стр. По-голямата част е писан на славянски, но има на гръцки и румънски. Песните носят белезите на повлияната от фолклора поезия.

по някакъв магически начин[42]. Разбира се тази "мистичност" днес би могла да се отнесе към сложния въпрос за взаимоотношението между езика и мисленето, между езика и несъзнаваното. Тук не мога да дам изчерпателен отговор на проблема за генезиса и въздействието на графичните, фонетичните и лексикални повторения. Мога само да обърна внимание на факта, че в началото на славянската поетическа традиция (например в Кириловия "Проглас към евангелието") този похват функционира като акцент в текста, той привлича вниманието на читателя, бидейки специфична структура вътре в текста. Думите **даръ, слышите, слово** в цитираното съчинение привличат вниманието и на практика създават смислов ред, синонимен на основната теза в съчинението.

В по-късната поетическа традиция (например в "Молитва към Богородица" от Димитър Кантакузин) този похват се превръща в основен организационен принцип, който структурира строфиката на произведението.

И двата примера доказват, че в случая става въпрос не за някаква случайна употреба, а за съзнателно търсена тавтология, т. е. за похват, който има за цел да привлече вниманието на реципиента. Риторическите му корени са очевидни и всеизвестни от хайретизмите в прозата до поетическия звукопис, тавтологичните конструкции и пр.

Създавайки своя писмен текст, книжовникът участва в една мистична игра[43], чиято психологическа атмосфера е изцяло подчинена както на духа на майсторството, така и на ясното отчитане на неговите граници в рамките на канона (разбиран като съвкупност от правила за създаване на текста). Тук се срещат трите реки, трите стълба на средновековното словесно изкуство: духът, книжовникът и канонът. Първият, разбиран като творческо вдъхновение, но в смисъла на евангелското слизане на Светия дух над апостолите; вторият - като техническото оръдие на действието (в отделни случаи осъзнаващ се като artifex[44], майстор, овладял занаята) и неговите усвоени образци (третия), в чието перфектно спазване се реализира и майсторството му. Тук стигаме до изключително трудния въпрос за божественото внушение и неговата реализация в определени форми, т. е. доколко идеята идва със съответстващата й форма. От гледна точка на съвременната философия, те би трябвало да са взаимозависими, но работата е в това, че средновековният човек има друго понятие за връзките между духовната и видимата реалност и макар в много отношения те да са изоморфни, това не определя тяхното единство. Чисто априорно може да се предположи, че формалните

---

[42] Процесът на мислене е подобен на този, открит от Д. Фрезър при изследването на хомеопатичната магия.

[43] *Аверинцев С. С.* Поэтика ранневизантийской литературы. Санкт-Петербург, 2004, с. 188-189.

[44] *Еко У.* Эволюция средневековой эстетики. Санкт-Петербург, 2004, с. 194.

особености на текста принадлежат към техническата страна, към етапа на реализацията, а канонът е създаден от хората (заслугата на отците на църквата в това отношение не само не се отхвърля, но и се подчертава от църковните авторитети). Следователно в тази сфера всичко принадлежи на човешкото умение.

По-горе споменах за внушение, но малко от средновековните автори се блазнят от мисълта, че Светият дух слиза върху тях (подобно на апостолите) и те говорят (пишат) словата, които той им нашепва. Това би било твърде високомерно, самолюбиво мнение за собствената значимост (за личностната си ценност), опит да се самоизравни книжовникът с апостолите, което за средновековието е не просто абсурд - то граничи с богохулството. Затова в повечето случаи влиянието на св. Дух се разбира като "разрешение" за създаването на някакъв текст. В този смисъл това не е бурното творческо обсебване на поета, а по-скоро една всекидневна помощ при изнурителния и еднообразен труд на автора (съставителя, преписвача, преводача). Веднъж получил това "разрешение" обаче, книжовникът би могъл да представи своето умение (τεχνη) и да се прояви като достатъчно добър професионал - майстор. Интересно е, че в тази си проява славянският книжовник следва не Омировия образец (изучаването на Омировото наследство като че ли е постулат за византийското образование), а Виргилиевия - отнася творческото действие към себе си ("пея", "хваля" и пр.), т. е. не към действията на Св. дух[45], а към добросъвестния труд на човека. В това отношение крачката от античния, езически модел към средновековния християнски е по-сложна, отколкото простата замяна на обекта на похвала и поклонение.

[45] В античния "омировия" модел тази функция се изпълнява от музата: "О, музо, възпей..." - ***Омир***, Илиада, София, 1976, с. 25.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 249-263.

ГРАФИТИТЕ – ЕЛЕМЕНТИ ОТ ВИЗИЯТА НА СЪВРЕМЕННИЯ ГРАД

Ивелина Савова

(Ивелина Савова, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

1. Графитите – нерегламентираните надписи и рисунки на обществени места – са социокултурен феномен със своя история и съвременна идентичност. Те са вид субкултурна проява, свързана с дейността на определени индивиди и групи, и винаги се реализират като контрапункт на официалната култура. Графитите рушат норми и забрани и съществуват благодарение на толерантността на обществото към свободата на изразяването, от друга страна благодарение на безразличието и безнадеждността на борбата с тях, благодарение на безпаричието и невъзможността поради това да се овладее неприемливото надраскване на градските пространства.

Графитите са неделима част от съвременната урбанистична среда, но историята им се простира далеч назад във времето. По същество графити са скалните рисунки, оставени от праисторическия човек в пещерите (такива има например в пещерата "Магура" край Белоградчик), частните надписи и фигури по древните руини в Египет, в катакомбите и по форумите на класическия Рим, в древния Помпей, които археологията и епиграфиката систематизират и проучват.

В съвременната епоха в традиционния си вид графитите също са непретенциозни, набързо изработени на публични места изображения и надписи със социален, личен, спортен, любовен, сексуален и пр. характер. Те настойчиво привличат вниманието върху себе си през 60-те г. на XX в. и особено в началото на 70-те г., когато се отбелязва някаква "графитна треска", някаква ескалираща еуфория към графитопроизводство. Тази забележима творческа енергия се свързва с младежките субкултурни движения и музикални течения по това време в САЩ (пънк, рап, хип-хоп). Графитите стават част от хип-хоп-културата, очертават свое течение в нея и развиват специфичен изобразителен стил[1].

Като елемент от хип-хоп-направлението графитите се приемат като визуална интерпретация на рап-музиката. Неформалните улични младежки

[1] Редица младежи, които пишат за графитите в Интернет, редица журналисти, а и по-млади изследователи неоснователно свързват произхода на уличните графитни творения с Америка и с времето около 70-те г. на XX век. Те се позовават може би само на личната си осведоменост и пренебрегват сведенията на археологията и епиграфиката. Трябва да се отчита също, че и в съвременността графити е имало преди рапа и пънка, и то на много места извън САЩ. В този смисъл съвременните графити не трябва да се свързват единствено с хип-хоп-културата. С нея е свързано само тяхното взривно нарастване в ново време.

сдружения постепенно установяват определени графични изображения като свои специфични опознавателни знаци и ги използват, за да маркират територии. Всяка удобна повърхност в градските райони бива атакувана и ошарена с множество графити. С времето съществено се променя техниката на оформяне на графитите. От прости творения от няколко знака, направени набързо, авторите минават към все по-сложни изпълнения, докато се стигне до уникални многоцветни фигури, композиции и надписи със сложно преплетени букви и фантазна орнаментика. Все по-отчетливо започва да се изявява фигурата на автора на графити. От неизвестен уличен хлапак той става майстор, дизайнер на графити, артист със свое име, който дори подписва творбите си. Днес са известни имената на редица графитисти. След 1980 г. мнозина от тях започват да излагат творбите си в галерии, а някои откриват и собствени студия за графитен дизайн (интериорен и екстериорен). Започват и дебати за това, дали графити-продукцията трябва да бъде приета като част от изобразителното изкуство. В този си авторски и определено дизайнерски вид тя, разбира се, вече не е непретенциозно улично творение, а специфично графити-изкуство със свой творчески периметър и своя аудитория[2]. Графити-изкуството постепенно се легализира и получава официални изяви – организират се срещи и форуми на създатели на графити, на някои автори се възлагат официални поръчки за "естетическо освежаване" на градските пространства, за изготвяне на тематични пана, за стенописване на дискотеки и клубове. Интернет предоставя неограничените си възможности за изява на графити-артистите и за разпространение на техните творби.

От САЩ хип-хоп-графитите прекрачват (като явление) в много страни. В Интернет днес действат хиляди графити-сайтове, които публикуват фотоси на графити от различни места по света. Българските графитисти също са повлияни от хип-хоп-стила. Свободната енциклопедия Уикипедия публикува снимки на хип-хоп-графити от България, предлага и архив с работи на български графити-артисти, в който има и списък с имена на автори. У нас излезе и първата българска графити-книга, събрала работите на графитиста с псевдоним Nast, рисувани в периода 1995 – 2007 г.[3]

В съвременните ни дни графити-продукцията като че ли се йерархизира. От една страна, се развива едно елитарно ниво, на което работят творци в истинския смисъл на думата – графити-артисти, които създават изкуство par excellence. Тяхната дейност не се извършва тайно и нощем, най-малкото защото рисуваческата техника е твърде сложна и за "изографисването" на някои произведения понякога е необходимо повече време. Тези артисти именно са хората, чиито имена стават известни, които

---

[2] Вж. и *Б. Димиев.* "Графити" като феномен на масовата култура (между "вандализма" и "изкуството"). – Проблеми на изкуството, 2006, кн. 3.

[3] *Napalm Graffix.* Nast (Станислав Тодоров) – автор. София: Списание "Едно", 2007.

участват в изложби и конкурси, получават официални поръчки, издават фотоси с творбите си. От друга страна, има и второ, "масово" ниво, на което се работи традиционно – анонимни автори драскат набързо, обикновено по тъмно и тайно, като следват класическите изразни техники на жанра, свеждащи се до непретенциозно щрихиране на рисунките и спонтанно изпълнение на надписите. В най-добрия случай авторите рисуват с шаблон по-сложните изображения. Последното свежда графити-изкуството до своеобразна графити-конфекция.

В България за съвременните графити липсват данни извън обхвата на индивидуалната памет на хората от последните три-четири поколения. Спомените на по-старото поколение говорят, че и в епохата преди 9.IX.1944 г., и във времето на социалистическа България е имало графити с политическо съдържание, както и такива с по-"безопасна" тематика. Политическите графити са били "про" и "анти", но трайно са оставали да съществуват графитите "про" съответния режим, докато графитите "анти" веднага след появата им са били заличавани от властите. Ученическите години на днешното средно поколение носят спомена за битуването тогава (60-те, 70-те г.) на разнообразни графитни послания. Помним, че те се подвизаваха на чиновете в училище, на пейките в парка, по дървета, стени, врати, огради, в обществените тоалетни. Обичайна гледка беше някой да увековечи името си, издълбавайки го с ножче върху кората на дърво или изписвайки го на градската пейка. Постоянни теми бяха също оповестяването на футболни пристрастия ("Само Волов!", "Долу ЦСКА!") и издаването на "сърдечни" симпатии (тип "Румен + Светла = Вечна любов"). Момичетата трепетно изписваха по оградите имената на екранните си любимци (графити като "Ален Делон", "Гойко Митич", "Емил Димитров"), момчетата отдаваха предпочитание на имената на футболните си кумири и на любимите си индиански вождове, каубои и други герои от книгите и киното (тип "Гунди", "Гаринча", "Винету", "Зоро").

И все пак уличните надписи от времето на социализма приличат на капка в морето в сравнение с графитоманията, която се вихри в днешно време. Новите социални условия в страната са съпроводени с бум и в графитната продукция. Днес градският пейзаж е трайно замърсен с графити от всякакъв вид и форма, разточително изпълнени във всевъзможни цветове. А съдържанието им по тематика далеч надхвърля водещите теми на старите си посестрими. Характерно е например, че съвременните графити са много повече социално ангажирани. Бедността, цените, военните конфликти по света, малцинствените проблеми, екологичните проблеми, емиграцията, дори съдбата на кирилицата влизат осезаемо в тематичния репертоар на уличните писачи. В графитите вече има и много повече политика. Политическите кипежи и пристрастия в обществения живот намират адекватен по сила израз и по стените. И понеже никоя власт не си позволява да чисти нелицеприятните за нея улични писания, графитите остават да съществуват продължително време, натрупват се,

застъпват се един друг в многопластови палимпсести, отразявайки цветната палитра на българския политически живот. От друга страна, в съвременните графити има повече агресивност и липса на търпимост в сравнение с предишните. Днес по стените се изливат огромни заряди отрицателна енергия, остро се изразява социално недоволство, личен протест или просто антипатия към хора, събития, явления. Нетърпимостта е на всякаква основа – политическа, етническа, спортна, сексуална. Днес неприемането на Другия не се изразява просто с "долу", а направо със "смърт" или "на сапун". Друга отличителна характеристика е, че новите графити много повече проявяват липса на етически задръжки. Неприличните думи и рисунки сякаш са напуснали обичайните си обиталища в обществените тоалетни и са плъзнали по улиците. Физиологичните отделителни дейности и сексуалността вече не са табуирани теми и говоренето за тях в графитите е доведено до такива крайности, че някогашните графити се струват на човека невинни девици с бели корделки.

Като елемент от визията на съвременния град графитите естествено влизат в полезрението и на науката. Те предлагат атрактивни изследователски проблеми на редица научни области – социология, психология, етнология, културология, фолклористика, педагогика, лингвистика, както и на редица интердисциплинарни направления (социална психология, педагогическа психология, социолингвистика, психолингвистика). Българските изследвания върху графитите датират от началото на 90-те години. Графитните форми се третират по проблеми като цялостна група или се избира някаква обособена част от тях – графити от конкретно населено място, от определена символна постройка, политически графити, графити знаци и пр. Върху графитите са писали например Д. Варзоновцев, К. Рангочев, О. Тунчева, Р. Иванова, М. Иванова, П. Христов, Р. Шопов, С. Вълкова, Т. Ярулина-Тодорова, Л. Кръстев, М. Мизов, Б. Димиев[4].

2. По своето разпространение и изпълнение графитите битуват като забележима част от неформалната градска култура.

---

[4] Вж. напр. *К. Рангочев, О. Тунчева.* Графити – опит за анализ. – Български фолклор, 1994, кн. 4; *Р. Иванова.* "Всички жаби са зелени, само наша е червена" – графитите върху Паметника на съветската армия и Мавзолея. – Българска етнология, 1995, кн. 1; *М. Иванова.* Графитите като "медия". – Български фолклор, 1997, кн. 5-6; Научните и всекидневните схващания за съвременните български графити. – Български фолклор, 1998, кн. 4; Съвременните български графити-знаци. – Проблеми на изкуството, 2001, кн. 1; *Л. Кръстев.* Феноменът графити – психолого-педагогически аспекти. – Педагогика, 2003, кн. 8; *М. Мизов.* Мистериите на политическите графити. София: Авангард Прима, 2005; *Р. Шопов, С. Вълкова.* Graffiti War. – В: Проблеми на социолингвистиката. Т. 5. Езикът и социалните контакти. София: Международно социолингвистическо дружество, 1996; *Б. Димиев.* Цит. съч.

Графитните форми се появяват на всевъзможни публични места, като особено интензивно е струпването им в централните градски райони, както и на други места, където се събират или преминават много хора. Разполагат се върху всяка подходяща за писане и рисуване плоскост – по стените на обществени и жилищни сгради, по огради и врати, по тротоарите, по билдбордове, указателни табели и пътни знаци, по пейки, дървета, стълбове, по автобусни заслони и телефонни кабини, по контейнери за смет, по фургони, по електроразпределителни кутии, по паметници и паметни плочи. Графити се появяват и във "вътрешни" пространства – по вътрешните стени на сградите, в асансьорните кабини, в тоалетните, върху всевъзможни предмети от обзавеждането – чинове, маси, столове, радиатори, стълбищни парапети, первази на прозорци, а също тъй по стените и седалките във влакове и автобуси и т. н. Графитните продукти много често съжителстват един с друг върху една и съща повърхност, като понякога се застъпват и дори са трудно разграничими. Типично разположение на графитите в градската среда показват снимките в приложението.

Повърхностите, върху които се полагат графитите, са най-разнообразни. Работи се върху камък, тухла, циментови изделия, мазилка, керамични плочки, метал, дърво, пластмаса, плексиглас, гетинакс, кожени изделия, стъкло. Тези материали са сравнително устойчиви и изображенията върху тях се запазват по-трайно. Това ги прави предпочитани например пред работа върху хартия. Изрично трябва да се отбележи, че надписите и изображенията върху хартия не са графити, а се обозначават като бележки или плакати (каквито носят прикрепени към дървени дръжки например стачниците по време на митинг).

Средствата, с които се изработват графитите, са спрей за рисуване, боя, маркер, флумастер, химикал, молив, тебешир, въглен, остър предмет. Видът на използваните средства зависи от повърхността, върху която се нанасят изображенията, от големината им, от мястото, където се работи (напр. върху външна стена или върху училищен чин), а в крайна сметка и от това, което имат под ръка в момента създателите. Спреят е много удобен за работа и лесно се поема от всякаква повърхност. Той е основно средство за изпълнение на всички външни от сградите графити. Освен това големите по обем форми могат да се направят само със спрей или с боя (а не с химикал например). Боята също се нанася лесно, ако е подходящо опакована (напр. в тубички с пулверизатор). По-малки рисунки и надписи върху гладка повърхност могат да се правят и с маркер или флумастер. Химикал и молив по-рядко се използват в градски условия, но все пак употребата им не се изключва. Тебеширът е възможно, но непредпочитано средство, защото лесно се изтрива. Най-рядко използваното пишещо средство е въгленът. Той, подобно на тебешира, също е нетраен. Средство за изработване на графити са и различни остри предмети, чието естество може само да се предполага (нож, гвоздей, ключ, отвертка, метална пръчка, заострена част

на пълнител за химикал и под.). С тези предмети въпросният надпис или рисунка се издълбава или се изстъргва върху носителя.

За изработване на графити във вътрешността на сгради почти не се използва спрей или боя (освен ако сградата е необитаема) и това е една от очебийните разлики с "външните" графити. Основно се употребяват стандартни пишещи средства – маркер, флумастер, химикал, молив, и понякога остри предмети. За работа върху кожена повърхност (напр. по седалките в автобуси, влакове, заведения) най-удобно средство е маркерът или флумастерът. Такива инструменти, заедно с химикал и молив, са основните за писане и върху изкуственото покритие на вътрешните стени на влаковете, върху плотовете на новите чинове и маси в учебните стаи, върху керамичните работни плотове в лабораториите и т. н.

Цветовото изпълнение на графитите е невероятно пъстро. Срещат се всички цветове, които човек може да си помисли, и то в по няколко нюанса всеки. Декорацията на графитите е в черно, червено, синьо, зелено, бяло, жълто, оранжево, кафяво, лилаво, розово, сиво, сребристо, като най-чест е черният цвят, следван от червения, синия и зеления. Най-ярки в цветово отношение са графитите, изпълнени със спрей. Спреят очертава плътна, добре оформена линия, дава възможност за постигане на по-цялостен, триизмерен визуален ефект. От боите най-често се използва бяла, а химикалите са ограничени до син, черен и червен. Бели графити се създават също и с тебешир.

Графитите се оформят едноцветно или многоцветно. Едноцветни обикновено са надписите, но това не е закон, особено в многосъставните графити. Например в графита под номер 1 в приложението основната част *Gangstarr* е в червено, а инициалите *G.U.R.U.* в синьо. Ограждащата назъбена линия е в синьо, като контурът в долната половина е повторен и с червен цвят. С бяла боя върху червен тухлен фон е изпълнен графитът от пример 3, с черно – надписът от пример 10, с черно върху жълт фон – надписът върху десния контейнер от пример 4. Едноцветни често са и рисунки, напр. в черно е декориран графитът от пример 5, в синьо – лицето от пример 6, в бяло върху син фон е рисунката върху левия контейнер от пример 4. Многоцветните графити представляват комбинации от два, три и повече цвята. От двуцветните най-предпочитаните комбинации са червено и черно и червено и синьо. Например графитът от фотос номер 2 е червено-син, като контурите и орнаментите на фигурата са в червено, а вътрешното запълване – в синьо. Синият цвят не е полаган плътно, така че вътрешните части са наполовина светли – с естествения пясъчножълт цвят на каменната стена. Графитът от фотос 7 е също двуцветен – надписът е в черно, а знакът на анархистите (вписана в кръг буква А) – в червено. От единичните графити най-многоцветни са големите пана, които могат да се видят на много места в градовете. Техниката на изпълнение е подходящо цветно запълване (плътно или със светлосенки) на контурираните елементи на рисунката и тъкмо тук цветовото разнообразие и комбинациите на багри са

наистина впечатляващи. Друг тип многоцветие показват повърхностите, събрали върху себе си множество отделни графити. Тези графити обикновено са изпълнени в различни цветове, а и всеки от тях може да бъде многоцветен сам по себе си. Така цялата повърхност получава вид на цветна палитра, която пълни очите с уникална комбинация от ярки и жизнерадостни или пастелни и унили цветове. Например фрагментът, уловен на фотос 12, показва елементи в черно, лилаво, розово, оранжево, жълто, кафяво. Общият изглед на паметника, от който е този фрагмент, е още по-богат в цветово отношение. Мащабната композиция от централен постамент с основна скулптурна фигура и отделни скулптури и барелефи наоколо е цялата "ографитена" по всички достъпни части в неописуема амалгама от краски.

Употребата на цветовете в повечето случаи е произволна – според това, какво предпочита или има на разположение графитистът. В други случаи обаче определено се открива цветова символика. При политическите графити например надписите в подкрепа на определена политическа сила се декорират в характерните партийни цветове. Съответно унищожаването на "противниковия" надпис се прави с алтернативен цвят – надпис "БСП" се задрасква със синя черта, а надпис "СДС" – с червена. Винаги с черен цвят се изписват надписите на националистическия Български национален съюз (БНС), както и символът на партията – Y-образен елемент с две по-ниски прави черти от двете страни (вж. пример 10). С черен цвят се рисуват и неофашистките и скинарските знаци – правата или съответно леко наклонена вляво или вдясно свастика. Знакът на анархистите, обратно, винаги се рисува с червен цвят. С черно се изписва и дяволският знак – хексаграмата и трите цифри 6. Спортните пристрастия също се изразяват, като се използват клубните цветове на отборите. Така надписите "Само Левски!", "Само ЦСКА!" се изпълняват съответно в синьо и червено. Като предизвикателство към противниковата агитка се оценява обратното цветово изпълнение, напр. надпис "ЦСКА", оформен със син цвят.

Във връзка с разпространението на графитите е нужно да се отбележи още нещо. Едни графити се появяват на места със свободен достъп – във всякакви външни и вътрешни пространства в града; с оглед на това техните автори са неопределен контингент – група с неясни очертания. Такива графити могат да се нарекат всеобщи или "градски". Други графити се появяват в учреждения с ограничен достъп (училища, университети, казарми, затвори, предприятия) и техните автори са обособена и добре очертана група – това са хората, свързани с даденото учреждение (ученици, студенти, войници, затворници, работници в предприятието). Макар отделните индивиди – автори на графити в тези сгради – да остават неизвестни, те все пак се идентифицират с принадлежността си към конкретна група, запазваща се устойчива за определен период. Например за графитите в сградата на дадено училище е логично да се предположи, че са дело на ученици от училището (освен ако не допуснем, че учители също

драскат). Графитите, които са относително обособени по мястото си на поява и по възможните автори, могат да се нарекат "учрежденски". Те се разграничават според вида на учреждението на училищни, университетски, казармени, затворнически, заводски и пр. Такъв вид графити без съмнение са ценен материал, който "говори" много за социалната общност, която ги е създала[5].

3. Спецификата на графитите като изразни форми се свързва с тяхната неофициалност, нерегламентираност, нелегалност, анонимност, младежки характер, ситуационна обусловеност, актуалност, кратковременност, с характера им на душевен отдушник и средство за себеизява и себеутвърждаване на авторите.

Графитите са творения, появяващи се естествено и непринудено във връзка с някаква интенция за изява, и техният *неофициален характер* е първата им отличителна черта. Те са неинституционализирани изразни форми – зад тях не стои никоя официална институция, никаква властова или обществена структура не инспирира публично появата им или поне не поема отговорността за това. Графитите се реализират като неформална, на ежедневно ниво личностна или групова проява. Те могат да третират персонални или обществено значими теми, но всичко става през призмата на индивидуалния импулс и воля на създателите. Дори когато се касае за политически графити, обслужващи интересите на една или друга партийна формация, в типичния случай те са свободно дело на предани на съответната идея индивиди. Не е тайна, разбира се, че партийни централи, особено по време на важни кампании, изпращат свои "летящи отряди" да работят със спрейове нощем по градските улици. Но дейността на тези групи е също неофициална и минава "по сметката" на авторите на действително недирижираните политически графити. Все пак в глобален план не този вид прояви са определящи. Графитната продукция като цяло е спонтанна, неформална и институционално неангажирана.

Втора характеристика на графитите е тяхната *нерегламентираност*. Те са категорично забранени с общинските наредби за обществения ред. Например в "Наредба № 1 за поддържане и опазване на обществения ред в Община Шумен" се казва: "Чл. 1. Забранява се: а) ...; ...; ж) Писането и драскането на думи, текстове и знаци по фасадите на сгради, паметници, огради, обществени тоалетни, коридори, подлези и др." (вж. www.shumen.bg/index.html). Макар думата графити да не фигурира в документа специално, смисълът на забранителния текст е пределно ясен. А подобна формулировка има в аналогичните наредби и на другите общински съвети в страната. Нарушаването на забраните естествено е свързано със санкции за нарушителите. В някои страни писането и рисуването по

---

[5] Графитите в учрежденията с неограничен достъп на граждани (община, поща, поликлиника, данъчна служба и др.) са от първата отбелязана група ("градски" графити).

стените са законово определени като вандализъм и са известни случаи на съдебно преследване на нарушители. У нас за деянието не се предвижда наказателна отговорност. Санкции има, но те са символични – глоба, задържане в полицията, евентуално някой и друг шамар, както споделя в интервю графитистът Nast за ранните си години като райтър. Определено място има и общественото порицание. Авторите рискуват, ако бъдат забелязани, да получат гласно изразено неодобрение от граждани, понякога присмех. Наказания като забележка или мъмрене, включително и писмени, получават ученици или студенти, заловени на "местопрестъплението", а за войници например това може да е някакъв вид "непоряд" или лишаване от градска отпуска. Тези санкции, разбира се, ни най-малко не ограничават безконтролното драскане на всевъзможни места.

Непосредствено свързан с нерегламентираността е *нелегалният характер* на непрофесионалното графитно творчество. Авторите всячески се стремят да останат незабелязани от институционално овластените лица. Те работят тайно – нощем, под знака на тъмнината, или, ако мястото предлага достатъчно усамотение и прикритие, и денем, но винаги неявно, скрито, с постоянно внимание към околния "пейзаж" и с готовност за бягство или за прикриване на работата зад невинни занимания. През нощта се драска удобно в откритите райони. Има места обаче, на които не може да се пише нощем (напр. в обществени сгради), както и места, които и денем предлагат подходящи условия (напр. тоалетни, закътани части в парковете, по-слабо населени улици и райони, обекти по магистралите). Съвсем удобно е например за човека, седнал на пейка в парка, да надраска нещо върху нея въпреки преминаващите хора. В училище или университета удобно се пише по чиновете и банките дори по време на час. Естествено графити най-свободно се творят в самота, когато нищо не смущава работата на автора. Тайното създаване на графитите понякога има и конкретни личностни морални основания. Някои автори изпитват неудобство, че правят нещо, което не е разрешено, по-скоро се притесняват за впечатлението, което ще оставят у по-възрастните, у родителите си, у учителите, ако бъдат заловени. Затова, за да не ги помислят другите за невъзпитани и за да не променят отношението си към тях, те пишат по стените, но предпочитат да го правят тайно.

По-нататък идва *анонимният характер* на графитите. Графитните продукти типично се създават от неизвестен автор и това в редица случаи се посочва в самата дефиниция на обекта. Действително, създателите на графити оставят своите произведения на множество места, но те самите остават скрити за широката публика. По-важно е в случая като че ли какво се създава, а не кой го създава. Анонимността в редица отношения може да обясни крайностите, които някои автори на графити си позволяват – крайности в деструктивността, в агресивността, в пренебрегването на човешките морални норми. Анонимността освобождава авторите не само от страха от санкции, но и от страха да не накърнят приемливия си образ в

очите на околните. Разбира се, в редица случаи самият графит може да издава някои личностни характеристики на автора – да съдържа име или псевдоним, да разкрива предпочитанията му към музикален състав, спортен тим, политическа сила, да маркира принадлежността му към възрастова група, към субкултурна група (скинари, пънкари, рокери и т. н.), по почерка или по нещо в съдържанието да прави автора опознаваем за хора от близкото му обкръжение. Тези неща са естествени – всеки знаков продукт носи в себе си нещо от образа на създателя си. От друга страна, ако авторът създава графити пред погледа на други хора – членове на групата, съученици, минаващи граждани – той, разбира се, не е анонимен за тях. При разсъжденията върху анонимността на графитите се говори понякога за "планирана анонимност" (напр. у М. Иванова), за анонимност на различни нива – че графитите са анонимни за тези, за които трябва да са анонимни, а за други са частично анонимни или дори изцяло неанонимни. В този аспект на мислене може още по-дълбоко да се навлиза, но така или иначе, когато графитът се възприема като готов продукт, отделен от своя създател, той е анонимно произведение и това е, което всъщност има значение.

На следващо място трябва да се посочи спецификата на графитите като *предимно младежка изява.* Младежкият характер на непрофесионалните улични творения се посочва като една от най-важните им особености от почти всички изследователи. Все пак авторството на графитите не може да бъде ограничено само до хора от младото поколение. Показателни са цитираните от изследователите случаи, когато в момент на драскане по стените са залавяни хора на почтена възраст и дори със завидно обществено положение (като споделената от Р. Иванова история за щатския конгресмен, уловен от охранителните камери да шари нощем със спрей централата на своя опонент и осъден на 30 часа общественополезен труд в полза на почистването на града от графити). Съдържанието на редица графити също говори, че те не са дело на младежи. Например графитът "По-добре стар и червен, отколкото млад и син", видян в центъра на София в ранните години на посттоталитарните промени (цит. по М. Мизов), определено принадлежи на човек от възрастното поколение и това е безусловно за всички, които са наясно със ситуацията около българския демократичен преход. Освен това типът графити, каквото са политическите, в обичайни ситуации определено насочва към създатели с оформени и съзнателни политически настроения. Младежите, особено в тийнейджърска възраст, по правило не се интересуват от политика, а и младото поколение като цяло е като че ли аполитично (освен спрямо някои по-агресивни политически течения като национализъм, неофашизъм, анархизъм). В този смисъл е по-вероятно, че политическите графити се създават предимно от хора, излезли от юношеската възраст, хора в периода на късната младост, по-зрели или възрастни хора. Във връзка с тези факти да се ограничават създателите на графити само до младежи е неприемливо. По-вярно ще бъде да се говори, че графитите имат преобладаващо младежки характер, тъй

като основната част от тях се създават от тийнейджъри и младежи. Вероятната възраст на райтърите се посочва от изследователите в плаващи граници, но общо взето в обхвата 11-22 години. По-голяма част от графитите разискват и типично младежки теми – любов, секс, музика, спорт, училище, студентски/войнишки живот и под. Графити се създават и от момчета, и от момичета с известни различия в приоритетните теми.

Следваща специфика на графитите е тяхната *ситуационна обусловеност*. Уличните графитни творения са функция на определен социокултурен контекст, на определена дейностна и личностна среда, дори на определено материално обкръжение. Графити се създават в конкретни условия и само във връзка с тях могат да бъдат възприети и разбрани. Социокултурната ситуация и другите специфични предпоставки мотивират появата на графитите, предопределят съдържанието им, предоставят нужните за интерпретацията им сведения. Тези елементи са с конкретни времеви измерения и извън тях графитите безнадеждно губят стойност. Ако се запазят по-продължително, те имат значение като статистически единици, но съдържателно, ценностно и т. н. могат да бъдат частично или напълно деформирани, остарели или просто неразбираеми. Някои графити са непосредствено свързани с конкретен ситуативен контекст. Например надписът "House of pain" [Дом на мъката], положен на входа на училище, реализира комуникативната си функция именно във връзка с това си местоположение. Съответно надписът "Акано ли ти е, като не иде рейса?" добива конкретен смисъл с оглед на разположението му на автобусна спирка.

Във връзка с тези моменти стои и качеството *актуалност* на графитите. Графитните форми реагират спонтанно на всяко ново нещо в живота на обществото, на града, на групата, на отделния индивид. Всяка случка през деня, всяко впечатление, емоция, мисъл, идея може да провокира създаването на графит. И понеже случващите се неща се променят постоянно, затова графитите са винаги актуални изяви. Новите графити съжителстват със старите, докато сами остареят и отстъпят първенството на по-нови от тях. И така докато бъдат унищожени или сами се заличат с времето.

Това довежда и до въпроса за продължителността на съществуване на графитите. В типичния случай уличните творения се отличават с *краткотрайност*. Тук не се има предвид актуалността на тези форми, която, разбира се, е времево ограничена. Става дума за реалния живот на графитите, за тяхното физическо траене във времето. Макар да има случаи, когато графитните форми се задържат в обръщение по-дълго време, не това е стандартната практика. Ако не бъдат разчистени от властите, графитите могат да бъдат заличени от самите автори или други графитисти, за да отворят място на нови графити, могат да бъдат задраскани и направени неизползваеми от конкурентни автори и групи, а могат и просто да се повредят, да избледнеят, да се разрушат под действието на природни

условия или на трудовата активност на хората (ремонтни работи, измазване на стени). Начин за противодействие на окончателното "загубване" на графитите е повтарянето на един и същ графит на различни места в града. С това, освен че се покриват по-големи райони и се постига масирано натрапване на посланията на значителни групи от хора, се подпомага и по-дългото оцеляване на графитните продукти.

Във връзка със социалните функции на графитите трябва да се отбележи характеристиката им, че те представляват *някакъв вид отдушник*. Графитните творения дават възможност свободно да се изказват мнения и идеи; те изразяват мисли, чувства, желания, очаквания, стремежи, разочарования, които нямат излаз в официалната култура. Графитите са начин за освобождаване на потисканите страсти, на натрупаното у човека напрежение, на скритата агресивност, на враждебността към неща и хора, на дълбоко интимни преживявания и еротични импулси. Чрез графитите човек може да бъде "себе си" – освободен от необходимостта да е "добро момче/момиче", както очаква от него обществото, семейството, професионалната среда. В уличните творения човек е такъв, какъвто е. Заобикаляйки обществените санкции почти без риск за себе си, той вижда в графитите средство за "изпускане на парата", за лечебно изричане на онова, което е трудно да бъде задържано в душата, средство за постигане на вътрешно усещане за освободеност и удовлетвореност. Графитите са изключително прост начин да се заобикалят табута. Самото драскане по стените е предизвикателство към социалните норми – противопоставяне на обществения ред, правила и етични принципи, начин за отхвърляне на ценности, които не одобряваш и/или не разбираш, и за налагане на други, "свои" ценности. Графитите са отхвърляне и на етичните табута – вулгарните изображения и думи, инвективите и латриналиите са реакция срещу евфемистичната благопристойност, която обществените конвенции налагат.

Важно социално измерение на графитите е също, че те са *специфично средство за себеизява и за утвърждаване на Аз-а*. Всеки графит може да се приеме като едно символично "Аз бях тук". Често и прякото съдържание на графитите е тъкмо такова, напр. "Бойлера беше тук", "Оги беше тук", "Тук седя Зденко", "Това съм аз – новия Исус Христос". Графитите крещят своето "Аз бях тук" буквално от всяка стена. Изразените в тях възгледи и мнения разкриват пряко или косвено вътрешния свят на Аз-а, неговата самоидентификация и самооценка, отношението му към обществената среда. Графитните форми са начин авторът да заяви своето съществуване и да утвърди своята ценностна система. Те са също тъй начин авторовата личност да се отличи и да се наложи в определена среда или група със специфични методи – чрез нихилистично отношение към официалната култура и общоприетите ценности и чрез рушене на забрани. В тази среда аерозолната активност, която обществото като цяло отхвърля или не одобрява напълно, се приема

за стойностна, престижна е, цени се, прави човека значим. Графитите в крайна сметка са стремеж (не непременно осъзнат) да се остави видима следа – следа за присъствие на това място и в това време.

4. На графитите не трябва да се гледа само като на деструктивни и агресивни прояви. За обществото и за града те, както е очевидно при по-дълбокото им опознаване, представляват и определена ценност – с това, че изваждат наяве социални проблеми, потенциални конфликти, тенденции в индивидуалните нагласи на групи и личности. Така те дават основа за социологическите, политологическите, психологическите и други анализи и за превенциониране на евентуални негативни последици. При това не може да има съмнение, че е по-добре агресивните импулси да се изливат върху стените, отколкото да придобиват други форми. Графитите са ценни и като акт на освободеност на личността от социалните и други ограничения, като порив към самоидентификация и себеутръждаване, като израз на креативен импулс и на съпричастност към теми и събития. Графитните форми са част от общото социално взаимодействие и представляват медия, несъпоставима с никой от официалните комуникативни канали.

ПРИЛОЖЕНИЕ

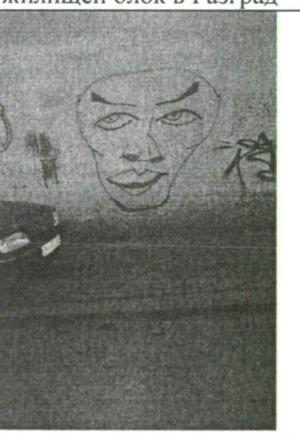
1. На страничната стена на театъра в Шумен

2. На страничната стена на театъра в Шумен

3. На стена на жилищен блок в Шумен

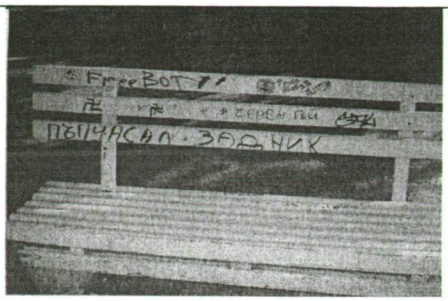
4. Край жилищен блок в Разград

5. На страничната стена на ламаринен павилион в Шумен

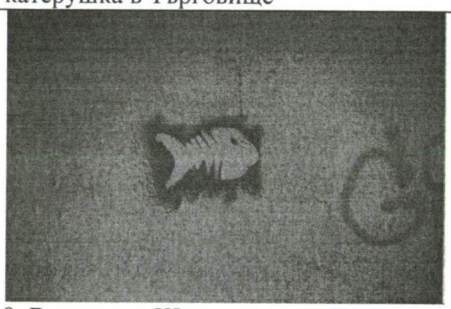


6. На задната стена на театъра в Шумен

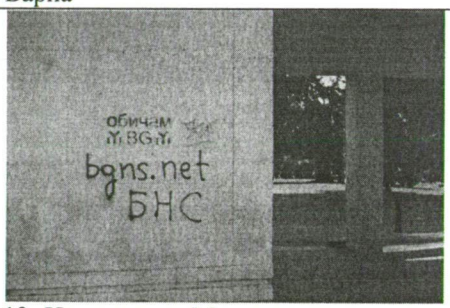
7. На циментовия постамент на детска катерушка в Търговище



8. Пейка в Морската градина във Варна

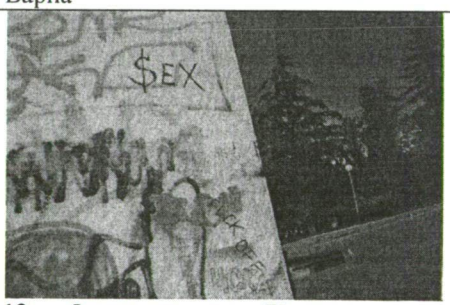


9. В подлез в Шумен



10. На входа на Морската градина във Варна

11. Фрагмент от войнишки паметник в Морската градина във Варна



12. Фрагмент от Паметника на свободата в Шумен

13. На банка в сградата на Университета в Шумен

14. На банка в сградата на Университета в Шумен

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 265-270.

АНЕКДОТЪТ В "МИТОЛОГИЯ СИНТИПА ФИЛОСОФА" НА ЕПИСКОП СОФРОНИЙ ВРАЧАНСКИ

Сава Сивриев

(Сава Сивриев, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

Както е известно, "Митология Синтипа Философа"[1] е текст с индийски произход. В персийската литература той е познат като "Синдибаднаме". В арабската – като "Седем везири". Във византийската – като "Синтип Философ"[2]. Епископ Софроний превежда от "греческого простого языка" на "болгарский краткий и простый язык". В превода той е направил промени, които правят текста на български различен от гръцкия текст на "Митология Синтипа Философа" (1744)[3].

Известно е, че след превода на своя език чуждото започва да се осъзнава като свое.[4] През ранното Възраждане, когато още няма текстове като тези, които сега наричаме литературата, едно от правилата за книжовност е най-познати истории да се разказват по нов начин, съобразно променящата се менталност на обществото. Така Константин Огнянович в 1833 г. издава, в превод от сръбски език, просвещенска версия на житието на Алексий човек Божий. Това е един от най-познатите житийти разкази след IV век – както в книжнината на латинския запад, така и в книжнината *на гръцкия и славянски изток*. В началото на XIX век в превода на К. Огнянович житието на Алексий вече е в стихове. Това е явен знак за модерна изказност, а Алексий, в тази версия, е изпълнил още в ранните си години всички предписания за знание и наука, такива каквито те са според рецепцията на Просвещението в славянския православен югоизток.

Просвещенската версия, с обработката на сюжета на "Митология Синтипа Философа", с избора от гръцки на именно този, а не на някой друг текст във Втория Видински сборник (сборник със смесено

---

[1] "Митология" в този текст е със значението на слово, разказ, история за Синтип.

[2] **Киселков,** В. Софроний Врачански. Живот и творчество. София, 1963, с. 139.

[3] **Алексиева,** А.Преводните повести и романи от гръцки през първата половина на XIX в. (до Кримската война). // Studia balcanica, №8, 1974.

[4] Така записалият приблизително 15 века преди Христа Петокнижието св.пророк Моисей, бидейки евреин, е писал за евреи. Книгите имат особеностите на бита, културата и нравите на еврейското общество. То е много по-различно от нашето. И пишейки, едва ли е предполагал, че Петокнижието може да бъде четено на български от българи след 1991 г. И обратно – четящият Петокнижието българин ориентира четенето към представите на своята култура, нрави на обществото и това, което по-малко го интересува, е кой е авторът на онова, което чете, какви са битът и нравите на евреите по времето на Моисей. Според механизмите на културата – към чуждото почти винаги се прилага стратегията то да бъде превърнато в свое.

съдържание), прави книгата, отчитайки оная представи за книжовност, самостоятелен книжовен труд. От всичко, което пише, епископ Софроний печата само своя "Неделник". Явно, единствено този свой сборник с проповеди той е считал за ценен. И не е сгрешил. Сборникът има осем издания до 1923 г. Превръща се, според *популярната си рецепция*, в така нареченото "Софроние". Но той не е литература, а словото на архиерея *за* пътя *за* спасението на човека. Тези слова се четат в църква, след литургия, което ги прави да са святи, с особено предназначение за сакралния живот на човека. "Митология Синтипа Философа", въпреки поучителния си характер, няма как да бъде четена в църква. Тя съдържа в себе си литературност, но не в това е проблемът, а в друго, че сборникът визира битовия, а не сакралния живот на човека. В сборника са разказани и анекдоти за лукави жени и лековерни мъже. Те не могат да бъдат разказвани в църква, след литургия, поради това, че поведението на мирянина или на духовника не може да допусне кощунствено деяние *или словесност* в това място за молитва, надежда, покаяние и святост.

Повествованието на "Митология Синтипа Философа" е сложна система на разказ в разказ, в които разкази са вписани и интересуващите ни анекдоти. Те са за неблагочестиви жени. Лукавството и уменията в лукавството на тези жени се представя в противовес на също толкова разкази, в които е показана благочестивата и целомъдрена жена. Разказите са на философите, съветници, които искат да вразумят царя. Той, по внушение на една от жените си, иска да умъртви своя единствен син, раждането на когото е чакал с години. Сина си той е пратил да учи мъдрост при Синтипа Философа. Жената на царя увещава царския син, дал обещание да мълчи седем дни, да се ожени за нея, а тя с отрова да умъртви стария и немощен цар. Благодарение на разума и просветеността, на мъдростта, благодарение на учителя Синтип Философ, на ученолюбивия и възприемчив син, благодарение и на опита на придворните философи, *се подминават тези, отварящи се врати, все от най-класически престъпления.* Дотук няма нищо смешно.

Разказите обаче, в които съпругите надхитряват лековерните си съпрузи, са впечатляващи.

Един мъж имал папагал, който говорел с човешки език. На папагала той поръчал кога го няма в дома му, да му варди стоката, и да гледа какво ще прави неговата жена. Когато се върнал в дома си, узнал от папагала, че при нея всяка нощ дохождал "някой си Миху и курвел със нея". Щом научил това съпругът, сърцето му изстинало към жената, и не искал вече да "се смеси със жената своя". Жената се разгневила и се замислила. Дошла нощта. Тя взела кафеза с птицата, близо до кафеза турила една ръчна воденица, която въртяла. Сложила пред очите на папагала едно огледало, покрила му очите, за де не гледа на друга страна, и да му се вижда, че бляскат мълнии, и сложила един мокър сюнгер над главата му, да му капе

цяла нощ. Когато се върнал съпругът, папагалът казал, че цяла нощ бил дъжд, гръм и светкавици. Мъжът се уверил, че папагалът лъже, тъй като тая нощ не бил дъжд и гръм, та не приел и онова, което узнал от папагала за Миху и за жена си. Така била възстановена семейната любов.

Друга жена имала любовник воин, но харесала и неговия слуга, и се "смесила" с него. Тогава в дома й идва нейният любовник. Тя крие слугата от любовника си във вътрешността на дома, но идва и нейният съпруг. Тогава тя накарала любовника си да излезе от къщата със гола сабя, и да я псува. А на мъжа си казала, че този воин се разлютил на своя слуга и иска да го убие. Слугата едва успял да намери *убежище в дома им.* От вътрешността на дома наистина излязъл и слугата. Съпругът бил възхитен от доброто, което жена му сторила на "того чуждаго сиромаха".

В третия разказ, докато една жена "учини сас бакалина курварство", в кърпата, вместо ориз и захар, които тя купила от същия бакалин, й слагат пръст, и когато носи тази пръст на мъжа си, и той я пита какво е това, тя казва, че я ритнал кон, погубила парите и прибрала пръстта, за да я пресее и да намери парите. *И тук семейното щастие се поддържа от образа на благоразумност, който жената създава за себе си.*

В четвъртия разказ жената склонява да "се смеси", в отсъствието на съпуга си, с обикнал я млад момък, но вместо него, при нея водят собствения й съпруг. Тогава тя "биеше ся главата", "сас слези" дума, като раздира дрехите си, че вече не вярва на клетвата за вярност на своя съпруг, че у неговите думи няма истина и че не го иска вече да й бъде мъж "и за многое време показуваше себе, като е сердита зарад тая работа. Докле похарчи много жълтици муж ея, та и направи златия дрехи и хариза и ги и тогава учини".

В петия разказ една лукава баба-сводница прави така, че разумна и почтена жена с измама е принудена да удовлетвори желанието, което има към нея един "безчинний курварин", след което е върната в своя дом при съпруга си.

В шестия разказ една жена приготвила ястие за своя мъж, който орял на нивата, но на път към него минала през една гостилница. Там почивали "человеци путници" и като я виждат, задържат я, всички се "смесват" с нея и изяждат ястието, приготвено за нейния мъж, като оставят само една сладка баница. Той я пита защо само това му носи, а тя му отвръща, че през нощта е сънувала сън, и че съногадателят я е посъветвал да направи "една пита със мед размесена", и да я даде на мъжа си да я изяде, за да им се разминат лошите събития, които биха могли да им се случат. Нейният съвет към мъжа й е да яде питата с желание.

Седмия разказ е за един мъж, който обиколил света, за да запише всичките женски дяволии, но след като получава един добър урок от една жена, хвърля в огнището събраното с толкова много труд, защото разбира,

че не е успял да изучи женските дяволии и лукавщина и че "никой человек не е возможен да разумей и да узнай на жените злината и лукавщината".

Така събрани, разказите съставят един нов текст, в който ясно личи повествователен инвариант. Съпружеската вярност и любов се нарушава, след което, благодарение на женското умение, а и на лековерието на мъжа, порядъкът в съпружеството се възстановява. Това става чрез създаване на илюзорна действителност за любов и вярност, т.е. чрез изграждането на един нов свят, благодарение на женската съобразителност, но в който свят няма вече съответствие между видимото и действителността. Той е една видимост. Отношението към това несъответствие е *смехово*. Съпружеският живот е анекдотичен, поради това че е мним. Той е подобие. И обезсмисля въобще законът и философията на любовта, на която се основава съществуването въобще.

Причината за това са най-различни, но най-очевидните са неовладени емоции. Женските персонажи в Синтипа философа робуват на емоциите и желанията си. Това робуване не е в съответствие с вроденото априори достойнство и свобода и за да прикрият робуването, те създават видимост за достойнство и свобода, но чрез това, което епископ Софроний нарича лукавство. Но лукави са и мъжете, тъй като "смешението" обикновено се извършва от двама души.

В историята на българската книжовност анекдотите в "Митология Синтипа Философа" изглежда са първото *смехово явление*. Чрез смеха обикновено, но във възможните светове се принизява, отстранява или унищожава онова, което не може да бъде отстранено в действителния свят. Българската средновековна култура не познава смеха. Смехът не познава и времето на епископ Софроний. Както се знае, Вторият видински сборник остава в ръкопис. "Житие"-то на Софроний, което също е разказано чрез смешното и на места абсурдното, също остава в ръкопис. Единствената книга, както вече бе отбелязано, която отпечатва, е "Неделник"-ът. Това е сборник с проповеди. Присъствието на смеховото в него е недопустимо.

Явно е, че в началото на XIX век смеховото все още е в периферията на книжовните текстове на епископ Софроний, че все още то не е част от културата на времето или обратно – културата в това време не допуска в своето публичното пространство присъствието на *смеховото?* Това е обяснимо. В началото на XIX век светската култура на Българското възраждане все още *не е построена*. Тя, според природата си, предполага в себе си присъствието на смеховото. Осмиването на явленията от света и човека. Приблизително след 40-те години на XIX век светската култура се отделя от християнството. Това, че *смеховото* е един от конструктите на културата, добре личи в стоящото в началото на всички светски и нови начала творчество на Петко Р.Славейков.

В 1844 г. Христаки Павлович превежда и издава в Будим "Баснословие Синтипи философа", а в 1854 г. Н. Йоанович го преиздава.[5] Явно едва в това време вече книгата има своята публика и своята светска необходимост.

Християнството, и в най-широкия смисъл на думата – християнската култура, не предполага смях. Не предполага осмиването на творението и на тварната природа на човека, създадена подобна на Божията. *Осмиването на Твореца, защото Бог поругаван не бива.* Така в издадения през 1989 г., по повод на 250-годишнината от рождението на св. Софроний епископ Врачански, юбилеен сборник "Катехизически, омилетични и нравоучителни писания" в Синодално издателство от Втория видински сборник са приложени само два текста – "Краткое нравоучение" и "Слово за поставление новаго архиерея". Смехът също не е част от светостта.

Разказаните като анекдоти сюжети за "лукавите" жени във версията "Митология Синтипа Философа" на епископ Софроний Врачански имат пред вид прелюбодеянието, наричано от него също така "конский бяс", "конский похот", "курварство" и пр. По проповедите и поучителните слова, в зависимост от това, на какво проповедникът спира вниманието си, защото проповедта е подвижна и се наглася съобразно онова, което е най-очевидно и проблемно в обществото, може да се възстанови битовата и нравствената картина на времето. Повечето от измамените мъже са търговци.[6] Със сигурност търговецът в онова време представя културата на града. Той е положителен социален герой на времето. В неговите ръце е ценността на времето – парите. Търговецът спомоществува културата, книгоиздаването. Както пише и преп. Паисий, търговецът е ценен и почитан в обществото, той е част от неговия елит. Парите и съзнанието за принадлежност към елита на обществото му създават и нова идентичност.[7] Според нея търговецът знае своята ценност, а ценността иска и своята свобода. Това естествено води и изкривяване на нравственото пространство, поради доверието към светски истини.[8] Според нормите на новата градска култура, а не според нормите на християнството, вероятно вече е била допускана известна свобода на личното поведение. Била е допускана антропоцентричност, по правата на която са били възможни и мимолетните

---

[5] Текстологичната съпоставка между превода на епископ Софроний и превода на Христаки Павлович би била интересна с оглед на разбирането на отношението към смеховото в началото и в средата на века.

[6] Дали те са търговци и в протографа на книгата, дали, бидейки търговци, те подхождат към социалната ситуация от началото на XIX век, или са пригодени от Софроний, е отделен въпрос.

[7] Парите, впрочем, са основна тема в "Житие"-то на Софроний.

[8] Примери от подобен род могат да бъдат прочетени на много места още в книгите на Стария Завет. Така причината за разделянето на Израилско царство и на Иудейско царство при сина на Соломон Ровоам са парите, овладяването на които е причина за светско поведение, различно от следването на нравствения закон.

пориви на емоциите, а след тях и щенията на плътта. Така в тези анекдотични побългарени разкази четем за деянията и лукавствата на жени и на обичащите жените мъже.[9] След прелюбодеянието и след създаването на видимостта за семейна вярност, бракът се превръща в подобие и в проблемен живот, тъй като той вече е изместен встрани от предназначението и замисъла си. Въобще анекдотичното в "Митология Синтипа Философа" е отнесено не към добродетелността, а към отклонението от нравственото правило. Така чрез смеха не се осъжда човекът, а се показва отношение към отклонението от нравственото правило. *И това отклонение се отстранява чрез смеха.*

Смехово е отношението към подобията въобще във времето на XIX век – в много текстове, като "Ловчанският владика" на Т. Икономов, "Контето" на П. Р. Славейков, в прозата на Л. Каравелов и Хр. Ботев.

Участници в анекдотичното събитие в "Митология Синтипа Философа" също са сребролюбиви баби, а и врачки, с което, показано от друга гледна точка, лукавството се удвоява.

И така анекдотът в "Митология Синтипа Философа" е в периферията на книжовността на епископ Софроний Врачански. В началото на века смехът още не е станал част от културата на Българското възраждане. Причината за това е, че в това време културата все още няма светски характер и не е отделена от християнството. *Смеховото* в "Митология Синтипа Философа" е ориентирано към показването на примери на отклоненията от нравственото правило.

---

[9] В плана на типологията може да се отбележи също, че анекдотът прониква и става част от руската култура във втората половина на XVIII в.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 271-284.

МЕТАИНФОРМАЦИОННЫЕ СТРУКТУРЫ В ФАТИЧЕСКОЙ ФУНКЦИИ В БОЛГАРСКОЙ РЕЧИ

Марияна Стефанова

(Марияна Стефанова, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

1.0. С середины прошлого века внимание исследователей различных областей привлекает металингвистическая и метакогнитивная проблематика. В последние десятилетия формируется антропоцентрическая парадигма в лингвистике и гуманитарных науках, и основное внимание сосредотачивается на *действующем языковом субъекте*. Именно поэтому акцент делается на речевую деятельность субъекта, что требует *диалогического подхода к языку*, а также разграничения понятий языка и функционирования языка[1]. Все это приводит к расширению термина лингвистической компетенции до *коммуникативной компетенции*[2], включающей не только знание правил языка, но и правил употребления языка при речевом общении (то есть правил о том, когда говорить, молчать, как обращаться друг к другу и пр.).

1.1. Диалог является основой речевого общения, а *фатическая функция* речевых элементов обеспечивает поддержание этого общения.

Именно эти языковые сообщения, имеющие в качестве основной цели *начало, поддержание и окончание* языковых сообщений, являются объектом нашего исследования. Их мы воспринимаем в качестве метаинформационных структур, выступающих в языке в фатической функции. Прежде чем перейти к рассмотрению вопроса о разновидностях и характерных особенностях указанных метаинформационных структур, необходимо остановиться на их специфике и отличии от информационных структур.

2.0. Человек – это и субъект и объект в области гуманитарных исследований, граница между ними осознается лишь на функциональном уровне и возникает в процессе деятельности, метакогнитивной по своей сути[3]. Между лингвистическими и металингвистическими фактами имеются фундаментальные различия. Объект исследования металингвистики выходит за рамки традиционной лингвистики, при этом лингвистические и металингвистические факты не смешиваются друг с другом. По мнению Михаила Бахтина, лингвистика и металингвистика

---

[1] Holquist 1983: 311; Dark, Holquist 1984:222.
[2] Hymes 1984.
[3] Кашкин 2002:5.

изучают речь с различных точек зрения и дополняют друг друга[4]. Лингвистика рассматривает предложение в качестве единицы языковой системы, а высказывание – в качестве единицы речевого общения. Объектом же металингвистики выступает речевое общение и возникающие в нем диалогические отношения, а под высказыванием понимается то, что можно назвать репликой в диалоге, включая и многозначительное молчание, которое представляет позицию субъекта речи[5].

Диалогические отношения возможны не только между высказываниями (или репликами-стимулами (РС) и репликами-реакциями (РР)), но и диалогический подход применим по отношению к любой значащей части высказывания, даже к отдельному слову, если оно воспринимается не в качестве безличного, а в качестве знака чужой смысловой позиции, представителя чужого высказывания, тогда, когда в нем „слышен чужой голос", голос, не принадлежащий автору. Указанный чужой голос, или логика чужой точки зрения, и есть логика диалога.

Таким образом, „диалогическая идея" не является принадлежностью одного человека, а всех участников диалога, она есть незавершенная идея, или сложное событие, развивающееся в диалогическом столкновении различного количества коммуникантов. "Идея" в диалоге хочет быть услышанной, понятой и влекущей за собой реакцию других „голосов". Диалогическому взаимодействию (по М. Бахтину) сопутствует еще один феномен – полифония, то есть равноправное звучание множества голосов в диалоге. Отсюда следует, что любой диалог предполагает наличие индивидуального и независимого голоса каждого коммуниканта.

В этом смысле металингвистические структуры являются не столько структурами языка, сколько *частью речевой деятельности носителей данного языка.* Мы принимаем положение, что металингвистика - это методологический подход[6], изучающий те стороны языка, которые остаются за рамками структурной лингвистики. Что касается онтологии языка, то верно, как подчеркивает М. Ляхтиэнмяки, что любое высказывание содержит в себе два полюса. С одной стороны, высказывание характеризуется пространственно-временной уникальностью, которая делает его индивидуальным и неповторимым. С другой стороны, высказывание предполагает естественный язык, то есть общепонятную знаковую систему, гарантирующую взаимопонимание при интерактах[7]. Кроме того, существует и метаязык, объектом которого является содержание (или высказывание) на естественном (первоначальном, объектном) языке.

---

[4] Бахтин 1994:395.
[5] Бахтин 1996:176.
[6] Кашкин 2002:4.
[7] Ляхтиэнмяки 2002:62.

3.0. Понятие метаинформации имеет свои корни в логике и возникает в результате разграничения предметного (естественного) языка от метаязыка. *Мета-* происходит от греческого *„среди, через, после, между"*, а в качестве префикса, в большинстве случаев, употребляется в значении „дефиниция или определение". В то время как в некоторых префиксальных употреблениях означает *„изменение"*, например: метаморфоза, в других – несет в себе семантику *„фундаментальный, подробный, всесторонний"*. Отсюда и производное слово *метаинформация*. Метаинформация - это знание об информации, являющейся любым содержательным заключением, которое может обобщить все, которое информирует[8]. Например, если какая-либо статья воспринимается в качестве вида информации, то ее заглавие, структура, связанная с ней тематика выступают примерами метаинформации. Указанный термин иногда употребляется как синоним лексемам *метафакты* или *метаданные*.

В качестве универсального языковой код способен передавать оба вида содержательной информации: и языковую информацию, и метаязыковую информацию (или *метаинформацию*). Создаваемый самими говорящими метаязык можно назвать метаязыком реплик-стимулов, так как он последовательно раскрывается в диалоге (как самой естественной форме реализации коммуникации), где реплики-стимулы соотносятся с репликами-реакциями так, как соотносится метаязык с языком объекта[9]. Языковое высказывание, и даже сравнительно небольшая часть его, обычно представляет собой тесную связь информации и метаинформации, точнее сказать их смесь, что можно проиллюстрировать на примере множества высказываний литературно-разговорной речи (ЛРР). Используемые в статье примеры взяты из курсовых работ по дисциплине „Металингвистика и метаинформация", включенной в учебную программу магистратуры „Лингвистика" на факультете гуманитарных наук Шуменского университета имени Епископа Константина Преславского. Рассмотрим следующие высказывания в репликах-стимулах:

(1) РС: - ***Приятел, нали разбираш*** *– не мога да те поканя.* (русск. **Дружище, ты ведь понимаешь,** я не могу тебя пригласить)

(2) РС: - ***Да знаеш, братче****, ти си ми най-добрият приятел.* ***Нали така***? (русск. **Да, знаешь, браток,** ты мой лучший друг. Так ведь?)

(3) РС: - ***Вярвай ми****, мисля за теб.* ***Така да знаеш.*** (русск. **Поверь мне,** я думаю о тебе. **Знай об этом.**)

(4) РС: - ***Виж сега****, ти тук си излишен.* (русск. **Знаешь,** ты здесь лишний)

---

[8] Banczerowski 2000:138.

[9] Гвишиани 1990.

(5) PC: - ***Да не прозвучи грубо**, но той е долен лъжец.* (русск. **Пусть не прозвучит грубо**, но он подлый обманщик)

Базируясь на приведенных репликах диалогов, выясним: 1) что в них составляет информацию и что – метаинформацию и 2) как разграничиваются метаинформация и информация в высказываниях.

3.1. Информация в указанных репликах-стимулах есть новое знание с точки зрения получателя, которое подающий (говорящий) передает посредством своего высказывания. В первом высказывании информацией является *„не мога да те поканя"* (русск. не могу тебя пригласить), во втором – *„ти си ми най-добрият приятел"* (русск. ты мой лучший друг), в третьем – *„мисля за теб"* (русск. я думаю о тебе), в четвертом – *„ти тук си излишен"* (русск. ты здесь лишний) и в пятом – *„той е долен лъжец"* (русск. он подлый обманщик). Метаинформация в указанных репликах стимулах - это то, как говорящий сообщает новое знание получателю высказывания. В первом примере - это: **„приятел, нали разбираш"** (русск. дружище, ты ведь понимаешь), во втором – **„Да знаеш, братче, ...Нали така?"** (русск. Да, знаешь, браток, ... Так ведь?), в третьем – **„Вярвай ми... Така да знаеш"** (русск. Поверь мне .... Знай об этом), в четвертом – **„Виж сега ..."** (русск. Знаешь, ...), а в пятом – **„Да не прозвучи грубо"** (русск. Пусть не прозвучит грубо). Пять указанных метаинформационных операторов подготавливают слушающего к приему информации и представляют собой своеобразный переход к сущности того, о чем хочется сказать. Но если отсутствует информационный компонент, то тогда вообще это общение не будет коммуникацией, а просто говорением ради говорения.

Можно утверждать, что рассматриваемые метаинформационные структуры (элементы или операторы), которые могут начать, поддержать или прервать процесс передачи информации, образуют меньшие или бóльшие части в информационном поле высказывания. Таким образом отделенные метаинформационные структуры объединяются на определенном отдельном уровне и образуют свою цепь. На практике так формируется и речевое высказывание, содержащее в себе информационное и метаинформационное поле.

3.2. Проанализируем на примерах разграничение метаинформации и информации. Например: (6) PC: - *Дискусията вече е започнала* (русск. Дискуссия уже началась).

(7) PC: - ***Смятам**, че дискусията вече е започнала* (русск. Я думаю, что дискуссия уже началась).

В первом высказывании содержится такая информация (или новое знание), которая сообщает факт, т.е. относится к фактическому положению вещей реального мира. Но, если поставим это сообщение в модальную рамку, при которой сказуемое выражается с помощью

метаинформационного глагола, такого как *мисля, смятам, вярвам, предполагам, очаквам* и т.д. (букв. думаю, считаю, верю, предполагаю, ожидаю), то высказывание, уже кроме информации, будет содержать и метаинформацию[10]. Так обстоят дела во втором высказывании, в котором сообщаемое не относится непосредственно к реальному миру, не передает фактическое положение, а является принадлежностью такого возможного, виртуального мира, который существует только в наших мыслях, наших в представлениях. В данном случае метаинформационный глагол *смятам* (букв. считаю), с одной стороны, отражает оценивающую модальность, т.е. имеет семантику „то, что говорю – не факт, а только возможность", а с другой стороны – в качестве компонента метаинформационного поля связывает следующие за ним части информации[11].

4.0. В ряде предыдущих статей[12], касающихся вопросов языковой коммуникации, уже шла речь о метаинформационных структурах, играющих важную роль и выполняющих собственные функции в языковом общении и, соответственно, в текстовой организации, напр. функция иерархии, связи, коррекции и др. Наше внимание в этот раз привлекли те метаинформационные структуры в поле информации болгарского фатического общения, основной фукцией которых в языковой коммуникации является выражение учтивости, вежливости (или этикет). Именно при фатическом общении, – как пишет А. Пачев, - существует использование определенных речевых выражений, фразеологизмов и др., которые употребляются для установления или поддержания определенного типа социального контакта, *для выражения учтивости* (курсив мой - М. Ст.) и др., а не для передачи определенной (референциальной) информации[13]. Будем считать, что слово „фатический" в переводе с греческого языка на болгарский означает *говоря,* а атрибутивное словосочетание „фатическая функция", как пишут Д. Добрев и Е. Добрева, - термин Б. Малиновского, посредством которого характеризуется использование языковых выражений как средств обмена *ритуальными формулами* (курсив мой – М. Ст.) с целью поддержания коммуникации[14]. Именно эти ритуальные формулы, как структуры (или выражения) этикета в диалоге, являются основными метаинформационными операторами, они выполняют фатическую функцию, обозначающую *появление, поддержание и окончание* коммуникативного контакта. Эти структуры, по причине своей конвенциональности, причисляются к основным принимающим интеракцию клише. Они присутствуют в любом этнолингвистическом

---

[10] Стефанова 2002:190.
[11] Стефанова 2004:129.
[12] См. Стефанова 2001 – 2004.
[13] Пачев 1993:379.
[14] Добрев, Добрева 1993:151.

общении в качестве ритуальных универсалий. В значительной степени различие в человеческих обществах обусловливают и различия в языковых контактах, при этом, различие зависит как от принадлежности к данной культуре, так и от взаимоотношений в данном языковом сообществе.

Метаоператоры для поддержания культуры речевого общения являются не только структурами, взятыми из языка, выбор и употребление которых несет определенную метаинформацию в поле информации, но и в определенном смысле „конкретными абстракциями"[15] для языковых действий: приветствие, прощание, просьба, благодарность и т.д. Среди болгарских структур этикета насчитывается двенадцать[16] тематических ситуаций языковых действий: 1) обращение и привлечение внимания; 2) приветствие; 3) прощание; 4) извинение; 5) благодарность; 6) просьба; 7) поздравление; 8) пожелание; 9) приглашение и предложение; 10) знакомство (или представление); 11) сочувствие и соболезнование; 12) комплимент.

Действительно, все языки содержат элементы, слова, фразы, которые не поддаются обычному семантическому или грамматическому анализу, а могут быть описаны адекватно лишь посредством употребления их в соответствующей ситуации, как например „thank you„ „all right„ „OK", „please„. Вот почему во многих словарях указанные элементы не переводятся на соответствующий язык, а приводятся примеры их употребления[17]. Это отдельные формулы определенного национального этикета, а любой национальный знак этикета, кроме референции семантики тематической группы подобных знаков в соответствующем этикете, дает сам по себе и метаинформацию в речевом высказывании языковых индивидов. Именно поэтому формулы этикета (слова и фразы), закрепленные в соответствующем языке, становятся метаязыковыми моделями для языковых субъектов, говорящих на данном языке. Можно обозначить такие модели в болгарском общении, если взять, к примеру, несколько выражений приветствия из набора универсальных формул: *Добър ден! Добро утро! Добър вечер! Здравей! Здравейте!* (русск. Добрый день! Доброе утро! Добрый вечер! Здравствуй! Здравствуйте!).

Первые три приветствия, как языковые формулы болгарского этикета, стилистически нейтральны и могут звучать как в официальном, так и дружеском (или литературно-разговорном) речевом общении болгар. Исследования болгарского национального этикета демонстрируют, что наиболее частотной единицей приветствия в болгарском речевом этикете является „*Добър ден*!" (русск. Добрый день!). Выражение употребляется ежедневно в болгарском речевом общении и оказывается особенно

---

[15] Барт 1994:79-81.
[16] Стефанова 1997:43-44.
[17] Markanen 1985:87.

удобным, если приветствующий должен обратиться к собеседнику не на „ты", а на „Вы"[18]. Болгарская метаязыковая модель этикета накладывает на реплику-стимул одну из тех формул этикета для выражения приветствия и в качестве ответной реплики-реакции – вновь формулу этикета для выражения приветствия, напр.: (8) *РС: - Здравей, приятел!* (русск. Здравствуй, дружище!) / *РР: - Здрасти, братче!* (русск. Привет, браток!) (ЛРР); (9) *РС: - Добро утро, сине!* (русск. Доброе утро, сынок!)/ *РР: - Добро утро, мамо!* (русск. Доброе утро, мама!) (ЛРР)

В структуре формул этикета *Добър ден! Добро утро! Добър вечер!* (русск. Добрый день! Доброе утро! Добрый вечер!) содержится прилагательное „добър" (русск. добрый, хороший), в устаревшем значении „хубав" (русск. красивый), что семантически их делает и пожеланиями: „хубав да е деня ти / Ви; хубаво да е утрото ти / Ви; хубава да е вечерта ти / Ви" (букв. пусть красив будет твой / Ваш день; пусть красиво будет твое / Ваше утро; пусть красив будет твой / Ваш вечер). Приподнесенные в качестве реплик-симулов в метаязыковой модели общения формулы этикета для выражения приветствия могут требовать в качестве реплики-реакции формулы этикета из группы приветствия-пожелания, как например в следующих диалоговых единствах: (10) *РС: - Добър ден, наборе!* (букв. Добрый день, одногодка) / *РР: - Добра сполука, адаш!* (букв. Удачи, однофамилец) (ЛРР); (11) РС: - *Добър ден, бабо Пенке!* (букв. Добрый день, баба Пенка) / *РР: - Добре дошъл, чедо!* (букв. Милости просим, дитятко) (ЛРР)

По частотности употребления на втором месте в группе приветствий находятся другие две единицы этикета: *Здравей! Здравейте!* (русск. Здравствуй! Здравствуйте!), которые в функциональном отношении встречаются в речевом общении только сверстников, независимо от возрастной характеристики коммуникантов. В болгарской метаязыковой модели с фатической функцией норма позволяет употребление этих формул, в случае если они высказаны старшими по отношению к младшим, начальником по отношению к подчиненным, но накладывает ограничения при смене ролей. Молодой человек, использующий одну из двух указанных единиц этикета, при приветствии старшего должен быть или хорошо ему знакомым (родственником), или разница в возрасте не должна превышать десять лет. Во всех остальных случаях предпочтительно использовать универсальное *Добър ден!* (букв. Добрый день!)

Любое предметное выражение при речевой коммуникации может переплетаться с метаинформационными структурами, которые как связи, в известном смысле, соединяют целое высказывание, но с точки зрения передачи информации они являются в нем инородными телами. Это позволяет говорить об информационном и метаинформационном поле в

---

[18] Стефанова 1997:64.

поле диалогического речевого общения, при котором метаинформация заполняет языковую информацию, отмечая, чаще всего, начало и окончание диалога, и реже – его поддержание.

4.1. К метаинформационным структурам, обозначающим *появление* коммуникативного контакта, относят различные виды метаоператоров, каковыми являются, например, *формулы приветствия,* содержащиеся в перформативных глаголах приветствия в эксплицитном виде: *поздравявам те (ви); с много обич те (ви) поздравявам; сърдечно те поздравявам* (букв. приветствую тебя (вас); горячий привет, сердечный привет) или содержащие формы приветствия в фатической вопросительной форме: *Как си? Какво ново? Какво правиш?* (русск. Как ты? Что нового? Как дела?). Обычно метаинформационные структуры приветствия состоят из вежливого вопроса и предполагают также вежливый ответ. Например: 1) В ситуации привлечения внимания вежливые вопросы начинаются с местоименных наречий *как* или *какво.* Например: *Как си със здравето? Как вървят работите? Как с чувстваш?* и др. (русск. Как твое здоровье? Как дела? Как себя чувствуешь?). Приветствие-вопрос может передаваться и с помощью подходящей интонации с (или без) вопросительной частицей *ли* - *Работата върви?* (букв. Дела идут?) (вм. *Работата върви ли?* (букв. Идут ли дела?)); *Добре си вече?* (букв. У тебя все уже хорошо?) (вм. *Добре ли си вече?* (букв. Все ли у тебя уже хорошо?)).

Этикетные (или вежливые) вопросы, в качестве метаязыка говорящего, с формальной точки зрения являются вопросами, которые могут быть расширены. В этом случае податель информации не старается сразу же добавить больше информации, а желает отметить появление фатической связи. Например: Вежливый, любезный вопрос может опережать оператор *е, и* (русск. ну, и): *Е, и какво ново? Е, и как мина? Е, и какво стана?* (русск. Ну, и что нового? Ну, и как прошло? Ну, и что произошло?). Спрашивающий считает достаточным контактное производство любезной конвенции и хотя бы формально старается продемонстрировать получателю чувства близости, сопричастности, "добронамеренно" интересуясь его делами. Подобное проявление фатической связи является ничем другим, как основным принципом любого диалога, т.е. реализацией кооперативного принципа. Фатический вопрос, естественно, влечет за собой и фатическую реакцию. Принимающему информацию ясно, что "пустое место" не должно быть заполнено истинным содержанием, и что его ответ должен свидетельствовать об осуществлении фатического контакта. Например: (12) РС: – Как си? (русск. Как ты? Как у тебя дела?) / РР: - *Нормално!* (русск. Нормально!) (ЛРР); (13) РС: - Е, и как мина? (русск. Ну, как все прошло?)/ РР: - *Очаквано!* (русск. Как я и ожидал) (ЛРР).

При таких ответах нет новой информации, и их значение чисто фатическое. Есть и такие случаи, когда фатический ответ может содержать

следы информации. Но несмотря на это, имеется перевес фатической функции по отношению к символической. Например: (14) РС: – Как си? (русск. Как ты?) / РР: - *Някак си*! (русск. Так себе!) (ЛРР); (15) РС: - Как вървят работите при теб? (русск. Как дела у тебя?) / РР: - *Вървят*! (русск. Идут!) (ЛРР); (16) РС: - Какво старо - ново при теб? (русск. Что у тебя нового?)/ РР: - *И старо и ново*! (ЛРР). Тогда в ответах чаще всего участвуют метаинформационные операторы, как например, в приведенных выше диалоговых единствах, в репликах-реакциях *Горе-долу!; Някак си!; Само старо*! (русск. Более или менее! Так себе! Все по-старому!). Иногда в ответе на фатический вопрос содержится и истинная информация – речь идет о конвенциональном включении, потому что спрашивающий обычно не ожидает полного ответа. Например: (17) РС: - Как сте, господин Професоре? (русск. Как вы, господин профессор?) / РР: - *По-зле не може да съм ! Болен съм.* (русск. Хуже некуда! / Болею) (ЛРР); (18) РС: - Как си? (русск. Как ты?) / РР: - *Добре. Вчера се върнах от провинцията и се чувствам изключително!* (русск. Хорошо. Вчера я вернулся из провинции и чувствую себя отлично!) (ЛРР)

Формулы обращения и привлечения внимания также могут быть отнесены к метаинформационным операторам, обозначающим *появление* коммуникативного контакта. В неофициальной речевой ситуации в болгарском диалоге чаще всего используются следующие формы обращения: 1) на *ты* (личн. мест., 2 л., ед.ч.); 2) по *имени* (Иване, Пенке и т.д.); 3) по *названию родственной связи* (бате, тате и пр.); 4) по словам, *выражающим дружеские отношения* (приятелю, дружке и т.н.); 5) по *прозвищу* (Бореца, Пеперудата и т.н.); 6) по *экспрессивным названиям партнеров* (пиленце, ангелче, слънчице и т.н.); 7) по *различным конвенциональным формам обращения* при речевом общении (младежо, малкия, гражданино и пр.). официальных речевых ситуациях общения роль обращения в болгарском диалоге исполняют: 1) формы *господин, госпожо, госпожице,* сопровождаемые фамилией (или без нее); 2) *звания, научные степени* или *профессии, чины,* сопровождаемые фамилией (или без нее). Все они могут сопровождаться препозитивными *экспрессивными формами обращения*: уважаеми, драги, почитаеми и пр.

Необходимо сразу же подчеркнуть, что формулы обращения выполняют не только фатическую функцию, но и ряд других. На первом месте стоит апеллятивная функция, когда одновременно с называнием получающего информацию, осуществляется и привлечение внимания. В этих формах можно обнаружить и социальную, и экспрессивную функции. Социальная функция проявляется в исключительном уважении, общественной ситуации и др., а экспрессивная – в чувствах к получающему информацию (позитивную или негативную).

4.2. Формулы обращения и привлечения внимания являются и метаинформационными структурами, обозначающими *поддержание*

коммуникативного контакта. Не только в коммуникативно-контактном начале, но и в поддержании диалога важную фатическую роль играют звательные формы, используемые в языковом коллективе. В многих случаях от них зависит успех разговора. Ни один диалог, даже самый обычный, не может пренебрегнуть формами, посредством которых партнеры обращаются друг к другу. При выборе звательной формы необходимо учитывать нормы этикета, потому что пренебрежение ими может привести к неуспеху речевого контакта, даже и к его прерыванию.

Специфика норм этикета болгарского речевого общения накладывает некоторые ограничения и предъявляет ряд требований к метаинформационной модели коммуникации болгар, как например:

1) Несвойственным для болгарского общения является обращение на Вы – сочетание личного имени с вежливой формой „Вие", которое наблюдается чаще всего в языковой практике интеллигенции и принимается окружающими как проявление манерничества и формальной демонстрации показной близости (напр. РР: *Вие, Христина, сте много ценен кадър за нашата фирма* (ЛРР) (русск. Вы, Христина, очень ценный работник для нашей фирмы);

2) Болгарская норма этикета не допускает сочетаний обращения *господин, госпожо, госпожице* (русск. господин, госпожа) *с именем (господин Петре, госпожо Павлина, госпожице Ина),* за исключением случаев стилистических особенностей диалога в художественном стиле;

3) Обращение только по фамилии связано с формой общения на „Вы", так как общение на „ты" соотносится только с именем; отступление от этой нормы не считается нарушением, а способом сокращения дистанции в общении на „Вы"[19]. Например: 19) РС: - *Иванова, би ли почакала за минутка!* (русск. Иванова, не могла бы ты подождать немного) / РР: - *Разбира се, Петкова*! (русск. Конечно, Петкова) (ЛРР).

В любой речевой коммуникации сообщающий информацию (податель информации) может прервать реплику-реакцию с помощью различных метаинформационных фатических сигналов, таких как *нали, дали, вярвай, почакай, да знаеш* и др. (русск. ведь, ли, поверь, подожди, знаешь и др.), функцией которых, кроме поддержания контакта, является и одновременная провокация, подталкивание получателя к ответу: *Не! Да! Така ли! Не може да бъде! Няма право! Имам право!* (русск. Нет! Да! Да?! / Неужели?! Не может быть! Нет оснований! Имею право!)[20]. Например: (20) РС: - *Ужасна ситуация, нали*?! (русск. Ужасная ситуация, не так ли?) / РР: - *Безспорно, имаш право!* (русск. Бесспорно, имеешь право!) (ЛРР); 21) РС: - *Почакай само да научиш и за бягството му от дома!* (русск. Подожди, еще узнаешь и о его бегстве из дома) / Р: - *Ами-и-и-и, не може да*

---

[19] Стефанова 1997:58-61.
[20] Стефанова 2001:237.

бъде! (русск. Да, не может быть!) (ЛРР); 22) РС: - *Вярвай, не мога да забравя за това*! (русск. Поверь, я не могу забыть об этом) / РР: - *Айде де, така ли!* (русск. Да ну! Неужели?!) (ЛРР)

Метаинформационные операторы в репликах-стимулах выполняют двойственную функцию: с одной стороны, они выражают фатическую провокацию, с другой – пытаются убедить получателя потвердить ответ, так одновременно достигается согласие и подтверждение на транслируемую посредством них информацию. Операторы в фатических репликах-реакциях могут играть различную метаинформационную роль: означать то, что получение информации произошло; сообщать, как партнер реагирует на нее (соглашается, усиливает ее, не принимает и возвращает ее, или противится ей). Так, можно говорить о четырех типах фатических реплик-реакций:

- Подтверждающие реплики-реакции, как напр.: *точно това; ами разбира се; наистина; естествено; сигурно; ами че, да; ясно* и т.д. (русск. так точно; ну, конечно; действительно; естественно; конечно; ведь; ясно), а для усиления фатической связи служат и такие операторы, как: *Да, да!; Туй то!; Естествено, разбирам!; Разбира се, че е тъй*! и пр. (русск. Да, да! И это все! Естественно! Да, понимаю! Конечно, так!)
- Экспресивные реплики-реакции, которые выражают то, что принятая информация вызывает определенное чувство, эмоцию у получателя, как например: гнев, терпение, нетерпение, сомнение, неожиданность, удивление, двойственность и т.д., например: *Божичко!; Боже мой!; Богородичке мила! Свети Боже! О, небеса! Пазил бог! Не дай боже! Дева Марийо! Майтапиш се! Я, виж ти!; Видя ли! Не думай*! и т.д. (русск. О, Боже! Боже мой! Боже, милостивый! Пресвятая Дева Мария! Пази боже! Не дай Бог! Шутишь?! Смотри ты! Понял?! Не может быть! и др.). Например: (23) РС: - *Детето изчезнало!* (русск. Пропал ребенок!) / РР: - *Дева Марийо!* (русск. О, Боже!) / РС: - *И след час им се обадили по телефона!* (русск. Через час им позвонили по телефону!) / РР: - *Божичко!* (русск. О, Боже!) (ЛРР)
- Различные общезначимые сентенции в функции реплик-реакций: *Това е съдбата! Такъв е животът! Човек предполага – Господ разполага!* (русск. Это судьба! Такова жизнь! Человек предполагает – Господь располагает!). Например: (24) РС: - *Останал и без кола!* (русск. Остался без машины!)/ РР: - *Това е животът!* (русск. Такова жизнь!).
- Реплики-реакции, в которых присутствуют языковые элементы, дополняющие прозвучавшую реплику или ее повторяющие, или завершающие уже начатую реплику. Например: (25) РС: - *Толкова е разхвърляно, че ...!* (русск. Такой беспорядок!) РР: - *Да! Трябва да се подреди!* (русск. Да! Нужно убрать все!).

4.3. К метаинформационным структурам, обозначающим *окончание* коммуникативного контакта, относится большое количество различных по

виду метаинформационных операторов. Среди фатических ритуализаций окончания речевого взаимодействия можно выделить несколько групп метаинформационных операторов, предназначение которых состоит в указании на то, что: 1) диалог приближается к завершению и 2) наступает расставание посредством формул прощения. В любом диалоге имеются завершающие метаинформационные структуры, сигнал его окончания. Часто это операторы типа: *тогава, хайде, така, добре* (русск. тогда, давай, так, хорошо), которые сочетаются с формулами прощания: *Довиждане! Сбогом! Чао!* и др. (русск. До свидания! С богом! Пока!). Например: (26) РС: - *Ами тогава, довиждане!* (русск. Ну, тогда, до свидания!) / РР: - *Е, хайде, сбогом*! (русск. Ну, давай, с богом!) (ЛРР); (27) РС: - *И така – прощавам се с вас!* (русск. Итак, прощайте) / РР: - *Ами, добре – чао!* (русск. Ну, хорошо, пока!) (ЛРР).

В речевом общении могут реализовываться и такие метаинформационные структуры, при которых непосредственно демонстрируется желание подателя окончить разговор: *Трябва да се сбогувам! Съжалявам, но трябва да вървя! Извинете, но ме чака спешна работа! Моите почитания, но трябва да тръгвам! Тогава, аз да си вървя!* (русск. Нужно прощаться! К сожалению, я должен идти! Извините, у меня дела! Мое почтение, мне пора! Тогда, я пошел!). Желание непосредственного завершения, как показывают перечисленные операторы, выражается с помощью таких метаинформационных глаголов, как: *тръгвам, бързам, излизам, да вървя* и т.д. К метаинформационным структурам выражения прощания относятся те, в которых присутствуют перфоматиные глаголы прощания в эксплицитном виде, например, *довиждане, прощавай, прощавайте, вземам си сбогом* и пр. (русск. прощай, прощайте).

В конце коммуникативного контакта можно встретить и метаинформационные структуры для выражения почитания, признания и уважения (хотя бы формального) к получателю информации, такие как: *С дълбока почит! С уважение и признателност! С най-добри чувства! С поздрав най-сърдечен!* (русск. С глубоким уважением! С уважением! С наилучшими пожеланиями! С сердечным приветом!). К метаинформационным структурам, обозначающим *окончание* коммуникативного контакта относятся и метаинформационные структуры для выражения пожелания при расставании, как например, новообразования: *Лек ден! Спорна работа! Всичко хубаво!* и т.д. (русск. Удачи! Успехов! Всего самого доброго!) или церковного происхождения с семантикой „уважения к Христу", как напр.: *Господ с вас! Да даде Господ! Чул те господ!* и тому под. (русск. Бог с вами! Да поможет Вам Бог! Да услышит вас Бог!).

5.0. В результате проведенного исследования, описания и классификации метаинформационных структур с фатической функцией в

болгарской речи, мы пришли к заключению, что метакоммуникация - это: следствие социальных навыков прогнозирования чужого мнения и его оценки; результат деятельности по сохранению собственного образа в сознании значимых людей; потребность понимания самих себя и своего поведения среди других людей.

В заключении хочется подчеркнуть основной вывод, к которому мы пришли в ходе исследования: метаинформационные структуры, выполняющие фатическую функцию в языке, реализуются как посредством смешения контекста и культуры языкового общества, в котором создается коммуникативная связь, так и путем метаязыка людей – участников этой коммуникации.

Литература:

Banczerowski 2000: J. Banczerowski. Metainformációs struktúrák a nyelvészeti síkján. In: A nyelv és a nyelvi kommunikáció alap kérdései. Budapest, 2000.

Барт 1994: Р. Барт. Избранные работы. Семиотика. Поэтика. Москва, 1994.

Бахтин 1994: М. М. Бахтин. Проблемы поэтики Достоевского; К переработке книги о Достоевского // Проблемы творчества поэтики Достоевского. Киев, 1994.

Бахтин 1996: М. М. Бахтин. Проблема речевых жанров // Собр. соч., том 5., Москва, 1996.

Гвишиани 1990: Н. Б. Гвишиани. Метаязык. // Лингвистический энциклопедический словарь. Москва, 1990.

Dark, Holquist 1984: K. Dark, M. Holquist. Mikhail Bakhtin. Cambridge, Mass, 1984.

Добрев, Добрева 1993: Д. Добрев, Е. Добрева. Справочник на семиотичните термини. Шумен, 1993.

Кашкин 2002: В. Б. Кашкин. Бытовая философия языка и языковые контрасты // Теоретическая и прикладная лингвистика. Межвузовский сборник научных трудов. Выпуск 3. Аспекты метакоммуникативной деятельности. Воронеж, 2002.

Ляхтиэнмяки 2002: М. Ляхтиэнмяки Лингвофилософская концепция М. М. Бахтина: о двуединой онтологии языкка // Теоретическая и прикладная лингвистика. Межвузовский сборник научных трудов. Выпуск 3. Аспекты метакоммуникативной деятельности. Воронеж, 2002.

Markanen 1985: R. Markanen. Gross Language Studies in Pragmatics, 11., 1985, p. 87.

Пачев 1993: А. Пачев,. Малка енциклопедия по социолингвистика. Плевен, 1993.

Стефанова 1997: М. Стефанова. Познаваме ли българския речев етикет. София, 1997.

Стефанова 2001: М. Стефанова. Метаинформационни структури в диалогичното общуване. // *Отговорността пред езика.* Шумен, 2001, с. 233 – 240.

Стефанова 2002: М. Стефанова. Метаинформационни глаголи за предаване на различен вид информация в българската езикова комуникация. // *Езикът: история и съвременност.* Шумен, 2002, с. 184 - 192.

Стефанова 2003: М. Стефанова. Един метаинформационен проблем при изучаването на българския език като чужд (С оглед на речевото общуване на български език). // *Език и идентитет* Страници за българското себепознание // *Nyelv es identitás. Gondolotok a bolgár önismeretről*, Budapest, 2003, с. 50 –57.

Стефанова 2004: М. Стефанова. О некоторых болгарских метаинформационных операторах. // *Alapinformáció es metainformáció*, Debrecen, 2004, с. 128 –135.

Hymes 1984: D. Hymes. Vers la competence de communication. New York, 1984.

Holquist 1983: M. Holquist. Answering as Authoring: Mikhail Bakhtin`s Trans-Linguistics // Critical Inquiry. 1983. Vol.10. №2. C. 309 - 317.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 285-290.

"ДУХОВНЫЕ СОКРОВИЩА" В СОЧИНЕНИЯХ КИРИЛЛА ТУРОВСКОГО

Иштван Феринц

(Ferincz István, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Szláv Filológiai Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

Как известно, в литературном наследии Кирилла Туровского центральное место занимают речи ("слова"). До нас дошло восемь "слов" Кирилла, беспорно ему принадлежащих. Две из них ("в неделю Цветоносную" и "на Воснесение") написаны на двунадесятые праздники, а все остальные — на воскресные дни первого круга недель церковного года, начиная от пасхи и до пятидесятницы. Речи Кирилла Туровского представляют собой произведения риторического искусства и каждая речь у него в строгом соответствии с правилами красноречия четко делится на три части: вступление, часть повествовательную и заключение. Следовательно, вступление является обязательным элементом ораторской речи, давно узаконенным и теорией, и практикой торжественного красноречия. Его назначение — эффектно "открыть" речь, привлечь к ней внимание, наметить задачу, которую ставит себе оратор. Благодаря изучению ораторского искусства Кирилла Туровского И. П. Ереминым, многие художественные особенности вступлений к "словам" уже выявлены[1].

Читая и перечитывая сочинения Кирилла Туровского, читатель невольно обращает внимание на то, что в вступлениях, невеликих по объему, первые строки которых часто носят афористический характер и имеют симметричную форму, автор часто говорит о празднике, называя его духовной красотою, и о "строителях церкви", которые помогают понять вечный смысл христианского праздника и о значении книжного знания.

Целью нашего сообщения является коротко рассмотреть: какое значение Кирилл Туровский придает этим моментам, тем самым попытаемся осветить его эстетическую позицию по этим вопросам.

Так как речи Кирилла Туровского предназначались для произнесения в храме, в торжественной обстановке праздничного богослужения, составляя часть праздничной литургии, то автор старался каждой строкой своих речей создать атмосферу праздничного ликования. Не случайно, что почти половина речей Кирилла открывается следующими или подобными им словами: "Радость же нам, братье, днесь и веселье всему миру пришедшего ради праздника" . Или в "Слове о снятии тела Христова и о мироносицах" читаем: "Праздьник от праздьника честьней приспел есть, подавая благодать божию святей церкви. Яко же бо и пленица златы, растворены жьмьчюгомь, съ

[1] Еремин 1966, 132-143.

многоценьнымь каменьемь, веселить зрящих на ня очи, — нъ паче сих духовьная нам красота, праздьници святии веселяще верьныих сердца и душа освящающее"[2].

Известно, что Кирилл Туровский принадлежал к тому направлению христианской богословской мысли, представители которого, комментируя тот или иной библейский текст, задачу свою усматривал в том, чтобы вскрыть его "истинный", "сокровенный" смысл, его иносказательный подтекст; ту же цель ставил и Кирилл Туровский. При этом он "переводил" не только текст в целом, но и каждую его часть из одного плана в другой — иносказательный, аллегорический. Этот "перевод" текста требовал, во-первых, изобретательности и больших познаний в богословской литературе, во-вторых, этот "перевод" текста проливает свет на понимание места описываемых евангельских событий в настоящем. С точки зрения древнерусского автора, в мире существует вечная соотнесонность двух миров — божественного и земного. Земной, временный мир имеет вневременный, надмирный смысл. В событиях священной истории — Ветхого и Нового заветов — автором "слов" обнаруживаются непреходящие явления, как бы живущие вечно, повторяющиеся в ежегодном круговороте праздников. Таким образом ветхозаветные и новозаветные события занимают особое место в системе времени средневекового сознания Кирилла. Хотя они относятся к прошлому, но в каком-то отношении они одновременно являются и фактами настоящего. Значит, христианские праздники — это не только память о событиях священной истории, о святых. События вновь и вновь совершаются ежегодно в одно и то же время. Они не исчезли, они существуют в вечном мире и продолжают существовать во временном календаре. Поэтому христианское богослужение не только их "вспоминает, но считает совершающимися в момент празднества и даже частично их воспроизводит" . Именно о таком понимании смысла праздника свидетельствуют "слова" Кирилла Туровского. Пересказывая описываемое евангельское событие, Кирилл обычно большой настойчивостью подчеркивает в своих проповедях, что все совершающееся — совершается сейчас, в данный день и данный момент. Глаголы Кирилл систематически употребляет в настоящем времени и отдельные эпизоды повествования (т. е. тирады) начинает словами "днесь", "ныне". Именно поэтому важно для христианина принять участие в литургии, ведь так он может стать участником празднуемого события. Есть случаи, когда Кирилл в начале речи прямо приглашает слушателей пойти вместе с ним и стать участниками славимого события. "Пойдем же и мы ныне, братие, на гору Елеоньскую умомь и узрим мысльно вся преславъная, створивъшаяся на ней!"[3] Для средневекового человека — как на это обратил внимание Д. С. Лихачев — "события священной истории придают смысл событиям, совершающимся в

---

[2] ТОДРЛ 1957, 409.
[3] ТОДРЛ 1957, 419.

настоящем, они объясняют состояние вселенной и положение человечества относительно бога". События эти совершались под знаком "вечности и поэтому продолжают существовать и вновь совершаться"[4]. Ближайшую параллель к такому пониманию смысла праздника, нам кажется, можно наблюдать на иконе, изображающей праздник.

Икона, изображающая "праздник", была лишена драматичности действия, она должна была создавать образ вечного созерцания первособытия, когда-то свершившегося и как бы проецирующегося в настоящее. Иконы постоянно повторяли одну и ту же композиционную схему именно для того, чтобы снять различие между единичностью когда-то совершившегося и его вечным сущностным смыслом, благодаря этому должен был исчезнуть разрыв между "сейчас" и "всегда", между моментом человеческого времени и вечностью.

Ту же самую цель ставил в своих "Словах" Кирилл Туровский. В каждом из своих "Слов" он напоминал слушателям о "вечном смысле" происходящего праздника. Кирилл Туровский приглашал своих слушателей воспарить умом и сердцем, взглянуть на совершающийся праздник как на своего рода вечное действо, существующее "ныне и присно"[5].

Однако, духовные сокровища не лежат на поверхности явлений, они скрыты. На это указывает основная тема предисловия к "Слову в неделю цветоносную" — "Велика и ветха скровища, дивно и радостьно откровение, добра и сильна богатьства"[6]. Характеризуя поэтический стиль Кирилла Туровского, профессор В, В. Колесов тщательно разбирает эти строки: "Общее значение первой, трижды обоснованное в подтексте и вместе с тем связанное с традиционным текстом, — сокровище (скрытое); общий смысл второй триады — откровенно (открыто), третьей — богатство. Итак, сокровище открыто, (и это) богатство — христианская пасха не в пример иудейской" .[7]

Здесь Кирилл Туровский вводит прием символического параллелизма Ветхого и Нового заветов, т. е. истолкование образов Ветхого завета через образы Нового завета. Этот прием осознавался древнерусским ритором как один из основных приемов структурной организации текста его сочинений.

Праздник, как мы видели, это разрыв человеческого времени, это окно в вечность. Праздник доставляет божию благодать святой церкви. Отсюда понятен радостный характер "Слов" Кирилла и понятно, почему древнерусский автор, подчеркивая этот радостный характер праздников, сравнивает их с блеском золотых цепей, унизанных жемчугом, и с драгоценным каменьем. Следовательно, Кирилл не отрицает красоту вещей материального мира, что они "радуют очи глядящих на них", но красоту

---

[4] Лихачев 1967, 280-286.
[5] ТОДРЛ. 1957, 341.
[6] Лихачев 1967, 282.
[7] ТОДРЛ 1981, 47.

праздников — духовную красоту — он, естественно, ставит выше соответственно средневековой эстетике.

Чрезвычайно большое значение Кирилл Туровский придает книжному знанию, напр., в "Притче о человеческой душе и теле". Он пишет: "Добро убо, братье, и зело полезно, еже разумевати нам божественных писаний учение: се и душу целомудрену ставряеть, и к смирению прилагаеть ум, и сердце на рать добродетели извоостряеть, и всего благодарьствена человека ставряеть, и на небеса ко владычним обещанием мысль приводить, и к духовным трудом тело укрепляеть, и приобидение сего настоящего жития, и славы и богатьства творить, и всея житискыя света сего печали отводить <...>Сладко бо медвеный сотъ и добро сахаръ, обоего же добрее книгий разум: сия убо суть скровища вечныя жизни"[8].

Здесь Кирилл Туровский идет, как нам кажется, по стопам Кирилла Философа, который в "Прогласе к переводу Евангелия" писал: "Душа безбуковна мртва является в чловецехъ" и первых поколений болгарских и русских писателей, задача которых по определению А. М. Панченко заключалась в "освобождении слова"[9].

Однако Кирилл Туровский в XII в. свою задачу усматривал в вскрытии, разъяснении "истинного", "сокровенного" смысла библейского текста. Если первые славянские писатели исходили из истины: "владение Словом есть жизнь", то для Кирилла владеть Словом означало понять смысл Писания: с рассужденьем вчитавшись в него, к постараться делом исполнить. Ведь слово звучит не всуе в том случае, когда оно сопровождается (или предваряется) делом. Принципом этого здесь служит Христос. В "Слове о расслабленном" пишет: "Его же ныня Христос, благый человеколюбець, словом ицели: врачъ бо есть душам нашим и телом, и слово его делом бысть"[10].

По мнению Кирилла, ум, нашедший сокровище священных книг, ум истинный, размышляющий — обязан брать на себя апостольство, это его долг. Значит, ум истинный, размышляющий не себе одному на спасение, но и многим другим, внимающим ему. Ведь по евангельской притче "всякий книжник, познавший царство небесное, подобен мужу домовитому, который из сокровищ своих раздает и старое и новое, если же от тщеславия — дерзко скрывает серебро господина, не пустив его в оборот при жизни, чтобы удвоить царское серебро — человеческие души, то, узря горделивый его ум, возьмет господь от него свой талант"[11].

В связи с этим возникает проблема учительства. Кирилл Туровский подчеркивает, что "велика учителя и мудра сказателя требует церкви на украшение праздника, что для сложения душеполезных словес надо иметь огонь святого духа". Кирилл называет "искусными строителями и

---

[8] Памятники 1980, 290.
[9] Панченко 1976, 32-41.
[10] ТОДРЛ. 1958, 331.
[11] Памятники 1980, 291.

церковными учителями" тех, кто "верою и чистотою ближний богу створишася и приемлють святого духа благодатью различный дари ученью, с ицелению по мере дара Христова". А он себя при этом вставит в положение нищего: "Мы же нищи есмы словом и мутни умом"[12]. В этих строках слышится апофеоз продолжающегося апостольства, учительства, здесь сформулированы критерии, предпосылки этой деятельности: вера, чистота, разум требуются от тех, кто хочет людей наставлять на правый путь.

А что касается самоунижительной формулы "мы нищи есмы словом", то она, во-первых, этикетный мотив, который, однако, как убедительно показал Курциус, а в отношении к Иоанну Экзарху на это обратил внимание А. М. Панченко, в сущности имеет отношение не столько к проблеме смирения, сколько к проблеме благочестия.

Ведь писатель, унижающий себя перед богом и перед великими учителями, тем самым подчеркивает свою зависимость от них, незримую связь с ними, т.е. мысль, что он писатель "божьей милостью", который шествует вослед великих учителей.

В заключение хочется сказать, что даже такой неглубокий анализ показывает, что эстетическая позиция Кирилла Туровского по отношению к "духовным сокровищам" относится к лучшим традициям раннего славянского учительства и выдвигаемые оратором XII в. эстетические ценности заслуживают внимания и в наше время.

---

[12] ТОДРЛ 1957, 409.

Литература

Еремин, 1966 – Еремин, И. П. Ораторское искусство Кирилла Туровского. В: Еремин, И. П. Литература Древней Руси (этюды и характеристики). М.-Л., 1966.

Лихачев 1967 – Лихачев, Д. С. Поэтика древнерусской литературы. Л., 1967.

Памятники 1980 – Памятники Литературы Древней Руси. XII в. М., 1980.

Панченко 1976 – Панченко, А, М. Некоторые эстетические постулаты в "Шестодневе" Иоанна Экзарха. В: Русско-болгарские фольклорные и литературные связи. Л., 1976, т. I.

ТОДРЛ 1957 – Еремин, И. П. Литературное наследие Кирилла Туровского. В: ТОДРЛ, т. XIII, Л., 1957.

ТОДРЛ 1958 – ТОДРЛ, т. XV, М.-Л., 1958.

ТОДРЛ 1981 – Колесов, В. В. К характеристике поэтического стиля Кирилла Туровского. В: ТОДРЛ, Л., 1981, т. XXXVI.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 291-300.

БЕГСТВО ОТ КНИГ

Дечка Чавдарова

(Дечка Чавдарова, Шуменски университет „Епископ Константин Преславски", Шумен 9712, ул. „Университетска" 115)

На протяжении всей истории культуры книга становится объектом то возвышения, мифологизации, то снижения, демифологизации. Поскольку часто эти процессы реализуются на страницах самих книг – на метатекстовом уровне – то демифологизация приобретает характер самоотрицания и содержит парадокс: книга "говорит" о ненужности книги. В болгарском литературоведении эту двойнственность концептуализации книги в контексте соотношения устное слово – письменное слово прослеживает Н. Георгиев[1]. Литературовед обращает особое внимание на место Руссо в процессе дискредитации книги. Напряжение между чтением и естественностью (культурностью и природностью) порождено руссоисткой идеей "естественного человека" ("l'homme de la nature et de la vérité"), включающей проблематизацию роли книг в процессе воспитания.

Несмотря на бунт Руссо против книг, сентиментализм, вдохновленный его творчеством, придает особую ценность книге в любовном дискурсе. Таким образом сентименталисткая интерпретация "естественного человека" содержит представление о гармонии чтения/книги и любви, присущая в одинаковой степени женщине и мужчине. Более того – для сентименталиста женщина является идеальным читателем именно благодаря своей интуиции и чувствительности. Эта идея находит выражение у Н. Карамзина в "Письмах русского путешественника" - она звучит в описании диалога с немецким поэтом Рамлером:

Стихи свои, еще в рукописи, читает он одной приятельнице, которая, не будучи ученою, имеет природное нежное чувство изящного. Мне пришла на мысль Аспазия, которой Афинские певцы отдавали на суд свои творения; ушам ея верили они более, нежели своим – и я думаю, что женщины вообще могут чувствовать некоторыя красоты Поэзии живее мужчин[2].

Если посмотрим на эту концепцию с точки зрения гендерной теории и учтем представление о природности женщины, мы могли бы сказать, что женщина окажется "естественным человеком" в квадрате.

Аксиологическая двойнственность соотношения *книга – естественность* (*homo legens - l'homme de la nature et de la vérité*) находит свое художественное воплощение в романе Гете "Страдания юного

[1] Георгиев 1990.
[2] Карамзин 1987:44.

Вертера". Герой Гете мечтает о воскрешении патриархальных времен – в его письме от 12-ого мая присутствуют знаки ретроспективной утопии:

Wenn ich da sitze, so lebt die patriarchalische Idee so lebhaft um mich, wie sie, alle die Altväter, am Brunnen Bekanntschaft machen und freien, und wie um die Brunnen und Quellen wohttätige Geister schwebe[3].

Вместе с тем Вертер – *читающий человек* и *цитирующий человек*, при чем чтение в его житейской практике сопутствует любовное общение и общение с природой. Совместное чтение влюбленных – этот специфический феномен поэтики сентиментализма – означает слияние любовного наслаждения с наслаждением книгой. Восприятие произведения любимого автора любимой женщиной осмыслено как идеальное чтение, чем-то близкое религиозному переживанию: в письме от 16 июня, по поводу чувства, вызванного у Лоте Клопштоком, Вертер восклицает:

Edler! Hättest du deine Vergötterung in diesem Blecke gesehen, und möcht, ich nun deinen so oft entweihten Namen nie wieder nennen hören![4]

Но в своем опиянении любовью герой "бежит" от книги, отказывается от ее роли Учительницы и Вдохновительницы во имя органики чувства, "настоящей" жизни (письмо от 13 мая):

Du fragst, ob du mir meine Bücher schicken sollst? – Lieber, ich bitte dich um Gottes willen, lass mir sie vom Halse! Ich will nicht mehr geleitet, ermuntert, angefeuert sein, braust dieses Herz doch genug aus sich selbs; ich brauche wiegengesang, und den habe ich in seiner Fülle gefunden in meinem Homer[5].

Отказ Вертера от книг получает и другое значение: неосуществимость любви разрушает гармонию героя с миром и порождает ощущение бессмысленности всех начинаний, всех вещей. (Эта связь между утратой любви и чувством бессмысленности жизни превратится в основную идею романтической концепции любви). Результатом подобного скепсиса являются леность (Lässigkeit) и отвращение от книг: *Ich habe Vorstellungskraft, kein Gefühl an der Natur, und die Bücher ekeln mich an*[6].

На другом уровне Гете интерпретирует конфликт между естественностью и познанием (выраженными метафорически как "древо познания" и "древо жизни") в "Фаусте".

---

[3] Goethe 1996:9-10.
[4] Goethe 1996:27.
[5] Goethe 1996:10.
[6] Goethe 1996:53.

Художественная концепция романтизма актуализирует слова Экклесиаста, связывая познание с грустью. Как известно, руссоисткий призыв к бегству от цивилизации находит самое яркое выражение в жанре поэмы Байроновского типа.

Возможность снятия "с плеч" сына цивилизации "груза" знания и Библиотеки получает в русской литературе XIX века ироническую интерпретацию в повести Льва Толстого "Казаки". Писатель проблематизирует способность сына цивилизации „стряхнуть" с себя ее „плоды": Оленин пытается примирить ценности цивилизации и натуры в любовном романе с кавказской девушкой, он представляет себе как черкешенка, в которую он влюбится, научится французскому языку и будет читать *Notre Dame de Paris*. В таком представлении содержится скрытая цитата упомянутого сентименталисткого мотива совместного чтения влюбленных. Вместе с тем Толстой оказывается близким руссоисткому отрицанию книги, изображая отказ Оленина от чтения, осознание бесмысленности этого акта в момент восхищения красотой Марьяны. В позднем творчестве Толстого – в романе "Анна Каренина" – потеря интереса к чтению означает возрождение героини, "естественного человека" (в смысле Киркегора), любовью: *Анна Аркадьевна читала и понимала, но ей неприятно было следить за отражением мысли других людей. Ей слишком самой хотелось жить*. В житейской практике самого Толстого проблематизация книг найдет выражение в отказе от творчества – акте, являющимся самоотрицанием писателя.

Соотношение *читающий человек – естественный человек* находит специфическую интерпретацию – с точки зрения русскости - в романе И. Гончарова "Обломов". Герой, отбросивший книгу в поисках гармонии и покоя, пробуждается ото сна благодаря любви к женщине, которая преображает его. Важным знаком этого преображения является чтение: *Встает он в семь часов, читает, носит куда-то книги* [Гончаров 1973:196]. В общении Ольги с Обломовым чтение является одной и основных тем: "*Но, вероятно, вы много пишете, сказала она, - читаете. Читали ли вы?*"[7]. В любовном романе с Обломовым Ольга играет роль воспитателя, лечительницы: *Она мечтала, как "прикажет ему прочесть книги", которые оставил Штольц, потом читать каждый день газеты и рассказывать ей новости* <...>[8]. Сторонники гендерной теории открыли бы в этом явлении смену общепринятых ролей мужчины и женщины (в философии роль мужчины для возвышения женщины к Богу путем любви утверждает Вл. Соловьев в своей книге "Смысл любви"). Значение книги в любовном диалоге выражено в романе Гончарова также метафорой *любимая женщина – книга*: " <...> *Улыбку можно читать, как книгу; за улыбкой эти зубы и вся голова...как она нежно покоится на плечах, точно*

---

[7] Гончаров 1973:201.
[8] Гончаров 1973:212.

зыблется, как цветок, дышит ароматом..."[9]. В изображенном мире романа говорить о любви и говорить о книге – два акта, связанные неразрывно. Нужно подчеркнуть, что в образе Ольги, как в образе Татьяны Лариной, сочетаются "читающий человек" и "естественный человек". Она не владеет искусством кокетства, культивированным в светской среде (другими словами, "наукой страсти нежной, которую воспел Назон"):

Как бы то ни было, но редко в девице встретишь такую простоту и естественную свободу взгляда, слова, поступка. У ней никогда не прочтешь в глазах: "теперь я подожму немного губу и задумаюсь – я так недурна. Взгляну туда и испугаюсь, слегка вскрикну, сейчас подбегут ко мне. Сяду за фортепьяно и выставлю чуть-чуть кончик ноги..."[10]

Но Обломов бежит от Ольги в поисках другой простоты, воплощенной в образе Пшеницыной – бежит от книг, музыки, стихии любви на пристань "сладкого покоя и сладкой пищи". Для него любовный дискурс в светской среде мучителен – о чем свидетельствуют разговоры с Ольгой. Как уже указывалось в научной литературе по другим поводам, Гончаров раскрывает двойнственность вещей, двойнственность двух членов оппозиции *цивилизация – натура*. Отказ Обломова от книг, несмотря на гротесковые (гоголевские) детали его изображения, получает значение спасения от хаоса Библиотеки[11]. Таким образом русский писатель, размышляющий над дилемой Восток-Запад (Россия – Европа), предсказывает идеи XX века о "Вавилонской библиотеке".

Проблематизация Библиотеки – один из основных мотивов в творчестве Чехова. В концепции писателя эта проблематизация связана с проблемой утерянной идентичности. Современное чеховедение незря вычитывает из произведений Чехова эстетику *Vanitas*, идеи Экклесиаста[12]. С точки зрения образа Библиотеки особо интересен рассказ "Пари", в котором тема развернута на основе сюжета узничества: молодой человек держит пари, что выдержит 15 лет в одиночестве, имея право только читать и заниматься музыкой. Описание книг, которые заказывает узник, создает представление как бы о пути человеческого познания: романы с легким содержанием, классики, философия, языки, Евангелие, химия, медицина, богословие. Чтение персонажа получает коннотации 'поиск смысла жизни', 'поиск идентичности' – значения, выраженные метафорически в оценке чтения повествователем: *Его чтение было похоже на то, как будто бы он плавал в море среди обломков корабля и, желая спасти себе жизнь, жадно*

---

[9] Гончаров 1973:206.
[10] Гончаров 1973:197.
[11] См. подробнее анализ этого отказа в: Чавдарова 2001.
[12] См. н-р: Лощилов 2002.

хватался то за один обломок, то за другой[13]. Неожиданный финал – выход узника из заключения раньше срока и проигранное пари – мотивирован выводом персонажа о бессмысленности мудрости, о невозможности открыть смысл жизни вопреки огромному познанию (идея, прозвучавшая еще в "Фаусте"). С точки зрения идеи *естественного человека* нужно подчеркнуть, что утрата веры в познание в рассказе Чехова не порождает выбора органики жизни, или (выражаясь словами Гете), противопоставления "древа жизни" "древу познания". Руссоисткий идеал чужд Чехову и писатель оставляет нас перед нерешенным вопросом выбора, во власти трагической иронии.

Бунт против книги, а точнее – против Литературы – звучит сильно в русской литературе/культуре начала XX века. Он выражен ярче всего в "Опавших листьях" Розанова, где писатель и философ противопоставляет "великой литературе" "великую жизнь": *Нужна вовсе не "великая литература", а великая, прекрасная и полезная жизнь. А литература может быть и кой-какая, - на задворках*[14]. Эта тенденция вызвана ощущением кризиса культуры, усталости от культуры на рубеже веков (fin de siécle). На русской почве идея Розанова обусловлена культом Литературы в русской культуре.

Отказ от книги во имя "настоящей" жизни интерпретирует по-новому русский авангард. Особо интересен с этой точки зрения акмеизм, который сочетает культ книги с ее проблематизацией. Диалог двух точек зрения на ценность книги v/s ценность жизни является основной темой стихотворения М. Кузмина "Я книгу предпочту природе" 1914 года. В стихотворении входят в спор идея о бегстве от реального путешествия в мир книг, воплощенная в специфически русском образе чтения на диване (*Не лучше ль, лежа на диване, / Прочесть Жуль Верна том другой*?), с идеей недостаточности книжного знания (*Но ждать могу ли я ответа / От напечатанных листков*). Развивая тему об "органической целостности" (интерпретированной позже и в статьях поэта об искусстве), Кузмин противопоставляет книге любовь: *Не променял бы одного я / Ни на гравюру, ни на том - / Тех губ, что не дают покоя, / В лице прелестном и простом.*

В первой четверти XX века идея о "плохом" познании, о бремени цивилизации явно "витает в воздухе", она инспирирована актуальными философскими концепциями, в особенности книгой Шпенглера "Закат Запада", опубликованной после первой мировой войны (1918). Болгарская интеллектуальная элита не остается безразличной к этой идее. С ней можем связать противопоставление книги жизни в стихотворении болгарского поэта А. Далчева "Книгите" ("Книги") 1926 г. Вот текст стихотворения:

---

[13] Чехов1977:232.
[14] Розанов 1929:25.

Пред мен е книгата разтворена
И денем, и нощя;
Все сам, аз не познавам хората,
Не зная и света.

Прилитат и отлитат птиците,
Изгрява ден, залязва ден:
Аз дните си като страниците
Прелиствам уморен.

Години да четеш за чуждия
Живот на някой чужд,
А твоят, никому ненужен,
да мине глух и пуст.

До мене ти не стигна никога,
О, зов на любовта,
И аз изгубих зарад книгите
Живота и света.

Смысл стихотворения раскрывается многими болгарскими литературоведами, которые ставят его в ряд текстов, содержащих подобное трагическое чувство жизни и культ к примитиву – Данте, Сервантес, романтизм, Ницше, А. Жид[15], указывают на роль поэта как культурного героя, активизирующего у членов общности "мрачную радость быть интеллектуалом в западном мире нового времени" и раскрывающий им "радости простой жизни"[16]. Почти все интерпретаторы стихотворения выводят генезис его основного смысла из Экклесиаста. В одном из исследований основные значения текста определяются как "прописные истины" современного научного прочтения Далчева[17]. Тем не менее укажем на эти значения: лирический субъект Далчева, подменивший жизнь миром книг, обречен на одиночество; чтение о чужой жизни обессмысливает его собственную жизнь; сущность самой жизни он воплощает в метафоре жизнь-книга, при чем эта метафора получает отрицательный знак (в других философских или поэтических системах она может иметь положительный знак) - "свои дни, как страницы, перелистываю устало". Добавим к этому сравнение между поэтической ролью Далчева, являющейся реакцией на книжное знание, и ролью упомянутого русского акмеиста Кузмина: в отличие от лирического субъекта Кузмина, субъект Далчева не отдается любви, а остается во власти скепсиса, чувства невозвратимых потерь -

[15] Аврамов 2002.
[16] Кирова 2005.
[17] Кирова 2005.

любви, жизни и мира: "и я потерял ради книг / жизнь и мир". В одном случае находит выражение романтическая вера в возможность бегства от книжного мира в органику жизни, а в другом – исполненный трагизмом итог на закате жизни. Дополнительные размышления вызывает и проблема идентификации потенциального болгарского читателя с "Далчевым", о которой пишет М. Кирова. Бесспорно идея "естественного человека", является идеей, рожденной цивилизацией – выражаясь словами исследовательницы, "радости простой жизни <...> могут быть соблазном для того, кто очень далеко от них"[18]. В болгарской поэзии 60-ых годов мотив бегства "назад к природе" занимает существенное место, но чувство усталости от цивилизации является данью литературной моде, чистым социокультурным жестом, если иметь ввиду непрерванную (или только что прерванную) связь многих поэтов с деревней, со своей патриархальной средой. Что касается Далчева, культурная роль его лирического субъекта явно совпадает с судьбой самого поэта (биографы Далчева указывают на его стеснительность, замкнутость, рафинированную культуру, пребывание в мире книг). Это объясняет социальное одиночество поэта, элитарность его творчества.

Идея европейской культуры об опасностях книжного знания/Библиотеки, выталкивается за пределы официальной культуры в "Восточной Европе" во время власти социалистической системы. В социалистической культуре, которой присущи идеологемы социального оптимизма, коллективизма и роли книги как Учительницы жизни, помощника в политической борьбе, упомянутая идея недопустима. В СССР реакцией на советскую действительность является бегство культурной элиты в мир *других* книг: Й Бродский пишет от продпочтении идей о вещах перед самими вещами, о том, что Диккенс был для его круга реальнее Сталина и Берии[19]. Подобное бегство в мир книг также противостоит идее, о которой идет речь в нашем тексте.

В то же самое время западноевропейская литература развивает интерпретацию дилемы *цивилизация – природа, читающий человек - естественный человек*. Эта дилема является основной идеей романа М. Фриша "Штиллер" (1952). Исследователи комментируют бросающуюся в глаза связь романа Фриша с романом Гете "Страдания юного Вертера", сводя ее к романтической иронии и самому жанру – письма, дневники[20]. Связь Штиллера с Вертером можно открыть и в интерпретации конфликта естественности с книгой. Герой со значимой фамилией ("тихий") в тщетных поисках своей идентичности, меняя свои социальные роли[21], бежит в

---

[18] Кирова 2002.
[19] Цит. по: Бетеа 1993.
[20] Константинов 1982.
[21] Этой проблеме посвящена диссертация болгарской германистки Калины Минковой "Ролеви конфликти и ролевото им отразяване в прозата на Макс Фриш. София, 1980.

Америку, где пытается спастись любовью с мулаткой Флоранс (имея ввиду представление о природности женщины, можно сказать, что Флоранс *естественный человек* в квадрате). В этой сюжетной линии можно уловить разыгрывание героем сюжета романтической поэмы. Но в своем дневнике Штиллер с язвительной иронией, упоминая Руссо, комментирует стремление западной цивилизации в ее американском варианте устроить себе идиллический островок, не отъезжая от благ цивилизации – телефона, машины, скорой помощи, туалета (описание кэмпинга). Ирония находит более дискретное выражение в описании женщины, которая сидит в машине на кэмпинге и читает книгу "How to enjoy life". По сравнению с романтической иронией, ирония Фриша другого порядка – она полностью разрушает надежду на возможность бегства от цивилизации.

Другая роль Штиллера – носителя "груза" европейской цивилизации – означена описанием его библиотеки, занимающим почти целую страницу. Образ этой библиотеки порождает ассоциации с образом Чехова из рассказа "Пари"[22]. Текст описания содержит значения 'хаос', 'отсутствие идентичности': Платон, Гегель, Брехт, Гамсун, Горький, Ницше, оперные либретто, граф Кайзерлинг, антология швейцарской лирики, книги об искусстве,"Моя борьба", Андре Жид, книга о гражданской войне в Испании (в которой Штиллер участвовал в поисках своего "я"), "Западно-восточный диван", "Фауст", "Разговоры Гете с Екерманом", "Дон Кихот де ла Манча", "Волшебная гора", "Илиада", "Божественная комедия", Ерих Кестнер, стихотворения Мерике, "Тиль Ойленшпигель", Марсел Пруст, Юнг, Стриндберг, Гессе, Чехов, Пиранделло, Лоурънс, Достоевский, Лорка, Клодель, "Капитал", криминальные романы, Лихтенберг, Тагор, Шопенгауэр, Хемингуэй, Тракл, "Комунистический манифест", книги о Ганди. Имплицитными сигналами хаоса являются выражения "наряду с..", "имена, которые сегодня не говорят ничего даже антикварам", "между ними и...", "всевозможные", "ни одно полное издание", "только", "кое-что из...", "совсем неожиданно", "много книг одного швейцарца по имени...", как и заключающее описание междуметие "и так далее". В последующем комментарии описанной библиотеки Штиллер, дистанцируясь от своего прежнего "я" и говоря о нем в третьем лице, подсказывает отсутствие собственной идентичности – значение, также сближающее Фриша с Чеховым[23]:

Jedenfalls dürfte es schwerfallen, daraus einen geistigen Steckbrief zu machen, zumal niemand weiss, was der Veschollene hiervon gelesen, was von dem

---

[22] Исследователи указывают на эксплицированные межтекстовые связи с Чеховым в творчестве Фриша – эпиграф из "Трех сестер" в его последней пьесе "Биография-игра".

[23] Проблему отсутствия идентичности в повести Чехова "Моя жизнь" анализировал Пл. Панайотов в своем докладе "Полознев – ролята да нямаш роля", прочитанном на научной конференции в честь проф. П. Троева – София, 26. 11. 2007.

Gelesenen er verstanden oder einfach nicht verstanden oder auf eine für ihn fruchtbare Weise miss ver standen hat[24].

Несмотря на свое знание, герой настаивает на органичность своих чувств, полемизирует с вторичностью восприятия мира - сквозь "зеркало" книг и видеопродукции - и утверждает ценность самой жизни:

Dass ich meine Mordinstinkte nicht durch G. G. Jung kenne, die Eifersucht nicht durch Marcel Proust, Spanien nicht durch Hemingway, Paris nicht durch Ernst Jünger, die Schweiz nicht durch Mark Twain, Mexiko nicht durch Graham Greene, meine Todesangst nicht durch Bernanos und mein Nie-Ankommen nicht durch Kafka und allerlei Sonstiges nicht durch Thomas Mann, zum Teufel, wie soll ich es meinem Verteidiger beweisen?[25]

В продолжении цитированного фрагмента писатель подсказывает и способность литературы творить реальность, формировать мышление человека, даже без знакомства с самим текстом, понаслышке (феномен, комментированный Пушкиным в "Евгении Онегине" и представленный в житейской практике европейского человека синдромами вертеризма и байронизма):

Es ist ja wahr, man braucht diese Herrschaften nie gelesen zu haben, man hat sie in sich schon durch seine Bekannten, die ihrerseits auch bereits in lauter Plagiaten erleben[26].

Роман Фриша оказывается актуальным сегодня, в контексте споров о постмодернизме. Болгарский литературовед Бойко Пенчев начинает свои рассуждения о болгарской специфике в ситуации постмодерна именно с приведенной выше цитаты из "Штиллера" как синтезированного описания этой ситуации. Автор задает себе вопрос, который вычитывает из романа Фриша: *существует ли такое пространство, в котором автентичность нашего собственного экзистенциального опыта может себя легитимировать успешно и каковы пути самоидентификации в "коктеле" всепроникающих культурных волн?*[27]. Приписывая постмодернизму "искусственность" (в противовес "естественности" модернизма), Б. Пенчев придает этому качеству положительный знак: "освобождение человека от универсалистких идеологий модернизма", "основа нового мироощущения", "масштабная психотерапия, которая нас мирит с прошлым". У кого-то однако "искусственность" и "литературность" могут вызывать не

[24] Frisch 1994:354.
[25] Frisch 1994:183-184.
[26] Frisch 1994:184.
[27] Пенчев 1992.

оптимизм, а растерянность, тоска по эсхатологии в литературе (эсхатологии, присущей авангарду). Им будет близка идея Фриша, которую, как мы увидели, можно проследить в истории европейской литературы на протяжении нескольких веков. А это ставит нас перед вечным вопросом о пути развития культуры.

Источники

Гончаров 1973. И. Гончаров. Обломов. Москва, "Художественная литература", 1973.
Карамзин 1987. Н. Карамзин. Письма русского путешественника. Сост. Ю. М. Лотман, Н. А. Марченко, Б. А. Успенский. Литературные памятники, Ленинград, 1987.
Чехов 1977. А. Чехов. Пари. // А. П. Чехов. Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в восемнадцати томах. Том седьмой. Москва, "Наука", 1977.
Frisch 1994. Max Frisch. Stiller. Baden-Baden, 1994.
Goethe 1996. Johann Wolfgang von Goethe. Die Leiden des jungen Werther. // Johann Wolfgang von Goethe. Werke. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden. Band 6. Romane und Novellen. Textkritisch durchgesehen von Erich Trunz. Kommentiet von Erich Trunz und Benno von Wiese. 1996.

Цитированная литература

Аврамов 2002. Д. Аврамов. А. Далчев. Мирогледно-естетически аспекти. // Литературен форум, № 31, 15.10.2002.
Бетеа 1993. Бетеа Д. Мандельштам, Пастернак, Бродский. Иудаизм, христианство и созидание модернисткой поэтики. // Исследования американских ученых. Санкт- Петербург, 1993.
Георгиев. Н. Георгиев. Писаха не само да се знае. // Поетика и литературна история. София, 1990, с. 68-87. Или в: LiterNet, 18.08, 2004, 8 (57).
Кирова 2005. М. Кирова. Другият Далчев – "човекът на общността". // Български език и литература, 2005, 5.
Константинов 1982. В. Константинов. Лицето на маската на "тихия човек". Предговор към: М. Фриш. Щилер. София, 1982.
Лощилов 2002. И. Лощилов. О звуке лопнувшей струны в свете эстетики Vanitas. // Studia Litteraria Polono-Slavica 7: Portret – Akt – Martwa natura. Polska Academia Nauk. Instytut Sławistyki PAN, Sławistyczny Ośrodek Wydawniczy. Warszawa, 2002, s. 393-401.
Пенчев 1992. Б. Пенчев. Постмодернизмът и безконечният български модернизъм. Тъгите на краевековието. Електронна програма "Словото".
Розанов 1929. В. Розанов. Опавшие листья. Берлин, 1929.
Чавдарова 2001. Д. Чавдарова. Шпонька и Обломов. Отсутствие чтения – отказ от чтения. // Russian Literature, XLIX-III, 1 April 2001, p. 315-324.

Studia Hungaro-Bulgarica. II. Sumen-Szeged 2008. 301-306.

ДВЕ СУДЬБЫ: «ЛЕСНОЙ ЦАРЬ» ЖУКОВСКОГО И «СПАСОВА МОГИЛА» ЕЛИНА ПЕЛИНА

Чаба Шарняи

(Sarnyai Csaba, Szegedi Tudományegyetem, BTK, Orosz Filológiai Tanszék, H-6722 Szeged, Egyetem u. 2.)

В славянских литературах, как и во многих других, судьба человека осмысляется в зависимости от исторического опыта эпохи, мировоззрения автора, и других, более или менее важных обстоятельств. В то же время для славянских литератур, и особенно для русской, всегда было характерно некое мифологическое сознание, через которое рассматривается внешний и внутренний мир человека. Тем самым судьба отдельного человека, как правило, в славянских литературах осмысляется двухпланно: коллективное начало в ней доминирует над индивидуальным, определяя таким образом место человека в мире. У многих авторов судьба человека приобретает смысл именно в этом коде, раскрывая эмпирические и трансцендентные корни человеческого существования. С этим связано употребление стилизации как творческого метода, а чаще всего разного типа мифологизмов, с помощью которых в художественном тексте судьба человека раскрывается в своей полноте, наряду с эмпирическим ярко свидетельствуя о трансцендентном начале человеческого бытия.

«Лесной царь» Жуковского создан тем творческим методом, который отличается не просто стилизацией, или внушением собственной «художественной идеологии» автора, но передачей основных аспектов мировосприятия именно русского романтизма, во многих своих чертах отличающегося от занадноевропейского, хотя, как известно, это произведение является переводом баллады Гете. Эти расхождения особенно ярко выражаются в отношении Жуковского к мифологическим и фольклорным сюжетам, в осмыслении их функции в художественном тексте. Во многих стихотворениях Жуковского основной конфликт связан с соблюдением и нарушением норм человеческого поведения в пограничных жизненных ситуациях; однако поэта-романтика занимают не просто жизненные коллизии, а сама судьба человека, взаимосвязь рациональных и мистических начал, природных и сверхъестественных сил в ее формировании.

В рассказе «Спасова могила» Елина Пелина судьба человека формируется и завершается независимо от жизненных коллизий и от самого человека при безусловным наблюдением «божественных» законов человеческого существования. У Елина Пелина рациональные и мистические начала полностью совпадают: ребенок умирает, потому что болен, он болен, потому что должен умереть. Отдельные элементы

подчиняются осмыслению писателем определенного феномена человеческого существования, обусловленному миропониманием автора.

Судьба ребенка в обоих произведениях завершается по воле сверхъестественного судьбоносного существа. Однако Жуковский в духе русского романтизма опирается на фольклорную традицию, которая соединяет в себе христианские и архаические представления языческого происхождения, в то время как Елин Пелин использует исключительно христианские элементы. Жуковский в своей балладе придает значение именно тем аспектам конфликта, в которых с усиленной эмоциональностью выражается магическая, тайная сторона бытия, зыбкость границ между естественной и мистической сферой человеческой жизни, разные виды соблазна, пластически оформленные в мифологических представлениях. Фольклорный сюжет видоизменяется, получает более глубокий смысл; он превращается в образное выражение страха человека перед неизвестными явлениями космической природы, и вместе с тем включает в себе мотив неизбежности судьбы, коренящейся в действии общих законов бытия. У Елина Пелина конфликт не наблюдается: страх человека растворяется в личностностной христианской духовности.

Очевидное сходство между двумя произведениями показывается главным образом через те ключевые топосы, которые согласно мифоритуальной традиции тесно связаны с формированием жизненного пути человека: у Жуковского — это дорога и лес, у Е. Пелина дорога и холм. Народной традицией все эти топосы воспринимаются как сакральные и связаны с положительной или отрицательной символикой культурного пространства. В балладе Жуковского, как и в суеверных рассказах, дорога воплощает тревожное, переходное пространство, стоящее вне систем общественных норм, или некой социальной регуляции, что зафиксировано в ее восприятии как «иного мира», как «сферы небытия»[1]. Таким образом, дорога в народном представлении воспринимается как «страшное» место, репутация которого связана с активностью потусторонних существ: здесь пугает и манит человека нечистая сила, теряются люди[2]. У Елина Пелина вместо тревожного пространства дорога представляет собой паломничество, посещение священного места в надежде на выздоровления.

Темный лес, т.е. другой сакральный топос в балладе Жуковского, как и дорога, в русской народной традиции «приобретает значение 'общенегативного символа' концентрированно выражая идею пространства чужого и враждебного»[3]. Лес воспринимается промежуточным топосом, границей между двумя — «этим» и «тем» — мирами, т.е. между мирами живых и мертвых, он осмысляется как место обитания нечисти, как опасная, часто смертоносная среда для человека. Переводя на язык

---

[1] Щепанская 2003: 28, 164.
[2] Щепанская 2003:245–246.
[3] Щепанская 2003:251.

народного мировосприятия, лес представляет собой «царство» покойников, во главе которых стоит «старший покойник», т.е. лесной царь. По данной логике нарушение лесного покоя само по себе представляет собой нарушение покоя мертвых, и как таковое, влечет за собой неизбежное наказание. В балладе Жуковского природа воплощается в образе лесного царя. Известная фигура суеверных рассказов становится реальностью в своей человекообразной конкретности в глазах ребенка. Страх младенца вызывает не его существование, а внезапное появление существующего природного демона, встреча с ним.[4]

Угрожающие черты природы у Е. Пелина тоже присутствуют, однако мотив страха не играет такой важной, определяющей роли, как в балладе: «Наоколо из миризливите ливади, из зелените нивя, из храсталаците и тъмните кории, които се простират надалеч, тайнствено и с въздържано дихание дебне нощта». В рассказе страх младенца вызван не мистической причиной, не появлением сверхъестественного существа, а наоборот — именно эта встреча прогоняет страх.

Топос леса у Е. Пелина заменяет другое святое место — холм, который традиционно противостоит замкнутым, «страшным» местам культурного пространства, как священное в христианском смысле слова место. В рассказе холм в знак его святости отмечен дубом, почитаемым деревом и часовней, в полной соответствии с народной традицией, в которой природные и христианские объекты обычно «образуют сакральные комплексы, где природный объект... по-христиански освящен: (рядом с ним) воздвигнуты храм, часовня, крест»[5]. Параллельно с этим святость холма подтверждается еще одним не менее важным моментом – аналогией с Елеонской горой. Временем действия рассказа является сороковой день после Пасхи, день Вознесения Господня, когда согласно Евангелию, Христос завершив свое земное служение, на горе Елеонской вознесся на небо: «Ще мине дядо господ между тоя народ, дето е тук, тихо, никой да го не чуе, никой да го не види, и ще каже исцеление на всички. После полека-полека, както си е дошъл, ще се вдигне и ще си отиде на небето. Също както някога се е възнесъл на планината, те на тоя същия, утрешния ден — Спасовден». Аналогия подтверждается и самим заглавием рассказа — «Спасова могила», которое в обоих венгерских переводах фигурирует как «Холм спасения»,[6] одновременно указывая на Спасителя Христа и на спасения героя рассказа Монки.

Сверхъестественные существа, которые завершают действие обоих произведений, отличаются друг от друга не по их функции (они оба поступают как судьбоносные божества), а по тем в значительной мере противоположным идеологиям (языческой и христианской), на которых

---

[4] Более подробно об этом см. Баги – Шарняи 2006.
[5] Щепанская 2003; 264.
[6] «A megváltás dombja» – перевод Пала Вашархейи (1937) и Иштвана Шипоша (1962).

основываются их образы. У Жуковского, как в фольклорных текстах, природа воплощается в образе лесного царя, в многопланном, неоднозначном существе, в котором скрыты черты стихийного духа, судьбоносного божества, а также черты «хозяина» определенной територии, и предка-покровителя. Благодаря этому, леший как существо «могущественное, *вездесущее* (курсив мой – Ч. Ш.), обладает властью не только над лесом, но и над важнейшими сторонами человеческого бытия»[7].

У Елина Пелина «дядо господ» спускается с небес за душой больного ребенка, и этим как будто награждает его за все страдания и испытания: так по учению церкви невинные дети награждаются божественной благодатью. Как Христос на горе Елеонской, завершив свое земное служение вознесся на небо, так и Монка, мирно и счастливо завершая свой земной жизненный путь, с холма поднимается к звездам. Таким образом, встреча ребенка с Господом является свидетельством его совершившегося искупления и спасения.

На уровне нарративности также находим значительные расхождения между двумя произведениями. У Жуковского нарративная структура строится на бинарной оппозиции мира естественного, т.е. «человеческого», «живого» и мира сверхъестественного, т.е. «нечеловеческого», «мертвого». Данная оппозиция находит свое выражение в видении отца и сына, т.е. взрослого человека, лишившегося способности «правильно» видеть, и ребенка, владеющего способностью в каждом феномене увидеть то, что оно есть самом деле. В противопоставлении видимого и невидимого у Жуковского открывается двоемирие особого типа: недоумение возникает лишь по поводу нетождественности оценки встречных явлений. Отец становится жертвой т.н. «ошибочного узнавания», вытекающего из неполной статусной идентификации встречного, в данном случае — демона. Каждое происшествие он воспринимает, как явление природы, он хочет не успокоить, а убедить ребенка в неправильной идентификации.[8] Таким образом изначальный диалог между демоном и человеком заменяется драматической сценой с тремя персонажами: отец — сын — лесной царь. В ходе их коммуникации (вербальной и невербальной), в магической сфере природы на уровне фабулы развертывается трагическое столкновение человеческого и сверхъестественного мира. Однако в этой конфронтации главным элементом является не просто борьба отца и лесного царя за невинную душу ребенка, или «борьба божественного и дьявольского», но в более обобщенном плане обрисовывается конфликт различных видений мира. Тем самым стихотворный текст «становится не

---

[7] Власова 2001:292.

[8] В русской мифоритуальной традиции встречный не всегда идентифицируется как человеческое существо. Традиция допускает его восприятие как нечеловеческого и даже потустороннего существа, т.е. идентификация встречного начинается с классификации в рамках более общих категорий: «живой – неживой», «человек – нечеловек» [см.: Щепанская 2003:160].

просто фабульным столкновением человеческих характеров и страстей, но выражением 'философского' конфликта различных образов мыслей, мировоззрений»[9].

У Е. Пелина конфликт различных видений мира не фигурирует: дед и младенец на уровне мировосприятия занимают одну и ту же позицию, их толкование трансцендентных начал человеческого существования полностью совпадают. Изначальный диалог между дедом и внуком, остается в рамках более или менее спокойной коммуникации, часто с печальным оттенком, но без трагической ноты.

Концовка баллады и рассказа на уровне сюжета одинаково завершается неизбежной смертью. У Жуковского в последних двух строфах демон выступает в самом роковом его аспекте, а именно как леший-судьба, завершающая судьбу ребенка: «Уж вот он: мне душно, мне тяжко дышать». Окончательное появление лешего у ребенка вызывает физические симптомы смертельной болезни.[10] У Елина Пелина наоборот: невыносимая физическая боль у ребенка наступает без присутствия сверхъестественного существа и проходит именно с его появлением: «добрый» Бог-Господь отнимает боль и все страдания у «несчастного» ребенка и уносит его с собой на небеса. В этом отношении сюжет полностью соответствует сюжетам христианских поучительных историй и церковных рассказов.

У Жуковского крик ребенка («Младенец тоскует, младенец кричит») представляет собой момент перехода из мира живых в мир мертвых. Умирая он наделяется важным атрибутом лешего: он пугает отца криком прощания, как леший пугает людей своим «особенно зычным голосом». Ребенок уже причастен «тому» миру, он приобретает новую семью, семейство лешего. Тем самым вместо своего живого отца-старика он находит нового отца, седого старика лесного царя. Значит, в «Лесном царе» Жуковского смерть обозначает не только окончательную потерю (с точки зрения отца), но и приобретение (с точки зрения демона и ребенка). У Елина Пелина характерно отсутствие крика: «Той иска да извика дядя си, но черните пелени чезнат една по една и нему става леко, хубаво, сякаш някой тихо-тихо го люлее». В рассказе Е. Пелина смерть ребенка, с точки зрения деда означающая потерю, в согласии с христианскими представлениями и с точки зрения ребенка становится приобретением новой семьи — небесной, в кругу которой младенца ждет его никогда не виденная им мать.

Таким образом момент смерти ребенка в обоих случаях представляет собой особую инициацию: посвящение живого в мертвого.

---

[9] Мисюров – Глонти 1997:57.

[10] В фольклорной традиции болезни неизвестного происхождения приписываются именно сверхъестественным существам, в том числе и лесному духу. В таких случаях причина болезни объясняется тем, что больного «обошел леший».

Разница «только» в мировосприятии, в миропонимании двух авторов — романтика Жуковского и реалиста Е. Пелина.

У Жуковского «лесной царь» является проекцией коллективного, народного духа. Многочисленные метаморфозы лешего демонстрируют полноту бытия с точки зрения различных представлений о наличии сверхъестественных основ в человеческой жизни. В этом отношении судьба отдельного человека связана с тем, как он понимает свои отношения с естественными и сверхъестественными существами, нарушает ли он их законы. При контакте с демонической силой определяется его судьба, оформляется его путь среди возможных альтернатив. Трагизм смерти, завершенности жизненного пути растворяется в возможности человека менять статус существования в процессе бесконечных метаморфоз.

У Елина Пелина судьба младенца завершается в полном соответствии с христианской концепцией о смерти: сверхъестественное существо — «дядо господ» — спускается с небес за душой ребенка только в момент его смерти, здесь нет «диалога», нет аргументов и обещаний: Господь «улови го за ръка и му каза: бъди здрав и ела с мен да те заведа при майка ти». То есть младенец здесь должен умереть «по божьей воле», у него нет выбора и не должно быть, его болезнь в данном случае служит средством доступа к «небесному царству». Он страдал, сомневался, но по божественному слову все его страдания и сомнения сразу прекратились. Хотя младенец в «экзистенциальном» плане тоже умирает, становится из «живого» «мертвым», перемена статуса остается на почве христианского мировосприятия.

Литература

Баги, И. – Шарняи Ч. Метаморфозы демона. Erlkönig Гете в переводе В. Жуковского // Dissertationes Slavicae. Sectio Historiae Litterarum XXIV. Szeged, 2006. 63–84.

Власова, М. Н. Русские суеверия. СПб.: Азбука-классика, 2001.

Мисюров, Н. – Глонти, Н. Баллада как феномен немецко-русских литературных связей. Некоторые наблюдения над текстом // Вестник Омского университета. 1997. Вып. 2.

Щепанская, Т. Б. Культура дороги в русской мифоритуальной традиции XIX–XX вв. М.: Индрик, 2003.

Редактори:
доц. д-р Пламен Панайотов
доц. д-р Ищван Феринц

Технически редактор:
Данко Георгиев

Художник на корицата:
Таня Йорданова

ПЕЧАТ: FABER - В. Търново, Централна поща, п.к.241 * Veliko Tarnovo, Central post office, p.o.b. 241 tel./fax 062/600 650; faber@abv.bg